N° 352 — Tome XCV 16 Février 1912

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE,
EDMOND BARTHÉLEMY, MAURICE BOISSARD, JACQUES BRIEU, R. DE BURY,
FERNAND CAUSSY, CHATEAUBRIAND, ÉTIENNE COROT,
HENRY-D. DAVRAY, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL,
EUGÈNE MOREL, MICHEL MUTERMILCH,
RACHILDE, REYNOLDS, ANDRÉ ROUVEYRE,
RENÉ SEGUY, CARL SIGER, THÉODORE STANTON, JEAN-LOUIS VAUDOYER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

SOMMAIRE

—

N° 352. — 16 FÉVRIER 1912

René Seguy	*H.-G. Wells et la Pensée contemporaine*	673
Chateaubriand	*Lettres inédites sur la Guerre d'Espagne*, publiées par M. Louis Thomas	700
Fernand Caussy	*Voltaire au pays de Gex*	724
André Rouveyre	*Visages : LXXXII. Félix Fénéon.*	745
Jean-Louis Vaudoyer	*Sonnets*	746
Reynolds	*De la Direction des talents*, essai inédit, publié par M. Louis Dimier	751
Eugène Morel	*Le Livre français et la production mondiale. Essai de statistique des imprimés*	760
Etienne Corot	*Madame de Sauge* (1re partie), roman	775

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : IIIe Lettre à l'Amazone*	810
Rachilde	*Les Romans*	813
Jean de Gourmont	*Littérature*	817
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	822
Henri Mazel	*Science Sociale*	829
Carl Siger	*Questions coloniales*	833
Jacques Brieu	*Ésotérisme et Sciences psychiques.*	838
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	843
R. de Bury	*Les Journaux*	850
Maurice Boissard	*Les Théâtres*	854
Jean Marnold	*Musique*	858
Gustave Kahn	*Art*	863
Henri Albert	*Lettres allemandes*	868
Henry-D. Davray	*Lettres anglaisess*	873
Théodore Stanton	*Lettres américaines*	878
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	882
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique : M. Fernand Fleuret. A l'Exposition des peintres futuristes. Une histoire juive. Chez le peintre Jean Gris.*	886
Mercure	*Publications récentes*	889
—	*Echos*	890

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS (VII^e)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

THÉODORE DE BANVILLE

CHOIX DE POÉSIES

Avec trois portraits de Banville. — Préface par CHARLES MORICE

EMILE BERGERAT

SOUVENIRS D'UN ENFANT DE PARIS

Deuxième volume. — La Phase critique de la critique (1872-1880).

ALBERT BOISSIÈRE

LE JEU DE FLÈCHES

LUCIE DELARUE-MARDRUS

LA MONNAIE DE SINGE

THÉOPHILE GAUTIER

LA MUSIQUE

CHARLES-HENRY HIRSCH

L'AMOUR EN HERBE

ADRIENNE DE LAUTREC

LA RÉVOLTE

— Poésies —

VICTOR MARGUERITTE

LES FRONTIÈRES DU CŒUR

SARAH BERNHARDT

UN CŒUR D'HOMME — L'AVEU

Pièce en 4 actes — *Drame en 1 acte*

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

FÉLICIEN CHAMPSAUR

POUPÉE JAPONAISE

Ouvrage contenant 303 illustrations en couleurs

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

GEORGES SOULIÉ

LOTUS-D'OR

Roman adapté du Chinois

Avec la reproduction de 14 gravures et de 2 pages de l'édition chinoise

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, boul. Saint-Germain, Paris (6e)

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

REVUE PHILOSOPHIQUE DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Dirigée par Th. RIBOT, membre de l'Institut, professeur honoraire au collège de France
(37e année, 1912). — Paraît tous les mois.
Abonnement *(du 1er Janvier)* : Un an : Paris, 30 fr., départ. et étranger, 33 fr.
La livraison, 3 fr.

REVUE HISTORIQUE

Dirigée par MM. G. MONOD, membre de l'Institut, et Ch. BÉMONT
(37e année, 1912). — Paraît tous les deux mois
Abonnement *(du 1er Janvier)* : Un an : Paris, 30 fr., départements et étranger, 33 fr.
La livraison, 6 fr.

REVUE DES ÉTUDES NAPOLÉONIENNES

Dirigée par E. DRIAULT
(1re année, 1912). — Paraît tous les deux mois
Abonnement *(du 1er Janvier)* : Un an : France, 20 fr. — Étranger, 22 fr. — La livraison, 4 f

REVUE DU MOIS

(7e année, 1912). — Paraît tous les mois
Direct. : Emile BOREL, professeur à la Sorbonne, sous-directeur de l'Ecole normale supérieu
Abonnement *(du 1er de chaque mois)* : Un an : Paris, 20 fr. départements, 22 fr., étranger, 25 f
Six mois : Paris, 10 fr., départements, 11 fr., étranger, 12 fr. 50. — La livraison, 2 fr. 25.

ATHENA

Revue publiée par l'Ecole des Hautes Etudes sociales
(2e année, 1912). — Paraît tous les mois (Août et Septembre exceptés)
Abonnement *(du 1er de chaque mois)* : Un an : France et Alsace-Lorraine, 15 fr.
Etranger, 20 fr. — La livraison, 2 fr.

REVUE ANTHROPOLOGIQUE

(22e année, 1912). — Paraît tous les mois
Abonnement *(du 1er Janvier)* : France et étranger, 10 fr. — Le numéro, 1 fr.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES

Rédacteur en chef : Yves GUYOT, ancien ministre
(71e année, 1912). — Paraît tous les mois
Abonnement *(du 1er de chaque trimestre)* : Un an : France, 36 fr., Six mois, 19 fr.
Union postale : Un an, 38 fr. Six mois, 20 fr. Le ne, 3 fr. 50

REVUE DES SCIENCES POLITIQUES

Rédacteur en chef : M. ESCOFFIER, professeur à l'Ecole des Sciences politiques
(27e année, 1912). — Paraît tous les deux mois
Abonnement *(du 1er Janvier)* : Un an : Paris, 18 fr., départements et Etranger, 19 fr.
La livraison, 3 fr. 50

BULLETIN DE LA STATISTIQUE GÉNÉRALE DE LA FRANCE

(1re année, 1911-1912). — Paraît tous les trois mois.
Abonnement *(du 1er Octobre)* : Un an : France et Étranger, 14 fr. — La livraison, 4 fr.

Envoi gratuit de livraisons spécimens sur demande.

Librairie ancienne H. CHAMPION, 5, quai Malaquais, PARIS

LES CLASSIQUES FRANÇAIS DU MOYEN AGE

publiés sous la direction de Mario ROQUES

Charmant volume petit in-8 avec introduction, notes et glossaire

Parus :

La Chastelaine de Vergi, poème du XIIIe siècle, éd. par Gaston Raynaud, VIII-31 pages..... 0 fr. 80

François Villon, Œuvres, éd. par un ancien archiviste [Auguste Longnon], XVI-124 pages..... 2 fr.

Courtois d'Arras, jeu du XIIIe siècle, éd. par Edmond Faral, VI-34 pages. 0 fr. 80

La Vie de saint Alexis, poème du XIe siècle, texte critique de Gaston Paris, VI-50 pages..... 1 fr. 50

Le Garçon et l'Aveugle, jeu du XIIIe siècle, éd. par Mario Roques, VII-18 p. 0 fr. 50

Adam le Bossu, trouvère artésien du XIIIe siècle, Le Jeu de la Feuillée, éd. par Ernest Langlois, XIV-76 pages..... 2 fr.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE
DE CHATEAUBRIAND

Publiées avec introduction, indication des sources, notes et tables doubles, par L. THOMAS

Tome premier, in-8 de 400 pages avec portrait inédit..... 10 fr.

Tiré à 1.100 exemplaires numérotés. — L'ouvrage aura au moins 5 volumes

AU PAYS D'EXIL DE CHATEAUBRIAND

par Anatole LE BRAZ. — 2e édition, in-12..... 3 fr. 50

ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM

par JULIEN, domestique de Chateaubriand, publié par Edouard Champion, 5e éd., in-12. 3 fr. 50

BALLANCHE ET Mme DE HAUTEFEUILLE

Lettres de Chateaubriand, Sainte-Beuve, Mme Récamier, etc.— Par A. MARQUISET, in-12. 3 fr. 50

LETTRES INÉDITES
DE SAINTE-BEUVE
à Charles LABITTE

avec une introduction et des notes par Georges SANGNIER

In-8, 79 pages..... 2 fr. 50

Labitte suppléa Sainte-Beuve au Collège de France : ces lettres ont une grande importance pour l'histoire littéraire du XIXe siècle.

PIERRE DE RONSARD
ES AI DE BIOGRAPHIE

LES ANCÊTRES - LA JEUNESSE

par

HENRI LONGNON

In-8, avec por it..... 8 fr.

ARRIEN
TRAITÉ DE LA CHASSE

Traduit et publié par

Jacques BOULENGER et Jean PLATTARD

Beau volume in-4, de XVI-43 pages.... 5 fr.

Tiré à 150 exemplaires sur Hollande, tous numérotés, et sortant des presses de l'imprimerie Daupeley-Gouverneur.

Alfred PEREIRE
AUTOUR DE SAINT-SIMON
Documents originaux

SAINT-SIMON. — AUGUSTE COMTE ET LES DEUX LETTRES DITES "ANONYMES". — SAINT-SIMON ET L'ENTENTE CORDIALE.— UN SECRÉTAIRE INCONNU DE SAINT-SIMON. — SAINT-SIMON ET LES FRÈRES PEREIRE.

In-8 de 11-239 pp. et fac-similé..... 3 fr. 50

Bernard GRASSET, Éditeur, 61, rue des Saints-Pères, PARIS

COLLECTION « LES ÉTUDES CONTEMPORAINES »

Viennent de paraître :

VIII. - LA PHILOSOPHIE NATIONALISTE

PAR

Georges GUY-GRAND

Un volume in-18, prix..... 2 fr

IX. - LA PHILOSOPHIE SYNDICALISTE

PAR

Georges GUY-GRAND

Un volume in-18, prix..... 2 fr

RENÉ GILLOUIN

LA PHILOSOPHIE

DE

M. HENRI BERGSON

Un volume in-18 jésus, prix..... 3 50

ANDRÉ LUBAC

LA VALEUR DU SPIRITUALISME

Un volume in-18 jésus, prix..... 3 50

Tous les ouvrages sont expédiés franco contre mandat-poste.

Bernard GRASSET, Éditeur, 61, rue des Saints-Pères – PARIS

Mise en vente du **30e mille** *de :*

MONSIEUR DES LOURDINES

Par Alphonse de CHATEAUBRIANT

PRIX GONCOURT

Un vol. in-18 jésus, couverture en deux couleurs. Prix..... **3 50**

L'ART PAR Auguste Rodin

13e mille

Magnifique ouvrage format 15 × 21, orné de plus de cent illustrations et dessins inédits du Maître. *Broché :* **6 fr.** *Relié :* **10 fr.**

DE L'AMOUR

PAR ÉTIENNE REY

Un vol. in-18 jésus. Nouvelle édition, couverture en deux couleurs..... **3 50**

VIENNENT DE PARAITRE :

LE BEL ÉCU DE JEAN CLOCHEPIN

NOUVELLES PAR

LÉON LAFAGE

Un vol. in-18 jésus. Prix..... **3 50**

LES DEUX CHATELAINES

— ROMAN —

Par **Charles GÉNIAUX**

Un vol. in-18. Prix..... **3 50**

LES CRIMINELS PEINTS PAR EUX-MÊMES

PAR

RAYMOND HESSE

INTRODUCTION du Dr GRASSET

Magnifique ouvrage, format 14 × 20 orné de nombreuses photographies et dessins. Prix..... **3 50**

BIBLIOTHEQUE DES CURIEUX

4, rue de Furstenberg — PARIS (6e) — Tél.: 827-96

NOUVELLE COLLECTION :

CHRONIQUES Les LIBERTINES

Recueil des indiscrétions les plus suggestives des chroniqueurs, des pamphlétaires, des chansonniers à travers les siècles. Ouvrages ornés d'illustrations documentaires hors texte.

VOLUMES PARUS :

I. **La Chronique Scandaleuse au XVIIIe Siècle (Chronique Arétine).**
II. **Les Amours de la Reine Margot.**
III. **Les Demoiselles d'Amour du Palais Royal.**
IV. **La Vie Libertine de Mlle Clairon, dite Frétillon.**
V. **Mémoires de la Comtesse Valois de la Motte (Affaire du Collier).**
VI. **Marie-Antoinette Libertine.**

Chaque ouvrage forme un beau vol. de 350 pages; illustr. hors texte et dans le texte; couv. artistique — Fcs : 6

Envoi franco contre mandat, par Poste recommandée

CATALOGUE ET PROSPECTUS DÉTAILLÉS FRANCO

LA COOPÉRATION DES IDÉES

Directeur : G. DEHERME

Rédaction et Administration : 6, Boulevard de la Madeleine, PARIS

Cette substantielle publication d'études sociales vient de s'agrandir pour faire plac aux sciences, à l'histoire, à la littérature, à la politique...

C'est à reconstituer socialement les institutions, les idées et les sentiments qu s'efforce **la Coopération des Idées**. Dans toutes les graves conjonctures d'une exis tence privée et d'une existence publique de plus en plus trépidantes et incertaines d leurs fins comme de leurs moyens, elle veut être une lumière qui guide l'esprit et u foyer qui réchauffe l'âme. Elle est résolument contre toutes les anarchies: celles d dedans — du cœur et de l'esprit — comme celles du dehors, celles d'en bas comm celles d'en haut.

La Coopération des Idées paraît le 1er et le 16 de chaque mois en fascicules d 80 pages. Sa collection constitue une encyclopédie sociale documentée et vivante qui sa place marquée dans toutes les bonnes bibliothèques. Le prix de l'abonnement es aussi réduit qu'il est possible: **6 francs** par an pour la France et les colonies, **10 franc** pour l'Étranger.

Un numéro spécimen sera envoyé à tout lecteur du *Mercure de France* qui en fera la demande à *la Coopération des Idées, 6, boulevard de la Madeleine, Paris.*

H. DARAGON, éditeur, 96-98, rue Blanche, PARIS

ENCYCLOPÉDIE DE L'AMOUR

Publiée par **Marius BOISSON**

Série en préparation, devant comprendre plus de 50 volumes

EN VENTE :

LE MAROC

Amour — Mariage — Adultère — Prostitution — Anthologie Amoureuse

Par Ch. HOUEL

Correspondant de guerre au Maroc.

1 joli volume in-8°, papier vergé de 210 pp., frontispice gravé..... **6 fr.**
20 ex. sur Japon avec 6 états du frontispice : 3 avant la lettre et 3 avec la lettre, dont une suite coloriée à la main..... **15 fr.**

SOUS PRESSE :

L'ESPAGNE

Amour — Mariage — Adultère — Prostitution — Anthologie Amoureuse

Par C.-F. PEREZ

1 joli volume in-8 de 210 pp., papier vergé, frontispice gravé..... **6 fr.**
20 ex. sur Japon avec 6 états du frontispice, 3 avant lettre, 3 avec lettre, dont 1 suite coloriée à la main..... **15 fr.**

J. de LECUSSAN

NOTRE DROIT HISTORIQUE AU MAROC

Notre passé dans l'Empire du Maghzeb — Que taisons-nous au Maroc ?
Considération et leçon des siècles

1 brochure in-16 de 64 pp., couverture en couleur..... **1 fr.**

Marius BOISSON

ANTHOLOGIE UNIVERSELLE

DES

BAISERS

Baiser dans les cinq parties du monde
Baiser maternel — Baiser d'époux
Baiser d'amant — Baiser dans les sciences
les lettres, les arts, le théâtre,
la poésie, la chanson
Le Baiser chaste. — Le Baiser pervers
Baiser de la vie — Baiser de la mort

Série de 6 forts volumes de 300 à 370 pages, imprimés sur papier vergé, orné d'un frontispice gravé, couverture en couleurs.

Prix de chaque volume..... **10 fr.**

15 exemplaires sur papier de Japon avec 6 états du frontispice.

Prix de chaque volume..... **20 fr.**

EN VENTE :

I. **ASIE**

Chine — Japon — Asie-Mineure
Arabie — Indoustan
Un volume in-8, *frontispice gravé...* **10 fr.**

II. **EUROPE**

Grèce — Rome — Espagne
Angleterre — Allemagne
Un volume in-8, *frontispice gravé...* **10 fr.**

III. **FRANCE**

ancienne et moderne
Un volume in-8, *frontispice gravé...* **10 fr.**

IV. **AFRIQUE**

Algérie — Maroc — Tunisie
Madagascar — Egypte
1 vol. in-8, *frontispice gravé*..... **10 fr.**

SOUS PRESSE :

V. **AMÉRIQUE et OCÉANIE**

1 vol..... **10 fr.**

VI. **SUPPLÉMENT**

1 vol..... **10 fr.**

N.-B. — Nous acceptons dès maintenant des souscriptions à la série complète en 6 vol.

Catalogue n° 3 — gratis 1120 n°s

GRATIS : Curiosa n° 1

Texte des volumes parus et à paraître avec sommaires dans la série de l'encyclopédie de l'amour, l'anthologie des baisers, la bibliothèque du Vieux Paris.

ERNEST FLAMMARION, Editeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

W. OSTWALD

Professeur à l'Université de Leipzig

LES GRANDS HOMMES

Traduit par le Dr Marcel DUFOUR

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Nancy

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

La faveur qui a accueilli *l'Évolution d'une Science* engage la Bibliothèque de Philosophie Scientifique à offrir à ses lecteurs un autre volume du professeur OSTWALD: **Grands Hommes.** L'auteur y fait d'abord la biographie de six savants : Davy, Mayer, Faraday, Liebig, Gerhardt et Helmholtz. Cette partie de l'ouvrage renferme des documents très intéressants, en particulier sur J.-R. Mayer qui découvrit le principe de l'équivalence et qu'on ne connaît guère en France.

Batisto BONNET

Le Baïle Alphonse Daudet

SOUVENIRS

Traduit par Joseph LOUBET

Un volume in-8 — Prix..... 3 fr. 50

Ce livre est un joyau serti à la gloire de l'amitié, il est bien digne de la noble figure pour qui l'auteur le façonna sous l'inspiration de son cœur : il grandit la pure mémoire d'Alphonse DAUDET, il honore l'artiste et l'homme qu'est Batisto Bonnet. C'est une des plus belles et des plus saines œuvres de la littérature de nos jours.

Baronne STAFFE

DÉVELOPPEMENT DES FACULTÉS MORALES

pour Jeunes Gens et Jeunes Filles

Publiée d'après les Avis de la Marquise de Lambert et les enseignements de Moncrif de l'Académie Française

Direction de l'esprit et du cœur. — Conseils pour fortifier la volonté
Éducation de l'intelligence et du caractère
Édition revue, corrigée et augmentée

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

Prix du volume broché..... 95 cent. | Cartonné toile..... 1 fr. 75

Georges DUVAL

Œuvres dramatiques de William Shakespeare

Traduction couronnée par l'Académie Française

Entièrement conforme au texte anglais. — Complète en huit volumes

TOME PREMIER

Préface. — Vie de Shakespeare. — Son Testament. — Baptêmes, mariages et enterrements des membres de la famille de Shakespeare. — Hamlet. — Roméo et Juliette. — Le roi Jean. — Richard II

TOME DEUXIÈME

Timon d'Athènes. — Jules César. — Antoine et Cléopâtre. — Coriolan. — Richard III.

COLLECTION ILLUSTRÉE IN 8 A 95 CENTIMES

Paul ARÈNE

DOMNINE

Illustrations de KOISTER

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

H.-G. WELLS
ET LA PENSÉE CONTEMPORAINE

—

Dans la pensée contemporaine, qui se tenait immobile depuis Comte, Taine, St. Mill et Spencer, un grand mouvement s'est produit, avec des courants et des remous comme on en voit dans les foules, mais qui semble bien avoir une direction. Quelques esprits avertis s'en rendent compte; au milieu des conflits scientifiques, moraux et sociaux, ils s'appliquent à découvrir les forces nouvelles, l'origine et le sens de cette poussée. Ils se doutent qu'une révolution intellectuelle s'accomplit dont les conséquences pourront être immenses. Honnêtement ils s'examinent. — D'autres, au contraire, se refusent à tout examen sérieux. Retranchés derrière leurs principes, ils se préparent à une opposition irréductible. Ce sont — vous les avez reconnus — les champions de la vieille et glorieuse école rationaliste. Leur attitude est à l'avance condamnée, car ce n'est pas avec les armes antiques qu'on gagne les batailles d'aujourd'hui. Ils devraient pourtant comprendre que chaque secousse dans l'ordre de la pensée est un progrès, parce qu'elle nous tire de l'inaction, et nous contraint de modifier, c'est-à dire d'améliorer, la situation que nous avions prise.

Ce mouvement ne date pas d'hier. C'est à Lamarck et à Darwin qu'il faut remonter, dont les découvertes et les théories donnèrent un rythme nouveau à la pensée humaine. Mais l'ébranlement fut lent à se propager. Les meilleurs cerveaux eux-mêmes ne comprenaient qu'à demi le sens de la récente révélation. Pourquoi ?

C'est que l'esprit nouveau se dressait en ennemi de l'ancien, celui des Descartes, des Newton et de tous les grands physiciens du XVII^e siècle. A leur suite, l'intelligence satisfaite s'était assoupie, alourdie, pour ainsi dire, sur la matière à qui elle avait arraché quelques secrets. — Pourtant de grands événements s'étaient accomplis. La Révolution avait été le prélude d'une réforme politique et religieuse restée sans solution, et les peuples et les individus restaient parqués au milieu des débris du passé, morale, politique et métaphysique. Entre temps la biologie avait fait son apparition; mais on continuait à penser comme devant. Par suite, c'est aux sciences physiques, déjà très avancées, qu'on demanda des recettes pour les sciences morales. Laborieusement, une à une, on essaya leurs méthodes. La classification des sciences et la méthodologie furent pendant longtemps les problèmes capitaux. Il n'y a pas un traité de sociologie qui ne commence par là. — On ne savait pas assez que chaque science se fonde et fonde en même temps sa méthode en apportant sa découverte propre. On voyait et l'on voit encore, dans les Universités de Droit, de graves professeurs, grands clercs par la culture, faire de longs exposés, où ils n'entendent rien, de la méthode mathématique, par exemple, en Economie politique. Tout le monde s'était mis à travailler à la sociologie — jusqu'à M. Léon Bourgeois. Cela a l'air si facile, avec quelques idées générales ; — et qui n'a d'idées générales en ce temps de suffrage universel? La Loi, le Droit, la Raison, la Vérité, la Nature, voilà les Principes et les Abstractions où nos maîtres se sont empêtrés! L'esprit classique, défini par Taine, règne toujours. On parle de la Science, mais comme il y a cent ans. On ignore que l'une des grandes vérités de cette science est le transformisme ; ou, du moins, on ne s'aperçoit pas de tout ce qu'il contient. Si l'on invoque l'Evolution, c'est en tant que force physique. A priori, on n'a voulu voir dans la vie qu'une plus grande complexité des lois de la matière inerte : ça et pas davantage. Dans l'infinie variété des individus on n'a distingué que les déformations d'un « type ». Des savants, parce que l'homme s'est fabriqué des étalons, se sont imaginé que la nature procède ainsi. L'aberration, le fétichisme scientifiques sont allés très loin. On patauge dans les statistiques et les moyennes. Ayant inventé le mot « normal », on en a fait

un abus invraisemblable. Individu normal, quelle antithèse ! Alors on s'est perdu dans des sottises qui n'ont pas de nom : le génie est une folie, etc...

Il était temps que les découvertes biologiques portassent leurs fruits, et ce n'est guère que depuis trente ans que le changement s'est produit ; peu à peu les idées nouvelles pénètrent dans la masse. La grande leçon que l'intelligence est en train d'apprendre, c'est qu'il n'est pas vrai que tout soit immobile, réglé d'avance, éternel. La vie est au contraire une évolution créatrice — dans l'espèce, création de formes individuelles ; dans l'individu, création de désirs, de sentiments, d'habitudes, d'idées, de volitions, de faits. L'homme tout entier s'est constitué par stades, adaptations, efforts successifs. Tout en lui est l'histoire de ses luttes, de ses tâtonnements, de ses défaites, de ses victoires. Ses idées, ses croyances, ses conceptions ont suivi cette route : elles en marquent les contours et la direction. Sa faculté de comprendre est une annexe de sa faculté d'agir. Si par endroits notre pensée s'est cristallisée, c'est par habitude ou nécessité; mais, véritablement, elle est concrète et agissante. Qui donc l'a tirée d'entre les formules où elle étouffait ? — D'ailleurs, il y a des chances pour que le monde tout entier soit plastique, et le savant d'aujourd'hui ne considère plus les êtres ni les choses comme des dessins plus ou moins bien achevés, mais plutôt comme des formes vivantes qui cherchent elles-mêmes leur contour; en lui le physicien désormais se double d'un physiologiste.

Voilà les derniers résultats du travail de l'Homme ; voilà le dernier message, voilà l'esprit nouveau. Cet esprit a déjà eu sa répercussion sur les autres sciences (1). Des idées neuves et intéressantes ont été apportées tout récemment encore : en physique par Mach et Gustave Le Bon; en chimie par Ostwald; par Quinton dans son livre sur « l'Eau de mer » ; par Poincaré dans ses réflexions sur les sciences. Schiller, William James et Bergson, en philosophie, ont déplacé certains points de vue traditionnels et présenté les vieux problèmes sous un aspect original. Nietzsche en avait déjà tiré sa morale individualiste.

(1) On lira avec intérêt le discours prononcé par M. Charles Richet au Congrès de physiologie de Vienne, le 26 septembre 1910, sur « l'Humorisme ancien et l'Humorisme moderne », notamment le passage consacré à la physiologie de l'individu. Cf. *Presse médicale*, 1er octobre 1910.

Ce qui caractérise ce mouvement, c'est l'abandon de la vieille attitude de confiance que nous avions reprise, c'est un réveil de la curiosité avertie, c'est l'extension de la méthode expérimentale à toutes les études philosophiques et sociales. Sous la direction de M. Durkheim, une Ecole de Sociologie s'est fondée qui, malgré sa conception par trop arbitraire de cette science, n'a d'autre prétention immédiate que d'être « un atelier d'investigation ». Ainsi on ne dédaigne plus les conséquences pratiques : la vérité qui doit nous conduire sort en partie de nos mains. Dans ce sens, les idées pragmatistes prévaudront.

Mais il y a, nous semble-t-il, quelque chose de plus profond et d'essentiellement philosophique dans ces prémices ; c'est la renaissance du sens intime ou, pour mieux dire, du sentiment esthétique. Nous comprenons que toutes les théories qu'on nous a présentées sur la vie ne sont guère que des jeux intellectuels, des « arrangements ». Nous nous sommes mis à aimer le concret pour lui-même et nous désirons désormais tirer notre alcool de notre propre vin. Expérimenter, ce n'est pas simplement constater en dressant un procès-verbal, cela signifie sentir, éprouver par soi-même, vivre. Toute chose vivante ressemble aux cartons d'un grand artiste : il n'y a là, au premier aspect, qu'une confusion de traits et de courbes, quelque chose comme le va-et-vient d'un insecte qui a perdu sa route ; mais penchez-vous, et vous reconnaîtrez sous cette trame l'unité du mouvement et de l'intention... Telle est notre attitude nouvelle devant la vie.

Que si maintenant l'on voulait désigner par une appellation particulière ce large courant de la pensée contemporaine, nous nous y refuserions. Nous ne sommes, pour l'instant, qu'un observateur attentif éloigné des coteries que les disciples font autour des maîtres, pour, le plus souvent, dénaturer leur enseignement. Chacun, selon nous, doit apporter tout ce qu'il peut, tout ce qui a poussé en lui. Un champ ne donne pas que de la bonne récolte ; seulement, lorsqu'on lève la moisson, on a soin de ne pas emporter les mauvaises herbes...

A côté des noms que nous avons cités plus haut et dont la liste d'ailleurs est fort incomplète, nous voudrions faire une place à Wells, une place à part sans doute, analogue à celle

que désirait prendre Lamartine lorsqu'il entra à l'Assemblée Nationale.

§

H. G. Wells est un des écrivains anglais les plus lus, et, tout à la fois, les plus connus et les plus méconnus. Lorsqu'on parle de lui, on pense toujours à Jules Verne. Or, sans vouloir diminuer le conteur français à qui notre jeunesse doit tant d'heures instructives et charmantes, nous voudrions situer à son rang, qui est bien au-dessus, ce merveilleux inventeur d'idées dont l'œuvre est si touffue et si originale. Il nous serait agréable d'apprendre aux Anglais eux-mêmes, qui nous ont plusieurs fois enseigné la façon dont il faut honorer nos maîtres, que Wells mérite mieux que sa réputation. Il nous écrivait récemment :

L'esprit anglais est un esprit très simple et lorsqu'il a classé une fois quelqu'un dans la catégorie des romanciers, il le tient toujours pour romancier. C'est ainsi que l'Ecole d'Economie et de Sociologie de Londres préférerait mettre dans sa bibliothèque un exemplaire du *Journal amusant* plutôt qu'un de mes livres.

La raison en est sans doute que Wells n'appartient à aucun groupe : c'est un vagabond. Esprit clair et positif, il adore cependant la fantaisie ; il croit que toute pêche est bonne pourvu qu'elle soit fructueuse. Ceux qu'il a appelés « les parasites intolérablement solennels des grandes questions » ne le comprendront jamais, car ils ne peuvent pas admettre que le roman puisse être un excellent chemin pour aller vers les hauts sommets de l'intelligence. Certes, il n'emploie guère de méthode dans ses recherches. Il n'a pas le respect des majuscules. S'il voyage, il n'emporte pas une boîte à compartiments réguliers pour y fourrer ses acquisitions selon un ordre prévu par des étiquettes. Il va au hasard, selon son caprice, cueille une fleur, plante un clou et ne dédaigne pas le prospectus qu'on lui tend dans la rue. Et tous ces caractères, qui sont pour nous autant de charmes, sont pour le pontife autant de défauts. Volontiers, il dirait avec Méphisto : « Si tu ne t'égares, tu n'arriveras jamais à la raison. »

Chemin faisant, il a pourtant vu bien des paysages et dévisagé bien des idées. — C'est un observateur qui a le sens de la vie. Son imagination, qui est audacieuse, ne l'empêche pas

d'éprouver de temps à autre l'inquiétude de l'honnête homme. Ses romans et ses contes sont des essais pleins d'humour, des hypothèses aux aperçus profonds, ou des critiques. C'est en somme lui qui a brossé les meilleures satires des ridicules de notre époque. Il s'est aimablement moqué « des manies de cet âge scientifique »; ensuite de quoi il s'est plu à railler cette sentimentalité exagérée où se dissimule notre trop grande sensualité. — Et puis c'est un écrivain. Sous sa plume tout s'anime. Il ne se contente pas de prendre des clichés, « il voit vivant ». Dans les événements qui se déroulent, il devine le dessin des formes futures; il restitue aux choses leur mouvement, et, ce faisant, il se montre artiste.

§

Pour toute intelligence qui se plaît à la recherche, l'intéressant n'est pas de suivre pas à pas la route déjà tracée, mais de s'arrêter en buissonnant, de prendre à travers champs et de monter au besoin sur la colline pour examiner l'horizon. C'est un peu de cette façon que Wells a fait ses classes. Après avoir étudié la physique, l'anatomie comparée chez Huxley, l'embryologie, la paléontologie et l'astronomie, il éprouva le besoin de coordonner ses connaissances. Ayant approfondi les choses concrètes, il manifesta quelque curiosité philosophique. Il avait perdu en route bien des préjugés naturels. Replaçant l'homme « dans le grand dessein de l'espace et du temps », il le connut « fini et non final », être de compromis et d'adaptations. Le scalpel à la main, il avait suivi pas à pas tous les développements, toutes les transformations de la vie, et il avait définitivement vu que l'homme tout entier est un produit. Il pensa dès lors que son appareil mental ne doit être, en aucune façon, mystérieusement différent et meilleur que ses autres organes. Il examina les méthodes de la logique et le langage, s'attendant à ce qu'ils eussent ce caractère essentiellement provisoire, caractère de limitation et d'adaptation, et il constata ce qu'il espérait. — Dans un article publié en 1891, il fit un premier exposé de ses réflexions. Il les a reprises plus récemment dans une conférence intitulée: « Du Scepticisme de l'Instrument » et qui sert d'appendice à son *Utopie moderne*.

Tout d'abord, il met en doute la « réalité objective de la classification » : telle est, dit-il, la proposition principale de

la philosophie que je professe. — Il a remarqué, dans ses études anatomiques, l'instabilité et l'incertitude des espèces biologiques. Une espèce n'est qu'un grand nombre d'individus séparés entre eux par quelque chose en plus ou en moins. Chaque humain, dans la mesure de son individualité, rompt la chaîne qui le lie au précédent. Si une espèce se distingue par une tache, par exemple, vous constaterez, en examinant un grand nombre de spécimens, qu'il n'y a pas deux taches identiques. Cela est vrai aussi des minéraux; et Wells rappelle le refrain du professeur Judd, sur la classification des roches : « Elles passent de l'une à l'autre par d'insensibles gradations. » — Or, au point de vue mental, comme au point de vue biologique, l'homme participe de cette instabilité. Chaque espèce est vague, chaque terme nuageux ; un nombre illimité d'individus est en rapport avec un univers illimité d'unités objectives. Le nombre, la définition, la classe et la forme abstraite sont simplement des conditions inévitables de notre activité mentale, mais non pas des faits essentiels. — Sans doute, ceci n'a que peu d'importance pour les affaires pratiques de la vie, mais c'est une fausse introduction aux recherches philosophiques. « Quand vous dirigez votre appareil vers la vérité finale et absolue des choses, c'est comme si vous tiriez à une distance inconnue sur une cible inaccessible, indestructible, avec une carabine défectueuse et des cartouches de calibres différents. Si même, par hasard, vous atteignez le but, rien ne vous l'indique, et le fait n'a par conséquent aucune importance (1). » L'univers est composé d'uniques et la première version de cette conférence s'appelait : *la Redécouverte de l'Unique*. « Les forceps de notre esprit, conclut Wells, sont des instruments imparfaits qui écrasent quelque peu la vérité en s'en saisissant. »

Vous avez reconnu, dans cette critique de l'intelligence, les griefs déjà formulés par M. Bergson. Lui aussi affirme que la réalité concrète ne se répète jamais et que ce qui se répète, c'est tel ou tel aspect que notre intelligence ou nos sens y découpent. Notre intelligence est relative aux nécessités de l'action. Elle immobilise et divise, invente les états et les catégories : rien au fond n'existe qu'un éternel devenir.

(1) Pour cette citation et les suivantes, voir *Utopie moderne*, pages 407 et suiv.

William James, qui fut un ami de Wells, tenait un raisonnement analogue. Pour lui, toute réalité et toute vérité sont, en quelque sorte, des objets humains. Dans l'évolution mentale de l'homme, il distingue trois stades : le stade du sens commun, le stade de la science et le stade de la philosophie. Pour nos besoins quotidiens et familiers, nous nous servons encore des premières inventions de nos ancêtres, les concepts du sens commun : la chose, le même ou le différent, les nombres, les genres, les corps, les sujets, les attributs, etc... ; mais la philosophie ne voit là que « de sublimes expédients de la pensée humaine, des artifices nécessaires pour échapper à la confusion où la jette l'irrémédiable écoulement des sensations (1)». Ces stades correspondent à trois façons de concevoir le monde ; ils ont chacun leur mérite et leur vérité. — Nous possédons sur les choses un pouvoir d'action qui doit nous faire comprendre que l'homme modifiera encore et accroîtra son expérience et, par suite, ses conceptions (2).

Ce premier vice de l'Instrument, à savoir le sophisme des classifications, en entraîne corollairement un autre. En effet, puisque le mécanisme de la connaissance ne peut fonctionner qu'en négligeant les singularités, l'esprit sera forcé de grouper sous un même terme des objets qui ne sont pas identiquement similaires, et par suite d'intensifier peu à peu la signification de ce terme. « Nous sommes donc disposés, par un vice mental incurable, à accumuler la compréhension dans les termes. » Ainsi nous arrivons à considérer les termes négatifs comme s'ils représentaient des classes positives. — Au début, lorsque l'homme créait son langage, la chose devait avoir un nom et le nom une chose. Mais, plus tard, nous avons mis deux, puis trois, puis une infinité de choses dans un nom, si bien qu'à la fin le terme s'est détaché de toute chose et vidé de son contenu. Il nous reste encore la peau sans le fruit.— Or nous persistons à donner un sens à ces mots creux. — Tels sont les termes Absolu, Infini, Vide, Néant. Nous voyons en eux des champions de la pensée ; nous ne les sortons que pour les grands jours. Ils représentent à eux seuls la moitié des

(1) Le Pragmatisme, p. 174.

(2) Un autre philosophe, et très original, M. Jules de Gaultier, a discerné le rôle purement utilitaire de l'intelligence. Sa conception de la réalité a quelque affinité avec celle de W. James. Cf. *le Bovarysme*.

grands problèmes métaphysiques ; et ce ne sont que de pauvres vieilles bastilles en ruine, sans défenseurs.

Ici encore Wells rejoint Bergson, dont on se rappelle la pénétrante critique de ce qu'il appelle les deux illusions fondamentales de l'esprit humain et dont la deuxième, qui nous occupe, consiste à « se servir du vide pour penser le plein (1) ». — William James pareillement professa une grande méfiance vis-à-vis des « abstractions désincarnées », encore qu'il ait essayé, vers la fin de sa vie, de mettre des figures nouvelles dans de vieux cadres.

La troisième objection enfin que Wells fait à l'Instrument — qui n'a pas l'air corrélative aux deux premières, mais qui peut-être l'est — provient de cette stratification que nous venons de découvrir dans les idées humaines. Les termes divers de notre raisonnement se trouvent, pour ainsi dire, à des niveaux, sur des plans différents, et lorsque nous rapprochons des termes qui ne sont pas sur le même plan, nous commettons des erreurs, des confusions. « Ainsi, l'univers du physicien moléculaire n'a aucun des contours, aucune des formes de la vie ordinaire... Ce que nous appelons stable et solide est, dans ce monde, un système librement mobile de centres de forces enchevêtrées ; ce que nous appelons couleur et son n'est rien de plus que telle ou telle longueur de vibration. Nous sommes parvenus à la conception de cet univers de physique moléculaire par des hardiesses d'analyse organisée, et notre univers d'expériences quotidiennes se trouve, par rapport à ce monde élémental, comme une synthèse de ces éléments. » Or notre appareil à penser paraît incapable de travailler sur les idées s'il ne les projette sur le même plan. Et c'est là une autre source d'erreurs et de confusions. Notre expérience tout entière se présente à nous comme un tableau qui n'aurait ni plans ni perspective.

Prenez la vie au niveau de la sensation et de l'expérience ordinaire, et il n'y a pas de fait plus indiscutable que le libre-arbitre de l'homme, si ce n'est sa responsabilité morale. Mais faites seulement la plus superficielle des analyses, et vous percevrez un monde de conséquences inévitables, une succession rigide de causes et d'effets. Insistez alors pour obtenir un accord positif entre les deux, et vous êtes devant la difficulté. L'Instrument est en défaut.

(1) Bergson. Cf. *Evolution créatrice.*

Pour la troisième fois, nous retombons dans les bras de M. Bergson (1), qui a démontré que le problème de la liberté était né d'un pareil malentendu. — A ce sujet, Wells avait déjà écrit dans *Anticipations :*

Ce conflit entre la prédestination et la volonté libre, qui est si déconcertant pour les esprits mal préparés, n'existera pas pour eux (les hommes de la République Nouvelle). Ils sauront que, dans le monde de l'expérience sensorielle, la volonté est libre, tout comme le gazon nouveau est vert, le bois dur, la glace froide et le mal de dents douloureux. Dans le monde abstrait de la science raisonnée, il n'y a ni vert ni couleur aucune, mais certaines amplitudes de vibrations ; ni dureté, mais une certaine réaction moléculaire ; ni froid, ni douleur, mais certains effets moléculaires... La volonté humaine n'existe que dans ce monde d'êtres humains où l'herbe est verte, où le désir règne et où le choix est souvent large et clair... (2).

Et Wells de conclure : « Cet instrument (l'intelligence) n'est pas plus parfait que l'oreille ou que l'œil humain, encore que comme eux, il lui soit possible d'évoluer vers une portée et une puissance plus grandes.»

Voilà ce que c'est que « d'aborder la logique par les hauteurs fortifiantes de l'anatomie comparée ». L'intelligence n'est plus qu'un appareil qui a ses défauts ; avant de s'en servir, il le faut mettre au point. Aussi qu'on ne lui parle ni d'universaux, ni d'impératifs. Du moins de cette position qu'il vient d'adopter : la foi, les croyances, l'idéal, les règles de conduite sont au même niveau que le sentiment artistique. « Et c'est peut-être dans ces qualités inenseignables que réside l'espoir d'un salut intellectuel (3). »

Ainsi Wells prend nettement parti contre les rationalistes, pour les empiristes, ou plutôt pour ces fils naturels de St. Mill que l'on appelle les pragmatistes. C'est toujours à l'expérience qu'il faut revenir pour contrôler ses concepts, ses mesures, ses vérités. Il est bon de consulter sa propre vie et ses propres observations avant d'aborder les questions altières ; on arri-

(1) Il est bon de faire remarquer que « l'Evolution créatrice » est très postérieure aux écrits de Wells. D'autre part, M. Bergson, nous le tenons de lui, ignorait totalement ces écrits.

(2) *Anticipations*, cf. p. 324.

(3) Cette phrase est grosse de conséquences. C'est une idée que notre auteur indique en passant. On en trouvera un long commentaire dans l'œuvre de M. Bergson et en particulier dans les pages qu'il a consacrées à l'art. Voir *le Rire*, pp. 157 et suiv.

vera peut-être à réduire certains paralogismes avec de la clairvoyance et du bon sens.

Or, en face des philosophes dont nous avons parlé et qui insistent sur la fonction utilitaire de l'intelligence, un sociologue, M. Durkheim, a tout récemment développé (1) une thèse qui ne manque ni de talent, ni de puissance, ni, semble-t-il, de vérité. C'est la théorie sociologique de la connaissance. Pas plus que Wells et William James, M. Durkheim ne croit que les catégories de la pensée soient à jamais fixées. Elles se font et se défont, changent suivant les temps et les lieux. — Il montre que le fameux principe d'identité, que nous n'imaginerions pas de discuter aujourd'hui, fut méconnu dans toutes les mythologies, depuis les plus grossières jusqu'aux plus savantes. Il en conclut que ces variations de la règle, qu'on considère comme essentielle dans notre logique, prouvent qu'elle n'a pas été inscrite de toute éternité dans la constitution mentale de l'homme. Et, se plaçant sur son terrain, il pense qu'elle dépend, au moins en partie, de facteurs historiques, c'est-à-dire sociaux. — Ainsi, entre l'empirisme, qui ne voit dans les catégories que des illusions pratiques, et le rationalisme, qui y voit des conditions antérieures et extérieures à l'expérience, M. Durkheim prend une attitude intermédiaire qui, selon lui, résout la difficulté. D'un côté sont les données de l'expérience individuelle qui s'expliquent par la nature de l'individu. De l'autre, les catégories, qui sont des représentations essentiellement collectives. Entre ces deux espèces de représentations il y a toute la distance qui sépare l'individuel du social. — La société est une réalité *sui generis*, avec ses caractères propres ; par suite ses représentations ont un contenu tout autre que les représentations purement individuelles. Elles sont complexes et concentrées ; elles dépassent la portée des connaissances empiriques. — Ainsi se trouve expliquée la dualité qui est dans l'homme ; car en lui il y a deux êtres : l'un qui tourne dans le cercle étroit de son organisme, l'autre qui participe de la société, c'est-à-dire de la grande réalité intellectuelle et morale. « Cette dualité de notre nature a pour conséquence, dans l'ordre de la pratique, l'irréductibilité de l'idéal moral au mobile utilitaire, dans l'ordre de la pensée, l'irréductibilité de la raison à l'expérience individuelle. »

(1) Cf. *Revue de métaphysique et de morale*, 1909, pp. 742 et suiv.

M. Bergson, on s'en souvient, dans ses *Données immédiates de la Conscience*, avait distingué ce double caractère de l'individu. Seulement, s'il rendait justice au « moi social » qui a un grand rôle, il réservait toute sa diligente affection à l'autre moi, au moi profond ; il voyait en lui la réalité, la vie mêmes. — C'est que nos deux penseurs étaient venus par des chemins différents et qui expliquent leurs préférences respectives : l'un avait suivi la grande route de la sociologie pleine du bruit de tant de civilisations, l'autre le sentier de la méditation philosophique. Et tandis que le premier prétend que la société opère la rédemption de l'individu, le second, au contraire, nous incite à regarder au fond de notre cœur si nous voulons percevoir notre véritable image.

Tout à l'heure, lorsqu'il s'agira de s'orienter, M. Durkheim ne tiendra pas compagnie à notre auteur, on le devine. Mais pour l'instant nous ne voulons retenir qu'un fait, à savoir : la convergence des attaques contre le despotisme rationaliste, qui est la forme qu'est obligée de prendre toute théorie lorsqu'elle pénètre dans les cerveaux pétrifiés. « La vérité, a dit Remy de Gourmont, entre dans un cerveau comme l'eau dans un vase, elle en prend la forme (1), » et un autre jour, il racontait, au cours d'une de ses *Promenades philosophiques* : « Il nous faut une philosophie de plain pied, familière et scientifique, toujours provisoire, toujours soumise au fait nouveau qui va nécessairement surgir, une philosophie qui ne soit qu'un commentaire de la vie, mais de la vie entière (2). » Dès lors on s'explique mal que le même écrivain se montre si violent vis-à-vis du pragmatisme. Eh ! je sais bien qu'il a une horreur instinctive de tout ce qui ressemble à l'esprit religieux. Mais s'il y a de l'amour et de la piété dans l'œuvre de William James, il y a en outre toutes les qualités qui font les grands philosophes. Et si, en dessinant l'attitude de Wells, nous avons insisté sur les idées du penseur américain et sur celles de M. Bergson, c'est avec l'intention de montrer que cette philosophie n'est pas une renaissance de l'esprit religieux déguisé, comme on le répète à souhait, ni une simple création poétique, puisque les gens positifs peuvent s'y plaire, que nul ne les y a conduits si ce n'est leur conscience exigeante et qu'ils

(1) *Epilogues*, II, p. 67.
(2) *Promenades philosophiques*, 1re Série.

s'y trouvent satisfaits. Wells est un positif; tous ses romans l'attestent et aussi tous ses rêves. Je dirai même que le propre de l'esprit positif n'est pas de se contenter du présent, mais d'essayer de le corriger. Celui qui laisse les choses en état, c'est qu'il les a mal vues. Non, je ne crois pas me tromper si je prétends que le secret désir de Wells, en publiant ce modeste exposé de ses bases intellectuelles, ç'a été de signifier son adhésion aux idées nouvelles nées des sciences de la vie. Ce n'est pas « un immense fleuve d'oubli » qui nous entraîne, c'est une force impérieuse qui nous pousse aux épaules et nous contraint à travailler pour l'avenir. Le mot de Shakespeare est vrai : nos songes, quand ils se réaliseront, seront faits de la même étoffe que nous. Donc, quels que soient les absolus, quelle que soit notre opinion sur la valeur objective de la science, nous savons que tout ce qui existe se roule et se déroule dans le même processus humain. Les *choses humaines* sont en route auxquelles nous participons. — Il semble bien, dès lors que nous avons pris la connaissance exacte de notre place et de notre rôle. Voilà ce qu'il importait de savoir.

§

Cette attitude que nous venons de décrire, H.-G. Wells, qui ne fait pas profession de philosophe, la conservera en face des problèmes politiques et sociaux. Il les abordera dans un esprit de recherche et d'expérience qui conserve peu d'égards pour les principes abstraits. A quoi sert d'ailleurs de transplanter des méthodes ? elles ne valent que sur leur propre sol. A quoi bon construire des systèmes ? la vie les a vite brisés. Ici plus que partout ailleurs la qualité de la besogne dépend de l'individu.

L'œuvre de Wells est surtout descriptive et critique. C'est sa vision et sa critique des temps présents que nous allons maintenant exposer. Nous verrons qu'il a été le premier à distinguer la principale cause de la révolution qui nous emporte, et c'est une cause mécanique. Mais parce qu'il existe des facteurs mécaniques de l'évolution, il n'en conclut pas que ce sont les seuls. Nous l'avons déjà dit, l'écrivain anglais est un esprit positif. C'est pour cela qu'il tient compte de toute l'expérience; c'est pour cela qu'il ne bâtit pas de systèmes; c'est pour cela qu'à côté des facteurs d'ordre matériel il aperçoit les

facteurs d'ordre psychologique. Tout marche par actions et réactions; mais le plus important centre d'action est dans l'homme même. C'est en lui qu'il espérera lorsque, impatient de voir s'établir ce qui n'est pas « et qui pourtant peut être », il regardera vers l'horizon.

« L'époque actuelle est constamment qualifiée de démocratique. » Depuis les barbares, disait Carlyle, on n'avait encore rien vu de pareil. Elle offre en effet, un tableau un peu confus, notre Démocratie. En théorie, elle représente la volonté souveraine du peuple qui revendique le droit de se gouverner. Or, tout le monde admettra que, présentement, ces prétentions sont fausses et injustifiées. Il n'est pas, dans nos Etats modernes, de gouvernement électif qui, en quelques minutes, ne puisse être démontré absurde. Si nous observons impartialement la réalité, nous apercevons une vaste multitude indistincte et inorganisée qui, à la première impulsion, suit une idée, comme une eau suit une pente. Ce qui fait le fond de nos systèmes démocratiques, c'est une métaphysique sociale et égalitaire parente de l'ancienne métaphysique religieuse. Des orateurs qui pensent que c'est Rousseau qui a fait la Révolution ont inculqué à la masse le goût de cette métaphysique. On vote pour des fictions, des emblèmes, des allégories. Mais nulle part il n'existe de connaissances spéciales, de savoir ni d'esprit positif. — Voilà le premier coup d'œil.

Qu'est-ce qui se cache sous cette confusion? Que signifie ce mouvement général que l'on appelle la Démocratie?

Ce mot n'est, selon Wells, qu'une grande chose vide, mais qui désigne la première impulsion de forces dont la genèse est intimement liée au développement de l'industrie et de la science.

A la fin du XVIII^e^ siècle, des facteurs nouveaux et puissants avaient apparu dans la société : le manufacturier, l'ouvrier intelligent, le fermier habile et toute la masse des bas-fonds urbains. Partout, des éléments encore mal définis, mais formidables, faisaient craquer les cadres de l'antique ordre social. C'est le mécanisme naissant qui les engendrait. Taine a admirablement analysé quelques-unes des causes de la Révolution, mais il oublie la cause première, selon Wells, la machine.

C'est la machine qui est vraiment la grande révolution, à tous les points de vue, la plus grande qu'ait connue l'histoire. Qu'on jette un regard en arrière pour mieux s'en rendre

compte. Pendant quarante siècles, toutes les civilisations ont présenté dans leur épanouissement, avec quelques divergences superficielles, à peu près les mêmes caractères communs. Nous retrouvons toujours, comme pierre d'assise de l'édifice, le cultivateur, esclave, serf ou paysan; c'est lui seul qui, par son travail, fait vivre toute la communauté. La richesse est surtout foncière. Au-dessus il y a la classe dirigeante, guerrière et privilégiée. L'imperfection des moyens de communication rend impossibles les unions politiques, la diffusion des idées, le progrès matériel. On croit que les choses sont destinées à recommencer éternellement. Il n'y a pas de différence essentielle entre l'organisation sociale sous Auguste et sous Louis XIV. Partant, on ne pouvait pas prévoir d'altération dans les conditions de la vie ; la stabilité humaine paraissait assurée.

Mais, brusquement, la Machine fait son entrée dans le monde. Aussitôt de grandes masses de populations apparaissent avec des fonctions et des relations absolument nouvelles dans le corps social. En face de la propriété terrienne immobile et esclave, se dresse le capital libre, agile et tout puissant. Les hommes se mettent à circuler, visitant les pays, s'instruisant, allant chercher ailleurs un pain plus facile et moins noir. L'instrument facilite la besogne ou en crée d'autres. Partout le livre pénètre, apportant la découverte. Au fond des plus lointaines provinces, où elles se sont longtemps cachées, disparaissent sans retour, et parfois en laissant des regrets, les croyances, les mœurs résignées et les antiques traditions. On a fermé « le vieux rituel de conduite et le vieux rituel de pensée ». Voilà la cause et voilà les effets.

Seulement, à l'heure de l'explosion, les puissances nouvelles étaient encore informes. « Ce ne fut pas un conflit entre une organisation nouvelle et une ancienne, ce fut l'affaiblissement préliminaire et la déliquescence d'un ordre de choses suranné, parallèles au développement de la masse embryonnaire de l'ordre nouveau (1)... Ces forces grossissantes, inchoatives, dont la naissance entraînait la caducité de l'ancien ordre, furent obligées de formuler momentanément leurs revendications en des propositions générales affirmatives, qui en réalité n'avaient rien d'affirmatif, mais tendaient à la réfutation et à la rébellion. » Aussi, puisqu'on ne pouvait y substituer rien

(1) Cf. *Anticipations*, pp. 172 et suiv.

d'effectif ni d'organique, la doctrine de l'infaillibilité de l'humanité devint, en dépit de son absurdité, une vérité flatteuse pour chacun et indiscutable pour tous. C'est ainsi que naquit la démocratie moderne.

Essayons maintenant de distinguer les éléments nouveaux et leurs relations réciproques. « Les êtres humains en société, telle une variété innombrable de nuances agitées et mélangées, donnent une teinte uniformément grise, mais illusoire. Toutes ces teintes confondues obéissent à un procédé de ségrégation qui les assemblera de nouveau en des masses distinctes et reconnaissables. » — D'abord une classe caractéristique de l'époque : celle des porteurs de titres, capitalistes, irresponsables, détenteurs d'une propriété qu'on peut posséder à distance et qui ne nécessite aucun travail, aucun talent. C'est le « Roi fainéant », le propriétaire innombrable et invisible du monde moderne. Cette corporation accapareuse persistera autant que notre époque : c'est le tribut qu'il nous faut payer au progrès matériel.

A l'opposé, une autre masse s'est formée et grossit de jour en jour, où sombrent toutes les victimes du bouleversement, tous ceux qui sont mal placés ou mal outillés pour lutter, ceux qui ne peuvent pas suivre, ceux qui n'ont ni propriété ni fonction solide, les rejetés, les faibles, les déshérités. Nos villes en sont pleines. « C'est la portion submergée du corps social, une multitude sans chef, sans but, roulant vers l'abîme. » Cette multitude fait partie du processus physiologique du progrès mécanique. Elle est condamnée d'avance, mais elle durera longtemps.

La troisième masse enfin, ou plutôt le troisième élément, c'est cette immense corporation qui comprend tous les individus de quelque capacité, de quelque savoir, qui s'efforceront, s'adapteront, s'instruiront pour former demain la classe dirigeante. La classe ? A proprement parler, il n'existe plus de classes : elles ont déchiré leurs habits dans la mêlée. Mais ce vaste groupe encore inchoatif surgira bientôt organisé, équipé, conscient de soi et de ses aspirations. C'est lui qui deviendra consciemment l'Etat. Il émergera fatalement, grâce au système mécanique toujours plus compliqué de la vie sociale.

Ainsi, c'est la machine qui, en altérant les méthodes et les

proportions des entreprises humaines, a transformé et transformera encore le groupement des populations et leur caractère. L'ancien système s'est désagrégé, mais le nouveau n'est pas encore fait. Nous vivons sous des lois établies avant l'apparition de la machine à vapeur. Les divisions administratives sont demeurées ce qu'elles étaient autrefois. Entre Etats les relations sont restées les mêmes. Pourtant partout se dessinent les aspects du processus général : mélange des peuples, disparition des coutumes, des patois, etc... Des synthèses se forment de plus en plus globales. Nous sommes au début d'un âge nouveau.

Nous ne pouvons pas insister davantage sur ce point. Il faut lire d'un bout à l'autre cette histoire des temps contemporains qui complète celle de Taine. Elle fourmille d'aperçus et d'observations. L'auteur patiemment, avec une clairvoyance admirable, examine les forces de résistance d'un côté et les forces d'organisation et d'unification de l'autre. Celles-ci peuvent se définir en un mot : la machine.

Voilà donc le grand facteur du progrès ou, si vous préférez, de la réforme. Le monde est poussé par la vapeur et l'électricité. Nous nous trouvons en face d'un phénomène social qui paraît bien être purement matériel et dans lequel l'individu et la volonté humaine sont submergés. Il semble que la seule attitude possible soit de donner raison à M. Durkheim et à sa théorie du « fait social ».

Peut-être pourrait-on d'abord se demander pourquoi la locomotive est apparue à notre époque plutôt qu'à toute autre? Est-ce par pénurie d'intelligences supérieures ? Est-ce parce qu'on connaissait des applications mécaniques de la vapeur depuis deux mille ans ? Est-ce parce que Bacon écrivit le *Novum organum?* Est-ce parce que, en Chine, la houille fut employée pendant des siècles pour réduire le minerai de fer? etc.... En vérité, ce n'est pas une cause, c'est une série de causes très complexes qui posa sur deux rails la première locomotive à vapeur. — Vie signifie actions et réactions : le monde mène l'homme et l'homme mène le monde. Dans l'évolution de l'humanité il n'y a pas qu'un processus. Le progrès mécanique (et la révolution des conditions physiques et sociales) n'est peut-être qu'une conséquence matérielle indirecte, si vaste soit-elle, de l'émancipation de

l'intelligence. « Un plan spacieux d'événements s'offre à notre entendement, s'élargissant perpétuellemcnt, dans un élan de finalité aussi irrésistible qu'il est incompréhensible à la plupart des esprits humains, — s'élargissant avec ce caractère inexplicable de dessein préconçu qu'on distingue dans quelque grande composition musicale, une symphonie de Beethoven par exemple (1). » Pour l'heure, toute explication sociologique « une » doit être rejetée comme simpliste. Karl Marx faisait dépeñdre des phénomènes économiques tous les autres phénomènes, religieux, moraux et sociaux : c'est trop et trop peu. — M. Durkheim, dans sa *Division du travail social*, en élève de Malthus, vit tout d'abord dans le volume et la densité des sociétés les deux causes qui expliquent et déterminent le progrès. Les deux causes ? Non, mais deux facteurs importants : et il n'est pas dit qu'un jour consciemment, avec toute son expérience, et tout son pouvoir, l'homme n'affronte pour les résoudre les problèmes de la reproduction...

Il semble, à mesure que l'homme se libère, que les forces physiques l'oppressent moins. M. Durkheim l'a compris, puisqu'il a jugé bon de corriger sa thèse et qu'il estime, en fin de compte, que c'est l'idéalisme qui est le grand facteur social. L'idéalisme, c'est-à-dire l'idéal collectif. La vie sociale est un ensemble d'idéaux imposés à la réalité physique pour en faire la réalité morale. Telle est la sociologie que professe M. Durkheim et dont il tient les grandes lignes d'Auguste Comte.

Quel accueil allons-nous faire à ces idées? — Certes, nous n'ignorons pas que l'individu puise à la masse commune et que le progrès est solidaire de la vie sociale. Nous savons qu'il existe des « faits sociaux », c'est-à-dire tout un ensemble de « choses » qui dominent et débordent l'individu; mais nous croyons reconnaître dans cette conception de la sociologie la marque de ce vieil esprit que nous combattons et auquel Wells a décoché ses flèches les plus pointues. — Il ne faut pas l'oublier, nous sortons de la biologie. Là nous avons appris que l'individu est roi; non pas un roi libre et tout puissant, un roi constitutionnel, si l'on peut dire. En regardant de près le dessin des choses, nous avons vu qu'il travaillait, en ayant l'air d'y réfléchir, à la Grande Fresque décorative. Puis nous avons nié les classifications, les espèces et parfois les abstrac-

(1) *Anticipations*, p. 331.

tions. Par suite nous ne pouvons pas acquiescer aux idées de M. Durkheim, qui, lorsqu'il se décide à admettre les facteurs d'ordre psychique, va les chercher tous en dehors de l'individu, dans l'esprit du groupe, le déboutant ainsi de toute action propre, au profit de certaines réalités sociales.

Que sont ces réalités sociales? Ce sont des structures, des croyances, des sentiments communs : les religions, les institutions, les coutumes, les codes, etc... Or l'histoire nous apprend que si le groupe s'agrandit, c'est que l'homme s'est émancipé. Dans les civilisations primitives le groupe est homogène. Tout est commun à tous, les mêmes gestes entraînent les mêmes pensées. Les individualités ne sont pas encore différenciées. Là, la méthode de M. Durkheim trouve sa raison d'être, mais où est aujourd'hui la communauté automatique et réglée?

Or, l'élément essentiel et qui explique l'évolution des sociétés et leur accroissement, c'est précisément l'apport individuel. Quant à la transformation des « choses » en « valeurs idéales », elle existe, mais il n'est pas vrai qu'elle s'impose à l'individu, qu'elle dépasse le plan de la conscience. L'idéal collectif n'est utile qu'à la masse : ce sont les ponts qui permettront au troupeau de passer. Toute organisation est une discipline : si le régiment se forme en colonnes, c'est pour que personne ne reste derrière. Le phénomène de la transfiguration ne vaut, socialement, qu'en tant que véhicule de suite : il charrie les bagages. En face du rôle éducateur des faits sociaux, on voit se dresser leur rôle d'élément antagoniste : au même titre que nos structures anatomiques, ils sont une limitation pour l'individu supérieur.

Qu'est cette conscience collective? La religion? Le code? — Allons donc!... Peut-être pourrait-on la découvrir dans l'esprit et les idées générales qui président à l'éducation? — Or nous ouvrons les manuels où gît cet esprit et nous lisons : « L'école laïque sera rationaliste où elle ne sera pas. » Alors on croit rêver; on songe à ces temps obscurs où, pour avoir le droit de vivre, il fallait manger mot à mot un dogme dur et indigeste. On veut instruire les enfants comme de petits hommes, indistinctement. Il faut qu'ils jugent et qu'ils raisonnent avant que leur mécanisme mental se soit formé.

En vérité cet idéal ne satisfait aucune conscience exigeante. Les faits sociaux diminuent à mesure que l'homme grandit. Si

nous faisons nos chefs-d'œuvre avec l'argile commune, du moins nous la façonnons. La vie pousse les individus dans des voies diverses pour savoir où aller. Chacun se débat, s'efforce, expérimente. Ce n'est que lorsqu'elles sont utiles à tous que les inventions individuelles deviennent sociales. Les faits individuels se cristallisent. Alors commence le phénomène social qui fait que le travail de l'espèce n'est jamais perdu.

C'est donc à l'individu que Wells témoigne sa sollicitude. Lorsqu'il fera une Utopie il la montrera réagissant sur deux individualités : il n'y a de point de vue que l'individuel. Toutefois il ne tombera pas dans l'erreur que Comte reprochait aux philosophes du XVIII^e^ siècle, lesquels faisaient reposer le droit sur une fiction métaphysique, celle d'individus ayant une existence indépendante du corps social. L'étude de l'organisation sociale lui apparaît comme vide et sans profit tant qu'on ne l'envisage pas comme la science des actions et réactions entre des individus qu'inspirent des motifs variés, que gouvernent des traditions et que dominent des idées et des sentiments complexes. Il nous faut tailler nos vêtements à la mesure de la réalité individuelle.

La sociologie, sous des défroques scientifiques, s'est toujours présentée comme un roman à thèse; elle participe du vieil esprit classique qui veut tout encercler dans une formule. En vérité il doit y avoir deux parties très distinctes dans cette science : d'un côté « l'étude de l'économie physique, aboutissant à la description de la société considérée comme une organisation destinée à convertir et à appliquer aux fins matérielles de l'humanité toute l'énergie disponible dans la nature (cette sociologie physique parviendra à une période de développement pratique telle qu'elle pourra donner au monde la monnaie courante représentant l'énergie); d'un autre côté, l'étude des problèmes économiques en tant que problèmes de la division du travail, au milieu d'une organisation sociale qui poursuivra principalement la reproduction et l'éducation dans une atmosphère de liberté personnelle (1) ».

Wells ne voit, dans l'économie politique et l'économie générale actuelles, qu'un gâchis de postulats sociaux et de psychologie absurde, avec quelques généralisations géographiques et physiques. « Chaque nouvelle discussion ou disser-

(1) Cf. *Utopie moderne*, p. 96.

tation en ces matières rappelle un peu plus la partie de croquet qu'Alice joua au Pays des Merveilles, où les maillets étaient des flamants, les boules des hérissons qui prenaient la fuite et les cerceaux des soldats qui se relevaient à tout instant pour se promener (1). »

Désormais les sociologues passeront par le laboratoire et la salle de dissection. Ils apprendront la physique, la physiologie et la psychologie. La physique, pour utiliser et répartir les énergies; tous les problèmes concernant la production et la circulation de la richesse sont des problèmes de physique. La physiologie, pour connaître l'individu. La psychologie, pour apprendre quels sont les rapports, les affinités entre les hommes, quelles sont les idées qui les groupent, autour desquelles s'enlacent leurs sympathies et qui dirigent leur conduite.

Telles sont les idées sociologiques de Wells. L'humanité est soumise à des forces physiques et à des forces psychologiques. Mais il espère que la science parviendra à canaliser et à diriger toutes les forces qui nous dominent (je parle seulement des forces sociales), lorsque nos systèmes politiques, moraux et sociaux seront adaptés à leurs fins, comme le sont nos machines. Le problème essentiel, celui du travail, n'est pas plus insoluble que celui du vol mécanique : nous sommes en droit d'attendre cette solution des sciences physiques.

Quant à tous ces faits sociaux dont parle M. Durkheim, ils marquent, en effet, les étapes parcourues, mais ils ne sont pas essentiels : ce sont de simples échafaudages. Les étudier c'est faire notre histoire : cela est vrai et c'est pourquoi la sociologie contemporaine n'est guère qu'un ensemble d'études historiques. Mais ce serait une grave erreur si l'on s'entêtait à voir là les ressorts de l'action humaine. — Il semble que la vie, en créant des spécimens de plus en plus nuancés, à travers toutes ces dissociations, poursuive une synthèse de plus en plus supérieure. Pour le moment, c'est le seul but apparent que nous puissions lui assigner. Voilà sa grande tendance et il faut penser que ni M. Bergson ni M. Durkheim, malgré leurs positions différentes, ne contrediraient à ce point. Tout organe est une synthèse en vue d'une unité de fonction ; l'individu à son tour est une synthèse, et aussi la société, et aussi

(1) Cf. *Utopie moderne*, p. 94.

la conscience universelle. Mais, dans cette marche par étapes, l'effort eût été perdu si on ne l'avait pour ainsi dire mis en conserve. Or, pour conserver quelque chose, il faut l'envelopper, l'enclore. Les structures sociales sont ces enveloppes, et tout vêtement est matériel. C'est dans ce sens que nous avons parlé du poids, de la matérialité des faits sociaux. Ils sont un idéal tout ensemble et une contrainte pour les masses, et ils seraient des barrières pour les individus d'élite, si ceux-ci, en s'associant, ne réussissaient à les dépasser. Le progrès doit donc beaucoup à la solidarité qui fait la société, mais il doit encore plus à l'effort individuel, c'est-à-dire« à cette inéluctable inexactitude marginale qui est la qualité intime de la vie».

Ainsi, multiplicité et différenciation d'un côté, solidarité et synthèse de l'autre : tels sont les deux pôles de la vie humaine. La vie semble employer toutes ses virtualités à quelque chose de collectif, et c'est par degrés qu'elle avance. Dès aujourd'hui, sur le terrain religieux et moral, ces faits sociaux, les religions et les morales impératives, tendent à disparaître au profit de faits individuels, c'est-à-dire de religions et de morales individuelles. Il s'est établi, presque partout, un compromis qui vient peut-être de ce que chaque tempérament a ses exigences (on commence à s'en douter), ou bien de ce que l'on ne parvient pas à une vérité commune. En tout cas, c'est à la libération de l'individu, à son intelligence affranchie, à sa volonté claire, que nous devons cet état de paix.

« On pourrait définir le monde, a écrit M. Fouillée (1), un organisme qui tend à devenir conscient et volontaire.» Mais cette synthèse de l'esprit ne saurait s'obtenir par de prétendus emblèmes que la société porterait en avant d'elle comme des drapeaux, elle sera due à la variété infinie des efforts individuels cheminant par tous les chemins.

Partant, lorsque Wells bâtit ses esquisses d'une société future, c'est vers des synthèses de plus en plus vastes qu'il oriente sa pensée. L'Etat mondial sera une immense synthèse. Mais l'Etat de demain sera progressif et non plus statique. Il pourvoira à beaucoup de besoins, entre autres à l'initiative ; car le facteur qui entraîne l'Etat d'une phase de développement à une autre est le libre jeu des individualités. « Le monde

(1) Cf. *la Science sociale.*

existe pour et par l'initiative, et la méthode de l'initiative, c'est l'individualité... L'individu émerge de l'espèce, risque son expérience, échoue, meurt et disparaît; ou bien il réussit et imprime sur le monde son influence personnelle, dans une progéniture, en des conséquences et des résultats intellectuels, matériels et moraux (1). » « L'Etat existe pour l'individu, la loi pour la liberté, le monde pour l'expérimentation. »

Audacieusement Wells s'élance, grimpant à toutes les échelles qui se dressent entre aujourd'hui et demain, essayant de prévoir ce que sera le monde terrestre vers l'an 2000. Il pense que les problèmes sociaux demandent surtout du courage et des facultés édificatrices. Or il ne manque pas d'imagination, une imagination « douée d'une disposition opiniâtre à s'adapter à tous les faits ». Il ne s'en tient pas d'ailleurs à la façade. Il essaye d'aménager les appartements, n'oubliant rien, ni l'utile ni l'agréable. Il sait que « la laideur est la mesure de l'imperfection » en toutes choses, et il s'efforce d'y remédier. Son monde vit, avec ses cités immenses, ses disparates, mais qui s'entendent, avec ses bruits, son idéal et son mouvement. Il n'oublie ni le vice, ni l'indiscipline qui, allègue-t-il, enseignent une sorte de sagesse qui est nécessaire au parfait fonctionnement de la vie.

Après quoi, lorsqu'il a tout installé, il s'attarde passionnément au portrait du Citoyen de cette République Nouvelle. Il sera conscient, fort, libre enfin ; positif et capable d'imagination, volontaire. Il aura une connaissance claire de la vie et de son rôle dans la vie, sachant surtout que l'homme existe pour agir. Il puisera dans la méditation solitaire la source des motifs de ses actions. Il sera religieux, c'est-à-dire que, selon son tempérament et ses mérites, il aura une connaissance plus ou moins belle et nette de l'immense dessein dont il fait partie. « Il admettra l'échec comme un aspect individuel des choses. » Enfin il trouvera en lui-même un désir, une passion de créer et d'organiser, travaillant aux possibilités qui s'offrent, et acceptant cette passion et ce but comme la raison suffisante de sa vie.

§

Nous avons, dans les pages qui précèdent, essayé de traduire

(1) Cf. *Utopie moderne*, p. 101.

quelques-uns des principaux aspects de la pensée de H.-G. Wells. Nous en avons indiqué les sources et retracé la formation; puis nous l'avons rapprochée de celles avec qui nous lui trouvons quelque parenté, et si nous nous sommes permis d'insister sur ce point, c'est parce que, personnellement, nous jugeons que c'est dans ce sens qu'il y a, si ce ne sont pas là de vains mots, un peu de vérité et de progrès.

Précisément, Wells considère la vie tout entière comme un progrès. Nous nous améliorons et nos conceptions se précisent à mesure que nous nous insérons mieux dans la réalité. L'homme apprend à faire son nid, il n'y a peut-être pas d'autre science. Il suffit de regarder croître un enfant, corps et âme, pour avoir une idée de la façon dont s'est développée notre expérience. Partant, il arrive que nous employons mal certaines vieilles habitudes mentales, comme il arrive à l'enfant d'appliquer à tors et à travers les premiers mots qu'on lui apprend. C'est ainsi que les classifications sont à peu près, au milieu de la réalité vivante, ce qu'est la mesure que bat le chef d'orchestre dans l'exécution d'une symphonie (1). — La vérité c'est que chaque individu est unique. La vie s'achemine en créant des organismes, et chacun apporte sa part, ajoute à ce qui est déjà. Voilà quel doit être le point de départ de toute étude sur la vie, du moins sur la vie humaine.

Dans les conditions actuelles de la science, il ne faut pas vouloir tout réduire, la vérité ne vit pas de mots, pas plus du mot matérialisme que du mot spiritualisme. Pour nous, nous sommes persuadés que ces antiques vocables perdront de leur valeur. Ce qu'il faut, c'est faire le mieux possible son expérience. C'est de l'attention, de la clairvoyance et de l'intuition que nous apporterons dans nos recherches que dépendra notre conception du monde. Evitons donc pour le moment les idées préconçues et les discussions verbales. Prenons conscience de notre rôle et nous aurons confiance en nous.

Et d'abord notre rôle est personnel; nul ne le rejouera jamais. L'univers vit pour moi par la couleur que lui donnent

(1) On sait que ce n'est guère que vers l'âge de quatorze ou quinze ans que les enfants acquièrent la faculté de généralisation. Si l'on accepte que l'évolution d'un individu est une image assez exacte de l'évolution de l'espèce humaine, il faut voir dans cette faculté un stade supérieur de l'humanité. Notre intention n'est donc pas de la dénigrer — loin de là — mais d'en montrer la fonction humaine, c'est-à-dire utilitaire, et d'en indiquer certains abus.

mes yeux, par mes sens, par mon intelligence, par la réalité que je lui accorde. Moi-même je suis différent de mon voisin. — La vie procède par dissociations, différenciations ; et lorsqu'on connaîtra exactement la valeur de ces mots, nous croyons qu'il y aura quelque chose de nouveau dans l'esprit de l'homme. Nous les considérons comme les clefs de voûte. Matière, esprit ; instinct, intelligence ; sensibilité, raison ; physique, psychologique..... le même et le différent sont peut-être sur la même ligne, mais, présentement, ils se dressent l'un en face de l'autre, irréductiblement.

Sans doute nous sommes agis, et pourtant nous agissons ; et nous agissons chaque jour davantage. Aussi ne faut-il pas voir partout un éternel recommencement ; nous opposons aux vieilles structures individuelles et sociales à demi-esclaves la pensée et l'organisation réfléchies de demain presque entièrement libres. Des forces mystérieuses nous poussent, c'est vrai, mais nous construisons des plans qui se réalisent. Le progrès, c'est peut-être une augmentation de la conscience. Nous nous habituons à cette idée et elle nous satisfait. — C'est par l'idée, le désir, l'imagination et la volonté que les choses avancent. Les choses ? c'est-à-dire le monde pour nous, notre monde. C'est à fortifier ces puissances que doit consister le rôle de l'éducateur. Une volonté limpide est plus forte que le fait, car elle crée des faits nouveaux. Les choses nouvelles seront de la même étoffe que les précédentes, mais elles seront solides et belles selon que notre pensée sera organisée, compréhensive et hardie. Sinon l'humanité sera toujours laide et mesquine.

Un jour viendra peut-être où nos plus belles croyances, nos plus purs enthousiasmes seront des réalités. Mais un jour viendra aussi où certaines valeurs humaines auront changé ; tout s'use. Les vieux vocables sur lesquels nous disputons auront disparu et lorsque l'ère des difficultés matérielles sera révolue, une autre époque s'ouvrira. Il faut penser bien petitement pour croire qu'on s'en tiendra toujours à notre avoir. « La philosophie, disait courageusement Auguste Comte à Charles Robin, est une tentative incessante de l'esprit humain pour arriver au repos, mais elle se trouve incessamment dérangée par les progrès de la Science. De là l'obligation de refaire chaque soir la synthèse de ses conceptions, et un jour viendra où l'homme raisonnable ne fera plus d'autre prière du soir. »

On peut donc dire que tout ce qui favorise l'essor de la pensée est un progrès, c'est pour cela que le mouvement intellectuel que nous venons d'analyser, même s'il n'a pas l'importance que nous lui prêtons, ne sera pas vain. — C'est en ce sens aussi, en ce sens surtout, que l'apparition de la machine doit être considérée comme un grand événement. « C'est un fait digne de remarque, a écrit M. Bergson, que l'extraordinaire disproportion des conséquences de l'invention à l'invention elle-même... Fabriquer n'est probablement que l'expédient nécessaire. Tout se passe comme si la mainmise de l'intelligence sur la matière avait pour objet de laisser passer quelque chose que la matière arrête. » Et Wells chante les louanges de la machine. Ce n'est d'ailleurs que justice : un Anglais, Ruskin, avait jeté l'anathème contre elle, il appartenait à un Anglais de réparer cette erreur. Et lorsque Carlyle estime que le bonheur humain dépend beaucoup plus de la valeur morale que des découvertes scientifiques, il a raison sans doute, et pourtant il se trompe parce qu'il y a solidarité entre tous les chaînons de notre expérience. La science travaille pour l'homme. Il se peut qu'elle ait momentanément compliqué les affaires sociales, mais elle est bien capable de les arranger un jour.

On le voit, la discussion nous a entraîné un peu loin. C'est l'un des principaux mérites de l'œuvre de Wells de faire penser. Lorsqu'il rêve, c'est pour mieux voir le réel. Sa pensée est toujours vivante, toujours en observation. Il conclut rarement et toute conclusion n'est pour lui qu'un repos momentané, la halte du chasseur dans une clairière avant de s'enfoncer de nouveau dans les fourrés. De là son mépris des abstractions, des choses établies ; il pense qu'un esprit absolu est un esprit fatigué.— Certes, les lecteurs solennels ne manqueront pas de lui reprocher son « esprit anglais », son affection des réglementations, de l'hygiène, des petits détails ; et puis ils n'aiment pas qu'on anticipe l'avenir ! Pour nous, qui répugnons également au rationalisme et au scepticisme (deux attitudes également dogmatiques), nous ne saurions trop conseiller la lecture du grand écrivain anglais. Il y a dans tous ses livres une curiosité, une imagination, une inquiétude, une clairvoyance admirables. Wells est un esprit d'avant-garde, et, à proprement parler, un inventeur d'idées. Les idées sont peu de chose à leur naissance, mais il est nécessaire d'en créer

beaucoup, puis de les jeter au vent : c'est notre grain que nous semons. Elles seront vraies ou fausses selon qu'elles germeront, ou non. Parfois elles tardent longtemps... Et même on peut dire qu'une idée n'est jamais absolument fausse : elle a toujours, d'une façon ou d'une autre, sa portée humaine.

RENÉ SEGUY.

LETTRES INÉDITES SUR LA GUERRE D'ESPAGNE

On sait que Chateaubriand prétendit toujours avoir fait un coup de maître avec la guerre d'Espagne, destinée selon lui à nous redonner un rang en Europe comme puissance militaire et à rehausser le prestige de la maison de Bourbon. Que tout cela soit exact, c'est ce que nous ne discuterons pas ici. Il suffit que Chateaubriand ait attaché une importance extrême à sa guerre d'Espagne, pour que nous soyons décidés à le suivre et à étudier dans le détail ce point si important de sa vie politique.

Nous donnons ici toute une série de lettres inédites adressées par lui dans les premiers temps de son ministère au vicomte de Marcellus, alors notre chargé d'affaires à Londres.

Ces lettres nous ont été communiquées par la famille de M. de Marcellus, et nous lui en faisons tous nos remerciements. C'est un supplément à la *Guerre d'Espagne* de Chateaubriand et un fragment notable de l'histoire diplomatique de la Restauration.

LOUIS THOMAS.

I

28 décembre 1822.

Je vous envoie M. M. Burqueney. Il vous dira ce que je désire. Je vous prie de faire encaisser tout ce qui m'appartient, linge, argenterie, porcelaine, plateaux, vaisselle, etc., etc., et de me l'expédier le plus tôt possible à Paris. Peut-être sera-t-il plus expédient de vendre tout l'attirail de cuisine à mon successeur. Quant au beau meuble, si mon successeur n'en veut pas, je crois que j'en trouverai toujours le prix à Londres. Je vous prie aussi de m'envoyer ma petite voiture. Vous garderez la voiture de cour jusqu'à nouvel ordre. Me voilà, Monsieur, sur un théâtre bien orageux. J'en descendrai peut-être comme tant d'autres, mais enfin je ferai ce que je pourrai pour ne pas tomber sans honneur. Je n'oublierai pas vos intérêts.

CHATEAUBRIAND.

Ci-joint une lettre particulière pour M. Canning. Je vous envoie aussi ma première dépêche. Dites à MM. Billing et des Monceaux que je ne les oublie pas.

M. de Chateaubriand accablé d'affaires me charge d'achever son billet.

Le Roi donne à S. E. le service de porcelaine qui a été envoyé à Londres ; ainsi M. de Chateaubriand vous prie de le faire emballer avec soin et de le lui expédier le plus promptement possible. Il désire aussi les *grandes livrées* et les chapeaux, ainsi que des habits, du linge, enfin quelques hardes ou... (inachevé)...

II

Paris, 23 janvier 1823.

Vous m'avez mandé dans une de vos lettres, Monsieur, que je me trouverais redevable envers vous d'une somme qui ne se trouvait pas payée par les arrangements avec M. Erard. Ayez, Monsieur, l'extrême bonté de me faire passer vos comptes définitifs afin que je puisse m'acquitter. — Ne vous effrayez pas de la chute de nos fonds et de tous les bruits de gazettes. Nous sommes bien, et nous irons bien, noblement et sagement. C'est une crise, il faut la surmonter, et nous sommes sûrs du succès.

Tout à vous,

CHATEAUBRIAND.

III

Paris, le 20 février 1823.

J'envoie à Londres sir John Byerley, pour lequel vous trouverez, Monsieur, un paquet dans le portefeuille. Une note jointe à cette lettre vous dira dans quelles idées et pour quel service M. Byerley va en Angleterre. Je lui ai donné mille écus pour son premier mois. Si au bout de ce temps il n'a rien fait il reviendra. C'est un homme fin, habile, et qui nous a rendu ici beaucoup de services. Tout ceci doit être secret et pour votre usage. Sir Charles Stuart vient de m'annoncer le passage de M. Jackson qui, venant de Madrid, se rend à Londres. Il y porte l'arrangement définitif du traité pour le paiement de la dette espagnole envers l'Angleterre. Il doit aussi être por-

teur d'une proposition en vertu de laquelle le gouvernement espagnol proposerait une nouvelle médiation entre la France et l'Espagne par l'entremise de l'Angleterre. L'Espagne nous proposerait toutes les garanties possibles, excepté le changement de ses institutions, qu'elle remettrait à *un autre temps*. Vous voyez que c'est toujours la même histoire et la même mauvaise foi. Quelle garantie peut-on nous offrir si on ne change rien à la Constitution? Un message du gouvernement aux Cortès leur demande de transporter le siège du gouvernement à Cadix, à la Corogne ou à Badajoz. Ainsi les voilà qui fuient à la seule apparence d'un soldat français sur la frontière. Vous pouvez compter qu'avant quinze ou 20 ou 25 jours nous serons entrés en Espagne. si rien n'arrive avant ce temps-là.

Je crois que je parlerai lundi ou mardi à la Chambre des Députés. Je traiterai à fond toute la politique de la France et de l'Europe. J'espère que M. Canning sera content de moi. Dites-lui qu'il me sera impossible de lui répondre avant que j'aie parlé à la Chambre parce que les affaires m'écrasent. Je serais bien aise qu'il ne parlât au Parlement qu'après avoir connu mon discours.

Ne croyez pas à tous les sots contes de la retraite de M. de Villèle et d'une division dans le Conseil. Bien à vous.

CHATEAUBRIAND (1).

IV

24 février 1823.

J'ai reçu, Monsieur, votre dépêche n° 60 en date du 20 de ce mois. Dans votre conversation avec M. Canning vous avez paru convenir que les deux dépêches dont il vous parlait avaient été rendues publiques par le gouvernement français, et vous avez cherché à lui en expliquer le motif. Vous ignoriez sans doute que ces deux pièces ont été publiées par les journaux anglais seulement; elles sont tronquées, et infidèlement traduites, et le gouvernement français n'est pour rien dans leur publication. Je vous engage donc à trouver l'occasion de rectifier l'idée très fausse que votre conversation aurait pu laisser

(1) Il y a dans Marcellus : *Politique de la Restauration*, p. 146 et p. 149, deux billets en date du 20 et du 24 février 1823, qui me semblent de simples résumés de la lettre que je donne ici.

dans l'esprit de M. Canning : il est fort probable qu'il ne l'avait pas quand il vous a parlé de cette bizarre publication. Le temps me manque pour répondre au reste de votre dépêche. Les renseignements que vous avez recueillis sur les armements en cours sont très rassurants; je vous engage à continuer de me faire connaître tout ce qui pourrait venir à votre connaissance, et de ces armements en cours et de ceux que pourrait faire le gouvernement anglais. Recevez, Monsieur, les assurances de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

V

Paris, 3 mars 1823.

Dites à M. B. (1) que j'ai reçu sa lettre et que j'ai fait passer affranchie celle qu'il m'envoyait pour lui.

Vos dépêches sont très bonnes. Continuez ainsi. Laissez mon honorable ami Canning se fâcher tant qu'il lui plaira. Il s'est fourvoyé. Il a rêvé la guerre, et il ne peut la faire : voilà la raison secrète de son humeur. Vous pouvez être certain qu'il se fâchera à propos de tout : mon discours, qui devrait le satisfaire, puisque je dis que nous écarterons toute proposition de paix, ne le satisfera pas. Il y trouvera quelque raison nouvelle d'aigreur et d'irritation.

Je suis désolé que l'affaire de Manuel soit venue couper la discussion ; j'aurais répliqué et repoussé les faibles raisons qu'on m'a opposées, et particulièrement sur la *date* de la déclaration anglaise ; comme si c'était la *date* dont il [est] question pour moi ; et non pas du *principe d'intervention* clairement développé dans cette déclaration !

Dites à M. Canning que je parlerai en réplique demain et qu'il y aura un long morceau sur l'Angleterre, tout en éloge de sa personne, et particulièrement de lord Liverpool.

Faites-moi autant que vous pourrez défendre dans les journaux. Servez-vous beaucoup de M. B..., mais ne vous livrez pas et ne lui dites que les choses utiles. L'effet de mon discours ici passe toute croyance, même parmi les libéraux.

Les affaires à Madrid vont bien pour nous. Nous ne savons rien de plus que ce que vous verrez dans les débats. Ce pays

(1) Byerley.

est en dissolution. Comment l'Angleterre prendrait-elle ce moment pour rompre la neutralité ? Il n'y aura peut-être plus de Cortès en huit jours. Ce procédé de l'exportation des armes n'est pas un procédé ami. Dites à M. Canning que j'aurais mieux aimé qu'il eût défendu cette exportation pour les côtes de France : c'eût été un autre moyen de garder la *neutralité*. Dites-lui encore pour les deux lettres que d'abord il n'est pas bien que l'Angleterre les ait fait imprimer ; que secondement elles sont, surtout la dernière, altérées dans le texte. Qu'enfin elles ne sont arrivées à Madrid que le 25 de janvier et que Lord Fitzroy était alors à Madrid. D'ailleurs qu'y a-t-il donc de si offensant de dire que dans une mission quelconque un négociateur n'a pas réussi ? C'est vouloir trouver une raison pour avoir une querelle.

Je m'attends à des attaques dans le Parlement comme dans les journaux anglais ; mais si cela m'arrive, je me défendrai dans les Chambres, et nous verrons qui gagnera au marché. N'oubliez pas de me mander l'effet du discours... Je joins ici une lettre pour Stoddart, il nous a servi cette fois à merveille, et je voudrais pouvoir l'obliger.

Voici une affaire du Portugal que vous mettrez à l'instant sous les yeux de M. Canning avec les pièces ; vous verrez l'insolence de ce petit royaume révolutionnaire qui veut à toute force qu'on s'occupe de lui. M. Canning doit être content de notre réponse. Manuel vraisemblablement sera exclu de la Chambre pour une ou deux sessions.

Dites mille choses à nos collègues continentaux. Je suis plus content de Berlin et de Vienne que je ne l'étais.

Quoi qu'en dise M. Canning, Villèle et moi marchons ensemble.

Tout à vous.

CHAT.

VI

Paris, le 6 mars 1823.

J'ai reçu votre lettre du 3 et votre dépêche du 2. Je vous remercie. Votre idée est très bonne; faites traduire. Je ne sais si le discours réussit à présent en Angleterre, mais son effet a été immense ici. Il a précipité Manuel et son parti dans cette scène dont tout le monde rit ici. Le gouvernement en est

devenu autrefois plus fort. M. Canning ne se montre pas très ami ; c'est tout simple. Il m'en veut de n'avoir pas cédé à des menaces et de n'avoir pas précipité la France aux pieds de l'Angleterre. Il ne peut pas faire la guerre ; il n'en a aucune raison plausible : il le sent ; il est piqué de s'être avancé. Mais guerre ou non, la France fera ce qu'elle doit faire, ou je ne serai plus ministre. Tout au reste va très bien. Les troubles survenus en Espagne nous annoncent une destruction prochaine de ce misérable gouvernement. Nous aurons la paix et une armée, et j'espère que la France me devra ce double bienfait.

M. Brougham reconnaîtra que je suis bon à quelque chose et que je sais faire l'histoire comme le roman. Vous auriez dû faire pourtant répondre un mot dans *le Radical*. Je parlerai de lui à la Chambre des Pairs. Mais avec les convenances et le bon ton de la bonne compagnie dont un Français ne s'écarte point. Amusez-vous ; donnez des fêtes et répondez ferme à M. Canning. Dites-lui que je vais répondre à sa dernière lettre.

Tout à vous CHATEAUBRIAND.

VII

Paris, le 13 mars 1823.

Je vous renvoie, Monsieur, Beyerley. Il nous sert à merveilles, mais je suis presque fâché qu'il ait quitté Londres dans un moment où il nous était bien nécessaire. Les affaires de Madrid rendent la partie bien meilleure pour nous et il est impossible désormais que l'Angleterre puisse jamais songer à s'allier avec un gouvernement aussi révolutionnaire que celui d'Espagne. On a fait une véritable violence au Roi et l'ambassadeur d'Angleterre se trouve dans le cas prévu par les instructions de Lord Londonderry. Aussi je suppose qu'il ne le tint à Badajos que pour sauver la vie de ce monarque, et par un mouvement généreux d'humanité.

Je vous écrirai, Monsieur, plus longuement par le prochain courrier.

La loi des 100 millions est à la Chambre des Pairs. On la discutera demain et j'aurai occasion de dire une partie de ce que je devrai dire à la Chambre des Députés.

Tout à vous

CHATEAUBRIAND.

VIII

Paris, le 17 mars 1823.

J'ai reçu votre dépêche n° 69. — M. Canning a toujours de l'humeur. Cela passera et j'en tiens peu de compte. Le temps de la soumission est fini pour nous. M. Canning est obscur. Cela doit être, car il n'a pas pris son parti. Soignez-le toujours et tâchez surtout qu'il ne parle pas avant le renvoi de nos chambres, c'est-à-dire avant le 15 avril. Je ne lui écrirai pas parce que je ne veux pas avoir l'air d'avoir peur. Dites-lui seulement que j'ai parlé à la Chambre des Pairs avec un succès général, même auprès de l'opposition, mais que j'ai évité à cause de lui (M. Canning) de dire un mot de la politique étrangère et du congrès. Cela l'encouragera peut-être à se taire. Nous avons des nouvelles de Madrid jusqu'au 9. Le roi ne devait partir de Madrid que le 15 ou le 17 pour Séville. Je présume qu'il ne partira qu'après avoir reçu la nouvelle du départ de M. le duc d'Angoulême (qui se porte fort bien) pour l'armée, c'est-à-dire vers le 25. Si rien n'arrive nous entrerons en Espagne le 7 ou 10 avril (ceci uniquement pour vous). Mettez les délais dans vos conversations sur notre désir d'attendre le dernier repentir du gouvernement Espagnol.

Ce que vous a dit M. Canning sur notre ambassadeur futur est une fanfaronnade : il aura *qui bon me semblera*.

Il n'y a pas un mot de vrai sur Cazes. Ce sont de petites nouvelles de sir Charles Stuart.

Tout à vous.

CHATEAUBRIAND.

IX

Paris, 24 mars 1823.

Je me hâte de vous donner des explications dont vous allez avoir besoin.

Vous avez vu partir de la Tamise les Buonapartistes qui vont rejoindre leurs amis en Espagne : notre police, qui est admirablement faite, savait que d'autres officiers en France se préparaient sous des noms supposés à se rendre en Espagne et cherchaient à corrompre notre armée pour le gouvernement Espagnol. Ils devaient tous se rendre à différents jours fixés les uns à Bordeaux, les autres à Bayonne, et de là parvenir à leur

destination. Les ordres ont été donnés et ont (sic) les a tous arrêtés au moment de leur départ ou de leur arrivée. Ils sont au nombre de 38. Ceux qui se trouvaient dans la diligence arrêtées (sic) à 3 lieues de Paris ont fourni de grandes lumières. Parmi leurs bagages, s'est trouvé un paquet adressé au général d'Ostande, premier aide de camp de Guilleminot, major général de l'armée des Pyrénées, sous Mgr le duc d'Angoulême. Ce paquet contenait une aigle-drapeau du 58e régiment de ligne de Buonaparte, des boutons à l'aigle, etc. L'ordre a été envoyé par estafette à Bayonne d'arrêter le général. Nous ne soupçonnons pas du tout Guilleminot, mais il s'est singulièrement obstiné à prendre pour aides de camp, et à placer dans l'armée ses amis que nous savions être des Buonapartistes enragés. Le résultat de cela a été que, tout innocent qu'il est sans doute, Guilleminot ne pouvait plus commander l'armée où l'arrestation de son premier aide de camp lui enlevait nécessairement la confiance des troupes. En conséquence le maréchal ministre de la Guerre est parti pour le remplacer. C'est une grande et forte mesure qui aura les plus heureux résultats, et qui va répandre la joie et la confiance dans l'armée. En même temps l'ordre est donné d'entrer le plus tôt possible en Espagne, afin de terminer tout d'un seul coup. L'occasion est belle. Les dernières nouvelles annoncent la plus complète anarchie, le soulèvement du Royaume de Valence et de l'Estramadure, etc.

Voilà les faits dans toute leur exactitude. Vous en ferez usage, mais avec discrétion, pour nous laisser le temps de mettre la main sur tous les traîtres. J'espère que l'Angleterre ne dira plus que nous n'avons rien à craindre de la Révolution espagnole, et que la *Contagion* morale ne passe pas les Pyrénées. Nous voilà pleinement justifiés. Nous allons renvoyer deux Anglaises qui nous font beaucoup de mal ici et dont l'une est la maîtresse de Fabvier.

J'ai reçu des nouvelles de toutes les cours : mon discours nous a ramené toutes les opinions du continent.

Vous devez parler légèrement de la conspiration de quelques misérables, en elle-même ; mais seulement contre la corruption morale de la constitution espagnole. Vous devez dire en même temps que le départ du ministre de la Guerre pour l'armée ne tient point à cette conspiration et aux inquiétudes

qu'elle aurait pu faire naître, mais qu'il va prendre le commandement sous Mgr le Duc d'Angoulême pour entrer immédiatement en Espagne. Tout à vous.

CHATEAUBRIAND.

Voyez, je vous prie, le Dr Stoddart et dites-lui la manière dont il doit interpréter le départ du Duc de Bellune. C'est pour donner à l'armée un nouvel élan en la faisant commander sous Mgr le Duc d'Angoulême par un maréchal qui était à Gand et qui, étant à la fois ministre de la Guerre, rend toutes les opérations plus faciles puisqu'il est sur les lieux pour donner des ordres qu'on serait obligé d'envoyer de Paris,

---

X

24 mars 1823.

Je reçois votre dépêche nº 73 et votre lettre particulière. Je verrai à vous faire passer quelques fonds pour danser, mais je suis cruellement gêné, parce que je multiplie les courriers.

Je croyais vous avoir répondu pour mes affaires particulières. Entendez-vous par là mes comptes privés ? Ils sont arrêtés et soldés. Entendez-vous ce qui vous reste à moi, comme meubles, voitures, etc. ? Alors je vous dirai qu'il faut attendre mon successeur et rester comme vous êtes.

Jeudi, je vous enverrai tous les détails sur les pièces de Vérone et je vous dirai ce que vous aurez à faire à ce sujet.

Peu m'importe l'usage que M. C... peut faire de mes lettres. Je les écris pour qu'elles soient publiées.

Dites je vous prie à ce bon M. Wettman que je lui répondrai.

Séguier m'écrit qu'il n'a jamais pu *découvrir le nom des personnes embarquées sur* la Fanny. Je le crois bien.

J'oubliais de vous dire que j'ai retiré M. de Caux de Berlin pour l'envoyer avec Flavigny au quartier général de Mgr le Duc d'Angoulême.

Laissez M. Canning trouver à notre intervention toutes les raisons justes qu'il voudra ; ne le gênez pas sur ses interprétations. Il suffit qu'il convienne que nous avons raison par un motif ou par un autre. Ne prêtez point votre argenterie à M. Beyengby (inachevé).

XI

Paris, 27 mars 1823.

Mes dépêches sont aujourd'hui extrêmement importantes. Je vais y ajouter quelques mots.

Il n'est pas tout à fait exact de dire que notre session sera finie le 15 avril. Le Budget sera voté à cette époque à la Chambre des Députés ; mais il faudra encore une quinzaine de jours pour qu'il passe à la Chambre des Pairs. Cette Chambre étant secrète, on peut regarder la session comme à peu près finie le 15 d'avril; cependant quelques discours des pairs de l'opposition passeront nécessairement dans les journaux. Si donc M. Canning pouvait ou voulait reculer encore de quelques jours la déposition des pièces, cela vaudrait mieux. Mais parlez-lui vaguement de cela sans lui demander rien de précis. Il faut en tout que vous renonciez peu à peu à ces conversations éternelles dans lesquelles il vous dit des choses que vous ne devez pas entendre. Ne vous laissez plus mander à tout propos. Soyez poli, mais grave et réservé avec lui; causez peu, et qu'il s'aperçoive à votre manière que le gouvernement français connaît sa force, et défend sa dignité.

J'ai prévenu sir Charles Stuart que nous allions faire une proposition pour les lettres de marque. Cela nous fera grand honneur en Angleterre, et ce sera une belle pièce à déposer sur le bureau : si M. Canning reste toujours aigre et hostile, la pièce l'embarrassera. Si vous le voyiez embarrassé, peut-être pourriez-vous, par un compromis adroit, convenir qu'il ne publierait pas cette pièce, à condition qu'il retrancherait des pièces de Vérone, ce qui pourrait nous embarrasser à notre tour. Mais cela est d'une délicatesse extrême, et peut-être sera-t-il impossible de toucher ce point. Quand je vous ai dit de ne plus causer, vous sentez bien qu'il n'est pas question des pièces que je vous envoie. Il faut bien que vous voyiez M. Canning pour les deux dépêches d'aujourd'hui.

Tout va bien ici et en Espagne. La misérable conspiration de quelques militaires qui veulent, comme ceux de Londres, aller rejoindre Favier n'a aucune racine. On les a arrêtés et tout est fini. Il n'y a rien absolument à l'armée. Elle est superbe et brûle d'entrer en campagne. Voici maintenant une autre affaire.

Ci-jointe vous trouverez la proclamation que M. le Duc d'Angoulême publiera à Bayonne du 2 au 4 d'avril. Cachez-la bien, ne la montrez à personne au monde. Le courrier de lundi prochain 31 mars vous arrivera le jeudi 3 avril et vous portera l'ordre de communiquer la proclamation à M. Canning. Je vous dirai de plus si vous pouvez en donner une copie au *New Times* et au *Courrier*.

Cette pièce est très modérée et rentre dans les idées de M. Canning. Vous lui ferez valoir cette circonstance.

Au moment où je vous écris nous n'avons point reçu le courrier de Madrid qui nous annoncera vraisemblablement le départ du Roi pour Séville. Avant de fermer ma lettre, je vous dirai s'il y a quelque chose de nouveau.

Nous recevons un courrier de Madrid du 20. Le Roi est parti pour Séville. Les Cortès sont restées à Madrid. Il n'y a eu aucun mouvement populaire pour s'opposer au départ du Roi

Je ne puis vous écrire qu'un mot. J'ai reçu votre dépêche n° 75 et votre petite lettre ce matin. Tout va bien ici comme à Londres, sauf cette malheureuse affaire de Guilleminot. Le Duc d'Angoulême ne veut pas à présent du Duc de Bellune pour Major général. Nous ne savons pas comment cela s'arrangera, et c'est un déplorable état la veille d'une invasion. Gardez cela pour vous seul. Ne montrez pas la proclamation à M. Canning. Je vous enverrai s'il le faut un courrier quand il sera temps de la communiquer.

Je vous écrirai aussi les deux mots que vous demandez pour votre acquittement. Renvoyez si vous voulez Beverley. Je vous autorise à porter de petites sommes pour vos frais de services, pour renseignements et journaux.

Tout à vous.

CHATEAUBRIAND.

Paris, 31 mars 1823.

XII

Jeudi, 3 avril 1823.

Allez chez M. Canning. Lisez-lui, mais ne lui laissez pas la proclamation. On entrera le dix ou le douze. Nous croyons. que Guilleminot restera. Tout va bien d'ailleurs.

CHATEAUBRIAND.

XIII

Paris, 12 avril 1823.

Si je calcule bien, le courrier extraordinaire que je vous envoie arrivera à Londres lundi 14 vers deux ou trois heures (1). Vous porterez à l'instant même les *deux pièces ci-jointes* à M. Canning, avant qu'il parle. Il est essentiel qu'il sache où nous en sommes avec le Portugal, afin qu'il puisse répondre à l'Opposition, si on venait à lui demander s'il est vrai que le chargé d'affaires de Portugal (2) a demandé ses passe-ports.

J'ai vu la pièce ou la dépêche que M. Canning doit déposer sur le bureau. Il y a des erreurs dans le récit des pièces de Vérone, mais la fin est bien et conclut à la stricte neutralité. J'ai les meilleures nouvelles de Vienne et de Pétersbourg : l'empereur Alexandre vient de m'écrire une lettre pleine de bonté. Tout va bien ici et bien en Espagne. Il est probable que le succès rendra en Angleterre nos amis plus *chauds*. On prétend que Mina veut nous faire une visite, c'est ce que nous désirons ; il y restera, lui et toute sa bande. J'ai vu Cruosger : il est excellent.

Le maréchal de Bellune arrive ce soir; il reprend le portefeuille de la Guerre. Au moment où je vous écris (midi) nous n'avons rien de nouveau de l'armée. Nous aurons des nouvelles dans le courant du jour. Mais comme Mgr le duc d'Angoulême n'a rien devant lui, il ne peut s'agir que de sa marche qui dans le commencement sera lente.

Tout à vous.

CHATEAUBRIAND.

XIV

Paris, 21 avril 1823.

Je ne puis vous écrire qu'un mot. Tout va merveilleusement ici. Toute l'Espagne vient à nous. Nous sommes à Burgos. Molitor sera le 28 à Sagarosse (*sic*). Moncey entre le 23 en Catalogne et une fois Mina culbuté, l'opération militaire sera en quelque sorte finie.

Nous serons, le 20 de mai, à Madrid, où nous sommes atten-

(1) C'est-à-dire avant la séance des Chambres.
(2) Notre chargé d'affaires à Lisbonne.

dus comme ailleurs avec la plus vive impatience. Nos élections sont excellentes.

Enfin, me voilà vengé même en Angleterre. Cette abominable querelle de M. Brougham et de M. Canning perdra peut-être ce dernier, et du moins lui apprendra combien il a eu tort de quitter ses anciens amis et ses anciens principes pour se jeter dans les bras et dans les doctrines des jacobins.

Nous sommes plus que jamais d'accord avec l'alliance, et nos amis du Continent viennent de resserrer avec nous les liens de la plus étroite amitié. Insistez toujours auprès de M. Canning, mais modérément, pour qu'il fasse une réponse à notre note sur l'armement en cours. Vous avez fait merveilleusement de ne pas retirer cette note. Dites à M. Canning, s'il vous parlait encore de la retirer, que vous avez ordre de votre Cour, s'il ne répond pas, de lui présenter bientôt une autre note contenant la même demande. Cette mesure, qui nous rend très populaire dans le commerce, impatiente M. Canning. Il faudrait tâcher de faire dire quelques mots indirects de la proposition que nous avons faite dans les journaux anglais. Cela est d'autant plus facile que nos journaux en ont parlé.

Dites à M. Beierley qu'il peut ou non revenir. Malheureusement je n'ai pas d'argent à présent à lui envoyer.

Vous allez voir M. de Case et sa femme. Tout à vous.

CHATEAUBRIAND.

XV

Paris, ce 24 avril 1823.

Vous vous êtes trop alarmé. Je conçois que, sous le feu de la tribune, rencontrant ensuite dans les salons les auteurs de toutes ces injures, et gêné dans tous vos rapports de politique et de société, vous ayez fini par beaucoup souffrir, et par croire le mal beaucoup plus grand qu'il ne l'est en effet. Mais en y réfléchissant, vous aurez vu que le voyage de Burqueney était tout à fait inutile. Il a eu ici un inconvénient. On n'a pas manqué de dire que B. arrivait pour apporter des déclarations importantes, et, dans le fait, il n'apportait rien. Qu'importe une nouvelle scène à la Chambre des Communes, ou à la Chambre des Pairs? On ne peut produire aucun document écrit

par moi qui ne porte le cachet de la modération et de la bonne foi. Quant à cette lettre de Madrid (si on l'a produite), vous trouverez ici la note que je ferai insérer dans la partie officielle du *Moniteur*. Voilà votre réponse et la mienne. Vous direz quelque chose de plus : ou cette lettre a été communiquée confidentiellement à Sir William à Court, ou elle a été surprise. Dans le premier cas, quel abus de confiance ! Dans le second, comment a-t-on avancé une lettre qu'on aurait obtenue par de si lâches moyens !

Vous demandez des instructions ? Il n'y en [a] point à vous donner. Vous allez très bien ; soyez sûr qu'on ne nous déclarera point la guerre et que tout cela n'est qu'une rage impuissante. Le gouvernement anglais s'est tout à fait dégradé dans le jugement de l'Europe, par ses derniers procédés. Il doit ce malheur à l'impétuosité de M. Canning, qui n'est point du tout homme d'Etat. La France est grave, patiente, réservée ; elle poursuit la guerre avec autant de force que de sagesse. Elle vient de resserrer ses liens avec l'Europe, et désormais elle est à l'abri, même d'un revers. Hier si je m'étais trouvé à la Chambre des Députés lorsque M. Hyde de Neuville a parlé, j'aurais répondu ; j'aurais blâmé son attaque contre l'Angleterre, et j'aurais dit des choses polies, même à M. Brougham. Mais cela se retrouvera à la Chambre des Pairs, et je ferai un grand éloge du Roi d'Angleterre. Je n'ai point répondu aux questions de M. du Vergier de Hauranne, parce qu'il posait des interrogations dangereuses, et parce que cette séance étant la dernière de la Chambre des Députés, j'aurais laissé M. Canning et l'opposition anglaise de mes paroles, sans pouvoir avoir une occasion de les expliquer, en cas qu'ils les eussent mal interprétées. Si on vous parlait de la proclamation de la *junte*, dites que nous ne nous mêlons point de la politique espagnole : que nous ne reconnaissons que nos propres paroles et que toute notre politique est dans la proclamation de M. le Duc d'Angoulême. Qu'ensuite cette proclamation de la junte a été donnée de toutes les façons et que nous ignorons laquelle est l'originale. Qu'après tout, ce ne sera pas la junte, mais nous-mêmes qui ferons la paix ou la guerre.

Je vous recommande une chose fortement : n'allez plus chez M. Canning que très rarement : faites des visites courtes et froides, et ne lui *parlez plus du tout*. Un homme qui a fait

des vœux publics contre la France doit n'avoir plus que les rapports les plus indispensables avec le représentant de la France. Le ton de familiarité et d'insulte que M. Canning prend avec vous est de la dernière inconvenance. Abstenez-vous donc. Nous sommes assez forts pour qu'il n'y ait aucun danger à ce que l'on remarque votre froideur. Sir Charles est devenu ici très caressant; il semble qu'il ait eu ordre de se rapprocher de moi et de faire des espèces d'excuses. Je n'ai pas fait entendre une plainte, et je sais qu'il fait de grands éloges de ma modération et de mon *temps*. Nous recevons les meilleures lettres de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse. Dites à vos collègues que l'union la plus étroite existe entre les quatre cours continentales. Vivez avec eux dans la plus parfaite union. Lisez-leur des paragraphes de mes lettres.

Invitez-les à dîner et qu'on remarque votre intimité d'un côté, comme on remarquera votre froideur de l'autre. Bien entendu que tout cela doit être fait sans affectation, et dans la mesure qu'il faut mettre à tout.

Quand j'aurai une réponse des cours sur l'armement en course, etc., je vous dirai de faire une nouvelle démarche officielle auprès de M. Canning.

Je vous renverrai Burqueney la semaine prochaine, si je ne puis le comprendre dans le travail dont je vais bientôt m'occuper.

Vous voilà bien endoctriné. Il m'en a coûté une partie de ma nuit.

Tout à vous.

CHATEAUBRIAND.

[D'une autre main.]

Nous sommes autorisés à déclarer que la lettre de M. de Chateaubriand au comte de la Garde en date du 18 janvier, que cette lettre, telle qu'elle a été produite à la Chambre des Pairs et à la Chambre des Communes en Angleterre, est mutilée et altérée dans son texte. Le dernier paragraphe de cette lettre est tout entier supprimé. Nous sommes encore autorisés à déclarer que la phrase sur laquelle on a voulu argumenter n'est pas exacte. Au lieu de ces mots : « Lord Fitz-Roy Somerset et sir W. A. Court *nont pas été plus heureux que vous*, la minute porte : *seront pas plus heureux*, etc. » La lettre envoyée à M. le comte de La Garde était chiffrée, y a t-il eu

erreur dans le déchiffrement, ce qui arrive ; a-t-on mis le passé pour le futur ; ou bien l'erreur vient-elle des copies infidèles que l'on a répandues de cette lettre? C'est ce qu'on ne peut savoir aujourd'hui, mais il reste prouvé que ce document tel qu'il a été présenté au Parlement Britannique n'est point authentique et n'a aucun caractère officiel. Une lettre confidentielle transmise à un ambassadeur de France à Madrid, une lettre tronquée dont on n'a point l'original, une lettre dont la copie altérée n'a pas même été transmise par le gouvernement Espagnol ne peut être reconnue ni par celui qui a écrit l'original, ni par le gouvernement français.

XVI

28 avril [1823.]

Je vous ai envoyé ce matin, d'après le désir de Sir Charles Stuart, une dépêche télégraphique : je doute qu'elle soit arrivée assez tôt pour que M. Canning en ait fait usage. Les nouvelles d'Espagne sont toujours excellentes : Molitor était le 22 à Tudela, et devait être le 25 à Saragosse où il n'y a qu'une faible garnison. Il paraît qu'on ne trouve ni Mina, ni Ballesteroi : tout cela fuit et la population entière vient à nous.

Voilà la neutralité de l'Angleterre hors de doute ; et je m'y attendais. Soyez tranquille sur M. de Cases, je vais le rappeler.

Ne vous fiez pas aux cajoleries de M. Canning. Quant à moi je ne récriminerai jamais avec les Anglais ; je ne leur répondrai jeudi à la Chambre des Pairs que par des politesses ; mais leurs lâches insultes m'ont donné la mesure de la capacité et de l'honneur de ces hommes ; et j'ai fini avec eux.

Tout à vous.

CHATEAUBRIAND.

Lundi, 28 avril.

XVII

1er mai [1823].

Rien de nouveau : vous avez reçu ma dépêche télégraphique trop tard. Mon discours, que vous verrez dans le *Moniteur*, a eu un succès général. Je serais curieux de savoir comment les Anglais auront pris cette réponse à leurs outrages. Il est pos-

sible qu'ils n'en sentent pas la noblesse. Le Roi doit être content.

Soyez toujours froid, et très froid avec M. Canning ; il a une intrigue avec de Cazes. Lundi je rappellerai le courrier de Londres.

Les affaires d'Espagne sont excellentes. Nous attendons la nouvelle *officielle* ce *matin* de notre entrée dans Saragosse.

Tout à vous. [CH.].

1er mai.

XVIII

Paris, le 8 mai 1823.

Ma petite dépêche vous dit l'essentiel. Tout continue à bien aller. Nous sortirons de là avec honneur. Je vous invite toujours à la plus grande réserve avec M. Canning. Ne le voyez que pour ce qui est indispensable. Il a été mal pour nous, il est bien aujourd'hui ; il sera mal demain : c'est sa nature. Le Courrier, qui avait été à nous, est devenu contre. Dieu sait ce qu'il a. En tout l'Angleterre a beaucoup perdu par cette session parlementaire, et nous avons beaucoup gagné. Le temps fait justice. Notre alliance avec le continent se resserre de plus en plus. Voilà ce qu'a produit la fausse politique du Cabinet Britannique. Ce cabinet a bien peur de la réunion du corps diplomatique de l'Europe à Madrid, et fait ce qu'il peut pour l'entraver, mais il n'y réussira pas.

Mandez-moi donc quand la société littéraire s'assemble.

Et dites-moi à qui il faut adresser la lettre que je veux lui écrire.

Est-ce à un *Président ?* à un *chanceman* ?' ? Vous doublerez la somme. Vous donnerez 40 l. st. avec ma lettre. Nous serons le 23 à Madrid. Mina, comme vous le verrez, fuit comme le reste.

Tout à vous. J'attends vos détails sur mon discours.

CHATEAUBRIAND.

XIX

12 mai 1823.

Ma dépêche vous instruira de ce que vous avez à faire pour cette conférence sur la traite des noirs. Vous y assisterez une fois. Vous parlerez très philanthropiquement, mais vous ferez

voir comment, dans l'état actuel des choses et de la politique en Europe et en Amérique, il est difficile d'arriver à une mesure générale. Vous éviterez ensuite de nouvelles conférences le plus que vous pourrez, et la chose en restera là.

L'ambassadeur en Angleterre sera nommé, mais il ne partira qu'après la clôture de la session parlementaire : il y a beaucoup moins d'inconvénient à ce qu'il n'ait pas tout de suite son audience du Roi qu'à se trouver exposé en arrivant au feu et aux insultes de la tribune.

On me mande, en effet, que mon discours a réussi. Nous aurons, j'espère, raison sur tous les points.

J'attends la lettre de M. Canning : cela ne menera à rien, mais cela peut entretenir la bonne intelligence.

Toutes les nouvelles qu'on vous débite à Londres ont été débitées ici. Elles n'ont pas de sens commun. Il en est ainsi de ma prétendue mésintelligence avec Villèle : nous sommes très bien ensemble.

Je vous ai écrit de donner 40 L à la Société littéraire.

Tout à vous.

CHATEAUBRIAND.

Rien de nouveau de l'armée. On fait courir mille bruits absurdes sur l'armée de Catalogne : la première estafette détruira encore une fois tous les mensonges libéraux, qui renaîtront bientôt après. Il faut se faire à cela.

Paris, ce 12 mai 1823.

XX

Paris, 15 mai [1823].
9 heures du matin.

J'ai tout à fait oublié de vous écrire hier un mot. Je n'avais d'ailleurs rien de nouveau à vous dire. Ce matin je profite d'un courrier que M. Vincent envoie à Londres, avec une très bonne réponse pour nous, du Prince Metternich au duc de Wellington. Je vous accuse réception de votre dépêche, 93, et de votre lettre particulière qui m'arrivent à l'instant. Ce que vous m'apprenez est très bien. Je pense comme vous sur tout ce que veut faire M. Canning. Les journaux vous diront les nouvelles d'Espagne. Une dépêche télégraphique que donne *le Moniteur* ce matin porte :

De Lerma, 13 mai, onze heures du soir.

L'armée continue son mouvement sur Madrid. S. A. R. avec le corps de réserve est arrivée ici aujourd'hui de Burgos. Le Maréchal Duc de Reggio est entré hier matin à Valladolid, son avant-garde est sur le Douro. Le général Obert doit être le 14 à Almasan.

Nous serons le 23 à Madrid. Mina fuit en Catalogne, et on ne peut parvenir à joindre cette espèce de lièvre et de renard qui met toute la meute en défaut.

A Madrid commenceront les grandes affaires. Si l'Angleterre veut en être, nous en serons charmés.

Mille compliments à vos collègues. Dites à M. de Liéven qu'accoutumé à répondre des politesses à mes ennemis je me mets respectueusement à ses pieds.

Votre lettre à la Société littéraire est très bien.

Tout à vous,

CHATEAUBRIAND.

XXI

Paris, 12 juin 1823.

Je ne vous ai point écrit par le dernier courrier, parce que je n'avais rien à vous dire. Je n'ai pas grand'chose à vous dire aujourd'hui, sinon que la Régence va envoyer un agent à Londres, qui, selon l'accueil qu'on lui fera, déploiera ou non son caractère : sur un mot de Sir Charles Stuart, je ne serais pas étonné qu'il fût assez bien reçu. Tout va bien du reste. Il est probable que le Roi a quitté Séville le 4, si toutefois il n'y a eu aucun mouvement à Séville. Mais je ne compte pas sur ce mouvement. Ces honnêtes gens ont toujours peur. C'est leur nature. Nous bloquerons les Cortès par terre et par mer dans Cadix, et ce n'est plus qu'une affaire de temps et de patience. Il est déplorable de voir l'Angleterre suivre les geôliers du Roi et s'enfermer avec eux dans sa dernière prison. Quel rôle! et combien cette puissante Albion s'est volontairement abaissée !

M. de Talaru est parti pour Madrid. Les envoyés d'Autriche, de Russie et de Sardaigne partiront demain. Nous attendons l'envoyé de Prusse.

Notre emprunt va aux nues : on se l'arrache, et il y a au-

tant d'empressement à le prendre que d'empressement, à Londres, à refuser celui des Cortès.

Tout à vous.

CHATEAUBRIAND.

XXII

Paris, ce 23 juin 1823.

Je vous prie de faire parvenir le plus tôt possible, et par la plus prochaine occasion, la lettre que je vous envoie aujourd'hui pour M. Lesseps, notre consul à Lisbonne. C'est pour lui dire de reprendre à l'instant son rang et titre de chargé d'affaires. Ci-joint un billet de *Street*, le fils, pour son père : envoyez-le sur-le-champ après l'avoir lu : il contient les nouvelles que je viens de recevoir à l'instant de Madrid. Nous avons aussi par cette voie des nouvelles de Lisbonne qui vont jusqu'au trois et qui annoncent la dissolution des Cortès : tout est fini de ce côté.

Maintenant nous ne devons plus avoir qu'un but et qu'une pensée : c'est d'obtenir la délivrance du Roi. Voilà l'Angleterre séparée des Cortès, et cela est une chose immense en notre faveur. Mais si M. Canning sentait bien sa position, il pourrait faire davantage. Il pourrait déclarer à cette Convention de Cadix que l'Europe ne peut pas être divisée par elle ; qu'on ne peut pas prolonger un état de guerre pénible, pour soutenir un parti qui, en prononçant la déchéance du Roi, s'est séparé de toutes les Monarchies de quelque nature qu'elles soient. Le rôle de l'Angleterre serait encore superbe, et elle saisirait la seule occasion qui lui reste de réparer les énormes fautes de M. Canning. Mais je doute que l'amour-propre blessé de ce Ministre lui laisse le jugement assez libre pour agir ; trompé sur tous les points, il se trompera jusqu'au dernier moment. Je suppose que sir William A' Court s'embarquera pour Gibraltar. Son rôle en Espagne, n'étant ni pour la Régence, ni pour les Cortès, deviendrait insoutenable.

Pensez à l'affaire de M^me^ Rollat auprès de M. Canning. Cette dame me poursuit.

En envoyant la lettre à Street pour son journal qui va maintenant très bien, faites aussi copier la nouvelle pour le bon D^r^ Stoddart.

C'est une boîte, que je veux, et non les 1000 st.

Dans vos prochaines dépêches, tâchez de m'instruire surtout de l'effet que produit dans le Conseil Britannique la déchéance du Roi : cela, il me semble, doit nous justifier et ramener à nous tous les bons esprits.

Tâchez de découvrir quelle résolution aura été prise touchant sir Wam a' Court.

Tout à vous.

CHATEAUBRIAND.

Je reçois à l'instant la nouvelle que Morillo s'est déclaré contre la Régence de Cadix et a envoyé un officier à Mgr le Duc d'Angoulême après avoir soulevé toutes les Galices contre les Cortès : c'est une bonne nouvelle. Il y a aussi des espérances à Cadix.

M. de Talaru est arrivé à Madrid le 1er juillet.

A ma lettre particulière pour Lesseps se trouveront dans le paquet des lettres officielles de bureau chiffrées.

XXIII

Paris, le 12 juillet 1823.

Un courrier Russe part pour Londres. J'en profite pour vous avertir que M. le prince de Metternich va ouvrir une espèce de négociation officielle pour engager l'Angleterre à rentrer dans l'alliance et à favoriser la délivrance du Roi d'Espagne. Ce sont de bien bonnes intentions; Dieu veuille qu'elles soient remplies.

L'estafette de Madrid, arrivée ce matin, m'apportant des lettres de M. de Talaru en date du 7, annonce une nouvelle victoire remportée sur le reste de l'armée de Ballesteros. Bordesoule et Bourmont espéraient se rendre bientôt maîtres de l'île de Léon. Tout à vous.

CHATEAUBRIAND.

Je vous ai mandé les miracles de notre emprunt.

XXIV

Paris, le 14 juillet 1823.

Vous recevrez avec cette lettre confidentielle la lettre offi-

cielle pour annoncer l'arrivée de notre ambassadeur (1) à M. Canning; il sera à Londres du 18 au 20.

Vous pourrez venir à Paris aussitôt que M. de Polignac n'aura plus besoin de vous. Vous êtes plus difficile à placer que nos petits amis : ils occupaient des secondes et troisièmes places de secrétaires, je pouvais les pousser aux premières et aux secondes selon leur rang. Mais vous, vous occupiez un très haut poste qu'on ne voit au-dessus de lui qu'une Légation. Or, je n'en ai point de vacantes dans une hiérarchie où je puisse vous présenter avec succès au Roi. Il faut donc attendre. Cependant, je compte lui demander quelque chose pour vous.

Je vous prie de terminer sur-le-champ toutes mes affaires d'intérêt. La vente de ma belle voiture à M. de Polignac, et la vente de tout ce qu'il ne voudra pas lui-même acheter, telles que la batterie de cuisine, les assiettes montées, etc., etc. Vous m'enverrez ce qui me reste de linge, à l'exception de celui de cuisine. — Voilà nos derniers rapports de cette espèce, nous en aurons d'autres plus essentiels.

Rien de nouveau ce matin de Madrid, sinon que Burke était le 10 à Lago et a dû être aujourd'hui 14, devant la Corogne. On prépare toujours au port Sainte-Marie les moyens d'attaquer l'île de Léon.

Tout à vous.

CHATEAUBRIAND.

XXV

Paris, 21 juillet 1823.

Je vous assure que je suis très fâché que ce soit ici ma dernière lettre sur les affaires de l'Angleterre, mais nous nous retrouverons ailleurs quelque jour.

Je ne crois point à la chute de M. Canning et je crois qu'on le flatterait en vain pour le convertir. L'amour-propre blessé ne se repent jamais, ne revient jamais, ne pardonne jamais, quand il n'est pas combattu dans une âme élevée par des sentiments nobles et un penchant généreux aux sacrifices. M. Canning n'a rien de cela : homme de talent, d'instruction

(1) Le prince de Polignac.

et d'esprit, il n'a rien de grand, ni de sincère, et son ambition dominera toujours ses principes.

La démarche de l'Autriche ne peut avoir aucun succès. J'en ai jugé ainsi dès les premiers moments. C'est une nouvelle intrigue du prince Metternich, qui cherche tous les moyens de nous ôter les résultats de l'affaire d'Espagne, et de se substituer à nous, en amenant sur le tapis les prétentions de Naples ou les négociations de l'Angleterre. Il n'y a sorte de tracasseries que M. Brunetti ne nous fasse à Madrid.

Voici ma dernière recommandation d'affaires.

L'Angleterre envoie dans la baie de Cadix une frégate et un vaisseau ou deux frégates, ou peut-être davantage. Il faut pourtant que M. Canning sache qu'une pareille mesure n'est pas amicale. Que feront ces vaisseaux devant Cadix! ou ils forceront le blocus et il y a hostilité, car vous pouvez être sûr que tant que je serai dans le Ministère je ne laisserai point insulter le pavillon français et j'opinerai pour qu'on repousse la force par la force ; ou les vaisseaux ne feront rien, mais alors il est évident que la seule vue des vaisseaux anglais encouragera les Cortès à la résistance et prolongera la captivité du roi Ferdinand. Est-ce là de la neutralité! Voyez ce que vous pouvez dire *confidentiellement* et en *lieux communs* de conversation à un (?) M. (?) Canning. Causez aussi de cette affaire avec M. de Polignac qui arrive aujourd'hui même à Londres. Dites-lui que j'ai reçu sa lettre de Calais et que j'attends sa première dépêche pour lui écrire.

J'avais oublié que l'affaire du linge était terminée. Il ne me reste qu'à vous recommander la voiture, la batterie de cuisine et enfin tout ce qui m'appartient encore dans l'hôtel. Vendez tout. J'ai grand besoin d'argent (?) des millions que je vois semer autour de moi. Vous m'expliquerez ce que vous voulez, quand vous serez ici.

Tout à vous, et farewell.

CHATEAUBRIAND.

Je reçois le discours du roi pour M. Roschild: Il est bien parce qu'il ne dit rien du tout.

XXVI

Paris, 18 juillet 1823.

Venez à Paris, nous verrons ce qu'il est possible de faire

pour vous. Le *titre* n'est pas dans nos formes diplomatiques. Envoyez la voiture. J'en ferai ce que je pourrai. Je la vendrai à la *livre* si je ne puis faire autrement. Pour le reste, agissez comme il vous plaira. Vous savez qu'en fait d'intérêts je ne m'y entends guères. Tout à vous

CHATEAUBRIAND.

VOLTAIRE
AU PAYS DE GEX

—

Le petit pays de Gex, dont Voltaire, par l'achat de Ferney, devint, en 1759, le plus grand propriétaire, était une contrée essentiellement agricole; ses blés, ses vignes, mais surtout ses pâturages et ses bois faisaient sa richesse. L'industrie n'y était représentée que par six petites tanneries, dont Voltaire possédait l'une, et par six moulins à papier (1) : manufactures profitables, en ce que, tirant du royaume leurs matières premières, elles ne vendaient leurs produits qu'à l'étranger. Pour le commerce, il était nul, et fait entièrement par des Genevois. Cinq foires tenues à Gex en mars, avril, septembre, octobre, et décembre, et une autre à Collonges le jour des Morts, permettaient toutefois aux habitants de débiter leurs fromages « façon de Gruyère », d'acheter et de vendre leurs bestiaux. Il semble que ces foires aient été importantes, car le conseil de la province, en 1761, demande l'établissement à Gex de sept foires nouvelles, pour « ranimer le commerce qui languit pendant sept mois de l'année », et le rétablissement à Collonges des foires d'août et d'avril, supprimées naguère par l'autorité. Cependant le ministère, se référant aux suppressions précédentes, repoussa la demande des Etats de Gex, par crainte que la multiplicité des marchés ne fît tomber ceux qui étaient prospères (2).

Le gouvernement, qui, depuis un siècle, favorisait l'industrie de préférence à l'agriculture, avait encouragé du moins certaines cultures à destination industrielle comme celle de la garance à laquelle Voltaire lui-même fut invité, et davantage celle des mûriers. En 1740, l'intendance avait fait distribuer aux particuliers une Instruction sur la manière de semer et d'élever les mûriers ; en 1750, elle projeta d'établir des pépi-

(1) *Archives nationales*, H. 174.
(2) *Ibidem*, H. 126-II et 127-IV.

nières, pour en « distribuer chaque année gratuitement, non seulement aux gens distingués de la province, mais au peuple qui seul peut en opérer la multiplication réelle. Le Roi se proposait d'établir des filatures dès qu'il y aurait une quantité de soie assez considérable pour les occuper. » Aucune des tentatives officielles ne réussit : la proximité des montagnes, la fréquence des gelées et surtout le manque d'argent détournèrent du projet (1).

Néanmoins, quelques particuliers parvinrent à acclimater les mûriers : Voltaire en possédait dans sa terre, sinon des allées à perte de vue, comme il le dit, mais en nombre suffisant pour alimenter une petite fabrique. Ajoutons que l'industrie à domicile, si prônée par Colbert et que, suivant son système, on voulait créer dans le pays de Gex, n'y était point inconnue : beaucoup de paysans commençaient à abandonner la terre, aimant mieux travailler chez eux au compte des horlogers et lapidaires de Genève : si bien que les propriétaires devaient remédier à cette désertion en attirant chez eux, de Suisse ou de Savoie, des ouvriers agricoles.

Ainsi, les ressources principales du pays restaient dans son sol. Ses vignes ne donnaient qu'un clairet acide, et le blé n'y rapportait que quatre pour un, par suite de l'humidité du terrain, qui était d'argile en beaucoup d'endroits. Mais ses nombreuses forêts, tant communales que seigneuriales, étaient d'un revenu considérable, par la vente à Genève des bois de charpente et de chauffage. Son bétail surtout, ayant le débouché d'une ville pour le laitage et la viande de boucherie, donnait à tous les habitants le moyen de subsister : quelques-uns d'entre eux en tiraient même une aisance honnête. Voltaire, avec un troupeau de cinquante vaches et d'une vingtaine de bœufs, n'était pas le plus riche en ce genre : certains propriétaires pouvaient compter jusqu'à cent cinquante têtes. Des premiers beaux jours à la mi-octobre, ce n'était, dans tout le canton, qu'un concert perpétuel de cloches et de sonnailles.

La conservation de ce bétail était un objet important pour les autorités. En temps d'épizootie, le subdélégué faisait assommer les bêtes malades, qu'on enterrait ensuite dans des fosses profondes, non sans qu'indemnité eût été versée aux pro-

(1) *Ain.* C. 1013.

priétaires. Quand la contagion s'étendait, on isolait les troupeaux, avec défense aux habitants de sortir hors de certaines limites à peine de 500 livres d'amende; on dénombrait les bêtes dont on marquait la cuisse au fer chaud de la lettre initiale de leur village; et pour plus de sûreté, la route était barrée d'une palissade avec deux hommes de garde. En 1764, les ravages de la pulmonie dans les vallées du Jura furent assez redoutables pour que le subdélégué interdît le foin de Gex. Ces précautions, qui n'étaient pas toujours efficaces, avaient l'inconvénient d'entraver le commerce; et plus encore de donner prétexte à Genève d'interdire l'entrée des bœufs de France, au plus grand profit des Bernois. Voltaire aurait voulu qu'on cherchât des préservatifs pour les bestiaux « dans le temps qu'ils sont en bonne santé, afin de les essayer quand ils sont malades. On pourrait alors, sur une centaine de bœufs attaqués, éprouver une douzaine de remèdes différents, et on pourrait raisonnablement espérer que, de ces remèdes, il y en aurait quelques-uns qui réussiraient ».

Cependant le profit du bétail, comme celui des forêts, n'était pas important que pour les riches. Pour fabriquer des fromages à la façon de gruyère et destinés au commerce lointain, il fallait au moins posséder cent vaches, et avec elles un bien considérable et d'un seul tenant où les faire paître; de plus, il fallait que ce bien fût situé dans la vallée de Mijoux, le lait des vaches dépâturant les autres montagnes ne donnant pas au fromage la consistance solide. C'est seulement à Genève que les paysans moins fortunés vendaient leur laitage, leurs fromages frais, et une sorte de petit lait nommé *grus* ou *écrassée*, sous-produit d'une valeur assez considérable pour fournir au paiement des gages des bergers, à l'achat du sel donné aux vaches, de celui employé dans les fromages. Avec le débit de son lait, la vente à la ville de son foin, dont il avait toujours plus que n'en mangeaient ses vaches pendant l'hiver, le laboureur arrivait à vivre, et, grand objet dans l'économie d'alors, à s'acquitter des impositions royales. Toutefois l'espoir de la prospérité lui était interdit: il ne pouvait augmenter son troupeau, qui en plus grand nombre eût abîmé les blés contigus aux prairies, et souvent mêlés à elles; en outre, n'ayant de débouché qu'à Genève, il eût été embarrassé, et du fromage qu'il en eût tiré, et des bêtes engraissées qu'il n'au-

rait su où conduire, par la difficulté des chemins qui menaient en France (1).

Mais le plus grand nombre était fort loin de cette aisance. Le goître, les écrouelles, non moins que la paresse et l'ivrognerie maintenaient une partie des habitants dans la misère ; d'autres y étaient amenés par le travail des ateliers, la manipulation de l'émeri, et autres corrosifs employés à la taille des pierres ; quand ils ne mouraient point avant l'âge, leur santé altérée les rendait incapables d'exercer davantage ce métier ; et d'autre part, accoutumés à de gros salaires gagnés sans fatigue, avilis encore par l'habitude du chômage et des cabarets, ils n'aimaient guère à se remettre aux travaux continus et pénibles de la campagne (2). Quelques-uns d'entre eux, les plus courageux, devenaient contrebandiers pour le compte des marchands de Genève. D'autres, qui aimaient les stations fréquentes aux cabarets, se faisaient voituriers, métier plus nuisible qu'utile, parce qu'ils y mangeaient leur gain au jour le jour. Presque tous enfin cherchaient comme ils pouvaient leur subsistance dans les bois, y ramassant les champignons, les châtaignes (3), et surtout dévastant les forêts des communes, pour y couper poutres, bûches et fagots que la ville achetait à bon prix.

Les propriétaires du pays de Gex, dont les maraudeurs ne respectaient pas toujours les forêts, s'étaient alarmés de ces abus. En 1757, ils obtinrent du Roi pour trois ans l'interdiction de la sortie et de la vente des bois « sapins » ou de charpente, hors du royaume : malgré la contrebande inévitable, ils espéraient que, pendant ce délai, leurs bois se repeupleraient. Mais l'année suivante, un arrêt du Conseil ôtait aux juges du bailliage de Gex la juridiction des bois communaux ; et il ne commettait en leur place aucun tribunal. Toute justice cessa dès lors dans cette partie, et le ravage s'exerça avec impunité, l'interdiction de sortie, quoique renouvelée tous les

(1) *A. N.* H. 174, pièce 61.
(2) *Ain.* C. 1015, 1024.
(3) *Ain.* C. 1014. Le 26 juin 1765, on vit le subdélégué renouveler les défenses, devenues sans effet, du Parlement de Dijon, de cueillir les châtaignes avant maturité, laquelle devait être reconnue par des prud'hommes. « Une multitude de particuliers de l'un et de l'autre sexe, écrit-il, la plupart étrangers et misérables, se sont persuadé que les bois étaient communs, et dans cette fausse idée en volent les fruits avant la maturité, à la vue même des propriétaires qui n'osent s'en plaindre en justice pour ne pas s'exposer à des frais de procédure qu'ils ne pourraient recouvrer. »

trois ans, n'étant qu'un remède insuffisant (1). Voltaire, qui, très frileux, craignait toujours de manquer de bois, adressa en décembre 1767 un

MÉMOIRE SUR LE PAYS DE GEX

Le ministère daigne protéger le pays de Gex, si longtemps abandonné. On prend la liberté de l'informer, aussi bien que Messieurs les Intendants et Monsieur le Grand-Maître des Eaux et Forêts, que les paysans ne cessent de dégrader les forêts du Roi et les bois de tous les particuliers pour aller vendre à Genève ces bois coupés en délit;

Qu'ils refusent de le vendre sur la route aux habitants, dans la crainte d'avoir des témoins contre eux;

Que, par cette malversation continuelle, plusieurs habitants n'ont ni de quoi se chauffer, ni de quoi préparer leurs aliments dans la rigueur de l'hiver;

Que cette disette se fait sentir cruellement de jour en jour et qu'un enfant vient de mourir de froid;

Qu'il est impossible d'arrêter la dévastation des bois, lorsque les montagnes et les champs couverts de quatre à cinq pieds de neige ne permettent à aucun préposé d'arrêter cette licence;

Qu'une contravention si préjudiciable continuera tant que le transport de bois à Genève sera toléré;

Que la voie de chauffage coûte actuellement vingt-sept livres dans la petite ville de Gex;

Que si ce négoce de bois à Genève est favorisé par ceux qui ont des bois à vendre, il sera bientôt impossible de subsister dans le pays, et à plus forte raison d'y faire le moindre établissement;

Que le bois est ici, après le blé, la denrée la plus nécessaire;

Que s'il est défendu par la loi de porter le blé en pays étranger quand il est trop cher, on se flatte que le ministère daignera prohiber de même l'exportation du bois quand il est d'une cherté exorbitante;

Que l'intérêt du Roi se trouve joint à la conservation des habitants.

On se flatte que ce mémoire fait avec fidélité sera reçu avec une bonté compatissante (2).

Il paraît, malheureusement, que le grand homme n'était point exact en ses assertions. Le roi ne possédait dans le pays qu'une forêt à Divonne, sur la frontière de Berne; aucun enfant n'était mort de froid, et le bois se vendait à Gex moitié moins cher que

(1) *A. N.*, H. 126, II, 127, IV, 130, III, et *Ain* C. 1013.
(2) *A. N.*, H., 174, p. 4.

Voltaire le disait. « Mais, qu'on ne s'y trompe pas, écrivait à ce propos le subdélégué, la cherté des bois, loin de faire le malheur du pays, fait sa richesse; elle n'est pas occasionnée par la rareté de cette denrée, mais par le besoin qu'en a l'étranger et par la grande consommation qu'il en fait. » Si des abus se commettaient dans les bois communaux, la maîtrise des eaux et forêts, nouvellement établie à Belley, s'occupait d'y mettre ordre, sans toutefois recourir à la prohibition. « Ce serait mettre les habitants dans la nécessité de contrevenir aux défenses pour pourvoir à leur subsistance, à celle de leur famille, et au paiement des impôts (1). »

§

En 1766, les Genevois étant divisés au sujet de Jean-Jacques et de son *Emile*, la France décida de soutenir les magistrats du Petit-Conseil contre les citoyens partisans du philosophe. Elle envoya à Gex la légion de Flandres et le régiment de Conti, sous les ordres du chevalier de Jaucourt, avec mission d'intercepter le commerce de la ville; d'autre part, le comte de Clermont-Tonnerre gardait les communications en Dauphiné, avec deux escadrons de Beauffremont et un bataillon de Médoc à Giners, et un bataillon de Bourbon dans la vallée de Graisivaudan. Cette mesure fut assez peu efficace pour les gens de Genève, qui continuèrent à s'approvisionner par le lac; en revanche, elle opéra parfaitement pour les sujets du roi de France : à la suite du blocus, les drapiers du Vivarais ne purent plus écouler leurs ratines, dont le seul débouché était Genève, les voituriers de Lyon cessèrent leur trafic, et les paysans de Gex se virent fermer le marché pour leur laitage, leurs œufs et leurs légumes. En vain M. Hennin, résident de France à Genève, proposa-t-il d'en ouvrir un au Grand Sacconnex : le duc de Choiseul refusa, ne trouvant « pas mal que les environs de la ville se ressentissent un peu de l'interdiction (2) ».

Le seigneur de Ferney, de qui le train était considérable, fut sans doute le plus atteint par le blocus. Il avait des domestiques, des manœuvres à nourrir, et dans l'occurrence les paysans du village réclamaient encore son secours. A Gex, le pain valait neuf sous les deux livres, la viande de boucherie y était

(1) *Ain*, C. 362, 1014, 1015.
(2) *Affaires étrangères*, Genève, 74.

si mauvaise que les gens refusaient de la manger. Toute communication vers la Franche-Comté était empêchée, vingt pieds de neige couvrant la Faucille, et sur la route de Lyon le coche n'arrivait plus, arrêté qu'il était à Collonges par les grenadiers de Conti. Voltaire voyait les Genevois nager dans l'abondance, avec « de bon sucre, de bon café, de bonnes bougies, et *lui rien*, tout comme Fréron. » Il se plaignit au duc de Choiseul et surtout à son premier commis, M. de Bournonville :

A Ferney, pays de Gex, 10 janvier 1767.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur d'écrire ce matin à Mgr le Duc de Choiseul, et de lui demander un passeport pour nous et nos gens, sur le chemin de Genève et de Suisse, et la lettre est partie par Genève avec la permission de M. de Virieu commandant dans nos quartiers sous M. de Jaucourt, qui sont venus à Ferney avec d'autres officiers et qui ont été témoins de notre embarras.

Deux heures après l'envoi de ma lettre à Mgr le Duc de Choiseul par Genève, nous avons appris que deux de nos fermiers, Suisses de nation, se sont enfuis sans payer. Nous faisons partir cette lettre par Gex sans savoir si le courrier à pied pourra traverser les montagnes couvertes de neige qui séparent le pays de Gex de la Franche-Comté et si la route de Besançon est praticable.

Nous ne savons pas quelles représentations pourront faire les autres domiciliés du pays de Gex ; mais nous sommes certainement les plus à plaindre de tous, parce que nous avons cent cinquante personnes à nourrir par jour, tant au château de Ferney qu'à celui de Tournay, frontière de France, sur le chemin de Genève.

La fuite et la banqueroute soudaine de nos fermiers, l'abus que font tous nos domestiques de campagne de la cherté des vivres, l'impossibilité d'en faire venir d'ailleurs de convenables à notre table, tout cela nous réduit à un état fort triste.

Les Genevois nagent dans l'abondance, parce qu'outre les bestiaux de leur territoire ils tirent toutes leurs denrées de Savoie ; et depuis Ripaille jusqu'à Annecy, tous les Savoyards s'empressent à fournir Genève ; de sorte qu'à la lettre il n'y a que nous qui soyons vexés. Nous sommes précisément comme dans une ville assiégée.

Environnés que nous sommes de montagnes, où la neige est haute de dix pieds dans les endroits les plus praticables, nous sommes absolument sans aucun secours. Notre seule ressource serait de traverser le lac de Genève pour aller nous pourvoir dans les villes de Savoie, mais il n'y a de bateaux que dans Genève et dans Lausanne. Nous

pourrions tuer nos bœufs, mais il ne nous en resterait plus pour le labourage. On n'a jamais, du moins jusqu'à présent, tué de bœuf dans la petite ville de Gex, qui n'est au fond qu'un grand et malheureux village où il n'y a jamais eu aucune boutique considérable de marchand.

Nous observons surtout que les paysans chez qui les soldats sont logés leur fournissent du bois à nos dépens, en dévastant notre petite forêt pendant la nuit. Nous n'entrons pas dans de plus grands détails pour ne point vous fatiguer, mais nous nous flattons que la générosité de Mgr le Duc de Choiseul aura égard à notre situation. Nous espérons surtout un passeport pour nos personnes, tant sur le chemin de Suisse que sur celui de Genève, et nous n'en abuserons pas.

Nous avons l'honneur d'être, avec tous les sentiments que nous vous devons,

Monsieur,

Vos très humbles et très obéissants serviteur et servante.

VOLTAIRE ; DENIS (1).

Le passeport fut refusé à Voltaire, de même que la demande présentée par les Gessiens de vendre leurs menues denrées à Genève; car l'interdiction, selon les bureaux, était indirectement au bénéfice du pays de Gex : « La nature du sol de la Savoie et de la Suisse, écrivaient-ils le 12 février, ne lui permet pas de suffire aux besoins de ses habitants. Si ces pays pourvoient Genève de marchandises, ils les tireront du royaume, qui trouvera ainsi les mêmes débouchés, mais en imposant aux Genevois les frais d'entrepôt et de transport. » D'autre part, pour dédommager les Gessiens de la charge des troupes, on allouerait à leurs Etats un tiers sur la vente après saisie des marchandises destinées à Genève (2).

Mais dès que les projets du ministère n'allaient qu'au bien des sujets du Roi, il fallait l'intéresser à la province. Voltaire le fit bientôt par cette supplique :

A MONSEIGNEUR LE DUC DE CHOISEUL

Possesseurs des terres du Pays de Gex.

Les possesseurs des terres du pays de Gex renouvellent leurs très humbles remerciements à Monseigneur le Duc de Choiseul, d'avoir daigné délivrer le pays des contrebandiers de Genève qui faisaient pas-

(1) *Affaires étrangères*, Genève, 75.
(2) *A. E.*, Genève, 76.

ser en France à main armée pour deux millions de contrebande par an par le canton de Peney marqué sur cette carte, et d'avoir empêché par le cordon de troupes établi que les forêts du Roi, des seigneurs et des communes ne fussent dévastées par les paysans qui abandonnaient l'agriculture pour aller vendre les bois de chauffage, coupés en délit, aux Genevois.

Nous le supplions de daigner continuer cette justice, et de protéger les sujets du Roy contre des étrangers qui font un commerce illicite, qui se font servir par les Gessois, et leur font abandonner la culture de la terre pour travailler à leur manufacture d'horlogerie.

Le plus intolérable des abus est encore le droit que les Genevois se sont arrogé de faire passer chez eux en entrepôt toutes les marchandises qui viennent de Lyon et de Bourgogne au pays de Gex, de sorte que ces marchandises paient double droit.

Il daignera observer surtout que souvent les officiers Genevois servant dans les régiments suisses enrôlent les sujets de Sa Majesté, au lieu de recruter dans leur ville, et que les Genevois enlèvent les filles du pays à leurs parents pour les faire servir dans leurs maisons.

Pour parvenir à soulager la petite province de Gex, que les Genevois ont dépeuplée et appauvrie en s'emparant de tout le commerce,

Pour déraciner l'abus intolérable de faire passer toutes les marchandises de Lyon et de Suisse à Genève, et d'y payer des droits d'entrepôts, et de payer encore des droits d'entrée lorsque ces marchandises repassent de Genève dans la province,

Pour communiquer en droiture de Suisse au pays de Gex, à la Suisse et à l'Allemagne sans passer et sans payer à Genève, il nous a paru convenable de supplier le ministère de nous accorder un chemin qui mène en droiture au port de Versoy, ce port étant très praticable et très aisé à réparer; cette route étant la meilleure et la moins dispendieuse de toutes; le transport des marchandises étant quarante fois moins difficile et moins coûteux par eau que par terre,

Et enfin, cette entreprise étant la seule manière de rétablir et de repeupler la province,

En conséquence, nous supplions Monseigneur le duc de Choiseul de vouloir bien examiner notre proposition et le plan que nous avons l'honneur de lui présenter.

Et afin qu'aucun intérêt particulier ne se mêle à l'intérêt public dans une affaire si importante pour le pays, nous supplions très humblement Monseigneur le Duc de Choiseul de vouloir bien se faire rendre un compte exact de ce plan par M. le chevalier de Jaucourt, commandant de la province.

SAUVAGE DE VERNY,
Syndic de la noblesse.

VOLTAIRE,
Possesseur des terres les plus voisines de Genève.
DUPUITS,
Off. de dragons réformé aussi possesseur de terres dans le pays de Gex (1).

Voltaire fit bientôt suivre cette supplique d'un :

MÉMOIRE POUR LE PAYS DE GEX

juin 1767.
M. de Bournonville
(ce projet ne vaut rien).

Le Ministère a jeté les yeux jusque sur le petit pays de Gex; contrée remarquable par sa belle situation dont on découvre le Chablais, le Faucigny, la Suisse, le pays de Vaud et Genève; mais contrée stérile par la nature du sol qui ne produit que trois pour un en froment, et dont la culture est très souvent à charge; contrée entourée de tous côtés de montagnes, dont les unes sont couvertes de neiges éternelles et les autres le sont sept mois de l'année.

Ce malheureux pays n'aurait pu jusqu'à présent avoir aucun commerce qu'avec Genève. Les voitures de Lyon et de Suisse déposaient à la halle de Genève tout ce qui venait pour les seigneurs des terres de Gex, de sorte que ces effets payaient des droits à Genève, et payaient encore de nouveaux droits en rentrant en France. Les colons gessois abandonnant la charrue travaillaient et travaillent encore aux manufactures des montres de Genève prohibées en France.

Ces mêmes colons coupaient et coupent encore en délit les arbres des forêts du Roi, des seigneurs et des communes. Ils trompent la vigilance des gardes, ils portent le bois à Genève, ils ont entièrement dégarni les forêts. Le bois est plus cher dans cette petite province qu'à Paris.

Cette disette et cette cherté, dans un pays où le pain vaut toujours quatre sous la livre, achèvent la ruine de ce canton. Et cette ruine est au point que depuis trente ans on y compte quatre-vingts charrues de moins qu'auparavant.

La contrebande, qui se fait par un terrain genevois qui touche au pays de Gex, et qui confine au Rhône, est un objet de plus de quinze cent mille livres par année. Cette contrebande, qui fait tant de tort aux fermes du Roi, a été longtemps favorisée par quelques colons gessois et n'a pas peu contribué à faire abandonner la culture des terres.

Il est clair cependant qu'on peut tirer ce pays de la misère où il

(1) *A. N.* H. 174.

est plongé, puisqu'en six années de temps on a trouvé le moyen de changer le hameau de Ferney, qui ne contenait que cinquante habitants, en un village considérable, devenu opulent, et qui possède à présent deux cents personnes; qu'on y a défriché des terres, séché des marais, bâti des maisons propres et commodes, augmenté le nombre des charrues, planté des arbres fruitiers et des vignes, qu'on y a enfin établi un marchand et un chirurgien habile.

On peut à proportion améliorer et faire fleurir les autres terrains avec la protection du ministère.

Un des plus grands abus et des plus grands malheurs du pays est que les colons vont tout acheter chèrement à Genève, et y versent tout l'argent qu'ils ont pu gagner. Les agriculteurs en tirent jusqu'à présent tous les instruments de labourage, et tous les ustensiles nécessaires.

Le 30 mai dernier, malgré les défenses, et malgré le cordon de troupes établi sur la frontière, plusieurs Gessois allèrent par des sentiers détournés à Genève avec des chariots, vendirent du bois, du fourrage et des denrées, et achetèrent dans cette ville étrangère tout ce qu'ils auraient pu prendre chez les marchands nouvellement établis au pays.

Si le ministère daigne continuer à protéger la province, favoriser notre commerce naissant, et empêcher qu'on ne se pourvoie chez l'étranger, il est supplié de diminuer, ou même de supprimer, s'il est convenable, les impôts établis sur le fer et autres marchandises sortant de la Franche-Comté pour entrer dans le Gessois.

En ce cas, les marchands nouvellement établis, vendant à meilleur marché qu'à Genève, formeront plusieurs branches utiles de commerce.

Pour peu qu'il y ait toujours trois cents hommes de troupes entre le pays de Gex et Genève, les paysans pourront se défaire de leurs denrées et de leurs fourrages; et surtout la grande contrebande si préjudiciable, et qui se faisait à main armée, cessera entièrement.

Nosseigneurs les ministres sont suppliés de prendre ce court mémoire en considération, et de le communiquer, s'ils le jugent à propos, aux Intendants de Bourgogne et de Franche-Comté. La protection qu'on implore opérerait aisément le soulagement de la province (1).

On a vu qu'une apostille des bureaux déclarait mauvais le projet de Voltaire. Le duc de Choiseul l'avait en effet soumis à Trudaine de Montigny, intendant des finances, lequel l'avait confié lui-même à M. Ameot, intendant de Bourgogne.

(1) *A. N.* H. 174, p. 14.

Celui-ci approuvait l'idée de diminuer les droits de sortie sur les fers de Franche-Comté : « Ce moyen détournerait les sujets du roi de porter leur argent à Genève ou d'y laisser le prix des denrées qu'ils y vendent pour acheter les ustensiles nécessaires à la culture de leurs terres. » Pour la cherté des bois, il estimait que seuls les gens aisés s'en plaignaient et qu'elle faisait entrer en France « un argent immense, sans lequel les Gessois seraient dans une impuissance absolue de payer les impôts ». Il était pareillement opposé au philosophe sur l'article des lapidaires : « Dans un pays dépeuplé, c'est véritablement un tort fait à l'agriculture que d'affaiblir la classe des laboureurs pour en faire des artisans. Mais dans le pays de Gex, couvert de neige quatre à cinq mois de l'année, l'habitant mourrait de faim s'il n'avait que sa pelle et sa pioche pour subsister. Il est dans ce pays bon nombre d'horlogers qui font des montres en hiver et cultivent la terre en été. » Au reste, il rendait justice aux efforts de Voltaire : « De tous les biens qu'un seigneur peut faire dans sa terre, il n'en est point de plus utile à l'Etat et de plus avantageux à lui-même que d'y attirer des habitants, d'y favoriser les constructions et l'agriculture. C'est à quoi celui de Ferney s'est occupé et s'occupe encore avec un zèle et un désintéressement qui lui font honneur. Par la vérification faite de l'état ancien de cette terre et de son état actuel il résulte que l'on y a bâti neuf maisons depuis 1759, temps auquel M. de Voltaire en a fait l'acquisition, qu'elle a augmenté de douze feux, de trois charrues et d'environ cinquante habitants, mais le reste du pays ne se ressent point de cette amélioration, qui est entièrement due à la grande opulence de M. de Voltaire (1) ».

Cependant les autorités reprenaient à leur compte l'idée proposée par le philosophe de détourner les marchandises de Genève en prolongeant jusqu'au lac, à Versoix, le chemin de Lyon, et d'y faire travailler les troupes d'investissement. Le résident à Genève, le subdélégué de Gex exposèrent ce projet au duc de Choiseul, ajoutant que le pays de Gex, endetté déjà à raison de ses routes, n'était point en état de soutenir la dépense. Tout d'abord, le ministre réserva l'emploi des militaires, redoutant d'écraser le pays par le cantonnement : mais M. de Trudaine ayant représenté que, « pendant les récoltes,

(1) *Ain*, C. 362.

il était impossible de trouver un seul ouvrier », ordre fut expédié, au mois d'août, de faire marcher deux bataillons de Conti-infanterie pour travailler aux chemins. Ces troupes furent cantonnées, c'est-à-dire logées chez l'habitant, chaque compagnie fournissant 15 travailleurs par jour, et chaque soldat recevant pour sa nourriture une allocation quotidienne de 19 sous. Ferney pour sa part logea trois compagnies, les grenadiers au village et les officiers au château (1).

Quand ce renfort arriva, Voltaire était fort refroidi de son projet : il venait de découvrir en effet les manières des garnisaires. Ceux-ci, non contents de s'installer en nombre chez l'habitant, l'obligeaient à déloger pour leur céder la place ; ils transformaient sa cuisine en corps de garde, lui brûlaient son bois, pillaient son jardin, exigeaient, malgré l'ordonnance, une paire de draps propre tous les quinze jours, si bien que le paysan devait « coucher nu sur la paille, lui, sa femme et son enfant, pendant que sèche la seule paire de draps qui lui reste ». Ajoutons qu'ils propageaient dans le pays une autre maladie que les écrouelles. De ces attentions, Voltaire remerciait les bureaux de la guerre, quoiqu'on eût honoré sa porte d'un poste de police, et son théâtre d'une garde d'honneur. Néanmoins, il rédigea un nouveau mémoire, où il revenait un peu sur ses premières demandes, parce qu'à l'oreille des grands *bis repetita placent*.

MÉMOIRE SUR GENÈVE ET SUR LE PAYS DE GEX

La ville de Genève est faite pour nourrir, tout au plus, sept ou huit mille habitants, en lui supposant un commerce légitime. L'étendue de son territoire, tant du côté de la France que du côté de la Savoie, peut nourrir tout au plus cinq cents familles, et le surplus ne peut subsister que par le bénéfice d'un commerce toujours préjudiciable à celui de Lyon.

Cependant cette petite ville est peuplée de vingt mille âmes, et il y en a quatre mille dans son territoire. Les Genevois ont actuellement quatre millions cinq cent mille livres de rentes sur la France, et ils font pour deux millions de contrebande par année, soit en bijouterie, soit en orfèvrerie, en monture de petites pierreries appelées marcassites, en mousseline, etc.

Ils revendent encore en France seize livres le minot de sel que Sa Majesté a la bonté de leur donner pour six livres.

(1) *A. N.* H. 174.

Ils vendent aussi beaucoup de tabac ; et quelques efforts que les fermiers généraux aient pu faire, ils n'ont jamais détruit cette contrebande perpétuelle.

L'origine de l'opulence de Genève est l'époque du fatal Système de 1719 et 1720. Les Genevois qui sont ingénieux et calculateurs allèrent en foule à Paris ; ils s'enrichirent aux dépens de la France, et leur industrie, depuis ce temps-là, a toujours augmenté leurs richesses.

Presque toutes ces nouvelles fortunes appartenaient à des Français réfugiés qui entrèrent alors dans la magistrature. Ils firent bâtir des maisons superbes à la ville et à la campagne ; et il n'y a point aujourd'hui de ville en Europe dont les citoyens aient plus de maisons de plaisance à proportion du territoire.

Il n'y avait pas avant l'époque de 1720 deux pères de famille dans Genève qui eussent des laquais, pas un seul qui eût de la vaisselle d'argent, ni qui se chauffât ailleurs que dans sa cuisine. Aujourd'hui, malgré les lois somptuaires, le luxe de la table, des ameublements et des équipages égale au moins celui de Lyon.

Les familles qui n'ont pu s'élever à cette opulence se soutiennent par l'horlogerie, la bijouterie, la contrebande, et composent le corps des représentants opposés à la magistrature.

La petite province de Gex est un pays d'environ cinq lieues et demie de long sur deux de large, qui contient près de sept mille habitants dans trente-sept villages presque tous ruinés. Il n'y avait pas dans ce pays, il y a douze ans, un seul seigneur de paroisse qui possédât dix mille livres de rentes en fonds de terre. Le revenu net de deux seuls possesseurs de grands fonds ne va pas aujourd'hui à six mille livres.

Depuis l'époque de 1720, trois cents charrues sont tombées dans le pays. Ces trois cents charrues cultivaient environ quinze mille arpents qui sont restés abandonnés et qui sont devenus pour la plupart des marais croupissants qui infectent le pays et nuisent à la population.

La raison de cet abandon général est que les paysans de cette petite contrée ont mieux aimé travailler pour les manufactures de Genève que de labourer des terres ingrates qui rapportent trois ou quatre pour un tout au plus.

Dès qu'un cultivateur a eu le moyen de faire travailler son fils au métier d'horloger ou de lapidaire, il lui a fait abandonner la culture de la terre. Ces métiers sédentaires et nuisibles à la santé énervent les corps, enlèvent des agriculteurs à la province, ôtent des soldats au roi, soutiennent la contrebande de Genève, entretiennent son opulence, et dépeuplent le pays.

Les personnes qui ne sont pas assez riches pour élever leurs enfants

dans le métier d'horloger ou de lapidaire, vont couper tous les bois du mont Jura et vont vendre ce bois à Genève. Les forêts sont entièrement dégarnies. Enfin, la charrette de bois dans le pays de Gex coûte aujourd'hui vingt francs, et le pain vaut quatre sous la livre.

Lorsque le Sr de Voltaire, qui a quelque petit bien dans les provinces voisines, acheta la terre de Ferney, sur le chemin de Gex à Genève, il ne trouva que cinquante-six habitants dans son village, dont la moitié périssait des écrouelles. Il y avait douze ans qu'on n'avait fait de mariage. Les maisons étaient des masures ouvertes, et l'église paroissiale une petite grange; les environs étaient des marais qui portaient l'infection à la ronde. Il obtint du conseil le dessèchement des marais; il défricha une grande portion de terrain inculte au profit des propriétaires sur la route de Genève ; il planta des arbres des deux côtés du grand chemin l'espace d'une demie-lieue ; il fit venir des Suisses et des Savoyards pour cultiver la terre ; il fit bâtir onze maisons dans le village, et une église de pierre de taille; il a quadruplé le nombre des habitants et celui des charrues.

Cet exemple prouve qu'on peut faire fleurir dans le pays le plus malheureux, mais bientôt il retombe dans sa première misère si le ministère ne daigne pas le protéger.

Il est très humblement supplié :

1° D'empêcher la contrebande de Genève, en plaçant seulement quelques dragons aux postes indiqués sur la carte ci-jointe. Les contrebandiers armés ont insulté souvent ces postes au nombre de 50 ou 60 et les respecteront.

N. B. — Ces dragons pourront faire pour cent écus de contrebande par an, et en empêcheront pour deux millions ;

2° D'interdire le transport du bois de chauffage du pays de Gex à Genève comme l'est déjà le commerce du bois de charpente par les ordonnances. Ce bois de chauffage est toujours coupé en délit dans les forêts du Roi, dans les communes et dans les bois des seigneurs. Ce commerce illicite, qui détourne les paysans de la culture de la terre, ne doit être assurément ni favorisé ni réclamé par personne. Genève d'ailleurs peut tirer son bois de Savoie ou de Suisse ;

3° D'interdire absolument le travail en horlogerie, en joaillerie aux habitants des villages.

Ce n'est que dans des villes que ces arts de luxe doivent être exercés. Cet abus ruine la manufacture de montres établie à Bourg en Bresse, et soutient à nos dépens celle de Genève qui ne vaut rien et qui inonde la France, où elle est prohibée ;

4° D'empêcher les paysans et paysannes de la province de Gex de servir à Genève, ce qui est très aisé en les fesant réclamer par le Résident du Roi sur la réquisition des seigneurs ;

5° D'exiger que les Genevois ne donnent point d'asile aux déser-

teurs. Et les escouades de Dragons peuvent aisément y tenir la main ;

6° De laisser subsister les marchés nouvellement établis aux postes de Meyrin, et de Sacconey, etc., sur la frontière, et de ne pas souffrir que le peu de denrées dont le pays peut faire commerce soit vendu de préférence à l'étranger, le surplus pouvant être vendu à Genève quand les marchés français auront été fournis.

N. B. — On a proposé peut-être à Monseigneur le Duc de Choiseul d'établir un port à Versoy, village qu'il peut voir sur la carte; de communiquer par Versoy de Lyon en Suisse, de faire tout le commerce de Lyon que faisait Genève; de pratiquer une route commode du pays de Gex à la Franche-Comté. Ce serait une entreprise aussi belle et aussi utile que dispendieuse (1).

Le projet d'établir à Versoix un port de commerce avait en effet été étudié autant par Hennin et Fabry que par le chevalier de Jaucourt, commandant les troupes d'occupation. Leur plan était de ruiner par ce port le commerce de commission de Genève, en y attirant les riches négociants du parti négatif, et en obligeant les marchandises à passer par la nouvelle ville. Jusqu'alors les épices et marchandises du Levant venues de Marseille traversaient le royaume en franchise pour gagner Genève par le Dauphiné et la Savoie : pour les détourner de cette route, il suffisait de leur imposer en compensation de la franchise le passage à Lyon et la traversée du Rhône à Cordon. Inversement les indiennes de Hollande et de Suisse, les soiries de Zürich dont Genève faisait commerce ne pouvaient entrer en France que par le Dauphiné : en leur ouvrant le passage à Versoix, on supprimerait à l'avenir l'entremise de Genève. La route ouverte à travers la Faucille et reliant le pays de Gex à la Franche-Comté aurait eu le double avantage de détourner de Genève les marchandises de l'Océan, de Paris et de l'Alsace à destination de Suisse et d'Italie, et, par le nouveau port creusé sur le lac, d'éviter leur transit dans le pays de Vaud (2).

Le duc de Choiseul s'intéressa à ce plan, dont l'interdiction de commerce avec Genève démontra pleinement l'efficacité. Bientôt, il put concevoir d'élever une rivale à cette ville, non seulement pour son entrepôt d'étoffes et d'épicerie, mais pour sa fameuse manufacture d'horlorgerie.

La population ouvrière de Genève était composée presque

(1) *A. N.* H, 171.
(2) *Affaires étrangères*, Genève.

entièrement d'étrangers, la plupart réfugiés français, et de fils de ces étrangers, que pour cela on appelait les *Natifs*. Ces Natifs, non seulement n'avaient point de droits politiques, mais se trouvaient encore, pour leur industrie et commerce, dans la dépendance des citoyens, par la commission desquels la loi les faisait passer pour le débit de leurs manufactures. Voulant obtenir la liberté économique, ils avaient soutenu les bourgeois contre l'aristocratie du Conseil lors de l'affaire Jean-Jacques Rousseau, en 1766. Une fois parvenus au pouvoir, les démocrates se retournèrent contre eux, et avec une rigueur que n'avaient point osée les gens du Haut. Le 14 février 1770, les Natifs ayant pris l'habitude de se réunir le soir dans les cafés pour examiner leurs intérêts, la garde bourgeoise se mit sous les armes, les syndics firent sonner le tocsin, et à ce signal, sans provocation aucune de la part des Natifs, on s'occupa de les arrêter, de les emprisonner en masse : deux d'entre eux furent tués dans la bagarre. Les Natifs, alors, résolurent de quitter Genève, que leur travail seul enrichissait.

C'est sur ces troubles qu'avait compté le duc de Choiseul pour fonder à Versoix une manufacture d'horlogerie. Dès 1769, il avait acheté des terrains, élevé des hangars, creusé le port. Voltaire, qui s'intéressait vivement à ce projet, ne négligea rien pour entretenir les dispositions du ministre :

A Ferney, 12 mars 1770.

Notre bienfaiteur,

Je viens tout d'un coup au faict. Le Sr Michieli, ancien officier dans nos gardes suisses, sort de chez moi, et m'a laissé sa relation de trois assassinats dont il a été témoin à Genève le jour du tumulte.

Il est très certain que, le 7 mars, trois pauvres ouvriers ont été assaillis et blessés dès qu'ils eurent dit qu'ils étaient Français. Le conseil de Genève en a fait des excuses à notre résident en disant que celui qui les avait poursuivis l'épée à la main était un fou ; mais les bourgeois plus fous que lui l'avaient laissé faire.

Lundi dernier un bourgeois de Genève, étant dans un cabaret, à Ferney, proféra des paroles injurieuses contre le Roi ; un de mes gens l'étendit par terre et ne le punit pas assez. Je n'ai su cette aventure qu'aujourd'hui. J'enverrai un peu garrotté à M. de Caire(1) le premier qui aura la même insolence.

Le Sr Cramer, que le Conseil de Genève vous dépêche, n'est pas

(1) Commandant à Versoix.

chargé de vous dire la vérité. Il a été mon libraire, et il est conseiller d'Etat dans la noble République de Genève. Tout glorieux que j'en suis, je ne vous réponds pas qu'il ne cherche à vous tromper si vous l'honorez d'une audience.

Je suis encore obligé de vous dire que, malgré la défense rigoureuse faite par le Roi de porter notre bois de chauffage à Genève, on en porte encore tous les jours. Nos habitants ont l'habitude d'aller tout vendre à Genève. Il ne restera rien pour Versoy, où les vivres sont très rares et très chers, si vous ne daignez y mettre ordre.

Soyez persuadé, Monseigneur, que votre colonie réussira. La gloire d'être fondateur est la première gloire. C'est là où l'argent est bien employé. M. le Contrôleur général m'a pris tout celui dont je pouvais disposer ; je l'en remercie, si c'est pour le bien de l'état, mais il m'a ôté le plaisir de l'offrir. Il a su apparemment qu'étant capucin je ne devais pas toucher d'argent (*).

Je prie Dieu plus que jamais pour vous et pour Mme Gargantua avec le plus profond respect.

FRÈRE FRANÇOIS, capucin indigne.

(*) Daignez lire la page suivante :

N.B. — Si M. le Contrôleur général voulait me rendre l'argent comptant qu'il m'a pris dans la caisse de M. de la Borde, sans que je l'en aie prié, je pourrais faire commencer un gros commerce et attirer beaucoup d'ouvriers de Genève. S'il a voulu économiser, pourquoi n'a-t-il pas pris quatre millions cinq cent mille livres qu'il paie tous les ans aux Genevois ? Pourquoi n'a-t-il pas suspendu d'un ou deux ans le paiement des rentes dans lesquelles ils ont tant gagné ? Pourquoi me prendre à moi mon argent comptant qui m'appartient, et sur lequel je n'ai rien gagné du tout ?

N. B. — M. de La Borde avait mis mon argent en rescriptions (1).

RELATION DE MICHIELI

Le 15 février, j'ai ouï dire à Genève, environ midi, qu'il y avait une grande fermentation parmi la bourgeoisie et les Natifs, que l'on se proposait de faire prendre les armes à toute la bourgeoisie après midi du même jour, parce que l'on croyait que les Natifs avaient un projet qu'ils devaient mettre en exécution ce même jour-là.

A une heure, je suis allé à l'hôtel de ville, où j'ai rencontré 4 des 24 commissaires qui en sortaient. Après eux était un de mes amis qui me dit : je porte l'ordre à la porte neuve de sonner l'alarme. Je suis allé avec lui en raisonnant de ce qui se passait. Je l'ai quitté pour aller à Saint-Gervais où en arrivant j'ai rencontré nombre de bourgeois armés qui couraient à leurs quartiers. Il se tira 4 à 5 coups de fusil

(1) *A. N.*, H. 174.

sur les ponts du Rhône, dont l'un tua M. Ollivier, natif, qui n'était point armé. Un peu plus loin, je vis deux autres hommes tués, nommés, à ce que l'on me dit, Chevalier et Chatet, aussi natifs. Je remontai ensuite au haut de la ville, dans une place appelée le bourg du Four, où j'ai vu environ 25 ou 30 natifs qui, n'ayant pu être reçus dans leurs compagnies, montaient pour demander à y être reçus. Un syndic vint leur parler, ils le reçurent avec respect, et dirent qu'ils étaient prêts à se rendre à ses ordres. Je déclare avoir été témoin de tout ce que je viens d'écrire.

Au château de Ferney
le 11 mars 1770.

DE MICHIÉLI,
ancien officier aux gardes suisses
du Roy.

Quelques jours auparavant, Voltaire avait encore adressé ce

MÉMOIRE SUR VERSOY

[6 mars 1770.]

Il est certain que le moment presse. Vingt familles se présentent chaque jour. J'ai chez moi les meilleurs ouvriers. Il y en a d'excellents déjà établis à Versoy.

Ils assurent tous que si leurs confrères peuvent trouver à se loger, ils seront en état d'envoyer deux mille montres d'or à la prochaine foire de Beaucaire.

Ils ne demandent qu'une protection sur laquelle ils puissent compter, et ils attendront très patiemment le temps favorable où l'on pourra donner un édit en faveur des nouveaux habitants. Mais ils sont étonnés de n'avoir encore aucune assurance de protection de la part du ministère.

Les Genevois commencent à sentir leur faute. Un membre du conseil alla avant-hier chez un père de famille, l'un des meilleurs peintres de l'Europe en émail, qui avait été assassiné le jour du tumulte, et qui est guéri de ses blessures. Ce conseiller lui proposa la bourgeoisie en cas qu'il voulût demeurer. Il répondit qu'il aimerait mieux mourir que de rester à Genève. Il est parti pour aller exercer son talent à Paris, il y sera dans quelques jours ; son nom est *Marcie*. Monseigneur le duc peut l'envoyer chercher. Il n'a pas d'ailleurs besoin de son témoignage pour savoir à quel excès s'est portée l'insolence des Genevois contre la France et contre le ministère.

J'ai vu une lettre imprimée d'un bourgeois de Genève, dans laquelle il dit à ses compatriotes qu'ils sont fort au-dessus des pairs de France.

Si le sieur Necker a exténué [atténué] tous les attentats commis, Monseigneur le Duc est trop instruit et trop éclairé pour le croire.

Les émigrants sont si persuadés qu'on les a assassinés dans Genève uniquement à cause de leur dessein de se retirer en France qu'hier un bourgeois, qui est du nombre des assassins, passant dans mon village quelques émigrants qui y demeurent ne prirent d'autre vengeance de lui que de le faire mettre à genoux dans la boue, et de lui faire demander pardon à Dieu et au Roi.

Il paraît donc que le plus pressé est de tracer sans délai les rues de la nouvelle ville, dans la certitude qu'on y viendra demeurer en foule.

Monseigneur le duc peut compter que son nom seul y attirera des citoyens. Tout ce qu'on désire passionnément c'est que cette colonie soit sous sa seule protection. Elle est frontière, elle communique à la Franche-Comté par un chemin qu'on a entrepris ; elle tirera ses vivres de la Franche-Comté ; elle peut donc être de cette province (1).

Elle sera peuplée d'étrangers ; elle doit donc être de la dépendance du ministre des Affaires étrangères.

Il serait bien triste qu'une chose si naturelle, si juste, si nécessaire, souffrît la moindre difficulté.

On espère que Monseigneur le duc donnera les ordres les plus favorables.

L'idée d'avoir dans Versoy une paroisse catholique et un temple peut faire sans doute un jour de Versoy une ville telle que Strasbourg. Mais en attendant Monseigneur le Duc peut être persuadé que l'on se contentera d'une sécurité entière. Il n'y a pas un seul chef de famille qui fasse plus de cas de Calvin que du Pape. Les choses en sont venues à ce point depuis neuf à dix ans dans une grande partie de l'Europe. La révolution dans les esprits est prodigieuse. Il n'y aura pas la moindre querelle de religion. Voilà de quoi l'on peut être sûr.

Le curé de Versoy est à la vérité un fanatique et un fripon. L'Evêque d'Annecy, dont le curé dépend, n'est pas un homme sage ; mais il est si aisé de les contenir tous deux qu'ils ne pourront nuire à la colonie (2).

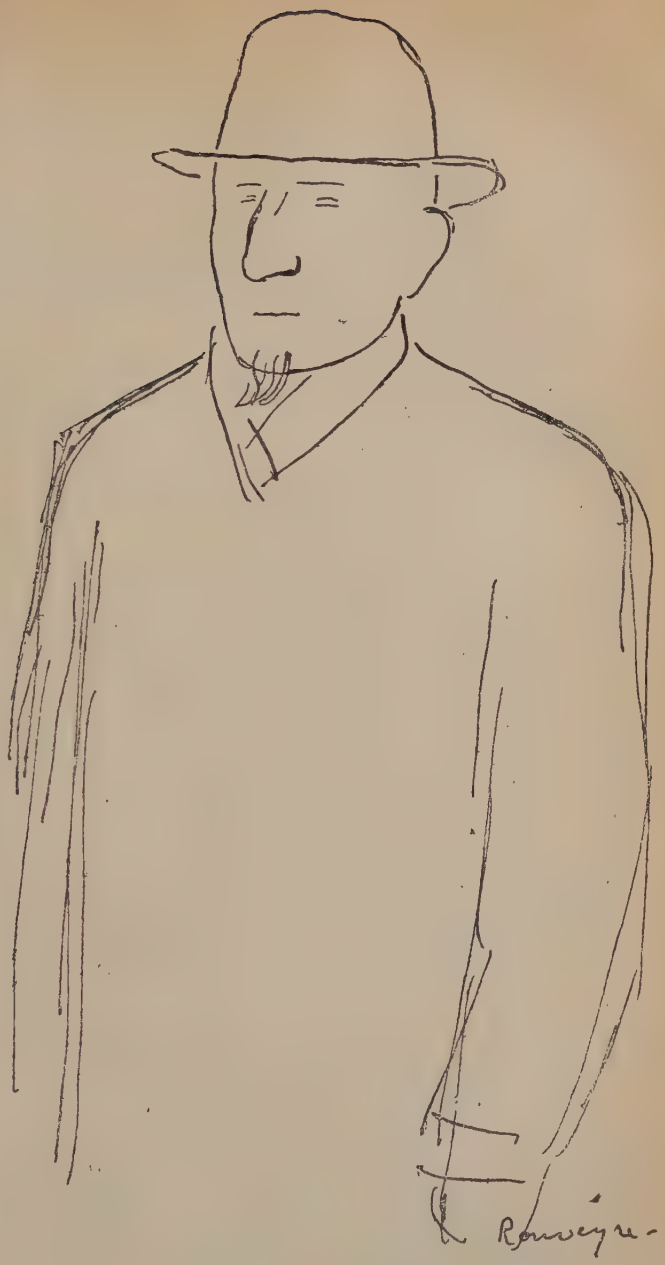
Le duc de Choiseul ayant dû quitter le pouvoir au mois de décembre de cette même année, le projet de Versoix fut peu à peu abandonné, contraire qu'il était d'une part aux vues d'éco-

(1) Le pays de Gex, compris dans la Généralité de Dijon, dépendant du ministre de la Maison du Roi, duc de la Vrillière. En comprenant Versoix dans la Franche-Comté, on la faisait dépendre du duc de Choiseul.

(2) *A. N.* H. 174, p. 41.

nomie de l'abbé Terray, et d'autre part au fanatisme catholique du duc de la Vrillière, ministre par intérim des affaires étrangères. Le duc d'Aiguillon, arrivé aux affaires huit mois plus tard, ne fut pas plus favorable à la liberté de conscience ni aux philosophes. Mais Voltaire eut du moins l'art de tourner à son profit personnel le projet de Versoix : il le reprit à son compte, attira les horlogers natifs à Ferney, leur prêta de l'argent, et bientôt les mit en état de soutenir une manufacture fabriquant par année pour 400.000 livres de montres.

FERNAND CAUSSY.



FÉLIX FÉNÉON

SONNETS

—

I

SERAPHINE

Pur comme le glacier, l'œil bleu de Séraphine
Resplendit froidement, dédaignant tout reflet,
Ciel sans oiseaux et sans nuages, plus secret
Que votre œil ténébreux, morose Proserpine !

Le pouvoir de l'alcool, le goût de la morphine,
Le chant du violon sur nous ont moins d'effet
Que le regard indifférent, sobre et maet
De ces étranges yeux, dont le vide fascine.

Sous des cils orgueilleux qui ne clignent jamais,
Boucliers de saphir qu'étoile un dard de jais,
Ils opposent au jour leurs lumineuses armes ;

Et refusent sans fin, fixes et découverts,
Au voyageur séduit qui hante leurs déserts,
Le réconfort de l'ombre et le secours des larmes.

II

MARS EN PROVENCE

Vois, l'amandier en fleurs au cyprès et au chêne
Annonce le printemps prochain, et, dans les cieux,
Phœbus répand un or jeune et délicieux
Qui fait de chaque source une riche Hippocrène.

Suivons la route blanche et brillante, elle mène
Au bois où Marsyas enfle son roseau creux ;
Une Muse sourit sous l'arceau langoureux
De la colline rose où verdit le troëne.

Hier encor, les Dieux, ici, vivaient cachés.
Tu ne découvrais pas, au milieu des marchés,
Dans ces joueurs malins, les fils de Palamède ;

Mais la Fable est venue avecque la Saison,
Et, si cet aigle plane au-dessus du sillon,
C'est que l'Olympe cherche un nouveau Ganymède.

III

TITANIA

Nymphe blanche, au corps diaphane, au vert regard,
Elle fuit en nageant, sirène de l'eau douce,
Et, sur l'étang désert, le flot que sa main pousse
Te révèle à regret le bruit de son départ.

Poursuis Titania, Obéron, sans retard !
Sous ton toit de roseaux tu rêvais sur la mousse :
Mais ta barque est légère et ta rame éclabousse
Le voile que la nuit attache au nénuphar.

Hâte-toi, l'onde est vaste et tes poings peu valides ;
Tu vieillis, et les vents, ce soir, sont contre toi.
Déchire sur les eaux les rondes des Sylphides.

Et si Titania t'échappe encore, ô Roi !
Emprunte, sur la rive opposée, où il trône,
Son cheval noir et vif à ton voisin des Aulnes.

IV

VICTIMES

Le héros se lamente à vos pieds, Cressida !
Et tandis que le vent bat le lin de la tente,
Vous laissez, devant Troïlus, d'une main lente,
Tomber le rameau nu dont la fleur s'effeuilla.

Vous en qui la douleur fit que l'amour doubla,
De votre souvenir inquiète servante,
Andromaque, écartez celui dont la voix vante
Un désir qu'avant vous Hermione attisa.

Triomphez de Pélops, rapide Hippodamie ;
Et vous, dont le penchant toute pudeur renie,
Nouez vos bras, Europe, au col du taureau blanc :

Vénus, avant vos cris, vos poursuites, vos plaintes,
A su choisir, dans l'arsenal de son Enfant,
Des traits dont vous serez jusqu'à la tombe atteintes.

V

HYACINTHE

Quand ton cœur est trop lourd, ta beauté te rassure,
O Hyacinthe ! Et, sur le ciel de tes miroirs,
Tu regardes brûler, comme des astres noirs,
Tes yeux où l'Amour met sa double meurtrissure.

La Nuit, à tes genoux traînant ses encensoirs,
Mêle l'azur de l'ombre au bleu de ta coiffure ;
Ta lèvre, dont le dieu gonfle la pourpre mûre,
Brille comme un œillet au temps des reposoirs.

— Eteins sur la fraîcheur du cristal, Hyacinthe,
Le baiser qui t'étouffe, et puis, ensuite, bois,
Dans le vent nourricier, l'odeur d'une jacinthe ;

L'heure, avec le parfum, verse et confonds en toi,
Pour que son élixir, plus puissant, te maîtrise,
Les soupirs, le regret, les vœux, la convoitise.

VI

LE VIEILLARD

Que la ronde renoue, au sein de la pelouse,
Sa guirlande vivante et ses festons chantants,
Que la flûte réponde à la voix des enfants :
Ma vieillesse n'est pas de votre Avril jalouse.

Le plaisir baigne l'œil de la future épouse.
Dansez ! fatiguez-vous dans des chœurs éclatants !
Mimez l'amour, la joie et l'espoir, jeunes gens !
D'un rapide genou faites mouvoir la blouse.

Elevez vers les Dieux vos mains aux doigts unis ;
Imitez dans vos jeux les gestes de leurs marbres ;
Ne les oubliez pas : ils inspirent vos cris.

Pendant que vous courez, je reste sous les arbres,
Où le jet d'un bassin, dont seul j'entends le bruit,
Comme un sablier d'eau marque l'heure qui fuit.

VII

LA DÉESSE

Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.
G. DE NERVAL.

Déesse du lapis, ô beauté prisonnière,
Toi qui hantes le marbre et rêve dans l'onyx,
Je saurai te vanter, Forme, nouveau Phœnix,
Qui péris et toujours renais de la matière.

Fille du froid ciseau, de ta blessure fière,
Tu saignes dans l'agathe, Egire ou Béatrix,
Et comme l'eau qui coule aux ténèbres du Styx,
Tu rafraîchis la mort aux veines de la pierre.

Le diamant l'abreuve, et l'or, qui te nourrit,
Enivre l'œil qui te découvre et te contemple.
Tout un ciel de saphir dans tes prunelles rit.

La forêt qui te couvre est le toit de ton temple ;
Et, comme une aile immense où chaque plume luit,
Pour ton mystère et ton repos monte la Nuit.

VIII

LA JEUNE FILLE DE VERMEER
Au Musée de la Haye.

à Mme Z. D. B.

Ton étrange bonnet, mi-turban, mi-cornette,
A la double couleur de l'azur et du thé,
Et la perle qui pend à ton oreille honnête
Emprunte au ciel des nuits sa molle matité.

Agathe ou Jacoba, Gertrude ou Margarethe,
Servante aux champs ou demoiselle en la cité,
De toi l'on ne sait rien, et le rêve s'arrête
Aux détails doux, simples et ronds de ta beauté.

Ton visage enfantin où le jeu des lumières
Combine lentement ses savantes manières
A la riche épaisseur du pur magnolia ;

Et ton regard, qui verse une clarté tranquille,
Parfois sourit, ainsi que doivent dans leur île
Sourire au voyageur les filles de Java.

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

UN INÉDIT DE REYNOLDS

—

DE LA DIRECTION DES TALENTS

—

Le petit ouvrage de Reynolds dont on va lire la traduction est resté inédit jusqu'à ce jour. Même en Angleterre, il est à peine reconnu : cela tient à l'effacement subi par les écrits et la doctrine du maître, depuis que Ruskin a prévalu. Cependant j'ai confiance qu'il ne paraîtra pas indigne d'être imprimé, et que ceux qui le liront à loisir en reconnaîtront l'excellence. Il contient plus de matière que de pages, et c'est un de ces écrits dans lesquels un auteur ramasse sa pensée, retranche ce qu'elle a d'inutile, en groupe étroitement les rapports, afin de la faire paraître dans toute sa force, d'en exercer toute la puissance, d'en mesurer pour lui-même la juste étendue.

Le sujet est la protection et la direction des talents, telles qu'il appartient, selon l'auteur, aux autorités sociales de l'exercer. Cette matière est loin d'être nouvelle. Quantité d'autres que Reynolds l'ont touchée ; les poètes surtout, par une espèce de nécessité professionnelle, se sont adonnés à l'illustrer.

Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.

Ce vers de Boileau pourrait servir d'épigraphe au sujet. C'est un lieu commun de l'éloquence. Mais lieu commun ne veut pas dire que personne ne l'ait contesté : au contraire, rien de si rebattu n'a été plus ardemment en butte aux contradictions de la critique. Cette protection des grands à l'égard des gens de lettres et des artistes, qu'on peut appeler d'un mot le *mécénat*, s'est vu attaquer de deux manières : d'un point de vue individuel, parce qu'elle paraissait peu convenable à la fierté de l'art ; et d'un point de vue social, parce qu'on a cru trouver dans le jugement des foules le régulateur légitime de la production des œuvres d'art : légitime en vertu d'un droit de nature, que les élites sociales n'avaient fait qu'usurper ; légitime parce que le jugement de celles-ci offre moins de garanties que le sentiment naïf, œuvre de la simple nature, qui s'exprime dans le dégoût et la faveur des foules.

On a cru cela. Des gens de lettres ont professé comme un principe cette autorité de la multitude à l'égard des ouvrages de l'esprit. Mais

qui ne sait à quelles déceptions cette confiance les a conduits ? Le sentiment de ces déceptions s'est échappé en plaintes cruelles. N'est-il pas remarquable que l'école romantique, signalée par le zèle qu'elle mit à proclamer cette confiance, n'a pas moins abondé en reproches, en sarcasmes, adressés à l'aveuglement, à la stupidité du public ?

Je m'arrête à cette contradiction, qui fut si bien celle de l'école romantique, qu'elle n'a pu la pallier qu'en inventant un type, destiné à porter le poids des haines que le public s'attirait d'elle. Elle ne voulait pas en charger le peuple, et c'est pour cela qu'elle inventa le *bourgeois*. Ce personnage au fond n'a pas d'autres raisons d'être : permettre à ceux qui prônent l'autorité des foules de critiquer sans se dédire l'insuffisance dont elles font preuve : toutes les rebuffades essuyées par la confiance qu'ils mettent en elles sont endossées par le bourgeois.

Reynolds enseigne que le suffrage des élites est l'unique refuge du génie, que rien de ce que donnent les foules n'est capable d'en tenir la place. Encore un coup, cette thèse est ancienne; sa seule nouveauté sera de reparaître ici après la faveur accordée et longtemps maintenue à l'opinion contraire.

Et ce serait peu sans doute, si l'on ne trouvait d'ailleurs, dans l'opuscule dont il s'agit, un appareil philosophique dont il n'y a guère d'exemple en cette matière. Il est aussi solide que simple. Il participe de la connaissance des hommes, et de la pratique la plus sage et la plus naturelle des idées. Quel excellent trait de moraliste que celui-ci : « Le propre salaire de l'industrie, c'est la richesse et la sécurité; la propre récompense du génie, c'est la gloire et l'indépendance. » Qu'il est intéressant de voir compter au nombre des causes de la Révolution, par un étranger, par un peintre, le mécontentement des gens de lettres, mal protégés et mal conduits !

Et que cette analyse est juste : « L'objet du génie et des talents n'a pas de rapports aux besoins physiques, mais aux besoins moraux des hommes.... ils causent du plaisir à peu d'hommes.... l'intérêt général de la communauté ne saurait leur être promis, etc. » Ajoutez plus de précision, une rigueur d'apologie plus grande, qu'on n'en avait mis jusque-là. Ce que Reynolds demande au patronage des arts pour le génie, ce n'est pas seulement la sécurité, l'honneur, c'est encore l'indépendance, c'est-à-dire le bien même qu'on a représenté comme menacé par le mécénat. « Un patronage insuffisant, dit-il, a pour effet de mettre le génie en servitude. » Rigoureusement, selon Reynolds, le génie ne trouve l'indépendance (l'un des deux biens qu'il ambitionne) que dans le suffrage des élites; faute d'un mécénat, il tombe en esclavage.

C'est ici qu'il convient de rappeler quelles écoles et quelles circons-

tances avaient formé la pensée de Reynolds, et de joindre un mot de l'homme dont nous publions l'ouvrage.

On connaît ses talents de peintre, exercés sous le règne de Georges III ; on sait aussi que ses écrits n'ont pas moins mérité la gloire. Ils consistent en quinze Discours sur la Peinture, prononcés de 1769 à 1790 devant l'Académie de Peinture de Londres, en quelques autres pièces moins célèbres, et en notes prises sur les tableaux au cours de voyages en Italie et en Flandre (1). Au point de vue de la théorie de l'art, les Discours peuvent passer pour ce qu'on a écrit de plus raisonnable et de plus approfondi, en même temps que de plus rapproché de l'expérience professionnelle du peintre. Les contemporains furent frappés de cette alliance. Ils l'attribuèrent à une collaboration effective de quelques auteurs. Parmi ceux-ci comptaient Johnson et Burke, liés d'amitié avec Reynolds ; et il est sûr que plusieurs traits de la pensée de ces écrivains, soit idées, soit méthode, se retrouvent en lui.

Mais cela ne vient d'aucune part prise par eux à la rédaction de ses ouvrages ; cela tient à une influence qu'on peut imaginer sans peine. Reynolds en a lui-même porté le témoignage dans une page qu'il faut citer ici : « Ce que peuvent avoir de mérite, dit-il, les Discours prononcés par moi dans l'Académie, il faut le rapporter presque tout à l'éducation qu'on peut dire que j'ai reçue du docteur Johnson. Je ne veux pas dire qu'un seul des jugements qui s'y rencontrent lui appartient, quelque honneur qui dût en revenir à ces Discours ; mais je lui dois d'avoir appris à penser juste. Aucun homme n'eut comme lui le talent d'enseigner à penser aux esprits moins bien doués.... Ses observations sur la vie, sur la poésie et sur toutes choses au monde, je les appliquais à mon art. »

Le lecteur dira avec quel succès ce fut, quand, sortant de l'art proprement dit, Reynolds s'est appliqué à cette question d'ordre quasi politique, du gouvernement de l'art dans la société.

Le manuscrit a pour titre ceci : *The Adaptation of Talents*. Il est écrit de la main même de l'auteur, avec beaucoup de soin et sans ratures, ce qui dénote la mise au net d'un ouvrage regardé comme achevé. L'an 1792 est celui de la mort de Reynolds ; l'ouvrage contient une allusion à la Révolution française : il faut donc qu'il ait été écrit entre 1789 et 1792, c'est-à-dire tout à la fin de la vie du maître.

On conserve le manuscrit au musée Fitzwilliam de Cambridge (2). Le dernier possesseur, J.-H. Burn, l'avait fait relier magnifique-

(1) J'ai publié à nouveau ces ouvrages sous ce titre : REYNOLDS, *Discours sur la Peinture et Voyages pittoresques*, in-8 illustré, 1909.

(2) Je dois mes remerciements à M. Cockerell, conservateur de ce musée, qui m'a facilité l'étude du manuscrit, et en a corrigé sur quelques points la lecture.

ment. Nous savons, par une note inscrite de sa main, qu'il a appartenu au peintre Thomas Lawrence, à la vente duquel Burn l'acheta. La même note nous apprend le cas que Lawrence en faisait ; il en avait l' « adoration » :

This manuscript was the adoration of Sir Thomas Lawrence, at whose sale I obtained it.

Si grand fut l'intérêt de ces pages pour les Anglais de 1815. Peut-être des circonstances nouvelles auront-elles pour effet de renouveler quelque chose de cet intérêt aux yeux des Français d'aujourd'hui. Les études de Pierre Lasserre sur le Romantisme ont tourné les esprits du côté de la critique des idées maîtresses de cette école, et l'on ne rapprochera peut-être pas sans surprise, et en tout cas sans fruit, les vues présentées par Reynolds de quelques-unes de celles que Charles Maurras exprime dans *l'Avenir de l'Intelligence*.

L. DIMIER.

DE LA DIRECTION DES TALENTS

Les besoins de l'homme s'augmentent en société. Ses nécessités restent, et des besoins moraux, qui ne font pas moins partie de sa nature, s'y ajoutent. Une division du travail, qui s'établit dans la société, pourvoit aux diverses exigences de sa vie physique et de sa vie raisonnable.

Différents degrés d'intelligence sont requis pour fournir au travail ainsi divisé ; et la nature et l'art s'unissent pour mettre en sa puissance la variété de moyens nécessaire à la perfection de chaque tâche.

L'éducation et la société ont mis de grandes différences entre l'homme de science et l'homme qui travaille de ses mains, quoique la nature n'y en ait peut-être pas mis; de son côté, la nature a fait des distinctions que l'éducation ne peut effacer. Cette inégalité d'aptitudes met la perfection au système de la société, en offrant à des tâches variées, que la commodité et le raffinement commandent, une variété de capacités correspondante. Le laboureur vit satisfait du labourage, parce qu'il n'a reçu d'éducation que celle qui le laisse au niveau de cette application quant à ses goûts et quant à ses talents. Mais un avocat ou un médecin ne serait pas moins impropre aux travaux mécaniques qu'un paysan ignorant peut l'être pour les professions libérales.

Le labeur et les talents des hommes sont le bien le plus précieux de l'Etat. Ceux des marchands lui donnent la richesse ;

ceux du génie et de la science lui donnent la grandeur et les lumières. La répartition du travail est un principe important de l'économie politique. Dans les applications mécaniques, la répétition d'un même acte donne une facilité extraordinaire à l'exécution, et pour cela on les divise en un nombre infini de petites opérations. Au contraire, si, pour corriger la monotonie du travail, les ouvriers devaient s'adonner à des occupations variées, le produit du travail serait beaucoup diminué par la perte de l'adresse acquise dans la répétition d'actes tout pareils. C'est par l'analogie de cette comparaison qu'il faut concevoir les effets de la direction des talents.

Dans les applications pour lesquelles la nature nous a doués particulièrement, une certaine aptitude fait que nous dominons les difficultés auxquelles d'autres se seraient heurtés comme à un obstacle absolu. Ils ne sont pas aidés des forces que donne un génie naturel ; ils ne sauraient en triompher. Trouver le propre objet des talents de chacun, en diriger de ce côté l'exercice, ce n'est pas seulement rendre les individus heureux, c'est de plus, en augmentant le produit des peines qu'ils se donnent, augmenter la richesse et la puissance de l'Etat.

Quand les arts libéraux ne sont pas cultivés, les objets proposés aux aptitudes des hommes manquent de la variété qu'il faut pour répondre à toutes celles qui se produisent, et cette répartition des talents ne peut avoir lieu.

Un homme que son génie aurait fait être artiste, poète, philosophe, homme de lettres, parce que ce propre objet de ses talents ne doit lui procurer aucune des récompenses qu'il ambitionne, en abandonne l'exercice, ou si le besoin l'oblige à rechercher le profit, il s'efforce d'en tourner l'usage à ce dessein, au détriment de leur emploi légitime. Ses vraies ressources restent sans soin et sans culture ; et ce détournement d'aptitudes fait descendre un homme de génie au-dessous du niveau commun, il vaut moins qu'un homme ordinaire. Ce héros, qui aurait conduit des armées à la victoire, tombe au rang de soldat de hasard ; ce philosophe, dont les lumières se seraient répandues sur le monde, y erre en vagabond perdu et misérable, inutile à la société et à lui-même. En augmentant le nombre des inoccupés, nous faisons s'étendre à plus d'hommes la corruption et l'infortune, et nous perdons le fruit d'un labeur qui, en assurant l'indépendance et dans quelque

degré le bonheur d'un individu, aurait en même temps servi la prospérité publique. Telles sont pourtant les conséquences d'un mauvais emploi des talents, et ce mauvais emploi se produira chaque fois qu'il n'y aura pas de récompenses convenables pour chaque degré de mérite et chaque espèce d'application.

Le propre salaire de l'industrie, c'est la richesse et la sécurité; la propre récompense du génie, c'est la gloire et l'indépendance. La gloire est la maîtresse aimée du génie, il la poursuit avec une ardeur infatigable; mais seule l'espérance de l'atteindre peut l'exciter aux entreprises, et dans la région des talents mettre en action toutes les énergies de l'âme.

Jusqu'au disque brillant de la lune il s'élance
Pour ravir la gloire et l'honneur;
De l'abîme des mers sa rude patience
Perce l'immense profondeur;
Si du laurier divin l'auguste récompense
Est promise à son dur labeur (1).

Privé de sa récompense légitime, frustré d'un prix mérité par tant de peines, le génie dégoûté abandonne la carrière et ressent le triste mal de la misanthropie. De là vient cet esprit de mécontentement qui trop souvent défigure les pages créées par le génie; de là ces productions de noire mélancolie, où gronde la destruction de tout l'édifice social, et dont une nation voisine vient d'éprouver le fatal effet.

Toutefois ce n'est pas aux futiles restrictions de la liberté d'opinion, ce n'est pas à la tyrannie qu'un gouvernement peut recourir pour échapper à ce genre de mal et dégager son autorité. Le remède est dans cette police libérale qui, fondant sa sécurité sur la félicité publique, s'efforce d'avancer celle-ci en assurant leur prix aux tâches individuelles dont l'heureux résultat procure le bien de tous.

L'industrie est assurée de ses fins pourvu qu'on la préserve de l'oppression et de l'injustice; toute aide ou intervention qui s'y ajoute de la part du législateur est inutile et risque même de nuire. Manque-t-elle ses entreprises pour avoir aspiré à quelque but au-dessus de ses forces, on la voit se rabattre sans difficulté sur un chemin moins orgueilleux, où la persévérance lui tiendra lieu de talents. En s'appliquant aux

(1) Shakespeare, *Henri IV*, acte Ier, sc. III.

objets utiles à défaut des objets d'ornement, en se renfermant dans le service des communs besoins du genre humain, elle obtient ce patronage de tous, qui lui permet de se passer de protection, et sur lequel se fonde, pour tout ce qui peut prouver une utilité immédiate, l'espoir d'un salaire certain.

Il en est autrement de l'exercice du génie et des talents. Leur objet n'a pas de rapport aux besoins physiques, mais aux besoins moraux des hommes ; ce qui les rend utiles est des fins non immédiates, mais éloignées ; causant du plaisir à peu d'hommes, ils ne rencontrent chez le grand nombre que l'indifférence ; ainsi le patronage de tous, l'intérêt efficace de la communauté ne saurait leur être promis que dans une proportion excessivement faible, et tout à fait insuffisante pour leur donner l'indépendance qu'ils souhaitent et à laquelle ils ont droit.

Le génie respire la liberté et l'audace ; un patronage insuffisant a pour effet de le mettre en servitude et de le courber vers la terre, qu'il est impatient de quitter. Ou si, poussé irrésistiblement par l'élan de ses aptitudes, il prend son vol et monte au firmament, le regard vulgaire des foules ne peut l'atteindre, l'ignorance comme un nuage obscurcit sa gloire.

Comment protégerons-nous le génie contre cette injustice, comment l'arracherons-nous à cette servitude? Comment l'établir dans ses droits, comment le mettre en possession de cette dignité à laquelle il aspire? Je réponds: par un mécénat exercé d'en haut et de façon libérale. Seuls les grands et les puissants, seules les personnes illustres et polies sont en mesure de donner aux arts la dignité et l'importance. Il leur appartient de commencer. Leur exemple enseignera aux rangs moyens de la société à faire une juste estime de ce que prisent si haut les classes élégantes et éclairées. Les grandes époques de l'art moderne doivent leur illustration au patronage des princes, et le sublime génie des anciens a tiré sa vigueur de l'énergie concentrée d'un grand peuple pourvu de lumières particulières, de qui le goût et l'enthousiasme donnaient aux arts qu'il protégeait une puissance presque divine.

Les premiers éléments du goût sont ébauchés dans presque tous les hommes ; considérez pourtant que cette faculté est de toutes la plus sujette à des différences de degré, qu'elle est en soi et dans sa nature la plus complexe, qu'elle ne reçoit sa

perfection que d'un fond de bon sens et de sensibilité : ainsi elle est de toutes la plus sujette à se pervertir faute de culture et de soins délicats. Là où le goût public est affaibli, il est inévitable que les arts déclinent. Les conceptions hardies et sublimes du génie, parce qu'elles s'adressent aux facultés élevées de l'âme, demeurent indifférentes au vulgaire illettré. Son œil ne les discerne pas; il les néglige ; tandis que les frivoles efforts d'une médiocrité servile, qui s'accommode au goût régnant, s'assurent le patronage qu'on refuse à des ouvrages plus généreux. L'homme de génie alors doit plier sous le joug de l'ignorance et de la sottise, ou renoncer à la carrière où se compromet sa dignité.

En destituant ainsi le génie de sa récompense naturelle, en remettant celle-ci à des gens dépourvus des talents qui font les grands ouvrages, en détournant des simples objets d'utilité et d'industrie ceux que la nature n'a doués que de qualités médiocres, nous nous exposons à tous les maux qu'engendre le mauvais emploi des talents, nous perdons l'avantage et le plaisir qu'on doit attendre de la culture des arts.

Si l'on admet que ces considérations sont conformes à la vérité, il n'y aura pas d'objet plus important que de prendre les mesures indispensables à l'avancement des arts et de leur donner la fixité en assurant quelque constance d'indépendance à ceux qui les exercent, en même temps que d'encourager les plans qui seront jugés nécessaires à la diffusion du goût.

Par malheur il arrive trop souvent que les nations sont gouvernées par ceux que leur ambition a conduits aux premières charges de l'Etat, et qu'elle continue d'inspirer. Absorbés par cette passion, ils poursuivent leur agrandissement au détriment de la communauté, ou, s'ils y mêlent quelque patriotisme, encore n'envisagent-ils le bien de leur pays qu'à travers leur propre intérêt. Les pratiques politiques sont ennemies du goût. L'esprit, l'ambition ôtent le loisir de cultiver les plaisirs paisibles de l'existence. Et comme l'homme d'Etat met toujours quelque chose de ses inclinations particulières dans le régime qu'il introduit, il s'ensuit que l'avancement de la littérature et des beaux-arts ne fait que rarement partie des vues d'un gouvernement.

Mais le ministre sage et bienfaisant se gardera d'envisager le système de la félicité humaine à travers l'illusion des pas-

sions, ou dans les limites bornées de l'individu;il fondera son action sur un principe plus large. Il scrutera la carte de l'existence humaine avec les yeux de la raison et les sentiments de l'humanité, et sa bienveillance, conspirant avec la lumière des principes, le conduira à mettre au rang des premiers objets de son attention ces sources de perfectionnement qui donnent de la dignité à la nature humaine et augmentent les raisons de notre félicité.

REYNOLDS.

LE LIVRE FRANÇAIS ET LA PRODUCTION MONDIALE

ESSAI DE STATISTIQUE DES IMPRIMÉS (1)

—

I. — EN FRANCE, EN 1910-1911

Voici une quinzaine d'années que j'essaye de me rendre compte avec quelque exactitude de la production du livre en France. J'ai consacré bien des semaines à parcourir des registres et à compter des volumes sur les rayons de la Bibliothèque Nationale. J'ai prêté à de nombreuses railleries en ayant l'air de prendre au sérieux ces statistiques, dernier refuge de la fantaisie traquée par l'administration, où un chiffre exigé dans les vingt-quatre heures par un ministre, établi avec hâte, mais précision, par un expéditionnaire, arrondi par un titulaire qui en tient pour l'arrondissement, reprécisé au hasard par un chef d'esprit politique, pour qui les chiffres ronds n'inspirent pas confiance, arrondi de nouveau, mais à un degré supérieur, par un supérieur homme du monde pour qui des chiffres précis ont quelque puérilité, évolue étrangement suivant que les degrés de la hiérarchie sont arrondissementiers ou en tiennent pour la représentation des minorités.

Mais j'avais la fortune de pouvoir tenir en main, au moins un instant, *tous* les objets de ma statistique : les livres. Il semblait donc que je n'avais qu'à compter un à un, ce qui semble fastidieux, mais sans difficulté spéciale. Je me trompais ; il y a bien des sortes de livres ; les uns parviennent au dépôt légal presque tous, et on peut, par les catalogues, contrôler les manques, mais ils parviennent mêlés aux autres dont il les faut absolument distinguer, car de ces autres aucun contrôle n'est possible, et le nombre qu'on en peut donner n'a pas la moindre réalité.

Or des travaux de premier ordre viennent d'être publiés sur la statistique mondiale des imprimés. Hélas! ce travail préparatoire de

(1) Suite aux articles parus dans le *Mercure de France : la Production française et le Dépôt légal en 1908* (n° du 1er mars 1909, et *la Production de l'imprimerie française en 1909* (n° 307, 1er avril 1910). — Voir aussi les 2 vol. de *Bibliothèques, essai sur le développement des bibliothèques publiques et de la librairie dans les deux mondes*, 1908-1909. (tome I, 286 et passim ; tome II, livre III : *Devant l'invasion des livres: Le Grand Cimetière des livres. Le Dépôt légal*, etc.)

définition n'y a pas été fait pour la France, et les totaux obtenus prouvent jusqu'à l'évidence qu'ils n'ont pas été faits non plus pour les autres pays. L'intérêt de ces études reste très grand : et avant d'observer un petit fait vrai, la science fait toujours de vastes hypothèses. Il n'en est pas moins vrai que pour la France on parle de 12.000, de 18.000 livres nouveaux par an. Or, je ne suis pas encore, cette année-ci, parvenu à l'exactitude absolue, mais, serrant de plus en plus près la réalité, précisant bien ce dont je parle, et ne parlant que de ce qui est précisable, je puis affirmer que la production de livres nouveaux, en France, est comprise entre 5.000 et 5.500.

§

Voilà, me dira-t-on, un beau résultat de semaines d'abrutissement. Suis-je vraiment l'homme de lettres qui sait le mieux l'heure qu'il est ?

Ce n'est pas sans intérêt. Une curiosité, certes. Mais cette année a vu disparaître de vieilles et bonnes maisons d'édition françaises (1), et de jeunes dont l'activité donnait de l'espoir. Le commerce des libraires baisse ou se transforme. Et les auteurs, lesquels trouvent à se faire éditer ? Sur quelle branche la concurrence se porte-t-elle ? Ne pourrait-on couper court à tant de bavardages, d'enquêtes sur la crise de ceci ou de cela, sur l'âme du monsieur qui lit en omnibus ou l'influence de la culture latine sur la métallurgie et le vaudeville, en se donnant le mal de chercher quelques chiffres précis ?

(1) Quelques maisons d'édition sont constituées en sociétés anonymes et les bilans sont publiés. Citons :

Société des *Annales politiques et littéraires*, au capital de 2.200.000 fr. Les actions ont valu en 1910 de 650 à 740. Dividende : 35 francs. Bénéfices nets : 1907 : 207.000, 1908 : 215.000, 1909 : 490. 000, 1910 : 428.000. Réserves et amortissements : 1910, 230.000 francs.

Didot-Bottin (actions dédoublées). Bénéfices nets de 1908 à 1911 : 2.853.000, 2.003.000, 2.185.000, 2.307.000 francs.

Société d'éditions littéraires et artistiques (Ollendorff). Capital, 2 millions. Pas de cours en 1911. Dividende de 9 fr. en 1906, de 5 fr. en 1907, 1908, 1909, nul en 1910 et 1911. Bénéfices de 114.000, 106.000, 101.000, 110.000 de 1906 à 1909, perte de 182.000 en 1910, 30.108 en 1911, mais amortissements de 415.000 et 182.000 ces deux dernières années.

Mercure de France. Dividende maintenu à 7 fr. par action de 100 fr., malgré augmentation régulière des bénéfices.

Soc. d'imprimerie et librairie administratives et des chemins de fer. Capital de 2.364.500fr. Dividende de 7,50 depuis 2 ans. Bénéfices nets de 185.000, 363.000, 272.000 fr. en 1908-1910.

Imprimerie Chaix. Capital, 3 millions. Bénéfices nets en croissance de 1.071.212 à 1.295.000, de 1906 à 1910. Dividende porté de 55 à 60 francs.

Librairies-Imprimeries réunies (Quantin, Motteroz et Martinet). Capital de 6 millions réduit à 3. Dividendes 1906-1911 : 11, 12,50. 12,50, 13, 13, 14 francs.

Maison Alfred Mame à Tours. Capital 4.340.000fr. Bénéfices nets de 1906 à 1911 : 233.000, 266.000, 228.000, 315.000, 345.000, 351.000. Dividende de 14. 72. 19.40, 10.50 et 14.88 depuis 1909. Amortissements et réserves portés à 150.000 francs.

Journaux. Dividendes en 1910 : du *Figaro*, 30 francs au lieu de 27,50 ; du *Temps*, 30 francs, stationnaire ; du *Petit Journal*, 25 fr. au lieu de 24 ; du *Petit Parisien*, 31 au lieu de 30 en 1909 et de 60 en 1908, avant le dédoublement des titres.

Hélas ! un autre point de vue doit nous préoccuper. On sait que la France reste le pays du bon goût. Or ce bon goût se porte sur des livres étrangers. On sait que la France, pour s'assurer une élite, se restreint. On faisait trop d'enfants... on faisait trop de livres...

Tout de même, que l'Angleterre, l'Allemagne impriment nos livres, et travaillent — pour les livres — à notre place, il y a là de quoi réfléchir. La France, depuis quinze ans, édite le même nombre de livres. La production anglaise, inférieure en 1901, doit être à peu près double de celle de la France aujourd'hui. Cela vaut-il pas d'être compté exactement ?

L'étranger imprime du français, mieux parfois que les Français.

Si le livre français diminue, qu'adviendra-t-il de la langue française ?

Autre chose : une commission nommée par le ministre de l'Instruction publique étudie en ce moment la situation de la Bibliothèque Nationale. Il y a différentes choses pour lesquelles il serait bon de savoir ce que la production française apporte. Les données que l'on a sont-elles bien sûres ? Ainsi l'on dit que le Catalogue général sera fini bientôt, vers 1950. On dit : la Bibliothèque manque de place, car, on l'affirme dans des rapports officiels, la production va croissant... On dit que le Dépôt légal apportant les livres gratis, la Bibliothèque Nationale n'a pas besoin d'argent. On dit surtout que la nouvelle Salle publique, qui sera bientôt finie, et qui ne sera peut-être pas une Salle publique, car il y a d'autres projets en l'air, ne pourrait être fournie de livres sans des sommes fabuleuses, et que le public qui y vient ne mérite pas de telles dépenses.

Enfin, avec le public débordant, les collections de la Nationale s'usent vite. Si, comme on le propose, la salle publique supprimée, l'unique salle de travail, agrandie, est éclairée le soir, la Nationale ne peut plus compter comme Bibliothèque de conservation. Alors ne serait-il pas souhaitable que la production française — toute, y compris la Suisse, la Belgique, le Canada ! — soit déposée quelque part, ailleurs que dans le centre de Paris, pour être bien sûr qu'on en garderait un exemplaire, moins exposé à l'incendie et surtout à la dévastation par simple usage !

Est-ce que cela coûterait très cher ?

Eh bien ! cinq mille volumes, est-ce cher ?

Pour les périodiques, il faudrait, certes, une plus grosse somme. On les reçoit d'ailleurs gratuitement. Un périodique doit jusqu'à six dépôts divers ! Mais pour les livres « livres », la production française, l'amas immense des livres, l' « Avalanche », dit M. Charles Morice, le dépôt légal, impôt inique sur un commerce « tout comme un autre », celui de l'édition, — le dépôt légal, ses corvées de l'impri-

meur, ses bureaux au ministère, ses services de réclamations — ça ne fait pas en tout vingt mille francs : cinq mille volumes, dont une moitié bien inutiles! Il n'y en a pas beaucoup qui valent 4 francs prix fort.

§

Le nombre des livres nouveaux comptés par moi en 1911 à la Bibliothèque Nationale est de **5.116** exactement : 1.246 pour les envois de Paris, 3.870 pour la province. Il était plus grand de quelques centaines les deux années précédentes, mais je ne puis le donner avec autant de précision ; ils ne furent pas comptés un à un.

Avant tout il convient de préciser la sorte dont je parle.

J'entends par livre un ouvrage imprimé, formant au moins 48 pages, ou ayant un caractère unique, tel qu'une pièce de théâtre, n'eût-elle qu'un acte, et ne rentrant pas dans ce qu'on nomme les *périodiques* même annuels, ou à périodicité indéterminée, tels que les Congrès, palmarès, concours, etc. J'étends cette exclusion aux écrits spéciaux : publications officielles et administratives même non périodiques, tels que règlements et rapports, et publications émanant des sociétés, universités et académies, les thèses notamment (distinction subtile, mais utile, voyez plus loin). J'entends par *nouveau* une composition nouvelle du texte, ou de la plus grande partie du texte, excluant avant tout les retirages et tirages à part non remis en page, car ce serait les compter deux fois, une fois en livre, une fois en périodique, n'acceptant que les éditions réellement revues et augmentées. Et si en général cette distinction est aisée quand on a le livre en main, il est des cas — livres classiques, livres de piété, romans de distributions de prix, etc. — où l'erreur est inévitable, et je ne puis qu'espérer en avoir commis autant dans un sens que dans l'autre. Une autre année j'essaierai de faire un compte à part de ces ouvrages douteux.

Les publications excellentes de M. Le Soudier signalent 6.700 volumes en 1911. En plus des 5.116 ouvrages nouveaux, je trouve 2.530 retirages dits rééditions. Nous sommes à peu près d'accord.

Le Bulletin de la Bibliothèque Nationale, qui, dirigé avec le plus grand zèle par M. Vidier, est le meilleur document actuel sur la production française, signale des chiffres tout autres ; c'est qu'il contient des brochures et tirages à part en très grand nombre, des mandements épiscopaux, etc.

Les registres du Dépôt légal ont compté 15.421 numéros.

Voici de quoi se composent ces numéros :

Seine, 1911 : 5.160 numéros dont :	Volumes nouveaux.....	1.246
	Périodiques indéterminés ou annuels.....	119

Actes de sociétés, ass. gén., statuts, etc	627
Brochures diverses, tirages à part	434
Retirages, thèses, vol. spéciaux	461
Catalogues commerciaux	115
Publications officielles et administratives (Budget, etc.)	298
Affiches	72
Scénarios cinematographiques	1.188

Province :	1910	1911
Total des numéros de volumes	10.755	10.261
— affiches	11.560	2.067
Répartition des volumes :		
Nouveautés	env. 4.000	3.870
— Retirages, thèses, vol. spéciaux	env. 2.000	2.069

— Divers (environ 400 volumes administratifs, 400 volumes annuels : congrès, palmarès, rapports, etc., 800 publications de sociétés : livrets, statuts, rapports, assemblées. 300 à 600 almanachs, 150 catalogues, quelques centaines d'objets variés, portraits, cartes, marques de fabriques, chansons, productions de déments, et autres dépôts bizarres, enfin les brochures : extraits de revues, discours, mandements, circulaires, notices, etc.).

J'ai donné pour l'année 1909 un détail très complet des différentes rubriques. Je ne vois pas de changement qui vaille la peine de recompter en 1910 et 1911. Je me bornerai donc à donner sur quelques sections des chiffres précis, mais qui, pris sur les listes du Bulletin que publie la Nationale, comprennent ensemble volumes et brochures.

Dans la Médecine et l'Histoire de France, plus de la moitié n'est que brochures.

La « Bibliographie de la France », elle, compte le dépôt à peu près tel qu'il se présente, n'exceptant que les affiches, les scénarios de cinéma et les annuaires. On comparera les totaux. Le *Bulletin*, qui a les moindres chiffres, contient *en plus* les dons et la musique.

Totaux de la Bibliographie de la France :

1881 : 12.766 — 1886 : 12.831 — 1891 : 14.192 — 1896 : 12.137 — 1905 : 12.416 — 1906 : 10.898 — 1907 : 10.785 — 1908 : 11.073.

	Bibl. de la France.	Dépot légal.	Bulletin de la B. N.
1909	13.185	17.010	11.812
1910	12.615	17.730	11.075
1911	11.652	15.421	11.253

Répartition, livres et brochures (Catalogues de la Bibliothèque Nationale).

		Inscriptions nouvelle.	Suites.
		—	—
Histoire de France..	1.906	3.179	2.797
	1.907	3.079	3.387

		Inscriptions nouvelles	Suites.
Histoire de France..	1908	3.444	3.752
	1909	3.070	1.994
	1910	2.815	2.380
	1911	2.639	2.165
Médecine.....	1909	952	
	1910	1.096	648
	1911	943	681

Pour ces deux grandes sections, rééditions et retirages sont comptés comme suites. Les retirages sont exclus des totaux ci-dessous :

Droit : 1910 : 519 ; *1911 :* 627.
Sociologie : 1910 : 327 ; *1911 :* 196.
Romans : 1910 : 780 ; *1911 :* 768.
Poésie : 1910 : 385 ; *1911 :* 384.

Musique. Dans les totaux du *Bulletin*, ci-dessus, la musique entre pour 719 en 1910 pour 831 nos en 1911.

Elle est au contraire comptée à part dans la *Bibliographie* et le *Dépôt légal*. Les totaux de la *Bibliographie*, qui étaient de 5.642 en 1880, 6.143 en 1890, 6.635 en 1900, sont, pour les années 1905 à 1911 : 6.711, 6.866, 10.220 (dépôt en bloc de publications antérieures), 8.436, 7.035, 5.767, 4.848. Cette baisse n'est pas aussi effrayante qu'il semble. Les nos du dépôt légal portent 6.010 pour 1911. L'année se coupe à un autre point. Mais la baisse est indéniable.

Nous avons donné pour 1909 un détail de ces amas de romances, chansons de café-concert, danses, adaptations pour musique militaire, etc.

La proportion reste sensiblement la même : environ 500 partitions, adaptations ou recueils, qui indiquent un chiffre moyen de l'édition musicale française. Environ un millier de morceaux détachés, romances piano et chant, morceaux pour instruments divers, qui peuvent compter encore pour de la musique, mais les a-t-on toutes ? Plus d'un millier de danses pour piano, presque autant d'airs variés pour musique militaire, et 3.000 chansons de café-concert. Ajoutons qu'aucun contrôle ne permet de savoir si ces 3.000 chansons (tirées souvent à 50 exemplaires seulement) et ces petites machines de piano sont bien nouvelles et si l'on a tout ou partie de ce qui se publie.

Malgré l'aléa de ces chiffres, on voit qu'il n'y a pas augmentation de la production musicale française. Tout au plus pour la mandoline...

Cependant la musique est enseignée, elle ne l'était guère il y a vingt ans. Le nombre des pianos s'est multiplié. Celui des critiques et je crois qu'on dit : musicographes, prend des proportions épidémiques. Mais on ne crée pas davantage.

J'ai interviewé à ce sujet, il y a quelques années, Mme veuve Pugno, qui est installée au coin du pont des Arts, vieille tradition française, comme sa voisine l'Académie. Elle a de belles pommettes rouges dont on raffolerait si elles étaient de Franz Hals, et vend de la musique depuis un demi-siècle. Je lui dois de connaître Lulli.

— Ils ne veulent plus, m'a-t-elle dit, que du Litolff et du Peters.

— DANS LE MONDE, DEPUIS 1436.

Une statistique, nationale des imprimés présente, on le voit, des difficultés réelles et, si l'on ne se borne pas, insurmontables.

Or un effort énorme vient d'être tenté pour obtenir une statistique non pas nationale, mais mondiale. M Iwinski vient de publier le rapport qu'il présenta au Congrès de bibliographie de Bruxelles en 1910. C'est la première grande tentative d'évaluation de la masse imprimée, livres et périodiques. Elle fait suite à d'autres travaux, notamment ceux de M. Otlet, qui émanent aussi de cet *Institut international de bibliographie* dont les efforts gigantesques jettent les premiers fondements de la science du livre.

Je viens de lire avec admiration ces tableaux qui nous donnent pour tous pays, et depuis Gutenberg, des chiffres de production. Il fallait qu'un homme eût le courage d'entreprendre de tels ensembles pour qu'on voie d'un coup d'œil l'étendue de la tâche. Vaste esquisse, hypothèse, sorte de cosmogonie qui permet de concevoir un ordre de phénomènes, d'adopter une méthode et de répartir le travail.

Avec M. Iwinski, nous assistons à la croissance de l'arbre d'Imprimerie depuis le bourgeon de 1436.

Or dès la première période, la plus facile peut-être, celle des incunables, 1436-1500, la statistique balbutie. On était sûr il y a cent ans qu'il n'y avait guère que 13.000 incunables. Hain en 1837 en compte 16.299. Copinger en signale 22.918. Et l'on nous donne aujourd'hui 30.742 comme étant la production totale d'imprimés en l'an 1500.

Le chiffre de la période de 1500-1536 est fixé à 43.776 par un calcul de probabilités. Des suppositions ingenieuses nous mènent de cinquante en cinquante ans à un chiffre de 6.078 par an en 1600, soit 272.790 pour le total des livres existants à cette date. On suppose 13.368 par an en 1700 et il y aurait eu dans le monde alors 1.245.090 volumes. En 1800, nous trouvons un total de 2.282.286 volumes, mais l'on a hâte d'arriver à 1822 où l'on croit avoir quelques données sérieuses. Bref, en 1900, il aurait suffi de lire 8.982.813 volumes pour avoir tout lu, et en 1908, 10.378.365. En organisant sa vie comme M. Mazel nous le conseille dans *Ce qu'il faut lire dans sa vie* et en lisant un livre par jour, ce qui est la moyenne d'une Anglaise abonnée à un cabinet de lecture, il suffirait de vivre 30.000 ans environ pour être au courant. Alors la production mondiale, aujourd'hui évaluée à 190.000 volumes par an, n'ayant pas cessé de croître en progression geométrique depuis l'année où l'on commença, il faudrait recommencer. Pourquoi cette fable n'a-t-elle pas été racontée plus tôt, quand la Bibliothèque Nationale entreprit son Catalogue !

L'auteur de ces calculs ne se fait aucune illusion sur leur exacti-

tude. Loin de croître avec l'accroissement des imprimés, l'exactitude de leur statistique diminue. Le nombre d'incunables — sur lequel on s'est trompé de moitié — est plus près d'être connu que le nombre d'*imprimés* contemporains. Ils sont trop !

Mais ceux qui raillent ces évaluations oublient que l'histoire, la géographie, les sciences exactes mêmes ont connu ces périodes de balbutiement. L'évaluation de la librairie mondiale est semblable à ces cartes du monde connu des anciens, d'après Strabon, ou à ces Portulans du xv^e^ siècle, où l'on imagine des indiens et des oasis par de là les mers inconnues. Il fallait cela pour découvrir le monde. Il n'y a pas d'autre moyen de faire une carte que de l'imaginer. On invente un point, et on le vérifie, et peu à peu les points vérifiés sont si proches qu'ils se confondent avec la ligne qui les unit.

Voici quelques chiffres de la production annuelle par pays.

	Vers 1822	1887	1898	1908
	—	—	—	—
Allemagne.....	4.375	15.972	23.000	30.317
France.....	3.150	12.901	14.781	8.799
Angleterre.....	1.000	5.686	7.516	9.821
Italie.....	.....	11.161	9.670	6.918
Etats-Unis.....	120	4.432	4.886	9.821
Indes.....	.....	7.568	8.000	.....
Suisse.....	.....	1.045	3.500	7.884
Japon.....	.....	7.334	20.824	36.046
Russie.....	333	7.366	11.548	23.852

On voit que le Japon viendrait en tête. Au Japon, le ministère de de l'Intérieur donne ce chiffre. Les pays qui viendraient après, en 1908, seraient : Danemark avec 3.580. — Pays-Bas, 3.258. — Belgique, 2.763. — Pologne russe, 2.317. — Espagne, 2.273. — Roumanie, 1.739. — Hongrie, 1.600. — Bohême, 1.517. — Suède, 1.474. — Autriche, 1.465. — Bulgarie, 1.209. — Turquie, 924. — Argentine, 899. — Norvège, 682. — Canada, 450. — Chili, 385. — Finlande, 284. — Serbie, 258, etc., jusqu'a la Grèce, 53.

Au total, 169.657 volumes.

Chiffre trop faible, dit M. Iwinski, qui se désole de n'avoir pas tous les pays. — Certes, la Chine, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la Perse, Java, le Cap, impriment bien quelques milliers de plus!

Je crois ce chiffre beaucoup trop fort s'il ne doit compter que de vrais livres nouveaux. On a remarqué déjà que les livres autrichiens figuraient aussi à l'Allemagne. Ce n'est qu'un cas insignifiant de l'erreur générale qui ne spécifie pas suffisamment ce qu'est un livre.

D'après un tableau évidemment bien vague qui donne la production mondiale de 1822 à 1887 (de 19.571 volumes à 100.000), je calcule cependant que, vers 1822, l'augmentation annuelle aurait été de

5,2 o/o et qu'elle ne serait plus que de 4 o o. Petit tassement, très hypothétique pour le monde, certain pour la France.

Mais pour l'Angleterre, qui, dans les tableaux ci-dessus, vient en mauvais rang, la *Publisher's Circular* nous donne des chiffres qui semblent beaucoup plus sérieux que les autres et séparent les rééditions. Or la production n'a cessé de croître depuis 1901 (total 6.044) jusqu'à 1911 (10.914), soit 4.955 volumes nouveaux et 1.089 rééditions en 1901, 6.985 livres nouveaux et 1.618 rééditions en 1906, 8.530 livres nouveaux et 2.384 rééditions en 1911. Progression absolument régulière, qui double presque en onze ans.

Une série de tableaux très intéressants est celle de la répartition par matières. Ici aussi, difficultés sans nombre. Tantôt, une thèse obligatoire charge sans raison le droit, la médecine. Telle section n'est que brochures, telle autre n'a que de vrais volumes. Essayons de réunir quelques points où il y a un semblant de concordance entre les pourcentages divers.

Pour cent	Allemagne	Angleterre	France	Etats-Unis
Théologie	9.9	8.9	7.1	7.8
Droit, jurisprudence	12.9	.8	10.3	7.4
Economie, politique, commerce	....	7.9		
Belles-lettres	6.2	3.7	21.4	6.8
— Romans		20..		18.8
— Poésie et théâtre.		5.1		6.5
Médecine	5.9	3.3	12.0	3.9
Histoire	4.7	8.1	15.8	9.1
Géographie	4.9	3.5	2.6	4.2
Philologie	6.5			

Si l'on pouvait arriver à quelque précision, on aurait là un document humain de premier ordre. Il est curieux de voir que le roman allemand n'entre pas en compte, et que seule l'Allemagne admet la philologie qui s'éparpille chez nous autrement. L'Institut de Bruxelles s'efforce d'unifier les méthodes, mais ne peut espérer briser les habitudes de pensées nationales. Les réalités des livres ne se présentent pas de même au classement. La classification décimale n'a pas la *Philologie* allemande ni les *Sciences naturelles* françaises comme groupement spécial. Il y a certes des sections nettes : poésie, théâtre, romans, dont on devrait avoir partout un compte exact. Mais espérer compter toute la production, mêler aux livres proprement dits les circulaires, prospectus, tarifs, avis, rapports, règlements, mandements, faire-parts, *ordo*, horaires, extraits, plans d'études scolaires, conditions d'examen, notices et paperasses de toutes sortes, croire ranger toutes ces pièces, dont aucune série, certes, n'est sans

un intérêt spécial, dans 4 et non 5 classes : *originale*, *traduite*, *1re édition*, *réimpression*, espérer compter, dis-je, toutes ces brochures dont la statistique dira qu'on en dépose cinq ou dix mille en France, alors que rien ne peut nous apprendre s'il n'en existe pas cent mille, — de tels programmes préparent des statistiques de fantaisie. Les administrations savent répondre aux questionnaires officiels trop exigeants.

Aucun pays n'est en mesure de répondre aux tableaux proposés par le Congrès, sinon peut-être la République de Saint-Marin, où tout se sait. Je ne puis discuter d'autres pays que la France, mais je pense bien que c'est la même chose partout. Or voici :

Il faut bien se garder, tout d'abord, d'une conclusion relative à une seule année. La coupure d'une année à l'autre, dans le Dépôt légal comme dans tout autre source est arbitraire ; certains envois sont mensuels, quelques-uns trimestriels ; il y a même des envois de grosses masses régularisant d'anciens retards accidentels. La Musique saute de 6.866 à 10.220 sans autre raison en 1907.

J'ai compté exactement le nombre de volumes que j'excluais du total des livres nouveaux. Il monte à 2.069. J'y fais rentrer les thèses. Le dépôt légal ne fournit pas le dixième des thèses imprimées. Tantôt elles sont déposées comme volume isolé, avec un titre nouveau, tantôt elles ne le sont pas du tout, le dépôt aux universités remplaçant le dépôt légal. Ce total de 2.069 comprend 327 volumes — livres de piété et d'enseignement — venus d'Indre-et-Loire, 110 (enseignement religieux) du Rhône, 201 classiques et réimpressions de Seine-et-Oise, 192 de Seine-et-Marne. Ajoutons un cent de livres militaires de laHaute-Vienne, pour avoir tous les gros chiffres. C'est que dans ces départements de grandes imprimeries bien connues, existe un service régulier de dépôt. Tire-t-on aujourd'hui 40.000 exemplaires d'un livre, demain 5.000, et après-demain 5,000, sans doute seront déposées la 1re, la 41e et la 46e *édition*, alors que nous n'en aurions qu'une si on avait tiré à 50.000 le même jour, et 46 — les collections de *centaines* de retirages ne sont pas rares à la Nationale — si l'on avait observé la loi, l'absurde loi ! Ces détails sont mesquins, mais puisqu'on fait des travaux énormes de statistique des livres, il faut bien savoir quelles sortes d'objets l'on compte ! Or on dit que la production française est de 12.000. Non ! Cette production comprend des livres nouveaux, de l'espèce ordinaire, commerciale, et il n'y en a pas, il n'y en a jamais eu 6.000 par an, et des livres divers, qui comptent là pour 6.000. Eh ! bien, ces livres-là, il y en a peut-être 20, peut-être 40.000, on ne peut savoir !

Des livres passons aux brochures. Mais où commence, où finit la brochure ? J'ai pu spécifier 1.200 actes émanant des sociétés diverses (statuts, assemblées générales, etc.). Ce chiffre ne signifie rien. J'ai

compté 607 almanachs pour 86 départements. Là-dessus celui de l'Ain en a 221 à lui tout seul (un seul n° du dépôt). Et les autres ? On voit 500 périodiques : bulletins annuels, distributions de prix, concours agricoles, comptes-rendus, etc., autant de publications officielles (budgets, rapports, assemblées locales, etc.), Voilà un millier de publications *livres* que le dépôt administratif, les dons, le dépôt d'office, le dépôt dans la série *périodiques*, etc. portent déjà à plus du double. Malgré ce complément les collections de la Nationale sont incomplètes : on n'est pas sûr d'y trouver tous les palmarès des pensionnats de France. Les vides de la série administrative sont infiniment regrettables, mais les imprimeries officielles ne se croient pas tenues au dépôt et tant qu'il n'existera pas une bibliographie annuelle, un officiel des publications officielles, le contrôle sera nul, même pour les publications officielles !

En indiquant, en dehors des chiffres de livres nouveaux et des périodiques auxquels on peut s'abonner, des totaux de ce que l'on connaît de brochures, d'affiches, d'actes de société, je n'ai pas d'autre intention que de rappeler que cela existe, et que cela ne rentre pas dans le compte que je fais.

Je ne crois pas qu'on puisse faire mieux ailleurs. Avec son dépôt légal si mal organisé, la France est encore privilegiée. On y sait qu'il y a des choses qu'on ne sait pas. En se bornant, on peut arriver à des chiffres ayant un sens, on peut arriver, un jour, même internationalement, à un 10 o/o d'erreurs. Cela est intéressant pour le commerce de librairie, les rapports internationaux, la constitution de répertoires bibliographiques, la publication de catalogues, la formation de bibliothèques. Cela est très utile, important, et devrait être fait régulièrement.

C'est pour avoir étendu aux tirages à part, rééditions, etc., leur ambition que le Catalogue de la Nationale ne peut être fini, que les recherches y sont si longues, et que les statistiques ne sont pas prises au sérieux et ne méritent pas de l'être, et que le beau travail de M. Iwinski est infiniment curieux et peut faire réfléchir comme ferait un poème, mais n'a pas de conclusion pratique.

Je ne saurais trop engager ceux qui comprennent l'utilité d'avoir enfin une évaluation de la masse imprimée, à obtenir que trois ans de suite seulement sur dix (afin d'éviter les erreurs de coupure) on tienne un compte exact, dans chaque pays, des livres nouveaux, sans tenir compte des brochures. Rien que cela ! On aborderait ensuite les périodiques et leur morcellement en articles et brochures. Mais il est nécessaire d'avoir les livres entre les mains. Tous les travaux sur fiches, registres et catalogues doivent être écartés tant qu'on n'a pas une fois tâté les réalités.

Au surplus, dans le domaine hypothétique, qui est l'état actuel,

on ne peut rien faire de plus complet, et dans l'ensemble de plus plausible que le travail que j'ai sous les yeux. Il remplace tous les travaux antérieurs, et n'a pas à être refait avant longtemps. Sur ce programme, on peut se mettre au travail.

III. — LIVRES ET PÉRIODIQUES

Aussi bien le livre est-il la forme définitive dans laquelle doit se couler l'effort de l'homme pour s'exprimer?

Il en est du livre comme du *tableau*. Beaucoup de peintres croient encore qu'ils ne sont pas peintres s'ils ne font pas de tableaux. Il est cependant probable qu'on s'étonnera un jour de cette étrange habitude d'accrocher aux murs des panneaux encadrés. On la trouve antihygiénique, de là à la trouver anti-esthétique il n'y a qu'un pas. De fait elle correspond à une période demi-nomade, l'ère *déménageuse* de l'humanité, celle où l'on transportait ses meubles et objets précieux d'un logis à un autre. Les mœurs nouvelles ne s'en encombrent pas. Pas plus que de livres.

On fait encore de beaux livres, et on en fera. Mais l'élément *livre* a déjà disparu à peu près complètement de la science, dont les progrès sont signalés par des périodiques spéciaux. Le livre n'y est qu'une adaptation, une vulgarisation, et on le laisse aux écoliers.

En est-il autrement des livres d'art? La plupart des livres chers ne sont aujourd'hui que des recueils de *simili*, et ce mot seul les rejette de l'art. Un trucage supplémentaire peut les mettre à 100 francs pièce, ils perdront toute valeur dès qu'un procédé meilleur reproduira mieux qu'eux. Si l'on écarte ce faux luxe, on arrive à compter si peu d'éditions dont la beauté typographique vaille par elle-même que cela n'a plus ombre d'importance sociale : on peut compter comme commerce quelques cas de reconstitution ou fabrication de pièces curieuses pour collectionneurs. Le commerce des hallebardes et des armes damasquinées est plus prospère. Je parle du moins de la France, car de beaux livres sont encore imprimés en Angleterre, en Suède, en Italie. Et ce que je dis là ne concerne en rien l'art du livre, du très beau livre exceptionnel.

Il faut donc bien se rendre compte que le livre n'est plus qu'une toute petite chose dans la production moderne. En regard de 5.000 livres nouveaux en France, on trouve plus de 10.000 publications mensuelles ou hebdomadaires, formant plus de 500.000 nos, ou annuellement plus de dix mille volumes, dont on peut dire que la moitié sont plus *importants* à tout point de vue que les *livres*. A ces revues et bulletins, il faut ajouter 3 à 400 journaux, 4 à 5.000 bulletins paroissiaux et autres séries analogues. Nous avons compté un total de 15.914 titres et 692.000 nos en 1909. Il n'y a pas aug-

mentation, d'après le nombre de camions qui furent nécessaires au transport en 1911.

Ces chiffres n'effraient que ceux qui, n'ayant jamais lu une statistique, sont étonnés de voir qu'ils ont mangé tant d'œufs, moutons et cochons entiers, et bu tant de tonneaux au cours de leur vie. Le nombre des périodiques allemands est plus que double, et il y a augmentation annuelle, comme pour les livres.

Et comme pour bien d'autres choses.

IV. — EXPANSION. — RESTRICTION

La production française de *livres* n'augmente pas. Elle reste stationnaire depuis plus de vingt ans, et marque plutôt un recul.

Mais je parle du nombre de livres et non de leur tirage. Celui-ci a augmenté beaucoup, on n'en doute pas. Les tirages de 40.000 sont nombreux sur les bulletins de déclarations au dépôt légal. Il n'y a pas utilité à les additionner, car seuls les premiers tirages sont déclarés, et bien irrégulièrement. Un chiffre précis ne pourrait être obtenu que par un syndicat d'écrivains, mais la Société d'encensement et distribution de prix mutuels qui s'intitule *Société des gens de lettres* ne s'intéresse pas à cela. La déclaration de tirage seule pourrait mettre de l'honnêteté dans le contrat d'édition. Et la réorganisation du dépôt légal ne devrait-elle pas être un *copyright* français, dans l'intérêt de l'Etat, des gens de lettres, des bibliothèques, des éditeurs? Aucune entente n'a été possible jusqu'ici.

La perfection des moyens de reproduction mécanique, linotypie, monotypie, etc., n'a donc point servi la production littéraire, au contraire. Elle a drainé au profit de grosses raisons sociales, de productions lancées à grand renfort de réclame, la concurrence des petits producteurs. Mort aux petits magasins! L'œuvre littéraire individuelle fait place à l'entreprise organisée.

Je n'aborde pas, du moins cette fois, les périodiques. Sans nul doute, ils modifient la question. Faute de données précises actuellement, je ne puis que rappeler leur existence, et il semble d'ailleurs que le même phénomène d'accaparement se produise pour eux.

Il serait absurde de conclure de cette stagnation qu'on ne lit pas ou qu'on lit moins. Je ne sais pas si on lit quatre fois ou vingt fois plus qu'il y a vingt ans, mais l'annonce seule des tirages indique qu'*on lit beaucoup plus*. Toutes les banalités dites sur l'influence des sports, la bicyclette et l'auto empêchant de lire, et qui faisaient croire à Mendès vieilli que les femmes ne le lisaient plus parce qu'elles se levaient plus matin, sont des idées de gens qui prennent leurs chiffres dans l'air du temps. Le tirage total des romans a certainement plus que doublé.

Ce qui se restreint, c'est le choix des livres qu'on a à lire.

Et il est certain aussi que le nombre des poètes augmente. Que le nombre des romanciers et des romancières augmente.

Ce qui se restreint, c'est le nombre des poètes et auteurs qui ont chance d'être lus.

Et il ne sert à rien qu'il en coûte 1.000 francs au lieu de 1.050 pour établir un livre, si, pour le faire lire, alors qu'un écho de 50 francs suffisait jadis à une petite vente payant les frais, on risque, faute de grand lancement, de ne pas vendre la douzaine. L'exploitation intense de la notoriété, l'impôt que les annonciers prélèvent sur la gloire diminuent les occasions de gloire.

Je plains peu les éditeurs, qui, par des éditions laides à prix élevé, ont tenu hors du public des auteurs tels que Musset, Darwin, Chateaubriand accapareurs de vente 50 ans après leur mort, et encore aujourd'hui Leconte de l'Isle, Taine, Renan, — on en citerait de toute sorte et de toutes les maisons !

Beaucoup s'en réjouiront, notamment les critiques et personnes ayant prétention de tout lire, qui voudraient que la production humaine se limitât à leurs forces personnelles d'absorption.

Jadis M. de Wyzewa se plaignait que des livres nouveaux l'empêchassent de lire Homère. Aujourd'hui, M. Charles Morice se plaint de l'*avalanche*, voudrait instaurer le culte du livre presque unique, du beau livre où se concrète une âme humaine, et je veux bien crier avec cet apôtre : arrière ! médiocrités ! Place au vrai poète, fût-il unique !

Je songe seulement que si une critique parfaite, le bon goût organisé administrativement, les syndicats d'éditeurs fonctionnant comme des filtres ne distillaient au public que le poète unique, ce poète serait de la famille Rostand et non de celle d'Homère !

Des fleurs si rares, il les faut mettre en pot, avec un fil de fer, et la marque de la bonne maison. La fleur que l'avalanche fait pousser naturellement, — une seule parmi des milliers de graines gaspillées — a plus de grâce et tient mieux. Une rareté forcée peut venir de la stérilité. Dans l'abondance, elle exige des mérites spéciaux.

Il semble que la littérature se rapproche des conditions du théâtre, où un petit groupe d'auteurs, qui ne sont point toujours les auteurs de leurs pièces, accapare le marché, où 400 manuscrits, qu'on ne lit pas, s'offrent à tel directeur qui n'en peut jouer qu'un, mais où aucune œuvre d'art ne peut être produite aux conditions normales. Ceux qui croient connaître l'art dramatique français en regardant les affiches et en « allant au théâtre » s'en font une bien étrange idée.

On parle des « vingt romans écrits depuis Flaubert ». Ou des deux quatrains écrits depuis M. de Heredia. Les nègres d'Australie lavent quinze tonnes de sable pour trouver une pépite. Combien de livres

laverez-vous, Charles Morice apôtre, avant de retrouver une chanson de Verlaine!

Cette instruction répandue sur tous, ces centaines de milliers de livres de poète épelés aux petits, la Sorbonne même se mêlant à enseigner aux grands l'influence de Vachette et du Chat-Noir sur la renaissance idéaliste, et cette génération si odieusement privée de culture latine, qui réclame comme si nous lui avions tout pris, et découvre, ô jeunesse! que l'on *écrit* mal en Sorbonne, et le féminisme que j'allais oublier, la femme de lettres déchaînée, l' « avalanche » sur l'art de ce qui fut le beau sexe...— quoi! Tout cela ne fait pas quelques volumes de plus?

Rien. Chaque année édite ses deux ou trois cents volumes de vers, ses quatre ou cinq cents romans *nouveaux*, pas plus. Chaque année, semble-t-il, un peu moins.

Il y a toute chance que les bons ne sont pas là-dedans.

EUGÈNE MOREL.

MADAME DE SAUGE

PREMIÈRE PARTIE

I

Sans que j'aie jamais su exactement pourquoi, Gabriel Michaud m'a honoré pendant plusieurs années de ses visites. Je n'aurais pas songé à l'inviter.

Grand, mince, de mise correcte, bien qu'un peu râpé, il entrait avec une jovialité affectée et niaise, éclatant sans motif d'un gros rire saccadé et bégayant un peu pour m'appeler :

— Ce v... vieux B... Br... Brindosier.

Quand il avait pu déchiffrer à la manchette d'un journal, qu'il n'achetait pas, par économie, quelque actualité plus ou moins sensationnelle, il s'empressait de m'en parler, tout plein de l'importance qu'elle lui donnait. Après quoi il allait et venait dans l'atelier, curieux, flairant tout, ne s'intéressant à rien. Il finissait par s'asseoir et fumer une de mes cigarettes, le tout sans exiger que je m'occupasse de lui.

Mais le silence le satisfaisait mal.

Alors il se mettait à débiter l'une après l'autre toutes les *scies* du jour, qui étaient nombreuses, et ne s'arrêtait que lorsque je le faisais taire. Il ne le prenait pas mal, étant désireux de ne pas gêner. Au bout de quelque temps, il se levait, et, sans me détourner de mon travail, je le laissais partir avec un « Bonsoir, Michaud ! » qui lui suffisait. Il refermait soigneusement la porte en s'en allant, sans secousse et sans bruit.

Je l'avais connu au lycée, cancre humble et sans audaces, qui faisait tolérer son insuffisance et finit même, après plusieurs échecs, par passer bachelier et s'asseoir sur les bancs de l'Ecole de droit.

Il était de famille riche, et son père, vieux notaire tourangeau plein de finesse et d'à-propos, savait, dans les moments critiques, le soutenir par d'utiles démarches. De son côté, Gabriel remplaçait par une application hors de pair l'intelligence

qui lui manquait. Il avait dans le sang l'ordre, la prudence et la modération, en même temps qu'une certaine ruse naturelle, qui le portait à remplacer les réponses difficiles par les saccades d'un gros rire bon enfant.

Jamais il ne se laissait entraîner à rien qui pût lui coûter de l'argent ou l'engager pour l'avenir, et il poussait l'économie jusqu'à capitaliser 30 ou 40 o/o de sa modeste pension d'étudiant.

L'absolue gratuité de nos relations avait, je pense, quelque influence sur la fréquence de ses visites. Michaud pouvait se reposer chez moi, y fumer, s'y chauffer, parfois même prendre le thé, sans s'exposer à aucune dépense, puisque je n'entrais pas chez lui.

Pour moi, sa présence passait tellement inaperçue qu'un quart d'heure après son départ je ne me souvenais plus s'il était venu. Il n'apportait aucune idée et ne me rendait pas non plus le service de m'amener à m'exprimer moi-même : le voyant incapable de comprendre, je ne répondais en effet à ses questions que par des formules vides et banales, dont il se contentait parfaitement. En somme, c'était bien une espèce de parasite, mais le moins gênant et le moins coûteux des parasites que j'aie connus.

Il arriva pourtant cette chose extraordinaire que Gabriel Michaud, sans que je pusse le soupçonner d'avoir voulu me rendre service, me paya d'un seul coup, et au centuple, la petite dette qu'il avait contractée envers moi.

★

— Ha ! ha ! ha ! Ce v... vieux Brindosier !

J'accueillis Michaud sans même tourner la tête, car j'étais occupé à ébaucher la plus grande marine que j'aie jamais peinte. Je voulais, si par hasard je réussissais à me satisfaire, l'envoyer au prochain Salon.

Sur la toile encore nue, pourvue seulement d'un croquis, j'appliquais çà et là de larges touches de couleur, cherchant le ton dans lequel j'allais ébaucher mon travail.

A ma gauche, sur un second chevalet, j'avais disposé cinq études, rapportées l'année précédente de l'île d'Arz, dans le golfe du Morbihan : j'y comptais puiser les éléments de mon tableau.

Celle que j'avais placée au milieu en donnait dès à présent tout l'ensemble, car je ne me permettais pas de recomposer la nature : j'en prétendais faire le portrait. Un ciel de nuages amoncelés, fortement éclairés, troués de bleu. A gauche, un point sombre, le Trech de l'île aux Moines, et plus loin, vers le milieu, les puissantes verdures de la côte d'Arradon, Devant ce fond, la mer, le courant très bleu que suivaient, visibles à peine, les deux voiles rouges d'un Sinagot, entre les vases pâles, verdâtres, rayées d'un reflet d'argent. A droite au premier plan, une cale de granit où la lame se brisait, glauque, jaunâtre, écumeuse; tandis que derrière elle un promontoire avançait jusqu'au milieu du tableau ses roches noires, vieilles têtes mal arrondies émergeant à demi du sable ensoleillé et se perdant, là-bas, dans les goëmons de bitume et d'or.

Une seconde étude me fournissait des précisions sur la physionomie propre des pierres, dont j'aimais la sauvage étrangeté; une troisième, la barque échouée et les jeux de la vague qui devaient occuper le premier plan ; une autre encore des amoncellements de nuages ; la dernière, enfin, deux *l'île-d'Aresses* dont je voulais mettre la silhouette sur le rivage.

Fort absorbé dans mon travail, je ne faisais aucune attention à Michaud, et je ne remarquai pas s'il répétait ou non ses scies favorites :

> Quand un gendarme rit
> Dans la gendarmerie...

Ou bien :

> Au bout d'sept ans et d'mi passés,
> Son papa vint la retrouver...

Mais tout à coup, je m'aperçus qu'il parlait de gens et de choses sortant absolument du cercle étroit où il vivait enfermé : le théâtre Français, les amazones et les cavaliers du Bois, etc. Je m'arrêtai pour l'écouter.

Quand il eut fini de m'éblouir, il m'apprit que son notaire de père l'avait chargé d'assister, de piloter et de distraire deux clientes de son étude qui allaient se fixer à Paris. C'était un ordre, et Gabriel ne songeait pas à le discuter, sachant de vieille date combien maître Michaud s'entendait à augmenter la fortune dont il jouirait lui-même un jour, — non sans partage,

malheureusement. Mais la mission lui paraissait véritablement difficile.

Pour fréquenter des personnes jouissant d'une belle aisance et qui d'ailleurs le savaient riche, Gabriel se voyait obligé d'acheter des gants propres, de renouveler ses costumes trop usagés, d'apporter des bonbons quand on l'invitait au théâtre et de ne pas bouder devant un fiacre. Cela jetait dans son existence une perturbation complète, et bien que le notaire eût pris à sa charge la majeure partie des frais, il souffrait réellement de ne pouvoir, comme naguère, s'abstenir et économiser.

Mon camarade me jugeait frivole, et il avait conçu, dans son désarroi, le projet de me repasser les plus lourdes de ses corvées. Puisque son père semblait soucieux de distraire ses clientes, il remplirait son rôle en me présentant à elles ; et, d'autre part, quand je serais là, il pourrait en maintes occasions me céder le pas et s'esquiver. Il tâchait donc de me séduire, de m'entraîner ; mais je ne mettais à le suivre aucune bonne volonté.

Tout ce qui venait de Michaud me semblait imprégné de l'atmosphère de bêtise où je voyais s'agiter ce fantoche. Et puis, les détails que, rapprochant ses visites, il m'apportait au jour le jour, n'étaient pas faits pour remédier à ce manque initial d'intérêt.

Il s'agissait de deux femmes fort estimables et pas jeunes, qui venaient à Paris pour l'éducation des enfants de l'une d'elles. Celle-ci, M^me^ de Sauge, vivait séparée de son mari ; l'autre, sa sœur aînée, M^lle^ Lefèvre, était une vieille fille aux cheveux blancs. Elles possédaient à Azay-le-Rideau un très beau vignoble indivis, deux autres propriétés et certainement aussi une notable fortune mobilière, bien que M. de Sauge l'eût en partie gaspillée autrefois. Elles étaient apparentées à toutes les vieilles familles du pays...

En écoutant Michaud, dont tant d'éloquence augmentait le bégaiement, j'imaginais deux vieilles provinciales disgracieuses, laides et ridées, pleines de vanités locales, de vues mesquines et de préjugés, essentiellement réfractaires à tout ce qui faisait pour moi le charme de la vie. Ce n'était assurément pas chez elles que je retrouverais le délicat parfum d'élégance que j'allais respirer, de loin en loin, dans certaines maisons pari-

siennes. Avec leurs idées arriérées et leurs manières du cru, les tourangelles de Michaud ne pouvaient m'apporter que de l'ennui.

Aussi l'autre continuait-il à parler dans le vide. Il répétait à satiété que ses nouvelles amies étaient très d... distinguées, que Mme de Sauge me p... plairait sûrement ; mais j'avais trop bien compris l'intérêt qui le guidait pour tenir compte de pareils éloges, et je le laissais discourir sans plus l'écouter ni m'intéresser à son bavardage.

II

Ce jour-là, après une visite dans la plaine Monceau, je revenais à pied vers la rive gauche.

J'aime flâner, c'est-à-dire voir. Je me grise de lumière, de valeurs, de couleurs, de formes. Je prends un extrême plaisir à cette observation directe, matérielle, des gens et des choses, et j'ai l'impression qu'elle est toujours nouvelle.

Elle est rare, en effet. Dans la vie courante, nous nous contentons de constatations sommaires et remplaçons volontiers la vision de la nature par des poncifs déjà catalogués dans notre mémoire. Une rue? Voyez chaussée, trottoirs, devantures, passants. Un vieillard? Voyez rides, cheveux blancs, etc... Cela suffit souvent pour se tirer d'affaire, mais cela supprime toute la joie des yeux.

Aussi, quand j'ai le temps, je regarde à pleines prunelles. Je m'accorde des orgies de lumière colorée, et j'y goûte une volupté si visible qu'elle surprend et bien souvent blesse les objets de mon attention.

Ce fut cette fois une blonde aux yeux bleus, grande et belle, discrètement élégante, qui me frappa de loin par une extraordinaire harmonie de tons et de lignes. Aussitôt, je ne vis plus qu'elle.

Elle venait à ma rencontre, et, tout en suivant des yeux la grâce aisée de ses mouvements, je ralentis le pas pour que la vision fût moins brève. Peut-être même allais-je suivre un instant cette inconnue, entraîné hors de mon chemin par la joie de la contempler et d'édifier sur elle un rêve.

— Ha ! ha ! ha! Ce vieux Br... Brindosier !

Je m'aperçus soudain que Gabriel Michaud marchait à côté

de ma blonde. Il s'était arrêté et me présentait à elle à grand renfort de saccades joviales.

Avec la gêne d'un enfant pris en faute, je saluai respectueusement Mme de Sauge. Mais mon admiration, visible ou non, ne l'avait pas offensée, car elle me dit avec un joli sourire le plaisir qu'elle aurait à me recevoir chez elle.

Sa voix au timbre grave, étrangement velouté, éveilla tout au fond de mon être des cordes jusque-là muettes, et j'étais beaucoup plus ému que les circonstances ne semblaient le justifier quand je la vis s'éloigner avec le grand Michaud.

Il se tenait voûté et me semblait ridicule à côté d'elle.

★

Rue Duperré, au deuxième, une paysanne d'âge mûr, avenante et peu stylée, me fit entrer au salon : un de ces salons bourgeois, étriqués et pourtant solennels, comme on en a construit des milliers sous le second empire. Les meubles neufs, insignifiants, venaient tout droit du faubourg Saint-Antoine ; mais un vieux tableau, de petites dimensions, se détachait seul sur la nudité des murs : je m'approchai.

C'étaient deux claires figures d'anges, d'un modelé transparent et léger, qui découpaient leur grâce onduleuse sur un fond de verdure noirci par le temps. Elles avaient à un haut degré ce charme jeune, à la fois plein de rêve et de vérité, qui caractérise l'art florentin du xve siècle. Inconnues, elles n'étaient pas pour moi des étrangères, mais plutôt des membres nouveaux d'une grande famille depuis longtemps aimée.

Je restais immobile à les contempler, plein de sympathie pour la femme de goût qui préférait cette unique et discrète merveille au luxe contre lequel elle eût pu la troquer.

Elle était entrée derrière moi sans que je l'entendisse, et sa voix m'enveloppa soudain de sa chaude caresse :

— Puisque vous vous intéressez à mon tableau, Monsieur, vous m'apprendrez peut-être de qui il est ?

— Les experts attribuent sans savoir, mais les peintres se contentent d'admirer. Pezello, Botticelli, Fra Diamante, un de leurs élèves ou un de leurs émules, qu'importe ? Il me suffit que cela soit beau.

— Vous me faites un très grand plaisir. J'adore mes anges,

et, malgré les moqueries de mes proches, je n'ai jamais voulu m'en séparer.

Je m'inclinai pour porter à mes lèvres la belle main d'un blanc nacré qui se tendait hospitalièrement vers moi, mais je n'osai l'effleurer qu'à peine. Un trouble extrême m'envahissait au contact de ces longs doigts fuselés aux ongles roses.

Je relevai la tête et rencontrai, posé sur moi, le franc regard de deux grands yeux bleus, adoucis de stries violettes. Dans le trou béant des pupilles, je croyais voir l'âme toute proche... J'aurais voulu me mettre à genoux.

Cependant Mme de Sauge, m'indiquant un siège, entreprit de faire de moi le causeur que je n'étais pas. Guidé par elle, je parlai de la Renaissance italienne, de l'art ancien, de l'art moderne, de choses que je connaissais assez bien, mais que je ne savais guère exprimer. Ce que je disais semblait l'intéresser; mais moi, je n'entendais pas mes paroles. Je n'écoutais, je ne voyais qu'elle.

Une émotion nouvelle, telle que je n'en avais jamais ressenti de semblable, m'étreignait auprès de cette femme, et je ne sais pas encore comment en expliquer l'intensité. Bien que ma grande jeunesse fût alors plus impressionnable, plus accessible aux sensations vives et à l'enthousiasme, j'avais déjà une certaine expérience de la vie et je ne manquais pas absolument d'esprit critique. Je sortais, je rencontrais dans le monde et ailleurs des femmes élégantes, parfois jolies, qui ne dédaignaient pas toutes de sourire, par désœuvrement, à un rapin sans importance; pourtant, je ne m'amourachais pas d'elles.

L'explication que je trouve dans mon vieux cœur est suspecte de partialité, car c'est, au fond, celle d'un amoureux impénitent ; mais je n'en ai pas de meilleure. Il me semble que j'ai simplement su voir, d'une intuition rapide, ce qu'était réellement Mme de Sauge, et que dès lors je n'ai pas pu ne pas l'adorer de toutes mes forces.

Elle ressemblait aux princesses de rêve imaginées par les vieux conteurs pour combler le vide que laisse en nous la trop imparfaite réalité. L'éclat du teint, s'harmonisant avec l'or ondulé des cheveux et les tons mauves de la robe, mettait en fête mes instincts de coloriste, tandis que j'admirais la fière élégance du torse, la grâce sobre et stylée des mouvements,

la mobilité à la fois expressive et réservée du visage. Sous la beauté des apparences, je devinais une âme plus belle encore que son enveloppe, ardente et contenue, pleine de vaillance et d'amour. La voix, dans sa douceur matérielle, presque palpable, m'en apportait l'écho et pénétrait en moi comme un grand flot de volupté. Je me sentais ivre.

Je ne sais pas combien de temps dura le tête-à-tête, mais l'idée qu'il faudrait partir, m'arracher brutalement à ce paradis, commençait à me torturer, quand parut Mlle Lefèvre.

C'était une personne âgée, vêtue de noir, sur le visage de laquelle le sourire même n'effaçait qu'à demi un pli de tristesse et de mécontentement. Je crus la deviner difficultueuse, pleine de préjugés, sévère pour tout ce qui pouvait embellir la vie des jeunes : le type même de cette vieille province dont la pensée m'avait fait repousser les premières avances de Michaud.

J'ai compris plus tard qu'il y avait beaucoup d'injustice dans ce jugement ; mais, en ce moment, l'amabilité que déploya pour moi Mlle Lefèvre ne lui assura pas ma sympathie. Je considérais son corps informe, sa tête chenue, ses innombrables rides, et je ne pouvais me figurer qu'elle fût réellement la sœur de Mme de Sauge : sa grand'mère plutôt.

—Odile, fit-elle, c'est bien de Monsieur que nous avait parlé le fils Michaud ?

Odile... Quel joli nom!

Robert et Jean de Sauge vinrent à leur tour se présenter. C'étaient deux grands garçons dont l'aîné venait d'atteindre seize ans, et leur taille fut ce jour-là pour moi la seule raison de penser que Mme de Sauge n'avait plus vingt-cinq ans.

Je les trouvai doux, gentils, visiblement bons camarades et disposés à s'aider l'un l'autre ; je fus surtout frappé de l'empressement câlin qu'ils mettaient à servir leur mère, à prévenir ses moindres volontés. Jean, rose et blond comme une jeune fille, rivalisait de zèle avec son aîné, plus mâle, mais non pas moins soumis. Je me demandais, en les observant, combien il avait fallu d'amour maternel et de justice éclairée pour si bien conquérir et pacifier le cœur des deux enfants, et mon imagination dérivait vers quelque séjour enchanté où,

sous l'empire de cette souveraine, tous vivraient fraternellement dans la joie de la servir et de s'oublier pour elle.

Je revins à pied, tout songeur, jusqu'à la rue Notre-Dame-des-Champs, où j'habitais.

J'avais la sensation qu'un grand événement était survenu et que toute l'orientation de ma vie s'en trouvait brusquement changée.

*

Michaud m'apporta le lendemain une invitation à prendre le thé et m'apprit, d'un air important, qu'on attendait les cousins Ballandeau, grands propriétaires à Reugny, ainsi qu'un autre propriétaire, celui de la rue Duperré, M. Boyrie, un homme *très calé*, c'est-à-dire riche.

— G... G... Genest aussi sera là. Tu sais bien, Ch... Charles Genest, de Louis-le-Grand, un malin, qui vient d'entrer au barreau. Ha! ha! ha!

Je le connaissais en effet, mais je ne m'en souciais pas plus que des autres. Ce n'étaient pas toutes ces gens qui pouvaient m'attirer rue Duperré.

Je m'imposai d'arriver tard, par discrétion, et l'on m'en fit gentiment le reproche.

Innombrable et massive, la famille Ballandeau me parut fâcheusement vulgaire. M. Boyrie me fit l'effet d'un vieux marcheur hors de service, dans les yeux fatigués duquel l'approche de sa blonde locataire allumait encore une flamme furtive. Les amies personnelles de M^lle^ Lefèvre — elles étaient deux — ne me séduisirent nullement par leur vieille politesse cérémonieuse. Genest, un assez joli garçon, avait bien changé depuis la rhétorique : sa barbiche, son monocle, ses mines conquérantes et son bavardage outrecuidant m'irritèrent. Michaud, qui prenait l'air de me protéger, me poursuivit toute la soirée de son rire intempestif. En somme, malgré mon désir de tout trouver bon dans cette maison, les personnes que j'y rencontrai ne me causèrent que de l'ennui.

Mais elle était là, elle, *mon Odile ;* elle dépensait toute la grâce de son geste et de son sourire pour faire accepter un sandwich par l'énorme M^me^ Ballandeau, toute l'émouvante harmonie de sa voix pour offrir du thé à la très sèche M^lle^ Fé-

licie Le Ganay. Je la regardais, je l'écoutais, et j'étais trop heureux pour m'occuper des autres.

Et puis, bien que je me tinsse à l'écart, elle ne m'oubliait pas. De loin, elle avait pour moi des regards qui disaient :

— Vous le voyez, ce sont mes devoirs de maîtresse de maison qui m'empêchent d'aller, comme je le voudrais, m'asseoir auprès de vous...

Et j'avais la sensation délicieuse d'être préféré non seulement à la stupidité de Michaud ou au gâtisme de Boyrie, mais aussi à la faconde, au sourire avantageux de Charles Genest, qui se donnait tant de peine pour être remarqué.

III

Mes nouvelles amies n'avaient pas encore eu le temps de se créer à Paris les relations qu'elles y devaient avoir, et leur isolement relatif favorisa grandement la naissance de notre intimité.

Invité sans cesse et toujours bien accueilli, j'allais souvent rue Duperré, où tous, depuis l'excellente Mlle Lefèvre, dont la sévérité était plus apparente que réelle, jusqu'à Mariette, l'ancienne nourrice de Jean, qui menait la maison avec un zèle jaloux, avaient pour moi une nuance particulière d'estime et de cordialité.

Malgré mon extrême jeunesse, qui me reléguait ailleurs au second plan, j'étais traité ici en homme dont on fait cas. Dès lors, bien que je fusse encore le prisonnier de l'amour-propre, ce fléau des adolescents et de ceux qui restent jeunes après l'âge, je me sentais à l'aise chez mes amies, et nulle part, en aucun temps, je n'ai été aussi en train, aussi maître de moi, aussi affranchi de toute fausse gêne.

Comme la nymphe aux prises avec sa chrysalide, je me débattais contre l'épaisse couche d'égoïsme inculte et d'ignorance qui m'avait emprisonné jusque-là, et mes sottes petites vanités n'étaient pas assez encombrantes pour cacher mon désir d'apprendre, de m'améliorer, de devenir l'homme que je n'étais pas. Telle quelle, ma jeunesse ardente, pleine d'adoration respectueuse et passionnée, ne déplaisait pas à Mme de Sauge, qui me montrait en toute occasion son entière confiance et sa sympathie. J'étais son ami personnel, et, sans étonner qui que

ce fût, je venais là tout spécialement pour la voir : c'était admis dans la maison.

Ce rôle, qui m'enthousiasmait, me relevait à mes propres yeux et m'obligeait à me surpasser pour en être digne. Jamais je n'avais eu de relations personnelles d'amitié avec une femme de ce rang, et c'était de toutes la plus belle et la meilleure qui m'accueillait dans son intimité, qui me distinguait de la foule, prenait mes avis, appréciait ma compétence, se solidarisait avec mes intérêts!

Je me sentais obligé de justifier cette insigne faveur, qui dépassait terriblement mon mérite. Je faisais des efforts surhumains pour rejeter loin de moi toute mesquinerie, toute bêtise, toute faiblesse ; pour grandir tous les jours en intelligence, en savoir, en dignité, en valeur morale. Oh! elle pouvait compter sur moi, l'amie unique et précieuse ; elle pouvait m'employer, me mettre à l'épreuve, me demander n'importe quel effort ou quel sacrifice : je lui appartenais corps et âme! Sa voix, son sourire me prenaient tout entier, et je n'imaginais déjà plus d'autre bonheur au monde que de la servir et de baiser dévotement sa main.

★

Mme de Sauge m'apprit un jour qu'elle allait faire un voyage, mais elle ne m'en dit ni le but, ni la durée. Je n'osai pas l'interroger ; je voulus seulement l'accompagner à la gare, m'occuper de son billet, de ses bagages.

Elle ne me le permit pas, disant qu'elle était habituée à voyager seule et qu'elle ne voyait pas de raisons de me faire perdre une matinée de travail. En revanche, elle me pria d'aller quelquefois, pendant son absence, faire visite à sa sœur et causer avec ses enfants.

Je ne sus rien de plus, et ce mystère imprévu me dérouta complètement. J'y songeais sans cesse, mais je considérais comme un devoir de ne rien faire pour le percer.

J'étais en très bons termes avec Robert et avec Jean, mais je les savais absorbés en ce moment par leurs études, et je n'étais pas attiré par la perspective d'un tête-à-tête avec Mlle Lefèvre. Cependant le désir de mon amie était, de toutes les lois, celle que je respectais le plus. Sans doute souhaitait-elle que son départ modifiât le moins possible l'existence des

siens, et, malgré ma tristesse de ne plus la voir, j'étais heureux qu'une sorte de complicité me liât à elle, même dans les choses qu'elle me cachait.

Chez elle, rien n'indiquait qu'elle ne fût pas dans la pièce voisine ou ne dût pas rentrer de promenade dans un instant : il y avait autour de son voyage comme une conspiration de silence. Bien entendu, je ne posai pas de questions, et j'eus l'air soit de ne pas remarquer, soit de trouver simple et naturelle la mystérieuse absence de celle qui, seule, m'attirait dans cette maison.

Mlle Lefèvre se montra aussi aimable qu'elle savait l'être. Elle me laissa entendre en passant que les voyages de sa sœur n'étaient pas rares, et puis elle me parla longuement des grandes familles de sa province, avec la plupart desquelles elle avait quelque lien de parenté. La situation irrégulière d'Odile, qui vivait séparée de son mari, avait éloigné bien des grincheux et beaucoup nui à leurs relations. Certes, Mlle Lefèvre connaissait trop les déportements et les gaspillages de M. de Sauge pour blâmer sa cadette; mais elle avait, en parlant, des réticences marquées, qui pouvaient me faire soupçonner des irrégularités plus graves.

Passionnément curieux de la vie de Mme de Sauge, j'étais cependant blessé de ce qui, dans de telles confidences, semblait l'atteindre. Quelles que fussent les apparences, mon amie avait nécessairement raison ; sa droiture de cœur, sa noblesse morale m'en étaient les sûres garantes. Sans m'informer davantage, j'étais prêt à la défendre contre le monde entier, et l'injustice des gens, la rage des envieux me révoltaient. Bien à tort, sans doute, je soupçonnais mon interlocutrice d'appartenir à cette catégorie.

Elle me parut parfaitement ridicule quand elle me parla de la différence d'âge qui la séparait de sa sœur : huit ans, disait-elle... Certain qu'il y en avait environ vingt-cinq, je souris et ne répondis pas.

Fidèle à ma consigne, je revins quelques jours après. Je causai d'études avec Robert, qui préparait déjà son *bachot*. Sans sortir de la discrétion générale ni me donner aucun renseignement, le petit Jean m'avoua que sa mère lui manquait fort. Mais personne ne m'apprit quand elle devait revenir.

L'incertitude et l'attente m'accablaient.

★

Un matin, j'éprouvai une grande émotion en recevant une lettre dont je ne connaissais pas l'écriture, mais dont je reconnus aussitôt le parfum. Elle n'était pas datée :

Petit ami,

Je suis loin de tout, au milieu des bois sans feuilles, où la vie grouille pourtant sourdement. Les premiers bourgeons ne se gonflent pas encore : mais la terre est humide, l'air exquis, le calme merveilleux.

J'aime à parcourir en tous sens le tapis de mousse et de feuilles mortes, où çà et là quelque brindille craque sous les fers de mon alezan. Je m'arrête devant une envolée de ramée rousse sur le ciel finement bleuté, ou bien encore près du petit ruisseau qui bouillonne entre deux grosses pierres moussues, et je me dis que si vous étiez là avec votre palette, vous sauriez fixer en couleurs durables des sensations qui déjà s'effacent.

Je crains que vous ne me jugiez oublieuse, et, bien que je me taise en ce moment pour tout le monde, je tiens à vous montrer combien cette opinion serait injuste. J'apprécie hautement votre amitié, que je sens si dévouée, si désintéressée, si délicate ; je veux la conserver, et, dans une huitaine, je serai contente de vous retrouver dans les dispositions où je vous ai laissé.

O. DE S.

Une grande joie m'emplissait l'âme.

Mon amie pensait à moi; elle allait me revenir; elle devinait mon dévouement et m'attribuait d'elle-même le rôle où tendait toute mon ambition... C'était plus de bonheur que je n'en avais espéré.

Tout de suite, je sus par cœur l'exquise lettre, et pourtant je la relisais toujours. J'aurais aimé la montrer à tout le monde, mais je ne voulais pas être indiscret. Et puis, c'était aussi une volupté singulière de penser qu'un secret, si insignifiant fût-il, existait maintenant entre Odile et moi.

J'étais désappointé de ne pouvoir répondre, mais je ne possédais pas d'adresse. Je savais seulement, par le tampon de la poste, que la chère lettre m'avait été expédiée d'un lointain canton de la Sarthe. Au reste, si j'avais répondu, j'aurais involontairement forcé la note, et m'obliger à me taire était sans doute me rendre service.

La veille de la date prévue, mon amie m'informa par pneumatique qu'elle était à Paris. Je me précipitai rue Duperré.

Je la trouvai vêtue de la robe d'intérieur qu'elle portait lors de notre dernière entrevue, tenant à la main la même broderie, avec l'air de n'avoir jamais quitté la place où elle était assise. Ni elle, ni personne ne paraissait se douter que, pendant vingt jours, elle nous avait manqué à tous si cruellement.

Cependant la pression de sa main me sembla plus appuyée, comme si elle avait voulu racheter par ce geste la tristesse qu'elle m'avait causée. J'emportai l'impression que notre intimité sortait raffermie de l'épreuve.

IV

Décidément, Mme de Sauge me gâtait. Elle m'interrogeait souvent sur mon travail, sur la marine que je devais envoyer au Salon, et finit par exprimer le désir de venir dans mon atelier voir où j'en étais.

La perspective de cette bonne visite me plongea dans le plus grand trouble.

En soignant un peu ma tenue, j'arrivais à ne pas faire trop piteuse figure hors de chez moi ; mais mon installation était misérable, et j'éprouvais de la gêne à la montrer.

Rue Notre-Dame-des-Champs, au fond d'une allée, en haut d'un escalier étroit et roide, dont la moitié inférieure traversait la cour à ciel ouvert, j'occupais un atelier sans fenêtre, éclairé seulement par un châssis, avec une petite soupente pour y coucher. Pas de meubles, sinon le poile de fonte, la table à modèle, mes deux chevalets, des tabourets de paille de hauteurs diverses et un vieux divan turc délabré. Au mur, un joli panneau chinois en soie brodée, luxueux cadeau d'un ami dont j'avais fait gratuitement le portrait, et puis des études de tous genres, intérieur et plein air, académie et paysage, esquisses, compositions et caricatures ; des raclures de palette aussi.

Je fis le possible pour mettre de l'ordre; j'achetai une gerbe de fleurs que je plaçai dans une cruche de grès, et puis, prêt longtemps à l'avance, j'attendis, ému, la chère visite.

Michaud en fut naturellement le compagnon : il connaissait les aîtres et c'était lui qui m'avait présenté... Il vint donc, mais je ne le vis ni ne l'entendis. Je crois d'ailleurs que, soit par respect pour la bonne cliente auprès de laquelle il accomplissait un service commandé, soit par suite de la contrariété que lui causaient les frais de déplacement, il avait mis ce jour-là une sourdine à son gros rire.

Relevant ses jupes, Mme de Sauge gravit alertement les deux étages de mon échelle de meunier. Elle frappa du doigt, entra dans l'atelier qu'elle éclaira soudain de sa splendeur blonde, et, sans presque me donner le temps d'embrasser son gant, alla s'asseoir sur un tabouret devant ma grande marine, à peu près achevée.

— Je n'ai jamais vu ce pays-là, dit-elle après quelques instants de silence ; mais je crois que, grâce à vous, je vais maintenant le connaître un peu. Je sens si bien que tout cela est vrai !

Elle demanda à voir les études dont je m'étais inspiré, et puis toutes celles que j'avais rapportées de Bretagne.

— Je refais votre voyage, monsieur Brindosier ; j'en ai le plaisir et non pas la fatigue. Tenez, si j'avais été là, voici la pierre où j'aurais aimé m'asseoir.

Elle fit le tour de l'atelier, puis reprit :

— Je ne suis qu'une ignorante et je vous prie de ne tenir aucun compte des réflexions qui m'échappent. Votre peinture ne me paraît pas toujours adroite, mais ce qui me charme, c'est que tout y est varié, changeant, comme dans la nature, que je n'ai jamais vue se répéter. Les artistes connus font trop souvent la même chose : je me défie, je ne les crois plus. Tandis que vous, mon ami, vous me paraissez toujours sincère.

Ce jugement, qui était ma pensée même, c'était d'elle que je l'entendais !

Mme de Sauge allait et venait dans l'étroit espace, s'intéressant à tout, provoquant les explications que je prenais plaisir à lui donner. Regardant un moulage d'après l'antique, elle remarqua la beauté particulière que les formes devaient à l'éclairage d'en haut, et puis elle parla de l'impression de recueillement que lui causait l'absence de fenêtres :

— Comme on doit être bien ici pour travailler !

Sans fausse pudeur, elle s'arrêta devant les nudités de mes académies, loua un torse vigoureux, un geste expressif :

— Tout cela, dit-elle, peut être très bien, mais je me sens encore plus ignorante que tout à l'heure. Nous ne connaissons plus guère le nu qu'à travers les œuvres d'art, où il est toujours quelque peu déformé. Il y a là d'importants éléments de beauté qui nous échappent.

Elle donna plus d'attention aux personnages habillés, paysannes et pêcheurs esquissés en plein air. Soudain, elle s'arrêta devant le portrait de Marie-Josette, frappée par l'intense regard de la borgne, par l'émouvante gravité du pauvre visage estropié :

— Celle-ci, fit-elle en me touchant le bras, celle-ci, dont on voit l'âme, qui est-elle ?

— Une morte d'hier...

Décrochant le panneau du mur, je lui fis lire au dos l'épitaphe que j'avais transcrite.

Des larmes me montaient aux yeux. Je parvins à les retenir, mais mon trouble n'échappa pas à l'attention de Mme de Sauge. Sans rien dire, elle s'appuya doucement sur mon bras, marquant ainsi que ma souffrance inexprimée avait suffi à rapprocher son cœur du mien.

La gaîté revint.

— Cela m'amuserait de vous voir peindre, dit-elle.

— Alors, venez poser.

Elle s'en défendit en riant sans pourtant m'attrister par un refus définitif; et puis, choisissant une rose dans la gerbe que j'avais préparée pour elle, elle me remercia et prit congé.

★

Sans le moindre effort, Mme de Sauge faisait chaque jour quelque nouvelle conquête, et son salon ne fut pas longtemps désert. De toutes parts, on saisissait l'occasion de lier connaissance avec elle, on lui rendait visite, et le cercle de ses relations, d'abord si étroit, s'élargissait rapidement.

Elle restait chez elle le jeudi, et j'étais là le plus souvent, observant le défilé des nouveaux visages. Je sortais assez pour

qu'ils ne me fussent pas tous inconnus : j'eus, par exemple, la bonne surprise de voir venir les Saint-Léon, chez qui j'aimais à fréquenter.

L'architecte lui-même, si occupé, si avare de ses visites, avait voulu accompagner sa femme. Artiste autant que savant, il avait le culte de la beauté et n'avait pu résister au désir de mieux voir la superbe Tourangelle aperçue chez les Ballandeau.

Les anges florentins lui causèrent un saisissement ; en arrêt devant eux, il répétait :

— Mais c'est une merveille! Mais cela vaut cent mille francs comme rien !

De son côté, Mme Saint-Léon, qui avait passé l'âge des petites rivalités, était charmée du ton simple et cordial qui régnait dans cette maison, et elle priait instamment les deux sœurs de venir à ses soirées intimes du mardi. Comme Mlle Lefèvre sortait rarement le soir, nous nous entendîmes aussitôt, mon amie et moi, pour y aller ensemble.

Si Mme de Sauge était bien du monde par les manières et par les origines, elle n'en avait du moins pas les goûts. Elle ne donnait à ses nouvelles relations qu'un temps strictement limité, ne recherchait pas les plaisirs en vogue et ne fréquentait volontiers ni les magasins, ni les couturières. Suivant discrètement la mode sans songer à la devancer, elle gardait le meilleur d'elle-même pour sa vie intime, pour ses enfants, pour sa sœur, comme aussi pour des lectures et des plaisirs dont le choix ne lui était pas dicté par les snobs.

En véritable provinciale, elle aimait à visiter les musées et m'y prenait volontiers pour cicerone. Je l'accompagnais également au théâtre, au concert symphonique, un peu partout ; et, chez elle, j'étais de toutes les réceptions, de tous les thés, de tous les dîners.

Cela m'éloignait beaucoup de l'atelier. Soucieuse de mon travail, elle ne consentait pas toujours à m'emmener dans ses promenades ; mais ses refus me causaient un chagrin si visible qu'elle se laissait le plus souvent fléchir.

Elle jugeait inutile de me faire aller jusqu'à la rue Duperré, et me donnait souvent rendez-vous dans Paris, au coin d'une rue, à l'entrée d'un jardin public. Elle m'envoyait un petit bleu et j'accourais en hâte, toujours trop tôt, heureux d'être là

pour elle, anxieux de découvrir plus vite, entre les passants, l'éclat de son teint ou l'élégance de sa démarche. Combien d'heures émues ai-je ainsi passées à l'attendre ! Elle absorbait ma vie et je ne pensais plus qu'à elle.

Je l'aimais avec vénération, et l'idée d'abuser, si peu que ce fût, du tête-à-tête m'eût paru monstrueuse. Plus elle se montrait gaie, familière, libre dans ses paroles et libérale dans ses jugements, plus cette camaraderie m'imposait le devoir de la respecter et de la protéger contre toute atteinte. J'étais son chevalier servant, empressé, discret et fidèle, prêt à sacrifier tout pour avoir le droit de la suivre, de respirer son parfum, de la voir, de l'entendre, de l'adorer.

Cet état d'âme semble anormal. Je l'ai vu chez de très jeunes gens, nourris d'une littérature artificielle et vivant loin de toute réalité. Je n'étais pourtant pas un de ceux-là.

A peine majeur, j'étais déjà plein de défiance envers les erreurs qu'il est de tradition d'entretenir chez les jeunes. Mais si *le Chandelier* me paraissait contenir dans le libertinage de Jacqueline et la stupidité de maître André un fidèle portrait de la vie, je n'admettais pas pour cela que Fortunio fût un imbécile. Je concevais la volupté du dévouement ; je gardais dans un repli du cœur un lot d'illusions généreuses et désuètes que les expériences ultérieures n'en ont jamais chassées tout à fait.

Je ne croyais guère à la vertu, mais je croyais fermement à celle de Mme de Sauge. J'y crois encore. J'ai conservé la grande adoration de ma jeunesse, et mon amie d'alors est toujours à mes yeux l'être d'exception qui seul pouvait la justifier.

Hélas ! Depuis le temps où je m'attachais aux pas de ma reine blonde, le vertigineux courant de désillusions et de doutes qui traverse mon cœur n'a point tari ; il n'a cessé d'amonceler le limon et les ruines, et les quelques lumières que j'ai acquises à grand'peine n'en ont éclairé que le vide et l'épouvante... Pourtant, cherchant aujourd'hui sous les décombres, j'y retrouve, intacte et brûlante encore, la foi qui m'attachait à cette femme.

Très libre, très indépendante, très peu attentive à la malveillance d'autrui, elle trouvait en elle-même la source d'une

moralité supérieure qui ne s'abaissait pas au niveau du troupeau. Jamais, pendant de longues années, je n'ai aperçu en elle rien qui fût pervers, rien qui fût douteux, aucune intention qui ne me parût la meilleure. Le cœur régnait en maître, toujours bienveillant, toujours délicat et dévoué, merveilleusement servi par une claire intelligence; et l'instinct même lui était si pleinement soumis qu'en aucun cas je ne l'ai vu prévaloir.

Odile n'était pas froide. Le ferment d'amour mettait sa fièvre en elle, mais il s'y était pour ainsi dire cultivé. Nocif et destructeur chez tant d'autres, semeur d'envie, de haine, de mort et de ruine, il devenait souveraine noblesse dans cette âme fière, douceur infinie dans ces beaux yeux de violette, héroïsme et dévouement dans cette chair ardente et puissamment disciplinée.

Et peu à peu, celui qui respirait avidement sa vie se sentait devenir meilleur : le ferment cultivé pénétrait par contagion dans ses veines. Le besoin d'amour, qui avait pu faire de moi un meurtrier inconscient, me soulevait maintenant au-dessus de moi-même, me rendait plus généreux, plus fort, plus maître de mon égoïsme. Je grandissais moralement sous l'influence de mon aimée, et j'acquérais pour l'avenir la notion consolatrice d'un équilibre heureux où la bête asservie serait l'esclave de la conscience.

V

Si grande que fût notre intimité, les absences de Mme de Sauge restaient pour moi mystérieuses. Je n'en savais pas le but; je n'arrivais à en prévoir ni l'époque, ni la durée, et de temps à autre elles me frappaient avec la brutalité des catastrophes. Je vivais perpétuellement dans la crainte de voir disparaître tout à coup celle dont je ne pouvais me passer.

Quand elle était partie, je ne retrouvais plus la sérénité nécessaire à mon travail. Oisif, agité, inquiet, j'errais sans but à travers Paris, m'arrêtant soudain lorsque mes pas m'avaient ramené à l'un des carrefours où j'aimais à l'attendre. Un cruel ennui me rongeait.

Je comprenais bien que mon amie avait organisé sa vie longtemps avant de me connaître, et la nécessité où elle semblait être d'en cacher une part ne diminuait pas le respect que j'avais pour elle. Je ne prétendais ni ne souhaitais la troubler dans

les affections ou les devoirs qui l'obligeaient à s'absenter. Enfin, n'ayant jamais eu d'espérance, je n'avais pas non plus de jalousie.

Mais je souffrais de ne plus la voir, de ne plus l'entendre; de ne pas même pouvoir la suivre en pensée; de ne savoir ni où elle était, ni quand elle me reviendrait.

C'était un mal cuisant et sans répit. Cependant je le subissais sans me plaindre, sans rien demander ni à elle, ni à personne ; j'observais strictement le plus respectueux silence. Comme Mlle Lefèvre, comme Robert, comme Jean, comme Mariette, je faisais mine de ne pas même remarquer que cette grande moitié de ma vie fût absente.

Le voyage qu'elle entreprit au commencement d'avril m'ébranla plus rudement que n'avaient fait les autres. Elle était revenue depuis dix jours à peine, et j'espérais la garder longtemps près de moi, quand un soir, au retour d'une promenade, elle me tendit la main en disant :

— Au revoir, petit ami. Je pars demain matin.

Elle entrait déjà dans le vestibule, mais elle me vit soudain si pâle, les traits si décomposés, qu'elle revint pour faire encore quelques pas avec moi.

— Mon cher Rémi, dit-elle en me prenant doucement le bras, vous ne me paraissez pas raisonnable. Vous devriez comprendre que j'ai certaines obligations et ne pas m'en rendre l'accomplissement difficile par un chagrin d'enfant que rien ne justifie... Moi qui comptais sur votre amitié pour me remplacer un peu auprès de ceux que je quitte !

Je m'étais déjà repris. J'affirmai ma constante volonté d'aider mon amie en toutes choses, de lui rendre, autant qu'il dépendait de moi, la vie agréable et facile, et je la ramenai à sa porte en lui souhaitant gaîment un bon voyage. Mais mon effort de bravoure ne la rassura qu'à demi.

Elle partit inquiète et ne tarda pas à m'adresser une lettre affectueuse. Elle disait ses impressions sur la côte d'Azur, qu'elle parcourait en ce moment, et puis, soit qu'elle voulût vraiment connaître ma pensée, soit qu'elle devinât combien il me serait doux de la lui confier, elle me donnait une adresse pour lui répondre.

Une adresse conventionnelle, où son nom ne figurait pas : Mme de Sauge n'était pas imprudente. Mais m'indiquer ainsi le pays où elle se trouvait, le bureau de poste où elle irait réclamer ma lettre, c'était pourtant une marque exceptionnelle de sa confiance. Je l'attendais si peu qu'elle me parut plus précieuse et plus touchante que toutes les autres.

Emporté par l'émotion, j'écrivis à *mon Odile* des choses que jamais encore je ne lui avais dites, bien qu'elles gonflassent mon cœur à le faire éclater. Je lui parlai de mon adoration profonde, absolue, sans bornes, de l'intense et constant besoin que j'avais d'elle. Je lui avouai le désarroi où je tombais quand je me trouvais tout à coup séparé d'elle, privé de sa voix, de son regard, du cher contact de sa main. Je lui dis le grand flot de bonheur que m'apportait cette correspondance, cet échange de pensée qui, malgré la distance, devait nous rapprocher tous les deux. Je répétai que j'étais tout à elle, que je n'avais pas de volonté qui ne fût la sienne, et que ma suprême ambition était d'obtenir d'elle, avec la tendre amitié qui faisait ma joie, l'entière confiance dont je prétendais me montrer toujours digne.

Mme de Sauge ne me répondit que par des paroles raisonnables, calmantes et douces ; mais elle m'indiqua la date probable de son retour, et c'en fut assez pour me rendre mon équilibre. Je me remis à travailler.

Quand elle revint, elle ne modifia pas sa manière d'être envers moi ; mais sous des apparences identiques, je la devinai plus attendrie, plus émue. Elle continuait à défendre ses belles mains contre l'ardeur trop vive de mes baisers ; cependant il arrivait qu'avant de les reprendre elle me les abandonnât un instant sans y penser.

Il y avait entre nous quelque chose de changé.

Le Salon ouvrait ses portes, et ma grande marine y devait figurer. Mme de Sauge voulut bien m'accompagner au vernissage.

Aux Champs-Elysées, devant l'ancien palais de l'Industrie, je la vis arriver, élégante et jolie, à notre matinal rendez-vous.

La fraîcheur de son chapeau printanier s'harmonisait délicieusement avec son teint et avec l'or de ses boucles.

Nous pénétrâmes dans les salles d'exposition, que les snobs commençaient à peine à envahir. Mon amie ne connaissait personne, tandis que je rencontrais à chaque pas mes camarades et mes maîtres. Tout en échangeant des saluts, je lui nommais les artistes et lui montrais leurs œuvres.

Elle ne passait pas inaperçue : on l'admirait, on m'enviait. Tel, qui se fût contenté d'un rapide coup de chapeau, trouvait pour moi des paroles aimables, à seule fin de mieux voir ma blonde compagne. Le *patron* lui-même, si peu avenant d'habitude, m'accorda quelques mots d'encouragement, et un sourire qui s'adressait à elle. Alcide Rouperroux, mon ancien, fit si bien que je me vis obligé de le présenter. Il nous montra lui-même la grande figure nue qui devait lui valoir une médaille. Le tableau plut, mais non pas l'homme aux manières hardies, au regard sensuel.

Les femmes aussi se retournaient, appréciant le chapeau, la toilette seyante et très simple. Je me sentais plein de fierté.

Mon amie ne cherchait pas à dissimuler son ignorance en matière d'art. N'éprouvant aucune gêne, elle émettait des jugements naïfs et savoureux, dégagés de toute convention, où se révélaient ses goûts personnels et son sens inné de la peinture. Sa sincérité primesautière me faisait apercevoir mille choses que, mieux averti, je n'aurais cependant pas vues sans elle ; et puis elle me demandait gentiment de rectifier ses erreurs, de la renseigner, de la guider... J'éprouvais une volupté très douce à devenir pour un instant le maître de celle qui dominait toute ma pensée.

Mon tableau, elle le découvrit la première, pendu un peu haut dans une salle d'angle. Entre des toiles plus grandes, plus contrastées, plus violentes de coloris, il paraissait petit et terne. Le public passait sans le voir.

C'était ma faute : j'aurais dû tenir compte de ces inévitables voisinages, ou bien ne pas m'y exposer. Pour obtenir au Salon un bon rendement, il fallait d'abord faire grand, et surtout forcer les effets.

Et puis, d'une façon générale, l'art ne vit que de sacrifices. Ceux-là seuls ont chance d'y réussir qui renoncent de parti

pris aux harmonies complexes de la nature pour y choisir un caractère simple, qu'ils isolent et amplifient arbitrairement. Pourquoi n'avais-je pas compris et appliqué cette théorie si connue ? Aimer sincèrement tout ce que l'on voit et entreprendre, comme je l'avais fait, de peindre les choses vues dans leurs rapports réels, c'était se condamner d'avance...

Je restais saisi de distinguer si tardivement cette antinomie décisive entre les nécessités de mon art et ma conception personnelle des choses. Ma déception dépassait de beaucoup l'insuccès de cette marine, et la tristesse qui m'envahissait avait une portée plus générale et plus durable.

Je l'oubliai pourtant presque aussitôt. Nous étions descendus au buffet, et j'avais devant moi, pour chasser toute amertume, la profonde douceur de deux yeux pers où je distinguais, autour des pupilles, dans une transparence bleue, de petites violettes. C'était la première fois que Mme de Sauge daignait s'asseoir à ma table, et je ne savais qu'imaginer pour qu'elle s'y trouvât bien.

Le déjeuner fini, nous regardâmes les statues. J'étais attiré par la sculpture, qui me semblait alors un art plus probe et plus sincère que la peinture. Je développais cette thèse tandis que nous marchions tous deux dans la foule, entre les plâtres et les marbres, mais, au fond, je n'y pensais guère. J'étais tout à l'ivresse d'avoir, pendant de longues heures, ma bien-aimée à moi tout seul ; et ce vernissage, où les plus graves désillusions vinrent ébranler ma foi de peintre, fut, grâce à celle qui m'y accompagnait, l'un des jours les plus heureux que j'aie vécus.

★

Retenue par mille devoirs, Mme de Sauge ne pouvait m'accorder qu'une petite part de son temps. Cependant, même loin d'elle, l'ère du bonheur se prolongeait pour moi.

J'avais la sensation de posséder tout un grand morceau de son cœur. Dans ses yeux, que les miens cherchaient, je retrouvais le rayon de tendresse qui m'avait, au Salon, si vite et si bien consolé, et je sentais peu à peu mollir la résistance opposée à l'envahissement de mes caresses.

Par habitude, par fatigue d'avoir toujours à se défendre,

par pitié pour la fièvre qui me brûlait, peut-être aussi par une faiblesse involontaire des sens, Odile laissait s'établir entre nous de petites complicités de geste. Nos privautés n'avaient sans doute rien d'illicite, mais elles dépassaient un peu ce qu'on pouvait montrer à Mlle Lefèvre, et nous attendions que celle-ci se détournât pour échanger certains regards, certains sourires, certains petits serrements de main.

Et puis, dès que je me retrouvais seul avec Odile, je ne me retenais plus de lui dire mon adoration, mon amour respectueux, soumis, sans exigences, mais enthousiaste et dévorant quand même. Lorsque je ne pouvais obtenir de tête-à-tête, je lui envoyais par la poste des billets passionnés.

Un jour, en fiacre, au moment où un cahot la rejetait contre moi, j'eus la hardiesse de la serrer très fort sur ma poitrine, et elle s'en montra plus émue qu'offensée.

Elle était sage et n'admettait pas l'idée d'un caprice. Elle avait résolu de n'être pour moi qu'une amie prévoyante, douce, maternelle, constamment préoccupée de me rendre meilleur, plus fort et plus heureux. Mais elle n'en éprouvait pas moins une joie profonde à se sentir aimée ainsi. La tendresse débordante de son cœur et les élans secrets de sa chair luttaient sourdement contre la crainte d'encourager des sentiments sans issue, dont je souffrirais fatalement un jour prochain.

Je la connus alors inégale, nerveuse, parfois très triste. Il y avait des jours douloureux où je n'obtenais d'elle ni un regard ni un sourire, où sa main, volontairement froide, se retirait de la mienne aussitôt qu'elle l'avait touchée. Inquiet, je me tenais sur la réserve; mais dès que je croyais la voir souffrir, j'oubliais mon ennui et devenais si soucieux d'elle, si tendrement empressé qu'elle se laissait bientôt émouvoir.

Bien qu'il lui en coûtât, elle fit de brèves et vaines tentatives pour m'éloigner d'elle : elle se montrait distraite, occupée, indifférente; elle éloignait les rendez-vous et les manquait. Mais je devenais plus anxieux sans être pour cela moins fidèle. De loin comme de près, en tout lieu, à tout instant, je n'avais plus une pensée qui ne fût pour elle.

Un jour, pendant une promenade au Bois, elle attaqua, de sa belle voix grave, le sujet dangereux. Elle avait pour moi beaucoup d'affection, disait-elle. Me voyant seul dans la vie, elle avait d'abord espéré que sa maison remplacerait pour

moi le foyer qui m'avait trop tôt manqué; elle avait voulu faire de moi le frère aîné de son Robert. Mais jamais, jamais elle ne serait pour moi autre chose qu'une mère d'adoption, et elle s'alarmait en voyant son amitié me devenir un sujet de trouble. Si les choses devaient continuer ainsi, elle se verrait obligée, pour mon bien, de quitter Paris.

Protestant de mes bonnes intentions, je l'appelai en plaisantant « Petite Maman » et je la suppliai de ne pas m'abandonner. Au fond, elle s'en rendait compte, le moment de faire utilement un pareil coup d'état était depuis longtemps passé; il n'aurait eu plus d'autre résultat que de me briser.

Ainsi, la bonté de mon amie s'alliant à l'inconsciente lâcheté de ses désirs, la situation se prolongeait...

VI

Au point où en étaient venues nos relations, Mme de Sauge ne pouvait songer sans inquiétude au moment où elle devrait s'absenter encore. Elle éprouvait la plus tendre pitié pour l'amour exalté et déjà douloureux qui s'était jeté au travers de sa vie. Elle ne voulait ni m'imposer une souffrance trop rude, ni s'écarter de la voie qu'elle avait choisie et suivait loyalement depuis tantôt dix ans.

Je ne lui demandais rien, sinon la permission de rester auprès d'elle et de l'adorer; mais mon trouble se trahissait malgré moi, et, si respectueuse que fût ma passion, elle n'en prenait pas moins, par instants, l'accent d'une véritable angoisse. Que serait-ce lorsque ma bien-aimée s'éloignerait, sans même pouvoir, pour des raisons qui ne m'étaient pas personnelles, me consoler par une correspondance suivie?

Elle ne trouva qu'une issue : renoncer au mystère que les circonstances lui avaient imposé et qu'elle observait si scrupuleusement d'habitude. Connaissant toute la vérité, je serais peut-être plus calme ; et, dans tous les cas, ce n'était pas moi qui trahirais.

Elle entreprit donc de me raconter ce que j'ignorais de sa vie. Mais parler était trop difficile : elle se tut, et, rentrée, m'écrivit :

Petit ami, je vous aime bien, je vous assure, beaucoup mieux que si j'obéissais devantage à vos suggestions; mais, je vous l'ai dit, je vous le répète : il ne saurait être question d'amour entre nous.

Il faut me croire, je le mérite. Ce que je dis n'est pas une vaine défaite, encore moins une vilaine coquetterie dont je rougirais. Je veux vous mettre en garde contre un rêve absurde et dangereux.

Avez-vous jamais songé que mon âge me permettrait d'être votre mère ? Ce serait sans doute une barrière suffisante entre nous ; mais il y en a d'autres, et j'aime mieux vous dire à la fois toute la vérité, bien qu'il m'en coûte : je ne suis pas libre.

Vous savez déjà, Rémi, que M. de Sauge m'a quittée peu après la naissance de Jean. Il ne m'avait, je crois, jamais aimée, et j'ai perdu moi-même assez vite l'estime que j'avais pour lui. Pendant qu'il faisait la fête, je tâchais d'élever mes enfants ; et puis il a fallu plaider en séparation, et je me suis trouvée très isolée. Ni ma famille, ni mes amis de là-bas ne me pardonnaient les ennuis dont j'étais victime, et ma sœur Alice, que vous connaissez, est la seule personne qui me soit toujours restée fidèle.

Deux ans plus tard, à la suite d'une maladie, les médecins m'ont envoyée dans une ville d'eau. J'y ai fait la connaissance d'Albert... Celui-là, vous ne le connaissez pas. Jamais vous n'essayerez de le connaître, et jamais non plus vous n'en parlerez, ni à moi, ni à personne ! Mais sachant mon secret, vous ne souffrirez plus de ma réserve, et, si vous m'acceptez comme je suis, vous deviendrez enfin mon ami pour de bon.

Je ne vous ferai pas le portrait d'Albert : j'ai vu en lui la réalisation de mes rêves de jeune fille ; moi-même, bien que souffrante encore et toute pâlie, je lui plu. Il venait s'asseoir auprès de mon fauteuil, organisait pour moi des promenades, m'entourait de soins et d'attentions. Pourtant, les choses en seraient peut-être restées là, si mes chevaux ne s'étaient un jour emportés : Albert fut blessé en me sauvant et je me jetai dans ses bras.

C'est là ma faute. Les amours d'une femme mal mariée, élevée trop catholiquement pour divorcer, portent le vilain nom d'adultère ; je vis hors la loi, je me cache. Et si larges que soient vos principes, Rémi, je ne suis pas bien sûre qu'après ma confession vous m'estimiez autant... N'importe, j'aime mieux vous guérir quand même.

Alice sait tout : elle m'aime et me tolère. Les autres ignorent. Vous seul, petit ami, en prenant si fort à cœur mes absences, m'avez obligée à vous les expliquer.

Malgré le mystère et ses constants ennuis, l'union dure et durera sans doute tant qu'Albert et moi nous vivrons. Je n'en connais pas qui soit plus digne, plus vraiment morale. Si M. de Sauge venait à disparaître, le nom d'Albert deviendrait le mien à l'expiration de mon deuil. Dès à présent, je disposerais de sa fortune, qui est grande, si je ne préférais me contenter de mes petites ressources.

Pour obéir aux lois du monde, nous vivons séparés et ne nous voyons qu'en cachette. De temps en temps, je disparais et vais rejoindre celui dont j'ai fait mon époux. Nous avons au fond des bois un vieux château que j'aime et où personne n'entre sans que je le veuille. J'ai des amis qui m'y viennent voir : ils sont trois, dont une femme portant l'un des plus grands noms de France. Leur respect me donne l'illusion de la situation qui m'est refusée.

A Nice, dernièrement, ces fidèles étaient avec nous. Ils nous accompagnaient dans les endroits publics pour que je n'aie ni l'ennui d'être seule, ni la gêne de me montrer toujours au bras d'un homme qui ne peut être légalement mon mari.

Voilà ma vie, Rémi. Vous l'accepterez comme elle est et n'essayerez pas de la troubler. J'espère même que vous me conserverez votre affection, qui m'est douce.

Je n'ai plus que trois jours à passer à Paris. Si vous êtes libre, venez demain, à quatre heures.

Mon adoration pour Mme de Sauge ne souffrit nullement de cette confidence; elle en fut plutôt raffermie.

J'étais ému et reconnaissant de la confiance qui m'était faite, et je brûlais de servir mon amie dans les difficultés de sa vie secrète. Mon plus grand regret était qu'elle m'y introduisît si peu et ne me mît pas à même de lui prouver mon dévouement.

★

Elle alla rejoindre son mystérieux époux dans le vieux château de rêve, au fond des bois discrets et sourds, et je repris avec Mlle Lefèvre la conversation interrompue. Je n'avais en effet avec celle-ci, quand la maisonnée était au complet, que des relations fort superficielles, car je m'arrangeais pour ne guère quitter Mme de Sauge et ne jamais m'occuper que d'elle.

Mes sentiments pour Mlle Lefèvre étaient devenus beaucoup meilleurs : mon amie les avait transformés d'un mot en me parlant du fidèle et sûr attachement de sa sœur aînée. Je me reprochais donc intérieurement d'avoir été injuste et je ne demandais qu'à réparer mes torts.

Heureusement, la chose était facile : mon ancienne aversion ne s'était pas traduite en signes visibles. La vieille demoiselle l'ignorait et montrait pour moi, en toute occasion, une réelle partialité.

Pour moi, oui, comme pour sa sœur Odile elle-même, mais

non pas pour l'amitié qui nous liait tous les deux. Son rigorisme traditionnel avait beaucoup souffert de voir sa cadette engagée dans des liens illégitimes; à plus forte raison ne pouvait-elle admettre qu'une femme dans une situation déjà si délicate eût le moindre penchant pour un autre homme.

Par rapport à moi, elle n'était pas non plus satisfaite : un garçon de mon âge ne devait, par définition, s'intéresser qu'aux jeunes filles. Il était choquant de me voir courtiser, si honnêtement que ce fût, une femme « qui aurait pu être ma mère », et pour couper court à tout cela, elle aurait voulu, je crois, me marier.

Elle cachait peu sa manière de voir et la gêne qui en résultait m'avait depuis longtemps obligé à réserver pour le tête-à-tête les quelques privautés que tolérait Odile. J'imagine que celle-ci obéissait à la même préoccupation en fixant hors du logis la plupart de nos rendez-vous. Ainsi, le contrôle, d'ailleurs bienveillant, auquel notre amitié était soumise n'avait abouti qu'à lui donner une allure illicite et à affranchir nos rapports de toute contrainte en les éloignant du foyer !

Tout en me cherchant *un parti*, la vieille demoiselle m'accueillait de son plus gracieux sourire ; elle mettait des soins touchants à satisfaire la gourmandise qui, cependant, n'était pas mon faible. Quand nous étions seuls, elle reprenait ses confidences, où se trahissaient maintes arrière-pensées.

Par exemple, elle m'apprit un jour, avec preuves à l'appui, que, si sa mauvaise santé l'avait grandement vieillie, elle n'avait pourtant, en tout et pour tout, que quarante-huit ans, tandis que sa sœur Odile marchait bel et bien sur quarante ! C'était presque incroyable, elle en convenait : M^me^ de Sauge paraissait de dix ans plus jeune. Mais les dates étaient les dates, et les faits étaient les faits.

Moi, je n'avais pas encore l'expérience des âges. Quarante ans m'avaient paru jusque-là être le seuil de la vieillesse. En peu d'instants, mon point de vue se modifia, et la quarantaine fut à mes yeux, pour certaines personnes du moins, l'âge véritable de la splendeur et de l'amour.

J'aurais moi-même souhaité pouvoir un peu vieillir...

★

L'absence de l'aimée ne fut pas très longue, et j'eus bientôt

la joie de la retrouver plus affectueuse et plus tendre encore qu'elle n'était partie, visiblement désireuse d'adoucir le renoncement qu'elle m'imposait.

Nous étant tout avoué, nous n'avions plus à dissimuler l'un envers l'autre. Mon rôle d'amoureux sans espoir était admis : j'en pouvais laisser voir les souffrances et j'en avais les privilèges. Les expressions les plus passionnées de ma tendresse n'étonnaient pas, ne blessaient pas. Si mes caresses étaient habituellement repoussées, c'était sans colère, sans rigueur. Il m'arrivait même d'en obtenir quelques-unes, toutes chastes et maternelles, et quand j'étais trop désolé, Odile me mettait un baiser sur le front :

— Soyez raisonnable, petit ami !

Bien que cela blessât ses traditions, elle souhaitait parfois que je prisse une maîtresse ; elle eût mieux aimé encore que j'épousasse la petite vierge rêvée pour moi par Mlle Lefèvre. Si j'avais eu la chair occupée ailleurs, elle eût pu m'aimer, elle, avec moins de scrupules...

L'idée me vint de la mettre à l'épreuve. En grand secret, je lui racontai une aventure fictive, dont le petit modèle qui posait alors pour moi était l'héroïne. Elle m'interrogea, anxieuse, semblant craindre mille dangers.

Et quand, l'instant d'après, je lui avouai ma supercherie, elle eut une détente si visible que je ne me retins pas de l'embrasser.

Un baiser, c'était tout ; je ne l'obtenais qu'à grand peine. La sagesse de mon amie résistait à toutes les surprises. J'étais là, respirant son parfum, guettant ses émotions, l'entourant infatigablement d'une tendresse ardente, à laquelle elle n'était pas insensible. Un seul obstacle se dressait entre nous : la pensée d'un absent qui jamais ne saurait...

Et quelles que fussent les circonstances, c'était toujours le devoir qui triomphait. Il n'en pouvait être autrement avec une femme comme Mme de Sauge.

Ce pauvre amour durait depuis deux ans déjà quand elle consentit à poser pour son portrait.

Estimant dangereux les trop longs tête-à-tête à l'abri des gêneurs, Odile avait longtemps résisté à mon désir ; et puis

elle avait voulu organiser le travail dans son salon de la rue Duperré. Mais la lumière y était mauvaise, et, tout en limitant étroitement d'avance le nombre et la durée des séances, elle se décida à venir chez moi.

Je fis l'impossible pour embellir mon taudis ; j'y mis des tapis et des fleurs. Les féeries du grand château caché au fond des bois me hantaient.

Elle vint à l'heure dite, un peu froide et comme fermée. De mon côté, je fus si réservé qu'il en résulta un peu de gêne. Ce qu'elle m'avait le mieux enseigné, ma douce éducatrice, c'était la délicatesse du cœur, et l'idée qu'elle était seule chez moi, à ma merci, arrêtait jusqu'aux plus habituelles expressions de ma tendresse.

J'étais d'ailleurs fort absorbé par la préparation de mon travail : jamais je n'avais autant désiré bien faire.

Je rêvais un portrait beau comme le modèle, radieux de couleur et superbe de ligne, avec un regard bleu tout chargé de tendresse. Mais, après une première esquisse, qui semblait beaucoup promettre, je m'égarai. La fascination grandissait de séance en séance et me paralysait tous les jours davantage : rien de ce que je peignais n'approchait de mon rêve. Odile eut beau me réconforter, poser plus souvent et plus longtemps qu'elle ne l'avait promis, tous nos efforts furent vains. Je perdais pied.

Le tableau resta à l'état d'ébauche maladive et torturée.

Décidément, j'aimais trop cette femme pour faire son portrait, et je ne pouvais conserver auprès d'elle le calme et la sérénité, sans lesquels il n'est pas de bonne peinture.

VII

Pendant les trois ans que Mme de Sauge passa à Paris, notre intimité ne se relâcha pas un instant, mais nos relations subirent des phases diverses. Je connus des heures sombres et désespérées où l'impossibilité de jamais posséder l'aimée me ramenait à l'idée de la mort, et aussi des périodes presque heureuses, douces et toutes parfumées du charme qui émanait d'elle. J'eus des crises de désir, de jalousie, de rage ; des supplications éperdues, des tentatives de révolte et de conquête. Je cherchai au dehors des diversions, des amours factices

gauchement inventées pour tromper l'amour. Je m'imposai des retraites austères où, loin d'elle, ma pensée même se mourait sous la contrainte d'une règle trop dure. Je goûtai de folles, de délirantes minutes, où, vaincue par mon désir, Odile semblait s'abandonner, devenir mienne... Pourtant, à travers mille vicissitudes, nous restâmes, elle et moi, ce que nous étions depuis les premiers jours : des amis très proches, très tendres, dévoués l'un à l'autre jusqu'à l'oubli de soi, en même temps que des amants inassouvis et malheureux.

Car elle aussi m'aimait d'amour, je n'en puis plus douter maintenant. Tout d'abord, elle ne s'en était pas rendu compte, et puis, quand elle avait compris, elle avait pris la résolution héroïque de me le cacher et de ne rien changer à sa manière d'être envers moi.

Pas un instant l'idée d'un rapprochement charnel ne l'avait effleurée. Son union secrète était à ses yeux plus sacrée que le plus solennel des mariages; elle avait d'ailleurs dans le sang, à côté de sa haute et loyale vertu, ce besoin inné de fidélité qu'ont tant de femmes. N'admettant qu'une morale, elle l'appliquait courageusement, sans hésiter devant ce que la pratique en avait d'inhumain; et ni mes instances, ni l'enveloppement de mon amour, ni les secrets élans de sa chair ne lui faisaient envisager l'éventualité d'une faiblesse.

Acceptant bravement pour elle-même la tentation quotidienne et la souffrance, elle était hantée par un scrupule : sa présence si désirée, si recherchée, ne m'était-elle pas nuisible? Elle avait beau s'ingénier à maintenir nos rapports dans les sages limites qu'elle leur avait assignées, ils s'en échappaient en grands jets de flamme, et l'amitié qu'elle voulait tranquille et chaste n'était, malgré notre constante réserve, qu'une ardente, une incoërcible passion. Elle avait beau vouloir m'être utile et douce, cultiver tendrement les germes de vertu et les éléments de bonheur qu'elle croyait découvrir en moi, elle ne pouvait m'empêcher de concentrer ma pensée sur l'impossible, de m'y heurter, de m'y meurtrir, et de sombrer brusquement dans des gouffres de noire tristesse.

Alors, impuissante à réaliser le doux rêve d'amour immatériel et pur qu'elle avait caressé, elle songeait à briser, d'un effort héroïque et brutal, tous les liens qui l'attachaient à moi :

j'étais jeune, j'oublierais... Avec l'organisation actuelle de ma vie, m'éloigner semblait impossible : hé bien! c'était elle qui quitterait Paris pour me fuir.

Elle me parla de l'amer projet qui empoisonnait son cœur. Ce fut l'épouvantail qui m'obligeait, dans les jours de crise, à conserver les apparences de la raison. Je promettais, je suppliais, et j'obtenais de sa tendresse des délais nouveaux, mais l'épée restait suspendue au-dessus de ma tête.

★

Après trois ans d'études dans un lycée de Paris, Jean venait à son tour de passer son baccalauréat, et rien n'était décidé pour l'année suivante. Les vacances venues, Mme de Sauge loua pour les siens une villa à Granville ; projetant un autre voyage, elle ne devait y passer elle-même que les premiers et les derniers jours de la saison.

J'implorai comme une grâce la permission d'aller la voir à Granville avant son départ. Ce ne fut pas sans un peu de résistance que je l'obtins.

Je traversais une de mes plus noires périodes. La terreur de perdre tout à fait mon aimée s'ajoutait au désespoir de la savoir inaccessible, éternellement liée à un autre homme et fidèle à ce devoir ennemi. Je m'affolais à la pensée que bientôt, peut-être, elle allait me refuser définitivement le cher regard de ses yeux bleus, l'indicible caresse de sa voix, tout ce qui, depuis trois ans, faisait ma vie. J'étais obsédé par l'idée que je vivais mes dernières heures de chaleur et de lumière, que j'allais assister au grand écroulement et qu'il n'y avait rien au delà, sinon le froid et l'obscurité de la mort.

Odile aussi était toute triste. Marchant auprès d'elle sur la grève, je lui parlais de mes angoisses; mais elle se troublait et ne savait comment les alléger. Sans qu'elle m'en eût rien dit, je me figurai qu'elle avait, en dehors de moi, des inquiétudes et des chagrins, et je me pris à penser que les unions les plus parfaites ont leurs malentendus et leurs orages.

Préoccupé d'elle, je sentais moins cruellement la morsure de mon propre mal. Je voulus la réconforter et j'osai l'interroger sur la partie de sa vie qui m'était interdite; mais je

ne reçus que de brèves réponses : Odile repoussait avec indignation l'idée d'un désaccord possible avec son mystérieux Albert, dont elle faisait, en peu de mots, le plus magnifique éloge.

Nous parlâmes d'autre chose. Cependant mon amie avait bien compris que mes questions n'avaient rien d'hostile, et la main qu'elle appuyait sur mon bras se faisait plus douce, plus émue.

★

Après dîner, nous laissâmes Mlle Lefèvre et les garçons entrer ensemble au casino et nous entreprîmes tous deux une promenade sur les falaises. J'avais dû beaucoup supplier pour obtenir ce tête-à-tête ; mais comment refuser deux heures de causerie intime à l'ami très cher que l'on va quitter et auquel on refuse déjà, à son corps défendant, tant d'autres choses :

Il faisait nuit, mais la lune, au premier quartier, nous éclairait faiblement à travers un voile transparent de vapeurs. Serrés l'un contre l'autre, nous suivions des sentiers à peine distincts. La brise de mer nous enveloppait, tiède et grisante, et j'aimais éperdument cette femme qui s'appuyait sur moi, et qui jamais, jamais ne serait mienne !

Tout en marchant, je l'entourai de mon bras : elle ne repoussa pas mon étreinte. Nous nous taisions, pensifs ; il me semblait que nos cœurs si proches battaient plus que jamais à l'unisson.

Dans un coin sombre, loin des vivants, nous nous assîmes tous deux sur l'herbe. Je la tenais étroitement serrée et je couvrais de baisers ses mains, ses cheveux, ses vêtements...Je délirais.

Et elle me laissait faire. Tandis que mes mains et mes lèvres devenaient d'instant en instant plus hardies, elle s'abandonnait, pâmée. La tentation semblait la vaincre : oubliant soudain toutes ses luttes, tout son long courage, elle répondait à mes baisers. Un enthousiasme surhumain gonflait ma poitrine, une espérance démesurée me soulevait...

Oh ! comme cette minute fut poignante !

Tout près de nous, sur le sentier éclairé par la lune, un homme passa. Son pas résonna sur la pierre, et d'un mouve-

ment brusque, Odile se reprit. Elle se souvenait maintenant.

L'homme, un pêcheur, ne nous aperçut pas dans notre ombre. D'un pas robuste et machinal, il continua son chemin, et sa silhouette m'est restée si présente que, plusieurs fois depuis, j'ai dessiné et gravé à l'eau-forte son grand dos voûté se détachant en noir sur l'horizon lumineux de la mer.

Le silence se rétablit; la solitude régna, profonde... Mais Odile de Sauge ne me donna plus l'ivresse trop courte de ses lèvres. J'eus beau l'étreindre, la supplier, pleurer sur ses genoux d'amour et de douleur, elle fut inflexible.

— Non, Rémi ; non, mon vrai, mon cher ami; vous savez bien que c'est impossible ! J'ai commis une faute impardonnable en vous laissant voir mon trouble; mais si vous m'aimez vraiment, si vous pouvez vous dégager un instant de cette mauvaise griserie des sens, vous n'abuserez pas de ma faiblesse; vous me permettrez de m'estimer encore. Soyez brave, mon Rémi !

Je l'aimais. Ah ! comme je l'aimais ! Comme il m'eût été doux de me tuer pour elle, mais non pas sans l'avoir possédée...

Je me résignai cependant ; l'ombre de Marie-Josette passa, me rappelant ce que valait la morale du coq.

J'aidai mon amie à se lever et nous revînmes ensemble au casino. J'étais doux, soumis, fraternellement tendre, et complètement désespéré.

Le lendemain, à l'aube, je reconduisis Odile à la gare et partis moi-même pour Paris.

★

Ce fut fini. Mme de Sauge ne revint plus habiter la rue Duperré. Seul de la famille, Robert resta à Paris pour continuer ses études de droit.

Jamais elle ne me permit d'aller la voir en Touraine. Aux lettres désespérées que je lui adressais, elle répondait tardivement, brièvement, avec une froideur calculée. Elle conseillait le calme, la raison, et s'appliquait à faire mourir sans secousses la passion qu'elle avait laissée en moi. Elle écrivait si peu que notre correspondance finit par s'éteindre entièrement : je n'avais de nouvelles que par Robert, avec lequel je n'ai jamais cessé d'entretenir de très bonnes relations.

Les années se sont écoulées sans amener l'oubli. Mais un temps vint pourtant où Odile de Sauge ne fut plus pour moi que le passé, — un passé très cher, à la fois doux et douloureux, une religion sainte qui se perpétuait dans le fond secret de mon cœur.

Il est au seuil de la vie des moments incertains où la nature semble hésiter. Les expériences volontaires ou fortuites dont se compose la trame de l'existence exaltent tour à tour des instincts opposés, qui se disputent l'homme de demain. La brute jouisseuse le guette et souvent semble la plus forte ; mais il y a tout près d'elle un ascète, un savant, un héros, qui dorment et peuvent s'éveiller... Quel sera le vainqueur? Une émotion venant à point suffit à le déterminer.

Les biologues m'ont appris que les petits organismes sur lesquels portaient leurs études étaient modifiés différemment par des excitations semblables selon le période de leur évolution pendant lequel ils y étaient soumis. Quand je cherche en moi-même l'application de ce principe et relève les traces profondes qu'y a laissées le grand amour de ma jeunesse, j'imagine que Mme de Sauge est entrée dans ma vie à l'heure précise où s'élaborait l'essentiel de mon âme, le mécanisme de mes tendances et de mes goûts ; alors que se taillaient les verres spécialement incurvés et teintés au travers desquels je devais désormais regarder le monde.

Si peu que j'aie valu depuis lors, je le dois pour une grande part au contact de son cœur sincère. Il a mis mon égoïsme en déroute ; il m'a enseigné à garder, au milieu du doute où je me perds, l'amour du bien et le respect d'autrui.

Ce n'est pas la vérité seule que j'ai apprise à son école : j'en ai gardé aussi des préjugés tenaces qui survivent à toutes les condamnations de ma logique. Je connais ces erreurs et cependant je les garde, sans doute parce qu'elles sont nobles et belles et que je ne saurais me passer de la vieille morale dont elles sont les bases. Je rougis d'avouer un pareil manque de méthode ; mais, sans admettre qu'on émette aucune entrave à la pensée, je n'accorde en fait mon entière estime qu'aux gens dont les actes se plient aux règles étroites de Mme de Sauge.

Pages laissées par Rémi Brindosier.

ÉTIENNE COROT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

III[e] Lettre à l'Amazone.

Avez-vous lu beaucoup de livres sur l'amour, mon amie? Je ne le crois pas. Avez-vous même lu les plus fameux ou les plus récents? Je ne vous entendis jamais y puiser le moindre aphorisme, y faire la moindre allusion. Vous avez mis vos soins à vivre et non à lire. C'est une grande supériorité sur ceux qui lisent et même sur ceux qui, ayant prétendu cumuler les deux occupations, n'ont très bien rempli ni l'une ni l'autre. Il y en a pourtant quelques-uns qui ont eu la double ambition de vouloir vivre et de vouloir apprendre ce que les hommes avaient pensé de la vie. Cela n'a aucun rapport, je le sais bien, mais les livres sont la première porte que la jeunesse trouve ouverte devant elle, elle s'y jette et cela lui crée des habitudes qui ne sont pas sans agrément, surtout quand on a l'esprit de contradiction un peu développé. Vous pensez bien que c'est pour moi que je dis cela et pour vous expliquer la formation de mon caractère et mon goût pour la solitude qui, si profond qu'il soit, se veut tout de même à de certaines heures un compagnon de silence. On s'épargne le bruit de la voix humaine et on entend tout de même la pensée qu'elle charrie quelquefois. Puis la vie est si longue, si longue quand on ne fait que ce qui est nécessaire ou que ce qui est agréable! La lecture, voyez-vous, est une manie comme une autre et qui a cela de bon qu'elle s'exerce par tous les temps, par toutes les saisons, qu'elle est compatible avec presque tous les états corporels et avec presque tous les états d'âme. Montesquieu, homme d'esprit, mais de trop d'esprit, disait qu'il n'avait jamais éprouvé un chagrin qu'une heure de lecture n'eût dissipé. Je trouve au contraire, et c'est encore un de ses mérites, qu'elle renforce la douleur, la prolonge, et la simplifie, en lui communiquant ce caractère de profonde mélancolie par quoi elle devient une compagne digne de nous. Qui voudrait donc se séparer d'une si bonne douleur et consentirait à la voir se dissiper comme une fumée? La lecture, qui a sur la douleur cet effet durable, n'en a aucun sur la fugitive joie; la joie se suffit à elle-même. Mais un livre ou un écrit, quel soit-il, n'est bien goûté que dans ces états de parfaite liberté où nous sommes prêts à recevoir toutes les impressions de l'extérieur à mesure qu'elles pleuvent sur notre être indifférent.

Je ne parle pas de la lecture occasionnelle, de la lecture par curiosité, par ennui. Parfois, les jours de pluie, on se met à l'abri sous un livre, comme, à la promenade, sous un arbre. Pour cela on prend le premier venu, celui qui s'offre à la main. Mais ce n'est plus la lecture choisie et voulue, celle qui devient manie, celle qui devient passion, celle à qui l'on sacrifie tout et que pourtant on n'arrive jamais à rassasier. L'ai-je connue, cette passion? Oui, avec quelques autres, et j'ai trouvé qu'elle leur ressemblait beaucoup. Il s'agit toujours de satisfaire un appétit. Je l'ai dit autrefois et n'y ajouterai qu'un terme en vous le rapportant : « Lire pour lire, apprendre pour apprendre, cela n'est pas supérieur à manger pour manger. » Vous me saurez peut-être gré de ne pas ranger les facultés de l'âme dans les régions hautes et les facultés corporelles dans les régions basses. Il y a encore des gens qui rougissent d'avoir un corps. Ah! comme on sent bien que notre civilisation a des origines spirituelles! Elle nous est tombée du ciel sur les épaules comme un manteau magique. C'est une féerie à laquelle il ne m'est plus possible de participer.

Mais ce n'est pas de cela que je voulais vous écrire. C'était bien plus élémentaire. J'allais vous faire remarquer le plaisir, de contradiction et de critique, peut-être, que vous prendriez à entrevoir parfois les recueils de pensées sur l'amour. C'est une matière qui ne saurait vous déplaire, même si vous étiez agacée de la prétention des philosophes à connaître votre cœur, à l'avoir jaugé, comme un bateau, à l'avoir habité, dirait-on pas? à avoir estimé ce qu'il peut contenir d'illusions, de désirs, de chimères, de larmes. Pour ma part, je n'ai jamais été entièrement d'accord avec aucun de ces penseurs érotiques, mais il n'en est aucun non plus, presque aucun, qui ne m'ait fait réfléchir sur moi-même et sur mon histoire. C'est-à-dire qu'afin de la mieux comprendre, je confère avec celle d'un autre homme d'expérience ma propre physiologie, car les réflexions sur l'amour comme les réflexions sur la morale sont toujours le produit d'un tempérament. Eriger en lois ses impressions personnelles, c'est le grand effort d'un homme, s'il est sincère. S'il ne l'est pas, il compile, ce qui ne trompe que les novices. Mais parmi ces auteurs qui écrivent sur l'amour avec la sincérité de l'observateur ou de l'expérimentateur, combien y en a-t-il qui se soient mis dans l'état d'ingénuité convenable pour cette besogne, c'est-à-dire qui aient oublié toute littérature? Nous nous repassons, sur l'amour, un tas d'aphorismes antiques ou scolastiques qui n'ont d'autre mérite que l'antithèse oratoire qu'ils contiennent et qui sont nés tous de la vieille opposition des sexes, thème inépuisable de rhétorique. En amour, selon les psychologues, si la femme rit, l'homme pleure. Peut-il en être autrement, et comment alors bâtirait-on selon les règles le livre attendu? « Chez la

femme, dit un des plus fameux et des mieux pensés, le désir satisfait provoque la reconnaissance. Chez l'homme, l'antipathie. » Vous voyez le genre. Il est soumis à l'ondulation comme le mouvement des vagues, ou au balancement comme l'escarpolette. Chaque fois que l'homme descend, la femme monte, et réciproquement. On se demande même comment ils peuvent bien arriver à se rencontrer. Evidemment il y a entre les sexes, dans la manière de se comporter en amour, des différences qui ne sont pas seulement organiques, mais il y a aussi des ressemblances nées de l'égalité parfaite que met à ce moment-là, et non à un autre, l'amour entre l'homme et la femme. C'est quand les différences corporelles acquièrent leur importance la plus stricte que les dissemblances psychiques perdent de leur acuité au point de s'unifier même en une ressemblance également ressentie par l'un et par l'autre. C'est là un mystère plus difficile à pénétrer que celui de la disparité fondamentale des sexes, de laquelle, avec une pénétration d'esprit spinozienne, on pourrait assurément inférer des différences de caractère et de conduite plus graves encore que celles que nous constatons. La tendance à se ressembler psychiquement est aussi grande chez de jeunes amants que celle à se ressembler physiquement chez de vieux époux. Et on en conclurait très bien, si on a le goût des conclusions, que l'amour apparie les êtres autant par les ressemblances qu'il crée que par les différences qu'il suppose. Aussi les poètes qui insistent sur la parité des désirs, des rêveries, des aspirations, ne sont pas aussi naïfs que le croient les psychologues qui ne portent leurs vues que sur l'antagonisme qui sépare déjà les amants au moment même de l'amour.

Sans doute, c'est plus amusant parce que c'est plus anecdotique, mais le vrai amour, à moins d'accident, n'a pas d'histoire. Ceux dont on parle ont nom caprice ou passion : ils en sont le jeu ou ils en sont la maladie. Si on définissait d'abord la couleur et même la nuance de l'amour dont il va être question, les livres sur ce sujet seraient plus courts ; ils seraient aussi moins confus. Ceux que je connais sont des manuels de jardinage où l'on traite à la fois et pêle-mêle des tulipes et des roses, des belles-de-nuit et du jasmin de Virginie. Oui, toutes ces fleurs ont ceci de commun qu'elles poussent dans la terre, mais pas autre chose. L'amour est physique, tout amour a une base physique, parce que la physique seule existe et que l'âme est une invention de la Sorbonne, mais il se développe selon tant de modes corporels, spirituels et entremêlés, fougueux ou bien tempérés, qu'il faut des chapitres à part. Sans cela, les jardiniers eux-mêmes n'y comprennent plus rien.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Marguerite Aron : *Le Journal d'une Sévrienne*, Félix Alcan, 3.5o. — Gyp : *La Bonne fortune de Toto*, Calmann-Lévy, 3.5o.— Willy : *Lélie, fumeuse d'opium*, Albin Michel, 3.5o. — Albert Boissière : *Le Jeu de Flèches*, Fasquelle, 3. 5o. — Pierre de Trévières : *L'Amour aux bas bleus*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Léon Cathlin : *Un prêtre*, B. Grasset, 3.5o. — Octave Aubry : *Sœur Anne*, Plon, 3.5o. — François Labeur : *Jean Klein, légionnaire*, B. Grasset, 3.5o. — Joseph Brydon : *Dans l'ombre du cœur*, E. Figuière, 3.5o. — Fernand Dacre : *L'Heure critique*, Daragon, 3.5o. —

Le Journal d'une Sévrienne, par Marguerite Aron. Ce livre ne contient : « ni commérage de femmes, ni rhétorique de professeur », car l'auteur fut « élevé dans l'horreur de ces deux extrêmes qui se touchent plus souvent qu'on ne l'a dit » ; mais il renferme la chose la plus précieuse que l'on puisse rencontrer dans la vie d'une femme et dans l'expression qu'elle donne du sentiment de sa vie : la pudeur ! Il y a fort longtemps que j'attends le récit sincère d'une existence modeste. Toutes ces dames de lettres, avec ou sans lettres, sont, en général sorties de leur intimité pour monter sur les planches de la littérature en des costumes de commères de revue. Elles sont amusantes, troublantes, intéressantes, quelquefois navrantes, déconcertantes, exaspérantes, jamais touchantes dans la bonne acception du mot parce que, pour être touchantes il faut que l'on porte en soi une pureté absolue d'intention, quoi qu'on entreprenne. Il s'agit ici du travail quotidien pour le pain quotidien d'une intelligence, et c'est très beau de voir s'écouler grain à grain le chapelet de ces jours, hélas ! très, trop laïques, sans autre récompense que la satisfaction machinale comme le fut l'habitude de la correction, d'avoir accompli son devoir, tous les devoirs. L'écolière n'est plus une fillette inconsciente qui apprend bien ses leçons et rêve du prix d'honneur, c'est une créature raisonnable mesurant le chemin parcouru et celui qu'il lui faudra gravir. Elle est loin des sommets, ne pense même pas à y atteindre. On ne la sent pas ambitieuse et on ne la surprend pas en de justes révoltes. Elle paraît ne pas connaître la désillusion, peut-être parce qu'elle n'espère rien de meilleur que ce pain quotidien de son cerveau pour lequel sa résignation offre tout son effort calme. Elle est surtout fière de son silence intérieur. Aucun cri de colère, aucun geste d'impatience ne sort de l'alignement de sa personne. Elle se fait un petit sanctuaire au milieu de ses auteurs préférés et ne s'aperçoit pas de leurs lourds défauts devant sa juvénile grâce à les admettre comme des amis consolateurs. Comme ils doivent cependant l'intimider parfois avec leurs allures de chefs... de bande ! Quel est celui de nos auteurs préférés qui ne ressemble pas à un grand perturbateur lorsque nous avons besoin de lui ? Je ne me souviens pas d'avoir été consolée ou seulement distraite de mes peines par un grand écrivain. Je crois qu'on ne

peut aller aux esprits libres que librement, mais notre jeune Sévrienne, ainsi qu'une sage abeille, prend son miel dans n'importe quelle amertume. Elle a le beau préjugé de se nourrir des choses intellectuelles avant de se plaindre du peu de subsistance qu'elles lui octroient.

Elle a des compagnes qu'elle trouve parfaites, des parents qu'elle aime sans s'occuper de la possibilité de leur égoïsme et elle comprend la joie grave de demeurer seule en face de la monotonie de ses fonctions d'éducatrice. Ce n'est pas une maîtresse de pension à la rigide allure de femme murée dans la dignité professionnelle, elle ne fait pas non plus un apostolat de sa pénible corvée, elle vit humblement, sérieusement, la vie de son dur métier d'enseignante qui sait beaucoup plus que ce qu'elle doit savoir et qui a l'énergie de lutter contre la pernicieuse intoxication de la pensée : la sienne ou celle de ses auteurs favoris. C'est probablement la première fois qu'une jeune fille aura démontré la juste proportion des forces individuelles avec la force du courant normal d'une vie de vrai labeur. On n'a pas beaucoup l'occasion de lutter quand on ne cherche pas la volupté de la lutte et les nageurs qui veulent aller loin se laissent porter de temps en temps par ce qu'on appelle vulgairement le *fil de l'eau*. J'ai eu peur, vers la fin du livre, aux derniers feuillets de ce journal d'étudiante, que l'aventure ne fît son apparition malgré les promesses de la préface où il est déclaré « qu'on est respectueux de ce qu'on révèle ». Je me suis rassurée en songeant à la pudeur de celle qui parlait. Il ne faut pas attribuer ici à cette vertu le seul sens qu'on lui donne ordinairement. Avec l'auteur de ce *Journal d'une Sévrienne* elle les a tous : émotion contenue, joies naïves et sensations enfantines, probité, honnêteté, dignité de la créature isolée fuyant les occasions sentimentales, amour sain et sacré de la vie pour son utilité et l'élévation normale qu'elle procure à celle qui veut vivre normalement, toutes les jolies qualités sont représentées en cette pudeur-là et si ce n'est pas un roman que l'histoire de la Sévrienne en question, c'est sûrement la meilleure preuve que l'on puisse nous donner de la noblesse d'une âme.

La Bonne fortune de Toto, par Gyp. L'auteur de cette amusante comédie de mœurs a, par excellence, le don de la clarté. Mme Gyp se promène dans tous les cycles parisiens avec une lampe électrique à la main. Je sais bien que chez elle, préférant les douceurs de l'intimité aux incandescences de la rue et des salons de la troisième république, elle se sert de lampes à huile répondant aux petits noms mélancoliques de Carcel, mais, dès qu'elle pénètre dans la mêlée moderne, Gyp ne trouve plus trop brutal un vigoureux phare d'automobile et il faut voir les drôles de silhouettes que cela nous découpe sur les fonds neutres de la pauvre bourgeoisie incohérente. Tous ces fantoches se démènent et font des bonds de

clowns parce qu'ils sont doublés de leur ombre formidable, de leurs très naturelles caricatures. Toto est amoureux de la fille de son usurier, mais son père double la petite juive avec du papier armorié dont il fait des cocottes... du grand, du meilleur monde. Les amis de Toto doublent de billets de banque extorqués à leur famille les bonnes intentions qu'ils ont de défendre le trône et l'autel. Quant aux jeunes filles, sœurs et fiancées des *mégottiers du Prince*, elles apprennent la politique en de telles chambres d'énergumènes qu'elles pourront certainement servir de doublure aux députés qu'elles ne manqueront pas d'épouser pour la plus grande gloire de la Cause. Cette lueur blanche, aveuglante, enragée qui poursuit les héros de Gyp, c'est le drapeau de ce charmant écrivain, son écharpe d'Iris dans laquelle sa déité enveloppe, malgré son amour des doux crépuscules, du gris breton et de la monotonie d'un ciel de France en deuil de ses étés. Elle a, dans l'œil, un terrible rayon qui pénètre tout pour en extirper un squelette, ou faire jaillir une balle perdue. Fidèle au programme, elle se hâte de nous faire rire de tout pour peut-être n'en pas pleurer elle-même et, en résumé, c'est bien elle qui a raison : tant qu'une Française aura le courage de rire de son siècle, elle suffira bien à nous prouver que la France n'est pas morte!

Lélie fumeuse d'opium, par Willy. On dirait du Jean Lorrain et du Jean Lorrain dernier bateau, car on sait que le Lorrain posthume est bien supérieur à l'autre ! La jeune personne un peu plate de la couverture, mais suave comme un conte bleu, quoique à dormir debout, est une créole assez précoce pour être blasée dès son arrivée à Paris sur tous les plaisirs de la grande vie. Aussi demande-t-elle à l'opium des rêves qui se pourraient facilement réaliser entre deux cigarettes de tabac très ordinaire. Le vilain M. Jules Lorbin est désigné par une société en commandite pour exécuter une vengeance d'amour-propre (ou malpropre). Il s'agit de faire semblant de violer cette petite, d'appeler des témoins et d'épouser, car elle possède les trésors de Golconde, en dehors, bien entendu, d'un certain capital qui lui est particulièrement confié. La tentative avorte, grâce au loyal concours d'un aviateur qui casse du bois sur les reins des malfaiteurs, puis ravit l'enfant dans un vol plané des plus réussi. Apothéose et feux de l'hyménée. Tout finit bien du reste; la morale ne venant jamais qu'à la fin d'une histoire, je ne sais pas pourquoi cette même histoire aurait besoin de commencer par le chapitre ennuyeux.

Le Jeu de flèches, par Albert Boissière. Agréable chassé-croisé. Une gerbe d'orchidées, qu'on remplace par une gerbe de roses. Une fiancée qui se trompe d'amoureux, et malheureusement trop tard. Deux femmes qui se prennent en grippe pour un homme qui s'occupe d'une troisième et un enfant qui détruit en jouant le tireur

de flèches sinon la possibilité de jouer encore à son jeu cruel. Jolie comédie de sentiments, mais malgré l'élégance du style, l'esprit des dialogues, la réalité des observations humaines ou sociales, je regrette *Un crime a été commis* et *l'Homme sans figure*, y compris *le Tueur à la corde*.

L'Amour aux basbleus, par Pierrre de Trevières. Il me semble que plus ça change et que plus c'est la même chose. Les *loups* qui hurlent dans les salons font de la poésie à tous crins, comme jadis on portait les longs cheveux décadents. Quant aux femmes du monde, poétesses à leurs moments perdus, elles ne sont pas beaucoup plus névrosées que les Muses inspiratrices d'antan et ne savent pas davantage ce qu'elles veulent. Roman à clefs ? Non, il aurait fallu copier d'après nature pour être franchement immoral. Gardant le ton de la bonne compagnie, l'auteur nous force à croire qu'il n'y a mis que du sien.

Un prêtre, par Léon Cathlin. Il y a de beaux sermons dans ce volume et des types curieux de curés de campagne. L'abbé Cygne est un tendre qui ne voit pas la possibilité de vivre sans faire l'aumône de son humanité aux créatures humaines. Il baptise les morts et protège les coupables contre la méchanceté de certains dogmes. Il est d'ailleurs mal jugé par ses supérieurs et finit par sombrer au milieu de l'incompréhension générale. Les pauvres qu'il a secourus se défient de sa charité, comme les hiboux se défient de la lumière, et il meurt ayant appris qu'en effet le royaume des gens doux et simples de cœurs n'est jamais de ce monde.

Sœur Anne, par Octave Aubry. Cette femme bien née, entourée de gens sérieux, tous plus ou moins plongés dans la politique, a un amant et se sent désespérée par l'abandon de ce capricieux jeune homme. Voyage de convalescence ou essai de fuite en Angleterre où l'on retrouve l'ami de l'amant qui devient l'ami, puis l'amant par surprise. (Il y a vraiment trop de canapés psychologiques chez les femmes nerveuses.) La Sœur Anne a perdu l'estime d'elle-même et n'en demeure pas moins éprise de l'autre qui la reprendra et la lâchera de nouveau... puis elle se tuera pour aller l'attendre plus définitivement.

Jean Klein, légionnaire, pas François Labeur. Un jeune fils à papa qui ne peut supporter la vie militaire, se querelle avec ses supérieurs et se sauve devant le spectre du conseil de guerre. Il entre à la légion étrangère où, sous le nom de Jean Klein, il réhabilite la mémoire de Robert Bergmann. Il y a d'intéressants détails sur la culture des terres africaines et leur rendement, au moins inattendus dans un roman.

Dans l'ombre du cœur, par Joseph Brydon. Est-elle la nièce, la fille ou la fiancée de ce vieux Monsieur très artiste, encore fort

jeune et assez séduisant pour endormir tous les scrupules dans un cœur vierge ? Lorsque Germaine apprend enfin la vérité de la bouche d'une pauvre mourante, elle change son nom de belle jeune fille pour celui d'une humble religieuse. C'est dans l'ombre de l'église qu'elle priera pour son père coupable de lui avoir donné une âme désormais inutile à l'amour terrestre.

L'Heure critique, par Fernand Dacre. Récits militaires où l'on trouve une très exacte restitution de la vie des néophytes St-Cyriens. La description de ces brimades et de ces longs exercices destinés à briser l'énergie cérébrale des jeunes hommes non encore *bahutés* aux yeux de leurs camarades de *bahut* donne une triste idée de ce genre d'esprit... militaire.

RACHILDE.

LITTERATURE

J. Churton Collins: *Voltaire, Montesquieu et Rousseau en Angleterre. Traduit de l'anglais* par Pierre Deseille, 1 vol. in-18, 3. 50, Hachette. — Charles Régismanset: *Nouvelles Contradictions*, 1 vol. in-12, 1 fr., Sansot. — Jacques Normand: *Pensées de toutes les couleurs*, 1 vol. in-18, 3. 50, Calmann-Lévy. — Emile Pontich : *Les cahiers d'un Individualiste*, 1. vol. in-18, 3. 50, Jules Rousset. — Jean Variot: *L'Œuvre d'Elémir Bourges*, 1 vol. in-16, 1 fr. « Mercure de France ». — — A propos d'une nouvelle édition du *Rouge et le Noir*.

Dans ce volume que M. Pierre Deseille a traduit de l'anglais, M. J. Churton Collins a réuni trois études sur **Voltaire, Montesquieu et Rousseau en Angleterre**, qui nous apportent sur les relations littéraires entre la France et l'Angleterre, au XVIII^e^ siècle, de nouvelles précisions. Comme l'écrit M. Collins, ce sujet n'avait encore été traité par aucun auteur ou du moins il ne l'avait été « qu'accessoirement ». On savait déjà quelle fut l'influence de la littérature et de la philosophie anglaise sur l'évolution littéraire de Voltaire, et par répercussion sur notre littérature générale; mais M. Churton Collins, qui a étudié minutieusement la vie de Voltaire en Angleterre, nous donne le détail de cette influence et nous fait assister à ses initiations et à ses admirations. Voltaire s'était à ce point familiarisé avec la littérature anglaise qu'il put écrire dans cette langue *An Essay upon the civil Wars in France*, et *An Essay upon Epic Poetry*. Pour montrer la pureté, la vigueur et l'élégance du style de Voltaire, l'auteur cite un long passage et il observe qu'avec du temps et de la pratique Voltaire « aurait pu prendre place parmi nos classiques ». On peut dire sans exagération, conclut M. Churton Collins, que la visite de Voltaire en Angleterre « eut la même influence sur la Révolution française que les guerres d'Italie sur la Renaissance en Europe ».

C'est alors que furent abattues les cloisons qui séparaient jusque-là la

culture anglaise de la culture française et que pénétrèrent en France les idées qui allaient bientôt faire de la France de l'ancien régime la France du XIXe siècle.

Il est amusant de noter que ce fut le gouvernement royal qui obligea Voltaire à chercher un refuge en Angleterre : il en rapporta des idées nouvelles qui devaient révolutionner la France et renverser la royauté.

Le séjour que fit Montesquieu en Angleterre fut aussi d'une grande importance. Montesquieu s'y mêla surtout au monde politique et parlementaire. Ce fut chez nous, dit l'auteur, « qu'il comprit en quoi consistait la liberté dans le domaine intellectuel et moral, en politique et dans la vie sociale ».

M. Churton Collins conclut :

Son séjour en Angleterre donna une nouvelle orientation à ses études. Il avait écrit auparavant *les Lettres persanes* et *le Temple de Gnide*; après son retour d'Angleterre, il écrivit *les Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains* et *l'Esprit des Lois*. L'étude de notre constitution, de notre politique, de nos lois, de notre caractère, de notre système social de nos coutumes et de nos mœurs lui fournit les matériaux indispensables à son grand ouvrage.

Il est certain que si Montesquieu n'avait pas vécu en Angleterre, il n'aurait pas écrit *l'Esprit des lois*, cet ouvrage qui eut sur notre évolution sociale une si capitale influence.

Jean-Jacques Rousseau, lui aussi, passa une année en Angleterre, mais je ne sais si cette visite décida, comme le dit l'auteur, de l'orientation du reste de sa vie. Et ce n'est pas à ce séjour dans la Grande Ile que nous devons *les Confessions* et *les Rêveries*. Sans doute, c'est à ce moment, à propos de sa querelle avec Hume, qu'éclate la folie de Rousseau, mais ce n'est qu'une coïncidence. Cependant je recommande tout particulièrement cette étude sur les dernières années de Rousseau : jamais peut-être la véritable mentalité du philosophe de Genève ne fut analysée avec une plus grande perspicacité. Rousseau fut sincère en se disant et en se croyant persécuté. L'attitude affligée et correcte de Hume est aussi exposée ici avec beaucoup de délicatesse. En un mot, cette étude remet tout à fait au point la dernière partie des *Confessions*. Quant à l'influence de la littérature anglaise sur Rousseau, M. Chartin Collins la résume dans cette phrase : « Ce que Rousseau devait à l'Angleterre il l'avait acquis longtemps avant de mettre le pied sur notre sol. »

§

M. Charles Régismanset continue la publication de ses petits recueils de pensées. Voici de **Nouvelles contradictions** où l'auteur a réuni ses dernières observations et méditations de la vie. C'est

d'une philosophie sceptique avec assez d'amertume pour donner à ces aphorismes une saveur d'ironie. Mais d'abord n'est-ce pas à lui-même que l'auteur adresse ce compliment : « C'est la marque d'un esprit distingué d'avouer sans honte ses contradictions »? Certes, c'est aussi la marque d'une richesse de sensibilité et d'intelligence, car :

Un homme tient d'autant plus à ses idées qu'il en a peu.

Et c'est toujours avec un sentiment de pitié que j'entends certains hommes confesser publiquement qu'ils n'ont pas varié depuis trente ans. Ils doivent bien s'ennuyer, dans ce tête-à-tête avec une idée, une foi, une conviction, ou un sentiment.

Ce sont surtout les hommes politiques qui mettent leur orgueil dans l'immobilité de leurs convictions, dans leur fidélité à un petit programme de parti. L'idée que l'expérience de la vie aurait pu faire dévier leur rêve les révolte comme une injure. Aussi, M. Regismanset énonce-t-il en souriant cet irréfutable syllogisme :

Un peuple sage confie ses destinées à des médiocres.
Le peuple français est sage.

Il ajoute :

On exige beaucoup de talents pour les petits emplois de l'Etat; peu ou point pour les grands.

Et c'est encore marque de sagesse.

Mais l'auteur n'a pas observé que les politiciens; il a aussi noté les ridicules des littérateurs et leurs petites vanités. Il pense, avec Léon Cladel, « qu'on n'écrit qu'un bon livre, le livre de sa vie ».

Tout le reste : métier, fausse invention, bavardage, littérature. Plaignons donc les misérables qui, célèbres ou obscurs, écrivent pour manger : c'est la pire prostitution, celle de l'esprit.

M. Jacques Normand, lui aussi, publie des pensées, des **Pensées de toutes les couleurs** ; et sur la couverture blanche de ce volume, Mme Madeleine Lemaire a jeté de symboliques pensées de tons variés.

On trouvera, dans ce livre des choses légères, des observations faciles, mais aussi des réflexions amères et senties sur les tristesses de la vieillesse :

Un sentiment fréquent chez le vieillard est de se figurer qu'il fait toutes choses pour la dernière fois.

On dit que vieillir est le meilleur moyen de vivre longtemps. Bon nombre de vieillards souhaiteraient que ce fût celui de mourir vite.

Il n'y a pas de vieillards heureux; il n'y a que des vieillards résignés.

Bien rares ceux qui voudraient recommencer leur vie ; plus rares encore ceux qui la voudraient finir.

Ainsi la sérénité de la vieillesse est un mensonge, et comme le dit encore l'auteur : « la vieillesse serait délicieuse... si on était jeune. »

§

Dans ces **Cahiers d'un Individualiste**, M. Emile Pontich a voulu se montrer à nous dans toute la complexité de sa nature, en mêlant ici les pensées de sa jeunesse à celles de son âge mûr.

Est-elle de sa jeunesse ou de son âge mûr, cette pensée qui manque vraiment de galanterie :

Je voudrais qu'on puisse procréer en cueillant des roses, et non pas en se plongeant dans un bourbier.

Et pourtant, on devine comme un regret dans cette observation :

Se lavant à tout instant le corps, les vendeuses d'amour ont, comme les noyés, une chair sans parfum.

Mais M. Pontich a noté des réflexions plus subtiles et qui justifient le titre de son livre. Il s'est voulu isolé dans la vie, afin de la regarder d'un œil plus désintéressé, et je ne déteste pas le parfum d'égoïsme qui est répandu dans ces pages. Comme il est triste, dit-il, « d'avoir l'âme d'un indépendant, quand on est devenu un vieillard ! »

L'amour, dit-il encore, ne nous prouve-t-il pas que, pour être heureux, il faut devenir fou ?

Et :

Je ne conçois pas qu'un homme puisse se flatter d'être un bon philosophe lorsqu'il s'est marié.

J'aime aussi cette pensée qui nous montre que l'histoire est une création de l'homme :

Comment ne pas être sceptique à l'égard de l'histoire, lorsqu'il suffit d'un historien de génie pour que le passé soit transformé ?

Et cette observation peut aussi s'appliquer à la littérature, dont nous transmuons sans cesse les valeurs.

§

C'est avec une sorte de timidité admirative que M. Jean Variot nous donne ses raisons d'aimer **l'Œuvre d'Elémir Bourges**. Il n'a pas l'insolente idée de vouloir ici prononcer un éloge qui exigerait, dit-il, la puissance et le prestige d'un Claudel. Non, il vient seulement, se tournant vers ceux de sa génération, leur dire ceci :

L'auteur du *Crépuscule des dieux*, de cet incomparable livre : *les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, l'auteur de *la Nef* nous donne la

plus belle leçon que l'on puisse recevoir. Il a eu le dédain de tout ce qui est mesquin et médiocre, et sa solitude altière lui a permis de vivre pour son art. Nous qui avons à lutter afin de rendre au pays de France ses traditions perdues, nous dont le sort est de batailler, rendons justice au grand aîné qui a tant fait pour nous.

Et M. Jean Variot voudrait que les œuvres d'Elémir Bourges soient enfin portées à la connaissance du grand public. Il remarque que le nom de M. Bourges est universellement connu et estimé, mais que son œuvre est presque aussi universellement ignorée. Pourtant, observe-t-il, existe-t-il « un ouvrage plus poignant, plus soutenu, plus intéressant que *le Crépuscule des Dieux*? Est-il un roman d'aventures, est-il un roman philosophique qui soit plus attachant et plus troublant que *les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent* ? Et quelle lecture, parmi la production actuelle, vaut donc *la Nef* ? »

Et M. Viardot nous donne de ces diverses œuvres d'Elémir Bourges une analyse appuyée de citations choisies, qui fera beaucoup pour la divulgation des livres de M. Bourges.

§

M. A. Paupe, l'heureux propriétaire des deux assiettes stendhaliennes, « une rareté, car elles ont été tirées à sept exemplaires », m'adresse cette note critique que je suis heureux de communiquer aux lecteurs du *Mercure*.

M. Casimir Stryienski a écrit pour l'édition Larousse du *Rouge et Noir* une intéressante préface, où il raconte la genèse du roman, et cite les « rappels autobiographiques » introduits par Stendhal dans son chef-d'œuvre.

Mais l'éminent professeur ne s'est-il pas trompé en évoquant celui-ci ? « La semaine que Julien, devenu l'*alter ego* du marquis, passa dans la cave de l'Hôtel de la Mole est aussi une réminiscence personnelle. Semblable aventure était arrivée à Henri Beyle au château de Mouchy, etc. » Julien Sorel n'a jamais passé huit jours dans la cave de l'hôtel de la Mole, et à aucun instant il ne fut l'*alter ego* du marquis.

La seule analogie du séjour de Beyle chez la comtesse C...l se trouve au chapitre XXX, du roman, lorsque Julien, quittant le séminaire de Besançon, se rend à Verrières, et, à l'aide d'une échelle, s'introduit chez Mme de Rênal à l'insu de son mari ; elle cache Julien, pendant vingt-quatre heures, dans sa chambre à coucher, lui apporte à manger, dissimule l'échelle, etc. Bref, la situation est identique pour tout lecteur attentif du roman et de *Comment a vécu Stendhal*.

L'erreur de M. Stryienski est excusable, mais elle eût scandalisé un *Rougiste* de 1880, Léon Chapron, par exemple, qui avait appris *le Rouge et le Noir* PAR CŒUR et ne pardonnat pas à M. Jean Richepin d'avoir des faiblesses de mémoire, *dès la deux centième page !*

A. PAUPE.

M. A. Paupe, j'imagine, doit savoir tout son Stendhal par cœur. Ne disait-il pas un jour à Léautaud, à l'une des séances du Stendhal-Club de l'Ermitage de la rue de Sèvres, en un bel élan lyrique :

Je déjeune de Beyle et dîne de Stendhal.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Gabriel Honotaux : *La Fleur des Histoires françaises*, Hachette. 3 fr. 50. — René Fage : *Dans les Sentiers de l'Histoire*. Alph. Picard et fils. 3 fr. 50. — E. Angot : *Mélanges d'Histoire*, Emile-Paul. 3 fr. 50. — Prince de Faucigny-Lucinge : *Le Mariage de Thomas Ier, comte de Savoie avec Marguerite de Faucigny*, Henri Daragon, 8 fr. — Arthur Chuquet : *Etudes d'Histoire*, 4e série, Fontemoing et Cie. 3 fr. 50. — Paul Frémeaux : *Les Derniers jours de l'Empereur*, E. Flammarion, 0,95, ill. — Memento.

Marquons ici une pause dans l'intervalle des gros ouvrages ; ménageons un entre-deux, où nous grouperons, pour concentrer sur eux un intérêt qu'une disposition autre pourrait disperser, quelques volumes de mélanges historiques.

Voici, de M. Gabriel Hanotaux, **la Fleur des Histoires françaises**. L'auteur a voulu donner à des lecteurs encore jeunes, « non la connaissance de notre histoire, mais le sentiment de notre vie nationale ». Œuvre de sentiment (le mot prend ici un sens un un peu différent ; nous ne l'ignorons pas et nous le voulons ainsi). Œuvre de sentiment (soit dit en bonne part) : la France y est aimée et louée en quelque sorte comme une personne, dont successivement est exaltée la beauté (terre, eaux, ciel de France), dite la lutte dans le monde (batailles, expansion, propagande française), dont sont rappelés et caractérisés les âges : âge classique, âge philosophique, âge politique et juridique, âge héroïque et âge lyrique (Révolution, Empire, Romantisme), âge réaliste et scientifique (époque contemporaine).

C'est, au demeurant, une suite de synthèses rapides, un peu conventionnelles (ce qui est inhérent au genre), mais où ne manquent pas, avec l'art du groupement significatif, un certain éclat et aussi une certaine finesse. On goûtera, sous ces derniers rapports, la psychologie française esquissée dans le chapitre intitulé : « l'Egalité française », et le tableau à grands traits de l'Europe tracé dans le morceau final : « l'Idéal français. »

M. René Fage s'est promené **Dans les Sentiers de l'Histoire**, qui l'ont mené, si l'on peut dire, en des « coins » assez ignorés des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Les personnages de son premier récit, « le Roman d'un Ermite », sont si peu connus que, dans le vieux manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal où il les découvrit, il put les prendre d'abord pour les héros d'une de ces

fictions à la fois morales et récréatives comme les aima le XVI^e siècle : opinion qu'une identification purement historique de ces personnages est venue modifier. Cette histoire est celle de Gervais de la Roche, seigneur de Jonzat, qui, après avoir mené une existence assez scandaleuse, se fit, comme on dit, ermite, certains Pères Minimes ayant fort aidé à cette sanctification finale. L'aventure serait banale, n'étaient les détails qui lui donnent la date précise d'un temps. — Au siècle suivant, M. Fage, dans « l'Enlèvement de Babonnette », nous fait connaître la séduisante jeunesse d'une personne dont, seule, la sordide vieillesse, ou maturité nous avait été dite dans les mémoires et documents contemporains. Babonnette (le nom lui fut donné par Racine dans *les Plaideurs*), de son nom de jeune fille Marie Ferrier, c'était la femme, rendue célèbre par sa répugnante rapacité, du lieutenant-criminel Tardieu; et, certes, dans la vieille écornifleuse dépravée et desséchée par le vice de ladrerie, rien n'eût rappelé la belle et désirable jeune fille de jadis, si M. Fage n'eût, à propos d'une romanesque aventure d'enlèvement, évoqué ces vingt ans de Marie Ferrier. — « La farce du Prince grec » forme (si elle eut réellement lieu, si elle est autre chose qu'une invention du romancier Le Noble), une fantaisie assez colorée, dans un temps (toujours le XVII^e siècle), qui aima la farce plus qu'on ne croit. A Ussel, dans le Limousin, des hobereaux en gaîté imaginèrent une bouffonnerie pseudo-orientale destinée à mystifier les gens du pays : l'un d'eux se fit passer pour un prince grec retour de la Cour et en route vers ses états. Les Ussellois donnèrent dans le panneau, paraît-il ; d'où une série de scènes et pompes drôlatiques, de cérémonies dignes de celle du *Malade imaginaire*. M. Fage croit absolument à la réalité de cette histoire, que l'on trouve parmi les romans de Le Noble. — Des trois ou quatre morceaux qui terminent le volume, deux encore exhument des curiosités du XVII^e siècle : « l'Homme aux escarboucles », un certain La Roche-Karlan, mystificateur qui s'était composé le personnage d'un prince des mille et une nuits venu en France après mille traverses, et dont l'existence reste problématique ; puis « Un terroriste au XVII^e siècle », l'intendant Etienne Foullé, qui, en plein règne du grand roi, employa, dans le Bas-Limousin, une méthode d'administration violente et sauvage, annonçant déjà les plus terribles Conventionnels en mission, Carrier lui-même ! Les dernières pages contiennent, dans le cadre d'une biographie du sieur Jean de La Bourrays de la Roche, prêtre et escroc, une étude sur les tripots et les policiers du milieu du XVIII^e siècle, classique époque du « pharaon », du « biribi » et des « mouches ». Et n'oublions pas, pour finir, les « Figures de Révolutionnaires », évocation d'une époque où l'on jouait non plus sa bourse, mais sa tête. Il y a dans tout ceci de l'érudition et de la curiosité.

Les **Mélanges d'Histoire** de M. E. Angot nous ramènent à la grande histoire. Dans « Six mois au Temple avec Louis XVII », l'auteur tente de retrouver la vérité en ce qui concerne la conduite du cordonnier Simon envers le Dauphin, et, en tous cas, il conclut à la mort de l'enfant royal au Temple. — Les pages intitulées « Après Iéna » donnent les lettres écrites entre la bataille d'Iéna et le Traité de Tilsitt par les membres dispersés de la famille royale de Prusse : frère, sœurs, belle-sœur, oncle, tante, beaux-frères du Roi, etc. Caractérisant cette correspondance, « peut-être, dit M. Angot, voudrait-on voir ces princes, ces princesses un peu moins occupés du bon vouloir de l'Empereur, du maintien de leurs dotations, de l'incommodité de leurs résidences; un peu moins empressés, les uns, à recevoir à Berlin les autorités françaises, les autres, à profiter, pour y envoyer des nouvelles, de la courtoisie de nos officiers d'avant-poste ». Heureusement pour ces pauvres gens de personnages princiers désemparés, il faut ajouter à cette peinture, pour qu'elle soit complète, un dernier trait : l'exaltation de leur affection familiale, qui force parfois la sympathie. J'ai fort goûté, pour ma part, ce tableau de la famille ou plutôt de la parenté royale de Prusse au lendemain d'Iéna. M. Angot y ajouta des précisions biographiques. — Les deux dernières études nous font remonter au Moyen-Age. « Francs et Bulgares au début du treizième siècle », c'est la lutte des deux empereurs latins de Constantinople, Baudouin et Henri, contre les tribus féroces des « Boulgres », commandées par un homme redoutable, le tsar et autocrate Johannis. On sait que, surpris par des forces supérieures devant Andrinople révoltée grâce aux intrigues du tsar bulgare, Baudouin fut vaincu et fait prisonnier, ou tué; que, là-dessus, son frère et successeur Henri reprit la lutte, fut plus heureux, mais finalement, dans cet Orient plein d'intrigues byzantines et de ruses barbares, où sa candeur de preux féodal se défendait mal, périt empoisonné. Si je dis à M. Angot qu'il n'a pas renouvelé, fût-ce dans les limites de ces deux épisodes, l'histoire de la domination franque à Constantinople, il n'en sera pas assurément le plus surpris. — Plus étudié est le récit qu'il consacre aux « Quatre Filles de Raymond Béranger ». Raymond Béranger IV (ou V) épousa Béatrice de Savoie, — fille de ce Thomas I[er], comte de Savoie et ancêtre de l'actuelle maison régnante d'Italie, dont un récent ouvrage, **le Mariage de Thomas I[er] comte de Savoie avec Marguerite de Faucigny**, par le prince de Faucigny-Lucinge, a rappelé et tâché de renouveler l'histoire. (Le prince de Faucigny-Lucinge, dans cet ouvrage, a entrepris de discuter, à l'aide d'archives de famille et de documents négligés, notamment la chronique du Moine Albéric de Trois-Fontaines, « la question de savoir si l'ancêtre des princes actuels de la maison de Savoie a contracté un ou plu-

sieurs mariages ». Il a fixé les circonstances du mariage de ce prince avec Marguerite de Faucigny, en établissant le degré de parenté qui existait entre la maison de Génevois et celle de Faucigny à l'époque de ce mariage. Son ouvrage est une utile contribution à l'histoire de la Maison de Savoie.) De la fille de ce comte Thomas Ier, disons-nous, le comte de Provence Raymond-Béranger eut quatre filles : Marguerite, qui épousa Louis IX ; Eléonore, qui épousa Henri III d'Angleterre ; Sancia, qui épousa le frère de celui-ci, Richard ; enfin Béatrice, héritière du Comté, qui, en épousant le frère de Louis IX, Charles d'Anjou, apporta la Provence dans la maison d'Anjou. M. E. Angot n'a eu, nous dit-il, d'autre prétention que de former un ensemble avec des récits partiels pris aux meilleures sources (peu ou point indiquées). L'entreprise n'était point inutile, l'histoire des quatre filles de Raymond-Béranger, qui n'a pas été trop souvent débrouillée et qui l'est assez clairement ici, ayant formé une bonne partie de l'histoire de l'Europe au cours de la première moitié du XIIIe siècle.

A quelles longues, approfondies, infiniment minutieuses études n'a-t-il pas dû falloir que se livre M. Arthur Chuquet, en ce qui concerne l'histoire militaire de la Révolution et de l'Empire, pour pouvoir disposer aujourd'hui des abondants et riches *résidus*, si je peux dire, dont il compose, en majeure partie, des recueils de mélanges, inlassablement publiés par lui sous le titre d'**Etudes d'Histoire** ! Voici la quatrième série de ces Mélanges. Je ne puis tout citer. Presque tous les titres annoncent des choses intéressantes, des micrographies à peu près toujours, mais sur d'illustres thèmes historiques. Le dernier mot de cette manière paraît être l'étude sur les « Mots et locutions de la Grande Armée en 1812 ». Tout un argot, recueilli par M. Chuquet, se forma alors, incroyablement expressif de la funèbre bohême où sombra cette expédition. Les pages intitulées « Roture et Noblesse dans l'Armée royale » peuvent, sans doute, être considérées comme donnant les conclusions de M. Chuquet sur ce sujet. Ces conclusions confirment, il me semble, l'opinion traditionnelle : tout à la naissance, à la faveur ; rien, ou presque rien, à la roture méritante. Le pire, peut-on constater d'après M. Chuquet, c'est que les cadres ainsi formés avaient fini par être aussi nombreux que dépourvus de valeur et privés de considération. « Un maréchal de camp obtient en 1789 moins de considération qu'un capitaine en 1740. Louis XIV et Louis XV avaient nommé l'un 1.106 officiers généraux en soixante-douze ans, l'autre 1.210 officiers généraux en cinquante-neuf ans ; Louis XVI, en dix-huit ans, nomma 1.322 officiers généraux ! » Affaire de faveur. Les séditions militaires des premiers temps de la Révolution peuvent trouver ici leur explication. Voici maintenant, avec « l'Armée de Sambre-et-Meuse en

1796 », la contre-partie. M. Chuquet a voulu montrer le moral, les « actes privés » de cette armée, et l'impression qu'elle laissa en Allemagne. S'aidant d'un document de langue allemande contemporain (auquel il accorde créance, et sans doute a-t-il ses raisons), il est amené à tracer de cette armée un tableau fort pittoresque, mais proprement effrayant. La bourgeoisie et le peuple d'Allemagne avaient d'abord accueilli les républicains avec joie ; mais ils s'aperçurent qu'ils avaient ouvert la porte à des brigands. — Donnons encore, la place manquant, les titres seulement de quelques autres études : « Comment Bonaparte quitta l'Egypte » ; « Comment Kléber remplaça Bonaparte » ; « Un Allemand à Paris en 1801 » (M. Chuquet est un des hommes qui connaissent le mieux l'histoire allemande de la Révolution. Ici, c'est l'analyse d'un curieux ouvrage en deux volumes, composé par le docteur et chanoine Frédéric-Jean-Laurent Meyer sur son voyage à Paris dans l'été de 1801.) Et voici encore : « La Nourrice de l'Empereur » ; « la Folie de Junot », etc., etc.

Nous avons à reparler d'un des ouvrages de M. Paul Frémeaux : **Les derniers jours de l'Empereur**, en une occasion intéressante : il s'agit de la réédition à bon marché de cet ouvrage en format illustré. On est surpris de tout ce qu'on peut faire en librairie pour 0 fr. 95 : beau papier, belle et nette composition sur deux colonnes, illustration documentaire abondante, couverture en couleurs, quoi encore ? C'est « populaire », c'est « grand public » avec solidité et bon goût. L'ouvrage avait été déjà publié avec illustrations à l'étranger : on souhaitait qu'il le fût aussi en France. Voilà qui est fait, et bien fait. Dans le domaine historique, ces éditions illustrées à bon marché peuvent être encouragées, sous la condition expresse qu'elles offrent au grand public, outre une exécution matérielle soignée, une denrée littéraire et scientifique d'incontestable aloi. (Toute autre vulgarisation serait impitoyablement repoussée de cette rubrique.) Là-dessus, et en ce qui concerne l'histoire de Sainte-Hélène, l'opinion est depuis longtemps faite sur M. Paul Frémeaux : il a renouvelé cette histoire dans des conditions de sérieux et de savoir irréprochables. Et d'agrément aussi. C'est documenté en bénédictin, et c'est écrit en... écrivain. (Lire la description de Sainte-Héiène.) Rappelons que l'auteur a disposé l'économie de son œuvre autour de deux importants documents jusqu'alors inédits dans notre langue : d'une part la relation du Dr Henry, chirurgien militaire anglais qui vint tenir garnison à Sainte-Hélène en 1817, et qui rédigea, sous forme d'autobiographie, des souvenirs de ce séjour, où il eut occasion d'approcher Napoléon et où il fut le commensal d'Hudson-Love ; d'autre part, une brochure du Dr Arnott, lequel donna ses soins à l'Empereur de concert avec Antomarchi durant les cinq dernières semaines de la maladie du glorieux captif. Enfin M. Fré-

meaux a combiné ces deux sources inédites avec les documents anglais et français qu'on trouve plus couramment dans la littérature de Sainte-Hélène. Pour qu'elle puisse atteindre plus sûrement le grand public, cette réédition illustrée a été allégée d'un bagage purement documentaire (l'Introduction et un Appendice de 75 pages). Telle que la voici, cette édition nouvelle est fort heureusement conçue.

Memento.— Nous mentionnons en cette place deux volumes de Mélanges, *Silhouettes historiques* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50) et *A travers trois siècles* (Hachette, 3 fr. 50),— le premier dû à M. de Ségur, l'autre à M. Ernest Daudet, — pour la raison que les titres de leurs matières ont déjà, du moins en grande partie, paru dans le corps même de ces chroniques. Ce sont, en effet, articles ou études, des écrits sur des ouvrages dont bon nombre furent appréciés par nous en leur temps. Voici défiler de nouveau, reflétés et critiqués, chez M. de Ségur : les travaux de M. Louis Batiffol sur Louis XIII, ceux de MM. Lemoine et André Lichtenberger sur les familiers du Grand Condé ; de M. Funck-Brentano sur l'Affaire des Poisons ; de feu Mme Arvède Barine sur la Palatine ; de M. de Coynard sur Mme de Tencin ; de M. Casimir Stryienski sur la famille de Louis XV ; de M. Ernest Daudet sur Decazes, etc. Et nous retrouvons, de même, chez M. Ernest Daudet : encore M. Louis Batiffol avec Louis XIII ; M. d'Haussonville avec la Duchesse de Bourgogne ; M. de Ségur avec le Maréchal de Luxembourg ; MM. de Coynart et Stryienski, deux fois nommés, avec Mme de Tencin et les filles de Louis XV ; M. Fernand de Bray avec les mémoires du Comte de Bray ; Albert Sorel avec l'Europe et la Révolution ; Albert Vandal avec Bonaparte ; M. Masson avec la famille de l'Empereur ; M. Geoffroy de Grandmaison avec ses travaux sur l'Espagne et Napoléon ; Henry Houssaye avec *1814* et *1815* ; M. Jean Hanoteau avec le Prince de Metternich et la Comtesse de Liéven ; M. Bernard de Lacombe avec Talleyrand ; et puis les deux hautes commères, la de Boigne et la Dino, etc. J'ajouterai ce que j'ai déjà dit en des occasions pareilles : pour les personnes qui, par métier ou par passe-temps, se sont déjà mises au fait de ces divers travaux, la lecture de ces articles et de ces études aura un agrément particulier. Pour ma part, j'ai toujours particulièrement aimé à lire des écrits sur des ouvrages dont j'avais dû moi-même rendre compte. Quant aux autres personnes, elles se meubleront l'esprit, à bon compte, de diverses nouveautés historiques.

Revue historique. Janvier-février 1912. — Inna Lubimenko : « Les Marchands anglais en Russie au XVIe siècle. » (Ils aidèrent Ivan le Terrible à civiliser la Russie) ; Lucien Romier : « La Crise gallicane de 1551 » (*suite et fin*) (M. Romier considère qu'il en sortit « une grande victoire, politique et morale », pour le roi de France) ; P. Devinat : « Le Mouvement constitutionnel en Prusse de 1840 à 1847. Frédéric-Guillaume IV et les dettes provinciales, *3e partie.* » (Malgré les progrès de l'opposition, les conservateurs forment encore, en 1845, un parti puissant qui a pour lui les nobles, la petite bourgeoisie, le gouvernement et l'administration). Henri Hauser : Les « *Acta tumultuum Gallicanorum* » (*suite et fin* de cette intéressante analyse d'un récit catholique des trois premières guerres de religion.) Bibliographie critique.

Revue Historique de la Révolution Française. Octobre-décembre 1911. — Prieur de la Marne : « Notes et souvenirs inédits », publiés par M. Gustave Laurent ; Marie-Caroline, reine des Deux-Siciles : « Lettres inédites au marquis de Gallo » (1789-1806), publiées et annotées par M. le Commandant Weil (*suite*) ; J. Félix-Bouvier : « La Révolte de Pavie (23-26 mai 1796) » ; René Maunier : « Les Idées politiques et économiques d'un cultivateur en l'an V » (son opinion sur Rousseau est à retenir : « cet ennemi du repos public ». Voilà les gens qu'il fallait aux réformes du consulat) ; Lucien Peise : « La Seconde femme de Rovère » (*suite et fin*) ; H. Monin : « Deux historiens de la Révolution française : Edgar Quinet et Ch.-L. Chassin, d'après leur correspondance originale » (*suite*) ; Mélanges et documents. Bibliographie. Notes et glanes.

Annales Révolutionnaires. Janvier-février 1912. — René Farge : « Autour d'une salle d'opéra. Un haut fonctionnaire de l'ancien Régime, Papillon de la Ferté » ; Docteur Blottière : « Courtois et la duchesse de Choiseul, Danton et Marie-Antoinette » ; Pierre Marcel : « Contribution à l'iconographie de Robespierre » (*avec une planche hors texte*) ; Edmond Campagnac : « Les Débuts de la déchristianisation dans le Cher, II. Les délégués du représentant Laplanche » ; Hippolyte Buffenoir : « Les Portraits de Jean-Jacques Rousseau (*suite*). Quelques portraits anciens gravés. Le pastel de Liotard » ; Gabriel Vauthier : « Lettres inédites de Lakanal » ; Albert Mathiez : « François-Vincent Raspail d'après son fils Xavier Raspail ». Bibliographie.

La Révolution Française. 14 décembre 1911. — « Le Remariage de Lakanal octogénaire » (!), par H. Labroue ; « Une conséquence socialiste de la loi du 25 août 1792 », par L. Dubreuil. Notes de lecture : 1° Premier emploi connu du mot Bonapartisme ; 2° Fontanes et Napoléon. Chronique et bibliographie. — *Id.*, 14 janvier 1912. « Le Directoire et la paix de l'Europe ». (Doctorat de M. Raymond Guyot. Nous reviendrons prochainement sur cet ouvrage.)

Revue des Curiosités révolutionnaires. Novembre 1911. — « Lettres et Documents inédits » (relatifs à Napoléon) ; « Le Monument Victor Hugo à Waterloo » (Pourquoi un monument Victor Hugo à Waterloo ? C'est de l'intrusion ; et nous n'ignorons nullement ce qui est dû à Victor Hugo). Curiosités révolutionnaires. — *Id.* Décembre 1911. « Lettres et Documents inédits » (Barère nécessiteux. Les dépenses de Mme Elisabeth. Le premier Consul en voyage). « Le monument Victor Hugo à Waterloo ». Première liste de souscriptions. (Voir ci-dessus.) Hector Fleischmann : « La Veuve du Tigre » (la veuve de Fouquier-Tinville).

Revue des Etudes Napoléoniennes. — Janvier 1912 est la date du premier numéro de cette nouvelle publication, qui veut être en quelque sorte une Revue historique du Dix-neuvième siècle tout entier, puisqu'elle compte s'occuper de tous les Napoléons. Au sommaire : « Notre Programme. Les Etudes napoléoniennes depuis Napoléon » ; Frédéric Masson : « Le Comte de Montholon avant Sainte-Hélène » ; Edouard Driault : « Souvenirs du Centenaire » (janvier-février 1812). Mémoires et Documents. Bulletin historique. Notes et Nouvelles.

Revue du Midi. 15 janvier 1912. Jean Saint-Martin : « Les Derniers

représentants de Rome à Avignon et dans le Comté-Venaissin » (*suite* de cette intéressante étude).

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Georges Guy-Sand : *Le Procès de la Démocratie*, 3.50, Colin.— *La Philosophie syndicaliste*, 2 fr., Bernard Grasset.— *La Philosophie nationaliste*, 2 fr., B. Grasset. — E. Faguet : *Les Préjugés nécessaires*, Lecène Oudin, 3.50. — Edouard Héberlin : *Doit-elle mourir ?* Giard et Brière, 3 fr. — A. Le Châtelier : *Réforme républicaine*, E. Leroux, 3 fr. — Memento.

Dans le **Procès de la Démocratie** qui se plaide actuellement devant la pensée moderne, c'est pour la Vieille Dame qu'occupe M. Georges Guy-Grand. Il a affaire à forte partie, et les réquisitoires passionnés de la **Philosophie syndicaliste** et de la **Philosophie nationaliste** ne lui rendent pas commode cet art de retourner, d'un coup impérieux, l'auditoire comme une omelette, qui vous sacre grand avocat de Cour d'assises. Procès d'ailleurs intéressant s'il en fut, mais qui, peut-être, se plaide, comme tant d'autres litiges, à côté de la question. Car je crois bien que ce qui enflamme contre le pouvoir actuel les nationalistes aussi bien que les syndicalistes, ce n'est pas le caractère quelconquocratique du régime, c'est l'égoïsme de ses détenteurs et la bassesse d'âme de ses souteneurs ; et il est certain qu'une législature qui a à son passif le coup des quinze mille, le rachat de l'Ouest, le traité congolais et l'accroissement d'impôts d'un milliard en quelques années de paix, est jugée. Mais ce sont là questions contingentes qui ne compromettent aucune théorie sur l'origine du pouvoir, et si la plupart des soi-disant adversaires de la démocratie n'avaient pas leurs raisons personnelles d'abominer qui Jaurès, qui Briand, qui Combes, qui Clemenceau, ils se réconcilieraient vite avec la réalité contemporaine. Peut-être toutefois certains resteraient vraiment irréductibles, et c'est en pensant à ceux-ci qu'on peut bien parler de procès de la démocratie, et plus scientifiquement, d'opposition entre le régime civil d'une part et le régime féodal ou le régime collectiviste d'autre part. Car ces mots syndicalisme et nationalisme ne doivent pas être pris dans un sens édulcoré et conciliable avec nos institutions, mais dans toute leur ampleur révolutionnaire qui les fait aboutir l'un à l'eldorado communiste, l'autre à l'éden patriarcal, royaumes qui sont, en effet, l'un et l'autre, aux antipodes de notre humble et quotidien régime d'Etat. Aussi est-ce une œuvre toujours un peu ingrate de se consacrer à la défense de la grise et blessante réalité ; le reste, passé ou avenir, se prête si bien à l'idéalisation éclatante ! Mais M. Guy-Grand n'en a que plus de mérite à s'être refusé à ces mauvaises causes, et à avoir, revanche de bon sens sur les paradoxes et du scientifique sur les à

peu près, employé tout son talent à défendre ce régime qui est seul admissible dans notre état de mœurs et de faits. Ses livres ne dispenseront pas, d'ailleurs, d'en lire d'autres sur le même sujet et dans le même sens, et notamment ceux d'une grâce autrement souveraine de Tarde, et ceux d'une profondeur autrement pénétrante d'Hauriou ; on s'étonne même que ce jeune universitaire, qui a si consciencieusement pioché son sujet et qui prête tant d'attention à de médiocres pédants de Sorbonne, n'ait qu'à peine cité le premier de ces penseurs et n'ait même pas nommé le second : que dirions-nous d'un publiciste d'il y a cent ans qui discuterait tous les bavards lycurguisants du temps du Consulat et qui aurait l'air d'ignorer Chateaubriand et Montesquieu ?

§

L'infatigable Faguet disserte sur les **Préjugés nécessaires** et c'est un heureux prétexte pour lui de redire ce qu'il nous a déjà dit, mais ce que nous éprouvons toujours du plaisir à réentendre, sur la famille, la propriété, la religion et autres « préjudices », comme disent les Anglais. Son titre est un programme ; oui, il n'y a rien de plus légitime qu'un préjugé, un vrai préjugé solidement enfoncé dans l'inconscient, fils par conséquent de l'hérédité et de l'indéfinie tradition. Et c'est ce que notre auteur explique en termes parfaits : « Les préjugés sont l'instinct de conservation des sociétés, l'instinct social humain ; ils sont notre raison séculaire fixée. » Sans doute la raison raisonnante combat ces préjugés avec un acharnement et une infatuation qui n'est pas d'ailleurs sans la rendre ridicule ou odieuse aux yeux des gens un peu réfléchis, et elle peut arriver, surtout dans un pays comme le nôtre épris de ratiocinomanie, à les détruire, mais le résultat social, on le devine, n'en est pas meilleur pour cela, et M. Faguet quittant, comme il le fait depuis deux ou trois années, je veux dire volumes, son ancien optimisme, n'hésite pas à proclamer la fin des peuples trop raisonnants : « Le Grand Trompeur de Schopenhauer a voulu notre mort autant que notre vie ; minutieusement il nous a garnis de tous les viatiques, qui sont les préjuges, et aussi d'un poison, qui est la raison logique individuelle. Pourquoi ? Peut-être parce qu'il faut s'en aller quand on a fini son rôle... »

§

Mais ici intervient le facteur Volonté. Qu'est-ce qu'une armée vaincue ? C'est une armée qui se croit vaincue. Et qu'est-ce qu'un peuple qui meurt ? C'est un peuple qui se croit condamné à mourir. Au fond, tous nos malaises viennent d'un manque navrant de confiance, soigneusement entretenu par nos gouvernants depuis une douzaine d'années. Mais sans marcher ici sur les plates-bandes de la politique étrangère (oh ! que d'occasions manquées, les retrouverons-nous

jamais ?) répondons, avec M. Edouard Héberlin, à la question **Doit-elle mourir** ? qu'il se pose lui-même, qu'*Elle* ne mourra que si elle le veut bien, qu'elle n'est nullement d'ailleurs en danger, et que toutes ses humeurs noires ne viennent que d'une certaine neurasthénie politicienne à laquelle il faut rattacher même, oui, « la dégression de la natalité ». Le jour où nos grenouilles de *mares ensoleillées* ou grisâtres, mais toujours stagnantes et puantes, trouveraient le roi qui leur convient, le bon Démos batrachophage, l'attention qui ne s'attache aujourd'hui qu'à la sacrosainte réélection en fin de législature se porterait sur la lutte contre le pillage et le gaspillage, l'alcoolisme et le vénérisme et le panmuflisme, etc., et les courbes de la natalité, de la prospérité et de la fierté publiques se redresseraient comme des cornes de licornes !

§

C'est parce qu'il s'est aperçu que nous n'étions, comme dit M. Léouzon-Le-Duc, qu'en *demi-république*, que M. A. Le Chatelier intitule son livre **Réforme républicaine**, en proclamant, de Sils tout comme Nietzsche : « Oui, notre pays aurait intérêt à se donner un régime plus républicain. » Comme, d'ailleurs, il y a eu force républiques sur terre, et que rien ne ressemble moins à celle d'Athènes que celle de Venise, ou seulement à la nôtre de 1872 que la nôtre de 1912, il est nécessaire de lire le livre entier pour savoir en quel sens le docte professeur au Collège de France conçoit sa réforme. Lecture intéressante au surplus, le livre, à la différence de tant de ses congénères sociologisants, étant écrit en style sapide et tissé de malignes allusions qu'on souhaiterait seulement parfois moins obscures. Quant à la réforme, elle consisterait avant tout à détruire le parasitisme social qui, l'auteur le montre avec raison, grandit aussi bien dans l'Etat que contre l'Etat ; nous nous acheminons, en effet, à grands pas vers l'heure où tout le monde sera entretenu par tout le monde, ce qui sera le triomphe de l'électorisme et l'anéantissement de tout le reste. Contre cette conception, qui lui fait comparer aux « bandes turques de l'Asie centrale à l'époque des Khalifes de la décadence les tribus syndicales marquant leurs fiefs dans l'hégémonie parlementaire », M. Le Châtelier dresse le critère catégorique de l'utilité publique, et il a raison, mais reste toujours à attacher le grelot au cou du chat ! Si parlementaires, syndicalistes et autres acarus sarcoptes, s'entendent pour continuer leur bonne petite vie, qui les mettra à l'ordre ? Certes, tous les freins qu'indique l'auteur sont excellents (des députés moins nombreux, élus au scrutin de liste avec R. P., soumis à une sorte de Conseil de l'ordre), mais qui les imposera aux députés ? Et quant aux petites modifications de procédure législative proposées page 105, quelle misère ! Il n'y a dans ce domaine qu'un

principe qui devrait être adopté et qui suffirait d'ailleurs à « épurer », comme le dit M. Le Châtelier, le parlementarisme, ce serait le système des cabinets à vie fixe, chaque ministère durant, je suppose du 1er janvier au 31 décembre comme les consuls de Rome, et se trouvant ainsi à l'abri des marchandages, crocs-en-jambe et autres parlementurlupinades. A l'heure où j'écris ces lignes, on parle d'un imminent ministère Poincaré. Si M. Poincaré prenant le pouvoir tient aux Chambres le petit discours suivant : « Messieurs, je céderai la place à la Saint-Sylvestre, mais d'ici là je ne la céderai que devant un vote défavorable à la majorité des deux tiers », ce sera un homme d'Etat, un véritable homme d'Etat, le seul homme d'Etat que nous aurons eu depuis une génération. Sinon, ce ne sera, lui aussi, tout Poincaré qu'il soit, qu'un politicien. (Et ceci est acquis, à l'heure où je corrige ces épreuves.) Hélas nous n'avons même pas obtenu, à ce dernier changement d'attelage, les deux améliorations qu'il était si facile de réaliser : la présidence du conseil indépendante de tout portefeuille, et un secrétaire général de carrière adjoint à chaque ministre !

Memento. — Paul Descamps : *la Hiérarchie des classes en Angleterre*, Science sociale. L'auteur différencie la société anglaise en cinq classes d'après le loyer pris comme *standard of life* ; voici, à titre de curiosité, l'échelle des « standards ». Basse classe. Moins de 3 livres par semaine (environ 4.000 fr. par an) ; classes moyennes de 3 à 600 livres par an (de 7 500 à 15.000 fr.) Haute classe 2.000 livres soit 50 000 fr. Toute la monographie serait à lire.—Lewis Gaffié : *La Crise constitutionnelle anglaise*, Falque, 2 fr.50. L'auteur, très au courant de la politique intérieure anglaise, insiste sur l'importance de l'anéantissement de l'autocratie (?) des Lords. — Pierre Baudin : *l'Empire allemand et l'empereur*, Flammarion 3 fr. 50. L'ouvrage se compose de deux parties d'intérêt inégal : d'une part des notes sur l'évolution allemande de 1906 à 1910 ; d'autre part, « le journal d'une crise » sur le dernier presque conflit à propos du Maroc, qui est vraiment angoissant ; je suis d'ailleurs de ceux qui croient que l'accord du 4 novembre 1911 a été plus humiliant pour nous que le traité de Francfort par la façon dont nous avons coupé dans le bluff allemand ; mais quel est le politicien, fût-ce M. Baudin, qui osera dire cela ? — Comtesse de Avila : *Au fil de la vie*, Lecène-Oudin, 3 fr.50. Encore des complications européennes, mais celles-ci plus bénignes ! La comtesse d'Avila, on s'en souvient, c'est l'infante Eulalia, qui signe de son nom d'infante la préface, ce qui fait se demander pourquoi elle a pris un pseudonyme pour le livre, et celui-ci est un recueil de brèves réflexions pas mal troussées et qui ont pu paraître, en effet, un peu hardies au cousin couronné, alors que nous autres ici sommes blasés sur ces hardiesses-là ! D'ailleurs l'infante est aimablement venue à résipiscence ; l'ordre règne à Madrid !—Robert Guillou : *La Française dans ses quatre âges, essais sur le XXe siècle*, Poméon et ses fils, 3 fr. 50. L'antidote après le poison ; l'auteur pense sur le divorce, la morale sexuelle, la vertu féminine, etc. de la façon la plus traditionnelle du monde. Le livre

se lit d'ailleurs avec plaisir, comme tout ce qui se rapporte à la femme. — Docteur J. Miclesco : *Ecce Mulier ou l'Eternelle blessée*, Ficker, 3 fr.50. Retour aux hardiesses, mais qu'on nous ramène à la comtesse d'Avila ! Cette dame, du moins, avait du tact et du bon sens, tandis qu'avec ce médecin stambouliote, ce sont tous les maboulismes féministes et malthusiens qui se déchaînent, et avec quelle outrecuidance ! J'aime à croire que les midinettes de la rue de la Paix, quand elles se trouveront en face de lui, lapideront de trognons de choux cet apothicaire levantin qui prétend que ces jolies enfants « sont obligées, pour vivre, de se vendre au premier venu pour quelques centimes ». Oh ! docteur, pour quelques centimes !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Une pièce à thèse coloniale : *Les Sauterelles*, de M. Emile Fabre. — Memento.

Dans un volume paru l'an dernier (1) et intitulé *l'Exotisme, la littérature* (coloniale), les auteurs, MM. Louis Cario et Charles Régismanset, constataient :

L'exotisme, dans notre pays; ne fut jamais qu'un jeu, amusement d'un instant pour rompre avec la monotonie des choses trop vues ou trop sues.. En matière littéraire, le procédé est par trop grossier qui consiste, de nos jours, à chercher dans l'exotisme le prétexte de renouvellement, un motif de création; le littérateur, aujourd'hui, « fait » du roman exotique comme d'autres « font » du roman historique. C'est ainsi qu'on vit un Jules Bois, une Jane de la Vaudère, un Champsaur s'attaquer à l'Inde ou au Japon quand leur verve occidentale fut à court. Pitoyable et lamentable subterfuge qui s'explique, sans qu'on le puisse excuser, à considérer l'épuisement irrémédiable du genre « roman »... c'est pourquoi nous possédons tant d'auteurs « coloniaux » qui n'ont vu dans l'exotisme qu'un prétexte à littérature, une *spécialité*, comme on dit dans le commerce, « qui trouve preneur », une « firme » nouvelle et commode à exploiter. Ces gens-là sont blâmables assurément. Et pourtant écoutez leur justification, ils confessent : « Nous sommes des romanciers ou des nouvellistes. Pour vivre ou maintenir notre réputation, il nous faut, deux ou trois fois par année, écrire un roman. Ecrire un roman, quelle effroyable tâche ! Tout a été dit, tout a été analysé. Pas une intrigue qui n'ait servi, pas un cas de conscience qui n'ait été cent fois étudié et élucidé. Ecrire un roman, savez-vous, au vrai, en quoi cela consiste ? Voici : dans une ou deux œuvres antérieures, nous avons utilisé notre expérience, *notre vie*, toute notre connaissance du monde. Tout ce que nous avions à dire, nous l'avons dit avec les développements d'usage. Notre enfance, notre amour, toutes nos passions, le moindre de nos rêves, tout cela nous l'avons exposé, dit et quelquefois redit. Vous le savez : on n'écrit qu'un beau livre. Léon Cladel l'affirmait : on écrit le livre de sa vie. Or, c'est fait et le bœuf n'est pas au bout de son sillon : il faut qu'il continue. Des sujets de romans nous en possédons en tiroir dix, vingt, cent. Mais un sujet de roman, qu'est-ce ? Cela tient en

(1) *Editions du Mercure de France*, 1911.

deux lignes, pas même une maxime, un aphorisme. Et il nous faut dix mille lignes de descriptions, dix mille lignes de vie intense et palpitante, de situations attachantes et émouvantes, d'intrigues à nouer et à dénouer pour que le marchand de papier nous adresse le compliment nécessaire : voilà un livre de « bonne vente ». Dix mille lignes, y songez-vous? *Heureusement les pays lointains. les décors exotiques, les musulmanes voilées, les petites mousmés engrillagées, les congayes mystérieuses nous offrent la ressource de psychologies nouvelles, compliquées, « impénétrables »*, ainsi que le déclare spirituellement Pierre Mille...

Qu'on excuse cette citation un peu longue. Mais les termes m'en sont revenus à l'esprit après la lecture de la pièce de M. Emile Fabre intitulée **les Sauterelles**. Remplacez dans la citation le mot *roman* par le mot *pièce* ou *drame*, et vous aurez, je pense, une explication suffisante du choix qui a arrêté ce dramaturge sur un sujet « colonial ». Il ne m'appartient pas de critiquer ici la pièce de M. Emile Fabre, au point de vue théâtre. Ceci n'est pas de ma compétence et M. Abel Hermant a porté sur cette œuvre, en tant que pièce, un jugement excellent, auquel je n'aurais pas grand'chose à ajouter. Non, ce qui m'intéresse uniquement c'est le point de savoir si un auteur, à qui tous s'accordent pour reconnaître de réelles qualités d'écrivain et une grande probité de métier, a le droit, le jour où son imagination est à court et a épuisé la liste des romans de Balzac qui peuvent être portés à la scène, de s'emparer brutalement de quelques faits-divers coloniaux et, arbitrairement, d'en livrer au public une synthèse sous forme d'œuvre dramatique. Oui, sans doute, un écrivain a tous les droits et, notamment, celui de prendre son bien où il le trouve. Mais ce droit peut apparaître à certains comme la forme suprême de l'injustice. Ainsi que l'a fort bien exprimé M. Maurice Rondet-Saint (1), « il n'est pas inopportun d'émettre « une opinion, non pas sur *les Sauterelles* même, mais sur le genre « de pièces, — ou tout aussi bien, de livres, — dont le thème con- « siste à prendre un ensemble de faits, répartis sur un long laps de « temps, émanant de personnages très divers, à les grouper suivant « les lois de l'unité de temps et de lieu, à en faire un bloc bien amal- « gamé, bien compact et à jeter le tout en pâture au public ina- « verti, en lui disant : « Voilà ce que sont les colonies et les colo- « niaux... »

Voici tantôt dix ans que, dans cette revue, j'essaie d'exposer les questions coloniales, en toute impartialité, sous le seul jour du *fait*, c'est-à-dire, avec le maximum d'objectivité. Ici et dans mon *Essai sur la colonisation*, je me suis efforcé de montrer combien il était injuste et souverainement puéril de n'envisager les colonies que sous

(1) *Dépêche coloniale*, 10 janvier 1912.

l'angle du *scandale*. Les « scandales coloniaux », a-t-on assez abusé de cette formule !

Comment ! En France, il ne se passe pas de jour où une presse toujours bien informée et toujours bienveillante ne mette en relief les turpitudes et les faiblesses des autorités et l'on voudrait qu'aux colonies, avec l'aggravation certaine d'une vie matérielle pénible, d'un climat dur et meurtrier, nos concitoyens, fonctionnaires ou colons, devinssent instantanément des anges ! Pourquoi ? Et lorsqu'on veut peindre le milieu colonial, pourquoi et de quel droit s'arrêter uniquement aux ignominies et aux bassesses et écarter systématiquement tout ce qui est noble, tout ce qui vaut comme effort courageux et sincère ? Mais les gens qui assument la tâche de cet impitoyable réquisitoire ne sentent-ils pas quelle lourde responsabilité ils endossent ainsi légèrement, simplement pour écrire un livre ou faire une pièce, amusette d'une heure, d'un jour ou de quelques soirs ? Quand ceux qui se chargent ainsi bénévolement de cette responsabilité ont personnellement souffert du milieu colonial, en ont vu et étudié et constaté *sur place* les tares, le cas s'explique : un auteur a toujours le droit d'exprimer ses impressions, de conter ses souffrances, de traduire des ressentiments : cela, c'est le meilleur de la littérature. Mais quand cet auteur n'a rien vu, rien entendu personnellement, rien souffert, quand il n'a même pas risqué un jour de traversée et qu'il s'avise, par jeu simplement, pour faire une pièce et gagner un peu d'argent ou quelque gloire, de mettre en scène des personnages qu'il ignore, j'estime qu'il exagère son droit. On trouverait singulièrement osé le fait pour un colonial qui aurait vécu dans la brousse pendant vingt ans, — il est de ces phénomènes ! — de prendre du papier, une plume et de dépeindre férocement le milieu très spécial des gens de théâtre et des gens de lettres et de les représenter tous, sans exception ou presque, comme un troupeau répugnant de plats valets et d'arrivistes éhontés. Il se trouverait, au moins, un critique pour prononcer — : « Ce colonial nous ennuie. Qu'il persécute ses nègres et respecte notre fumier ! » — Sur les trois mille et quelques fonctionnaires qui vivent ou végètent en Indochine, il en est peut-être un seul, — un seul, on me le concédera bien, — qui soit honnête et ait le sentiment exact de son devoir. Imaginez cet oiseau rare, cette exception unique, un soir, seul, dans sa maison. La journée a été dure. Sa tête est lourde encore et ses membres las du récent accès de fièvre. Pour se reposer un peu, il veut lire, reprendre contact avec les choses du lointain Occident ; et c'est la pièce de M. Emile Fabre qui se présente à lui. Imaginez la tristesse, l'écœurement de ce *seul* honnête homme, colon ou fonctionnaire d'Indochine ! Pour ce seul honnête homme qui doit bien exister en somme, M. Fabre avait le devoir de se renseigner mieux,

plus impartialement, de mieux doser le bien et le mal. Quelle est, d'ailleurs, la documentation de l'auteur ? M. de Pouvourville nous l'a indiqué : M. Emile Fabre a utilisé les rapports parlementaires et la presse indochinoise. Pas un fait qu'il avance n'a été inventé par lui, tout est vrai : voici mes références ! Mais, depuis quand les faits-divers des journaux et les rapports parlementaires constituent-ils des documents irréfutables sur la valeur de l'homme? J'ai dit ici même comment s'édifiait un rapport de député : statistiques truquées, documents administratifs mal digérés, dénonciations intéressées de fonctionnaires révoqués ou de colons en faillite, voilà les sources. Quant à la presse... Quelles autres objections encore les coloniaux seraient en droit d'adresser à l'auteur ! M. Fabre a été sévère pour nos compatriotes. Mais quelle indulgence pour les indigènes dont il peint sans se lasser, et par contraste avec l'oppresseur grossier, la noblesse d'attitude, la courtoisie, l'abnégation, le patriotisme.... Evidemment, tout spectateur de bonne foi devait conclure que les Annamites avaient le droit et le devoir de nous jeter rapidement à la porte de l'Indochine pour nous apprendre à vivre. C'est la morale de la pièce. Est-ce celle qu'a voulue l'auteur au lendemain des jours troublés et sinistres où tant de bons Français, — avec ou sans battage, — ont déploré la cession à l'Allemagne du Moyen-Congo? La pièce de M. Fabre a été imprimée. Elle sera lue, commentée par nos sujets extrême-orientaux : quelle joie pour ces vaincus de voir ainsi stigmatisés leurs vainqueurs ! Comme leur mépris pour l'oppresseur, leur haine vont être renforcés par ce témoignage imprévu, cet argument accablant fourni par un de leurs maîtres ! Ce qui est grave, c'est qu'une démonstration pessimiste rencontre toujours une grande créance parmi le public. Les sentiments nobles, il s'en gausse. Il est sceptique. L'infamie, la boue, il les admet sans contrôle : c'est si vraisemblable, si humain ! « Parmi les gens qui « ont vu (les Sauterelles), écrit justement M. Rondet-Saint, quelques « milliers resteront convaincus que les colonies sont, sans compen- « sation pour notre pays, le foyer des pires abus, donc un mal dont « la disparition est souhaitable. » Des milliers de gens affirmeront que les fonds d'emprunt sont dilapidés aux colonies par des fonctionnaires prévaricateurs (alors qu'en réalite leur emploi est limitativement déterminé par la loi), que les généraux partent en congé à la veille des événements graves, que les travaux publics s'amusent à précipiter dans les rivières les ouvrages fortifiés, que les canons servent de lest à de vieux chalands hors d'usage, que les projectiles envoyés de France ne s'adaptent pas aux canons, etc., etc. Et tous ces faits, vrais ou vraisemblables, faits exceptionnels naturellement, serviront à constituer une vaste règle de dénigrement et de détractation systématiques. La caractéristique de cette mode de critique, —

et les colonies plus que tous les autres organismes sociaux et nationaux en subissent la dure épreuve, — sa caractéristique, c'est le défaut absolu d'indulgence. Et la méthode est bonne : il est tant de gens envieux, haineux et fielleux, tant de ratés de la vie, tant de dyspeptiques et d'impuissants rageurs pour applaudir de tout cœur à ce déballage de sanies ! Oh ! je sais bien, il y a le colon sympathique, le fonctionnaire honnête mis en scène par l'auteur. Mais, on sent si bien qu'ils ne sont mis là, que leur candeur n'est offerte que pour mieux faire ressortir la noirceur du tableau, pour jouer le rôle de repoussoir. La véhémente satire de M. Fabre participe, d'ailleurs, d'un mouvement général d'idées et de passions tout à fait *actuel*. Le vent, aujourd'hui, souffle au scandale, à la critique cruelle et impitoyable de toutes les faiblesses humaines. Pas d'indulgence ! Pas de pitié ! Voilà le mot d'ordre que nous vaut en France le réveil tout-puissant de l'esprit huguenot. Un journaliste le notait récemment : un ministre prononça devant lui ces mots : « J'établirai toutes les responsabilités » d'un ton si tranchant qu'il en frémit. Partout, il n'est question que de sanctions, de punitions, de proscriptions. C'est la fraternité à la Caïn qui continue. Plus d'indulgence ! plus de pitié ! Et pourtant, jamais l'humanité ne fut si faible, si douloureuse ! Nous ne rencontrons partout que le blâme, la menace, la sévérité et jamais nous n'avons eu, par contre, plus fort et plus poignant, le sentiment de la faiblesse humaine. Jamais l'homme n'a été plus faillible et on lui interdit toute erreur. Jamais son irresponsabilité, sa demi-folie, n'a été mieux établie, et jamais on ne l'a menacé de plus de sanctions. Jamais la vie n'a été si dure, si pénible, les chances de chute si nombreuses et les droits si limités, et jamais on n'a exigé marche plus droite et conscience plus nette de tous les devoirs. Tout cela n'est qu'hypocrisie calviniste et ferait regretter, ma parole, la compréhension large de l'homme que pratiquèrent les Jésuites, *le Chemin de velours*. Car, ce désir de réformes, ce vouloir de mieux n'est qu'une façade qui cache un violent appétit de despotisme et de jouissance. Estimons-nous heureux quand cela se borne à une simple manifestation théâtrale sans portée ni lendemain. Un vieil administrateur colonial retraité me dit après avoir assisté à la représentation de la pièce de M. Fabre :

« Des sauterelles, des sauterelles... oui, si on veut, mais pas bien grasses... » — et, ce disant, il frappait sur sa carcasse décrépite par vingt années de fièvres et de soleil tropical. — « C'est égal, entre nous, je préfère celles du grand Fabre, l'entomologiste... » — Je suis de cet avis, et c'est pourquoi, au nom des coloniaux que je connais, que j'aime et que j'estime, j'ai tenu à protester contre la thèse injuste développée par M. Emile Fabre, thèse que suffirait à caractériser son titre : « les sauterelles. » Or, on ne juge pas d'un mot et en trois ou

quatre actes une parcelle, si infime et misérable soit-elle, d'humanité. L'idée coloniale, l'idée de conquête a vu d'autres assauts, subi d'autres querelles qui l'ont énervée peut-être, mais sans parvenir jamais à ternir son rayonnement qui constitue, aujourd'hui comme hier, la forme la plus manifeste de l'activité de l'homme et de sa force.

Memento. — M. Georges Jary a publié chez l'éditeur Larose un excellent ouvrage sur *les Intérêts français au Maroc*. Après une étude historique du pays, des diverses dynasties qui s'y sont succédé et de la réaction musulmane, l'auteur examine les causes géographiques de l'isolement du Maroc. Successivement, il expose en détail la situation politique et économique de l'Amalat d'Oudjda, de Tanger et du Maroc septentrional, de Casablanca et de la Chaouïa et des ports du sud, Mazagan, Safi et Mogador. Il consacre un important chapitre aux politiques rivales de la France, de l'Espagne et de l'Allemagne, et il conclut en indiquant ce que doit être, à son sens, l'avenir de la France en Afrique. Cet avenir lui apparaît certain en raison de la constance de la force d'expansion africaine de la France, force d'expansion résultant de notre instinct vital, mais contrariée toutefois par l'absence presque totale chez nos hommes d'État d'envergure dans les conceptions et de sens pratique.

« C'est beaucoup plus les initiatives privées et l'énergie des caractères « indépendants trop à l'étroit dans les vieux pays qui rendent prospères « des terres vierges, comme le prouve l'exemple des anciennes colonies « anglaises d'Amérique. »

L'accord franco-allemand vaudra ce que vaudront ces initiatives privées et la suite qu'apportera notre gouvernement à les soutenir et à les protéger.

— Chez l'éditeur Louis Michaud, M. Albert de Pouvourville (Matgioi) vient de faire paraître une édition définitive de son admirable livre, *l'Annam sanglant*. J'ai relu passionnément cette épopée de la défense sino-annamite contre la conquête étrangère. Le retour du cadavre de Ba-duong dans la pagode d'Ong-luu, les anciens fastes restitués par le prince Hoang, la défense de la citatelle de Sontay constituent de grandioses évocations, une suite de tableaux où la barbarie la plus cruelle s'allie aux raffinements de la plus extrême civilisation. M. de Pouvourville est un prestigieux évocateur, un grand peintre, un parfait artiste.

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Albert de Rochas : *Les Vies successives*, in-8. Chacornac. Du même : *La Science des Philosophes et l'Art des Thaumaturges dans l'antiquité*, avec 24 pl. in-8 jésus, Dorbon aîné. — Schopenhauer : *Mémoires sur les Sciences occultes*, in-12. Paul Leymarie. — Jean Mavéric : *La Médecine hermétique des plantes*, in-8. Dorbon aîné. — Th. de Cauzons : *La Magie et la Sorcellerie en France*, 4 vol. in-8 écu, Idem. — Annie Besant : *Précis universel de Religion et de Morale*. 1re partie, in-12. — Publications théosophiques. — C.-W. Leadbeater : *L'Occultisme dans la nature*, 1re série, trad par Gaston Revel, in-8, idem. — Péladan : *Introduction aux Sciences occultes*, in-32, Sansot et Cie. — Memento.

Sous le titre de : **Les Vies successives**, M. Albert de Rochas

publie un recueil d'expériences magnétiques très curieuses et d'une lecture très attrayante. L'auteur s'est proposé d'éveiller, chez ses sujets, le souvenir des événements de leur existence actuelle, voire aussi de leurs existences antérieures. Il a tenté également de diriger leur attention vers leur avenir prochain, mais leurs prédictions ont été généralement en défaut. Quant aux souvenirs des faits antérieurs, leur manque de précision n'a pas permis de les contrôler efficacement.

Est-ce à dire que ces expériences n'ont aucun intérêt scientifique ? Nullement. Ne feraient-elles que révéler l'influence des suggestions inconscientes du magnétiseur et des personnes présentes sur les sujets ou les facultés étranges du subconscient ou du double de ces derniers que ce serait déjà beaucoup. Mais ce n'est pas tout. Ces expériences présentent des points communs et, pour un même sujet, elles se répètent à peu près identiques. Elles méritent donc, en tout cas, d'être reprises et vérifiées sérieusement par d'autres chercheurs.

Le compte rendu de ces expériences occupe la deuxième partie, la plus importante du volume. Dans la partie précédente, le colonel de Rochas a réuni de nombreuses citations pour montrer que la croyance aux vies successives a été admise par la plupart des peuples et nombre de grands penseurs ; dans la troisième, il relate les phénomènes qui présentent des analogies frappantes avec ceux qu'il a observés ; dans la quatrième, enfin, il expose les hypothèses qui, à son avis, peuvent être déduites de tous ces faits et il reproduit, en manière de conclusion, ces sages paroles de Kant : « En ce qui me concerne, l'ignorance où je suis de la manière dont l'esprit humain entre dans ce monde et de celle dont il en sort, m'interdit de nier la vérité des divers récits qui ont cours. Par une réserve qui paraîtra singulière, je me permets de révoquer en doute chaque cas particulier, et pourtant de les croire vrais dans leur ensemble. »

M. A. de Rochas a réédité, en l'augmentant, un de ses ouvrages devenu introuvable : **La Science des Philosophes et l'Art des Thaumaturges dans l'antiquité.** Cet important volume contient, — en plus d'une longue introduction où l'auteur retrace rapidement l'histoire de quelques parties des sciences de l'antiquité et donne quelques renseignements biographiques et bibliographiques sur Ctésibios, Philon et Héron, — les *Pneumatiques* de ce dernier, un fragment de ceux de Philon, la table des matières des *Mécaniques* de Héron dressée par le baron Carra de Vaux, la préface à l'édition de *l'Optique* et de la *Catoptrique* d'Euclide, publié par Jean de Pène en 1555, des extraits des *Philosophoumena* et une suite de vingt-quatre planches, servant à illustrer et à éclairer le texte.

§

M. G. Platon a réuni en un volume trois **Mémoires sur les Sciences occultes**, du célèbre philosophe allemand Schopenhauer. Le premier traite du Magnétisme animal et de la Magie, et le second du Destin de l'Individu. Le troisième est un Essai sur l'apparition des esprits et ce qui s'y rattache. Les deux derniers mémoires sont deux chapitres qui se suivent de l'ouvrage intitulé : *Parerga und Paralipomena*. M. Platon a rendu un grand service aux spirites et aux occultistes en les traduisant.

On sait que Schopenhauer avait beaucoup étudié les philosophies de l'Inde et, en particulier, le Bouddhisme, dont sa philosophie est toute imprégnée. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il ait cru au magnétisme, à la magie et aux apparitions. Cependant sur ce dernier point, il fait une restriction. Il admet bien qu'un vivant et un mourant peuvent agir à distance sur le cerveau d'un voyant, mais il se demande si un mort peut en faire autant.

Pour ce qui est de la magie, Schopenhauer partage l'opinion de Boehme qui écrivait que la magie est « l'action de l'esprit qui veut » ; ce qui revient à dire que la volonté est son véritable agent. Il en conclut que la magie constitue la métaphysique pratique, dont la métaphysique théorique correspondante ne saurait être autre que la sienne « qui résout le monde en ces deux choses : volonté et représentation ».

§

En écrivant **La Médecine hermétique des plantes** *ou l'Extraction des Quintessences par Art spagyrique*, M. Jean Mavéric a comblé une lacune importante. Aucun occultiste n'avait encore traité cette question d'une manière aussi complète. A vrai dire, elle n'avait été qu'effleurée par quelques rares auteurs.

D'après M. Mavéric, « la *Médecine Allopathique* actuelle ne repose sur aucune base solide et... elle n'est qu'une éphémère illusion comparée à la *Médecine hermétique* des anciens, dont les bases constituent une synthèse formidable, embrassant entièrement l'œuvre de la Génération universelle.

« Les Quintessences obtenues par art spagyrique allient une puissante vertu à une constitution atomique évoluée, parfaitement assimilable à la nature humaine. Tout au contraire les remèdes employés par l'Allopathie actuelle ne sont que des produits chimiques, non évolués, crus, indigestes et dont la constitution atomique rudimentaire est contraire à la nature délicate de l'organisme humain, qui ne les peut assimiler que péniblement.

« De plus, entre le peu de vertu dont ils sont capables, ils ont

d'autres propriétés, qui, de par leur constitution impure, ne sont pas sans danger pour le malade.

« L'Allopathie moderne n'est faite que d'un ensemble d'observations superficielles, fondées sur des effets isolés qui n'ont entre eux aucun rapport fondamental, qui n'appartiennent à aucune synthèse et ne reposent sur aucune base. Une telle médecine n'est pas une science, mais seulement un amas de faits provisoires, incertains, non coordonnés et qui, ne procédant d'aucune méthode, sont, par avance, destinés à se détruire les uns par les autres. »

M. Mavéric ne me semble pas avoir tout à fait tort dans ses attaques contre la médecine officielle. Chaque officine de pharmacien est un arsenal de poisons, dans lequel il est prudent de ne pas trop s'aventurer.

§

Le quatrième et dernier volume de **la Magie et la Sorcellerie en France**, qui vient de paraître, ne comprend pas moins de 700 pages. Toutes les questions qui se rattachent de près ou de loin au sujet du livre y sont longuement traitées. Les phénomènes d'hypnotisme, de suggestion, de magnétisme, de télépathie, de lucidité, de clairvoyance, d'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, et tous les autres faits dits psychiques et spirites, y sont exposés ainsi que les diverses théories correspondantes qu'on a proposées pour les expliquer. L'auteur y parle ensuite de la croyance au Diable, des persécutions qui lui sont attribuées, de ses amis et adorateurs, des légendes et des superstitions populaires, des sorciers contemporains, des jeteurs de sorts, des rebouteurs et des guérisseurs.

De l'ample moisson de faits et de documents qu'il a rassemblés dans les quatre gros volumes de son histoire, M. Th. de Cauzons tire des conclusions fort sages, que feraient bien de méditer tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent à la magie et à la sorcellerie.

La Société théosophique accentue de plus en plus son caractère religieux. Elle tend à devenir une Eglise. Elle prétend d'ailleurs que la doctrine qu'elle enseigne est la Religion des religions. Sa présidente, Mme Annie Besant, travaille avec ardeur à la réalisation de cet idéal. Habillée tout en blanc, comme le pape, avec un triangle d'or pendant sur la poitrine, elle a toutes les allures d'une grande-prêtresse.

Dans la première partie — la seule parue — d'un **Précis universel de Religion et de Morale**, Mme Besant expose le dogme de la religion théosophique, qui se compose des sept points fondamentaux suivants : l'Unité de Dieu, la Manifestation trinitaire de Dieu dans un univers, les Grandes hiérarchies d'Etres vivants,

l'Incarnation de l'Esprit, les Deux lois fondamentales (la loi d'Action et de Réaction et la loi du Sacrifice), les Trois mondes de l'Evolution humaine et la Fraternité humaine. Ces sept points seraient enseignés par toutes les grandes religions du monde.

Nous aurions à faire des réserves à ce sujet, mais la place nous manque. Nous dirons simplement, en passant, que cette religion — malgré qu'elle prêche la fraternité humaine — devient, par le fait même de sa constitution, un nouvel élément de division dans le monde, donc de trouble et de désordre.

La deuxième partie du *Précis* traitera des sacrements, des rites et des cérémonies, et la troisième de la morale.

§

M. Leadbeater est un fidèle lieutenant de Mme Besant. Son dernier livre — **l'Occultisme dans la Nature** — complète le précédent sur divers points. Il y est en effet parlé des Grands Etres et du chemin qui conduit vers eux, de la religion (le Logos, le bouddhisme, le christianisme, le cérémonial, la prière, etc.) et de l'attitude théosophique (la fraternité, connais-toi toi-même, la suppression du désir, etc). Il y est également question du Nirvâna et de l'Ego et la personnalité.

M. Leadbeater est un des auteurs théosophes les plus faciles à lire, même lorsqu'il traite de questions abstraites. Son traducteur habituel, M. Gaston Revel, l'a rendu dans une langue claire, simple et correcte.

§

L'Introduction aux sciences occultes, par Péladan, est un petit opuscule plein de pensées justes et fortes, mais contenant aussi nombre d'affirmations hasardées et douteuses. C'est peut-être parce que l'auteur recherche parfois l'effet plutôt que la vérité.

Le reproche le plus grave qu'on puisse faire à M. Péladan, c'est de manquer d'ordre. Les idées qu'il exprime au commencement pourraient, sans que la clarté du livre en souffrît, prendre la place de celles du milieu ou de celles de la fin, et vice versa. D'autre part, la doctrine est si bien mêlée aux faits et les faits à la doctrine que les titres pourraient être intervertis sans inconvénient. Le lecteur ne s'apercevrait pas du changement. Il semblerait, d'ailleurs, plus logique d'exposer d'abord les faits, puis la doctrine. Cette remarque faite, je m'empresse d'ajouter que les ouvrages de M. Péladan — ceux du moins d'occultisme — valent surtout par le style, qui est original et très personnel.

§

Memento. — L'abondance des publications m'empêche de parler, comme il conviendrait, des volumes suivants

Emile Mauchamp : *La Sorcellerie au Maroc*, in-8 (Dorbon aîné), renferme des documents très intéressants.

— *Le Véritable Almanach du Merveilleux* pour 1912, illustré (A. Leclerc). Renseignements astrologiques nombreux. Articles sur divers sujets (prédictions de voyantes, graphologie, prestidigitation, la vue à distance, les nombres, etc.).

— Annie Besant : *Pourquoi je suis devenue Théosophe*, broch. in-12 (Publications théosophiques).

— A. Porte du Trait des Ages : *L'Ether et la force psychique. Essai de théorie*, broch. in-16 jésus (Hector et Henri Durville) et *le Secret de Michel Oppenheim* (roman occulte), in-16 jésus (mêmes éditeurs).

— Aimée Blech : *Ombres et Lumières*, in-16 (Publications théosophiques). Contes et nouvelles théosophiques pleins de fraîcheur et de grâce, d'une lecture attrayante.

— André de Lor : *Révélation d'Outre-Tombe*, in-18, couverture illustrée (Librairie des Sciences psychiques). « Transcription exacte des rapports échangés, au gré d'une volonté supérieure, entre une âme d'en haut et une âme d'en bas. »

P. Richard : « *L'Ether vivant et le Réalisme supranerveux*. in-18 (H. Daragon). Contient nombre d'aperçus originaux.

— *Le Graal*, Cahier mensuel d'Art, d'Occulte et de Mystique (Rédaction : 36, rue Bolivar, Paris). Le 1er numéro du ce nouveau périodique contient une étude de F.-Ch. Barlet (Art et Mysticisme) et une autre de V.-E. Michelet (La Face sinistre du génie), tous deux fort intéressantes, un poème signé Taliésin et un bon article (Occulte et Religion) d'Archytas.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue Hebdomadaire : M. de Guerry de Beauregard : deux épisodes du combat d'Auvours, en 1871. — *Revue de Paris :* Mérimée amuse la cour impériale aux dépens d'une dame et à propros de Bismarck. — *Le Pays d'Oc :* Revue nouvelle, son programme. — *Pan :* M. Hans Pipp fait parler le Dr Monstre et agir la justice et la foule. — *L'Ile sonnante* et *les Marges :* poèmes de MM. Tristan Derème et Maurice Guyot. — Memento.

M. de Guerry de Beauregard donne à **la Revue hebdomadaire** (13 janvier) un excellent récit du « combat d'Auvours » auquel il assista en qualité d'éclaireur à cheval des Volontaires de l'Ouest.

Voici deux épisodes narrés par ce témoin de la journée du 11 janvier 1871, l'une des plus héroïques de la grande guerre, et celle que domine la belle et curieuse figure du capitaine Gougeard :

Au loin, de la fusillade s'entend, du canon. L'attaque commence sur les postes avancés. Gougeard va, vient, sur sa bête.

Tout à coup, un piquet de soldats détaché des grand'gardes pousse jusqu'à Gougeard un individu vêtu d'un habit de civil. Cet homme, je le reconnais. C'est un sellier du Mans. Je n'ai pas oublié son nom ; ce nom, à quoi bon l'écrire pour lui donner de la notoriété, même par l'infamie ?

Dans sa boutique, cet artisan, avant les batailles, a cousu une courroie au petit sac de cuir, d'où, aux secousses du trot de ma jument, fuyait trop volontiers la lorgnette que je portais toujours en bandoulière.

Gougeard renvoie l'escorte, interroge le suspect.

— Qui es-tu ? D'où viens-tu ?

L'autre se dit chargé d'une mission secrète à lui confiée par la municipalité du Mans. Selon ses affirmations, il aurait touché deux mille francs pour aller en ambassade près du prince Frédéric-Charles opérant avec ses troupes, aux environs. Bien plus, il prétend rapporter une lettre aux termes de laquelle le commandant en chef des forces allemandes, moyennant le versement préalable d'une somme de deux millions, après la victoire, s'engageait à ne point molester la ville du Mans, à respecter les individus, les intérêts, les propriétés.

Et le sellier montra un papier.

Gougeard prend le papier, le lit, le froisse. Puis tranquillement, se tournant vers notre peloton, il nous indique le messager.

— Puisque vous êtes là, vous ! allez, c'est un homme à fusiller.

L'ordre que j'entends me donne mal au ventre.

Un de nos officiers prend la parole.

— Mais, mon général, nous sommes des cavaliers avec des sabres, sans fusils.

— C'est vrai, dit Gougeard.

Alors, s'adressant au plus près, à un bataillon de mobiles de l'Ille-et-Vilaine :

— Allons, vous autres, là-bas. Empoignez-moi ce gaillard-là. Et feu !

Une compagnie entoure l'homme, l'emmène derrière des murs où des obus tombent déjà. Et, dans les détonations générales, je n'ai point entendu de détonation particulière.

. . . . . .

Devant nous, au milieu de la neige épaisse de plus d'un pied, deux batteries d'artillerie arrivent au galop. Hommes et chevaux, tout noirs, sur le sol blanc, ont l'air d'ombres chinoises. Les canons s'établissent en position. Le tir se règle. Un élégant tilbury passe. Il est attelé d'un fin trotteur aux allures vives, conduit par un homme en correcte tenue de chasse, toque grise, veste et gilet de velours gris, boutons corne de cerf. L'équipage s'arrête et l'homme s'adresse à l'officier le plus proche, le capitaine d'Arbalestier.

— C'est mon château, qui est en face, dit-il, vous le voyez, de l'autre côté de l'Huisne. Les Prussiens l'occupent. Je leur ai donné la clef de la cave ; ils boivent et me voici. Tirez sur l'aile gauche. Ils sont là. Vous les foudroierez tous.

On avertit le capitaine d'artillerie. Il donne des ordres. Un vieux maréchal des logis pointe. Un coup part. L'obus a traversé la toiture. Un autre coup, plus bas, troue la façade ; un troisième coup, et le pavillon tout entier s'écroule. Plus rien. Au loin, le coteau semble plus vaste ; et nous serrons la main de l'homme au tilbury, qui, sans nous dire son nom, dans son habit de chasse, part content de savoir des Prussiens écrasés sous les décombres de son château en débris.

§

La Revue de Paris (15 janvier) publie la troisième série d'une correspondance adresssée aux siens par le Dr Barthez, médecin du prince impérial, pendant les séjours de Napoléon III à Biarritz et à Saint-Cloud.

Ce docteur a su voir et, plaisamment, décrire. On s'en rendra compte par cette lettre datée du 9 octobre 1865, curieuse en ce qu'elle donne une impression du cas que l'on faisait de Bismarck à la cour impériale :

... Parmi les étrangers de distinction que nous avons ici, se trouve M. de Bismarck... Il est venu hier à la villa et a longuement causé avec l'Empereur... M. Mérimée se met à faire des remarques sur cette causerie, et parlant à madame de La Bédoyère qui a vécu en Prusse, se met à lui dire que M. de Bismarck la regarde beaucoup, qu'il a sans cesse les yeux tournés vers elle, que certainement cela doit le troubler dans sa conversation avec l'Empereur, et autres fariboles de la même farine. Puis il se retire chez lui et se met à faire sur un morceau de carton le portrait de M. de Bismarck... Il a une sorte de talent en peinture et saisit bien la ressemblance. Ce portrait de grandeur naturelle, bâclé en deux heures était réellement curieux de ressemblance et de trompe-l'œil. Cela fait, il entre chez madame de La Bédoyère, met le portrait dans le lit, la tête sur l'oreiller, un livre ouvert à côté comme s'il lisait, et descend dîner. Il prévient l'Empereur et, le soir, la conversation est amenée sur M. de Bismarck. — « Ah ! dit l'Empereur, c'est inconcevable comme il fait attention à vous, madame de La Bédoyère ; nous avons eu une conversation mêlée de politique et de remarques sur vous : vous avez certainement fait sa conquête. » — « C'est, ajoute M. Mérimée, un homme dont il faut se défier : il parle peu, mais il passe pour être très audacieux. »

La conversation continue ainsi pendant un certain temps ; arrive le moment du coucher et l'on se retire. La chambre de madame de La Bédoyère donne dans un long corridor, ouvert aux deux extrémités. Leurs Majestés, après les adieux, filent par un couloir jusqu'à un bout du corridor : nous arrivons par l'autre, laissant passer madame de La Bédoyère qui entre bravement dans sa chambre et qui bientôt en sort, courant chez madame de Lourmel, et criant : « Ma chère, il y a un homme dans mon lit... ! » Celle-ci part d'un éclat de rire et tous, nous arrivons contempler l'audacieux M. de B... dans le lit de la jeune femme qui se joint à nous pour en rire de tout cœur. — Le complément de l'affaire est que nous apprenons alors que, pendant le dîner, la femme de chambre, entrant chez sa maîtresse et voyant cette tête qu'elle ne connaît pas, se sauve en courant, toute confuse, et va trouver sa voisine et lui dit : « Mon Dieu ! je ne sais pas ce qui se passe, il y a un homme dans le lit de madame ; ce n'est pourtant pas M. de La Bédoyère ! » Et tous les holà du monde, si bien que nos rires ont recommencé...

§

Que celui qui serait tenté de s'écrier en ouvrant ce premier numéro :

« Encore une Revue ! » prenne la peine de réfléchir que le beau pays qui s'étend de la Garonne au Rhône, en bordure des Pyrénées et de la côte méditerranéenne, n'a pas possédé jusqu'à présent d'organe vraiment régional dont le but exclusif fût de mettre en relief, sous toutes ses formes, son génie littéraire et artistique.

L'heure nous a semblé propice, par ces temps de renaissance régionaliste, pour tenter de combler cette lacune.

Ainsi s'expriment les fondateurs d'un nouveau recueil mensuel publié pour la première fois, sous la direction de MM. Jo Gineston, Henry Noël et Paul Sentenac, en janvier : — **Le Pays d'Oc.**

Ces mots closent l'appel initial au lecteur :

Et c'est avec pleine confiance que nous faisons appel au concours de tous ceux qui désirent, comme nous, contribuer à établir, d'une façon durable et incontestée, la suprématie des Lettres et des Arts méridionaux.

Avec les trois directeurs de la revue, M. Edmond Haraucourt, M. P. de Marbet, Mmes Jean Bartheroy et Jeanne Nérel, MM. F. Saisset, H. Muchart, A. Tudesq, Pierre Grasset ont collaboré à ce premier numéro.

§

La revue **Pan** (octobre-décembre) publie une nouvelle œuvre de M. Hans Pipp : *Le Docteur Monstre*, que l'auteur désigne : « jugement en un acte, mêlé de couplets. » C'est de l'excellente satire où se retrouve le même comique savoureux que l'on avait remarqué dans l'*Apollon, prince des poètes*, de M. Pipp.

Voici un fragment du *Docteur Monstre :*

LE Dr MONSTRE [*arrivant au fait du procès que lui intente un client lésé : Bilosoque*] ... Donc, j'ouvris le ventre de mon client. Tout d'abord, il faut que vous sachiez que lorsqu'on fait une opération dans le ventre, on n'y plonge pas comme dans un baquet. Le foie, les reins, la rate — que sais-je encore ! — se logent derrière un tas de choses encombrantes. Il faut couper, tailler, disséquer, avant d'atteindre l'organe incriminé. De plus, il faut arrêter le sang qui jaillit, coule ou suinte. Peu à peu, et à mesure qu'on avance : pinces, éponges, compresses, tampons s'accumulent dans le ventre... Quoi de plus naturel d'oublier quelque chose là-dedans ! (Approbation du Tribunal.) Admettez alors que le patient se réveille et qu'il ait l'outrecuidance de vous demander où vous en êtes... Tripes de chien ! Quoi de plus simple que de se trouver un peu ému !

LE PRÉSIDENT. — Quoi de plus simple...

LE Dr MONSTRE. — Donc, pendant que je fouillais dans le ventre de cette brute qui ne m'a même pas la reconnaissance de l'avoir soulagé d'un kiste de cinquante livres, il se mit à pleuvoir. Je me dis alors : « Mon très vénéré Maître, avec le caractère étourdi que je te connais, tu es bien capable d'oublier ton parapluie et de te faire tremper tout à l'heure... Mets-le à portée de ta main et de façon à ne pas le perdre de vue. » Je mis donc mon para-

pluie sur la table près du ventre de monsieur fendu de haut en bas, très près... si près... quoi de plus naturel ! (*Le Tribunal, pénétré du plus profond respect, s'incline toujours.*) Soudain, le soleil réapparut et je vis, ô prodige ! luire l'arc-en-ciel : le temps avait miraculeusement changé ; ma pensée aussi. Mon opération était terminée... je recousis en hâte le ventre béant de cet ingrat et je m'aperçus le lendemain seulement que j'avais oublié mon parapluie quelque part. Quand cet infirme vint me voir et que, tout en m'apprenant sa guérison, il me déclara avec une certaine...raideur, ce que vous savez, je compris alors, ô surprise, où mon parapluie était resté. (*Il rit sans scrupule, le Tribunal l'imite, le public le suit. Quand le rire général s'apaise, on entend rire Bilosoque qui lui ne peut plus s'arrêter. Le garde est contraint de lui poser la main sur la bouche pour le faire taire.*)

L'AVOCAT, *au Tribunal.* — Huissier, faîtes passer ces plaques radiographiques au Tribunal... Comptez les baleines, messieurs les juges, elles y sont toutes !... Il n'y a pas d'erreur, c'est bien un parapluie que mon client a dans le ventre.

LE Dr MONSTRE, *examinant une plaque.* — Pas d'erreur ! (*A l'avocat.*) Maintenant, j'expliquerai sa présence inoffensive dans le ventre de votre client en vous disant que je lui ai fait la marsupialisation d'une poche kystique... Ah ! vous ne me saisissez pas ?... Eh bien ! ce mot de marsupialisation a été créé pour désigner l'analogie qui existe entre la poche que l'on forme ainsi, qui est isolée de la cavité abdominale ou péritonéale, et la poche des marsupiaux. Cette poche, le kanguroo femelle y met après la naissance son petit qui la quitte ou la réintègre suivant sa fantaisie. Des objets mis dans une poche marsupialisée ne sont pas plus dans le ventre opéré que le petit kanguroo n'est après sa naissance dans le ventre de sa mère. (*Il sourit affreusement.*) Dans cette poche est resté mon parapluie, il peut le gêner — et encore ! — mais ne causer aucun désordre. (*Se tournant vers Bilosoque.*) Vous en portez-vous plus mal, au moins ?

BILOSOQUE. — Non, évidemment, mais aux changements de temps, surtout quand il pleut, il cherche à s'ouvrir et alors...

LE PRÉSIDENT. — Enfin, vous gêne-t-il ?

BILOSOQUE. — Pour dire qu'il me gêne, il ne me gêne pas, mais...

LE PRÉSIDENT. — Alors que réclamez-vous ?

Par l'organe de son avocat, Bilosoque réclame des dommages-intérêts. Le docteur proteste qu'il y aurait plutôt droit, étant privé de son parapluie. Le Tribunal rend ce jugement :

LE PRÉSIDENT, *après s'être découvert, ainsi que le Tribunal, se lève et lit le jugement.* — Le Tribunal, après en avoir délibéré conformément à la loi :

Attendu qu'il résulte de l'instruction et des débats que Bilosoque, excipant de sa qualité d'estropié, réclame odieusement des dommages-intérêts à un des hommes les plus honorables de notre pays, dont le seul crime fut d'en faire un héros ;

Qu'en outre ledit plaignant n'avait pas été malade ; que, s'il s'est fait opérer, nul ne l'y forçait ;

Qu'au surplus il recèle sciemment, depuis six mois, le parapluie de son bienfaiteur et refuse formellement de le lui rendre ;

Qu'enfin, et pour finir, il est une brute et rit comme un idiot:

Pour ces faits, accorde à Monstre le sou percé de dommages-intérêts qu'il réclame pour l'honneur de sa corporation ; et condamne exemplairement Bilosoque à la peine capitale et à la restitution du parapluie.

Finalement, la foule se rue sur Bilosoque, l'éventre et en extrait le parapluie qu'elle restitue au Dr Monstre. Et cela est fort bien ainsi. La logique des majorités et celle des gens de Justice appliquant les lois étonneront toujours le bon sens de l'observateur.

§

De **L'Ile sonnante** (février), ce poème délicat de M. Tristan Derème :

Je vais songer à la jeune fille que j'ai
peinte naguère au tome deux de l'*Abrégé*
de mes amours et dont la grâce était fleurie.
Cet abrégé n'est pas encore en librairie.
Mais elle est dans mon cœur comme une rose dans
un livre. Je souris ; mais j'ai serré les dents
avec un tel sanglot que j'ai fendu ma pipe,
l'autre hiver. La douleur elle-même se fripe
et plus rien ne demeure au fond de nous, que des
fleurs mortes. C'est enfin l'heure que j'attendais
du calme intérieur, et l'ombre assagie ;
et je puis maintenant allumer ma bougie,
pour feuilleter l'herbier poudreux du souvenir.
Mais j'entends les chevaux de l'aurore hennir !
Ah! laisse le passé, bois mort et feuilles sèches !
Le soleil sur les toits lance de rouges flèches,
détourne tes regards des vierges d'autrefois,
leur visage pâlit comme la lune : et vois
bondir en secouant leur sauvage crinière,
les quatre étalons blancs cabrés dans la lumière.

§

M. Maurice Guyot publie ce beau sonnet, dans **Les Marges** (janvier) :

AUTOMNE

Eté défunt, voici tes belles mains clouées,
Ton flanc navré, tes pieds qui marchaient sur les fleurs ;
Les saules languissants, là-bas, ont des pâleurs
De cendres sur des chevelures dénouées.

L'or de Judas bruit aux branches secouées ;
Le vent traîne le cri qui finit tes douleurs,
Et les sorbiers, versant leurs grains comme des pleurs,
Saignent le dernier sang de tes paumes trouées...

Eté crucifié, je suis venu vers toi
Ce soir, où les autans qui geignaient sous mon toit
Faisaient plus triste encor ma maison solitaire,

Et, sur le clair tapis que l'Automne jeta,
Pèlerin, j'ai gravi pas à pas ton calvaire,
A l'heure où montait, rouge, un ciel de Golgotha.

Memento. — *La Revue du mois* (10 janvier). — Pierre Curie et Mme Pierre Curie : « Conférences Nobel en 1903 et 1911. » — M. G. Cohen : « Le Conflit de l'homme et du destin dans le théâtre de Maeterlinck. » — M. A. Denjoy : « Les Mathématiques et les Mathématiciens. »

La Revue (15 janvier). — Inédits de Jean Racine publiés par M. l'abbé Joseph Bonnet. — Consultation sur l'Espionnage.

Les Marges (janvier). — M. Vincent Muselli : « Salut à l'année. » — « Entr'actes », par M. P.-J. Toulet.

La nouvelle Revue (15 janvier). — « L'Armée chinoise », par M. A. de Tarlé. — « L'Art baroque à Naples », par M. André Maurel. — « La Question d'Alsace-Lorraine », par M. R. Villamur.

Les Cahiers de l'Amitié de France (no 1 janvier) sont un supplément à « l'Amitié de France », revue trimestrielle. A elles deux, ces publications paraîtront 12 fois l'an. — Ce premier fascicule des « cahiers » contient deux pages inédites d'E. Hello, le chant VI des *Géorgiques chrétiennes* et un article de M. E. de Brémond d'Ars sur leur auteur, M. F. Jammes.

La Revue critique des idées et des livres (10 janvier) continue, sous un nouveau format, à batailler. M. Pierre Gilbert y attaque de son mieux Flaubert, dans un « Plaidoyer pour Emma Rouault, femme Bovary ». Il est plaisant de lire : « *livre fignolé mais mal écrit* », à propos de *Madame Bovary*, et qu'il soit question du « *mépris commandé à tout honnête homme* » par l'« art » de Flaubert. — Dans ce numéro : « Chantilly : les Héros, les Muses et les Nymphes », par MM. J. Herluison et P. du Colombier.

La Grande Revue (10 janvier). — M. Paul Leclercq : « L'Ecole de la Rue. » — M. Elie Faure : « La Cathédrale et la Commune. » — M. Yves Scantrel : « Magnificat. » — Mme Aurel : « Vingt portraits d'Hélène Dufau. »

La Revue hebdomadaire (20 janvier). — M. E. Perrier : « La Vie des poissons. » — « En Chine : l'agonie d'un régime », par M. René Moulin.

L'Indépendance (1er janvier). — Ch. Demange : « Esquisse. » — De M. Georges Sorel, un beau portrait littéraire : « Urbain Gohier. »

Le Divan (janvier). — « Turqueries », de jolis vers de M. Emile Henriot. — « Stances » de M. J.-L. Vaudoyer. — « Les Pins », poèmes en prose, de M. P. Hepp. — « Notes sur Alger », par M. A. Monéry. — « Les itinéraires de Stendhal », par M. M. Martineau.

Les Bandeaux d'Or (janvier). — Poèmes de MM. P. Castiaux, J. Romains, Théo Varlet, J. Libère.

Le Spectateur (janvier). — « Un mode d'action intellectuelle en face de tendances non intellectuelles », par M. R. Martin-Guellot.

L'Occident (novembre 1910, mais récemment paru). — « Diptyque », par M. A Mithouard.

Le Feu (janvier). — M. Jean Thogorma : « Lettres au critique d'arrière-

garde sur la Poésie. » — Mme Paule Lysaine : « Aix-en-Provence ». — « Films », par M. E. Sicard.

Revue bleue (6 et 13 janvier). — Fragments de « La Vie exemplaire de L.-P. Louvel, assassin », par M. Léon Hennique.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Casanova (*La Dépêche*, 26 janvier).— Histoire des parapluies (*L'Intermédiaire*, 20 janvier).

M. Octave Uzanne est l'homme de France qui connaît le mieux Casanova et qui est le plus capable de l'expliquer. Il a réuni sur le personnage un dossier considérable qu'il se décidera peut-être un jour à distiller. Ce serait important. Je range Casanova parmi les personnages pierre de touche. Selon qu'on se plaît ou non avec lui, on est ou on n'est pas d'une certaine qualité humaine. On peut certainement être conseiller municipal ou académicien, on ne fait pas partie de la libre phalange. M. Uzanne aime Casanova et ne perd pas une occasion de le défendre contre les attaques des méchants en même temps qu'il recueille tout ce qui peut corroborer sa bonne foi et sa véracité. Voici, à propos d'un livre italien, *Lettres de Femmes à Casanova*, un article des plus curieux trouvé dans l'inépuisable **Dépêche**. On y trouvera, je pense, la preuve que les personnages des *Mémoires* sont bien des personnages historiques :

Casanova laissa au château de Dux, en Bohême, où il mourut, d'innombrables papiers dont je possède, depuis plus de vingt ans, l'intéressante copie et que mes travaux, ma vie errante, ma curiosité peut-être trop éclectique me détournèrent, jusqu'ici, de mettre au jour. Ce que je n'ai pu faire, de plus jeunes le tentent aujourd'hui après des séjours prolongés dans cette bibliothèque du duc de Waldstein, où le vieux coureur de femmes, l'aventurier cosmopolite avait pris sa retraite, où il vécut quatorze années consécutives et où il laissa toutes les paperasses et lettres qu'il était parvenu à conserver, Dieu sait comment, au milieu de son existence de bâton de chaise.

C'est ainsi que je viens de recevoir, de Milan, un coquet et solide volume intitulé : *Lettere di Donne à Giacomo Casanova*. Ces *Lettres de femmes* adressées au grand-prêtre du Dieu des Jardins ont été recueillies et commentées par un jeune érudit italien, M. Aldo Rava, avocat vénitien, qui semble devoir se consacrer tout entier à la mémoire de son magistral concitoyen, lequel demeura longtemps au service de la Sérénissime République, d'une façon plutôt occulte et pas très recommandable, aussitôt après sa fameuse *fuite des Plombs*, si discutée, encore si discutable.

Il y a dans cet ouvrage des lettres précieuses d'une trentaine de femmes environ, dont plusieurs nous sont connues par ce que nous en apprend l'aventurier lui-même dans ses Mémoires. La plupart sont fort intéressantes et nous offrent une preuve sérieuse de la véracité de Casanova. Il y a là des épitres de la célèbre actrice « Silvia », de Manon Baletti, de Madame

du Rumain, de la comtesse de Montmartel et de cette courtisane dite « la Charpillon », qui, pour la première fois dans la vie de l'irrésistible séducteur, fit sentir au héros, qui se trouvait à Londres, que l'âge venait paralyser sa puissance dominatrice et qu'il allait commencer à être la dupe de ses passions comme un sénile et vulgaire entreteneur.

C'est une joie pour les *Casanovistes* de lire tous ces messages d'amour et d'affaires, d'intérêt et de plaisirs ; de chercher, à travers ces textes jusqu'ici inédits, à repérer des passages des *Mémoires* et à élucider si les lettres d'Henriette de Schuckmann sont bien celles de cette délicieuse *Henriette* « qu'il a tant aimée » et qu'il rencontra sous le costume d'un jeune officier hongrois. Cette sorte de Mlle de Maupin est plus vivante que celle de Théophile Gautier, plus touchante et son apparition dans le cours des récits de l'aventurier constitue un des plus extraordinaires romans des *Mémoires*, qui ne sont qu'une suite de tableaux que ni l'Abbé Prévost, ni Voltaire, ni Crébillon fils n'auraient certes osé imaginer et peindre avec autant d'éclat.

Mais la figure qui domine ce recueil agréable, figure vaporeuse, exquise, attendrie, sincèrement passionnée, c'est celle de cette jeune Manon Baletti qui s'était éprise à la folie du subtil Vénitien et qui se donnait tout entière, vierge de corps et d'âme, délicieusement ingénue, à cet ogre de dépravation qui ne semblait jamais rassasié de tendrons, de bouquets de roses à peine écloses et de « petites poucettes » impulsives et complaisantes. Cette Manon, qui était italienne, écrit en français. Elle trouve dans cette langue, qui est non moins celle de l'amour que la langue de Pétrarque, des accents d'un naturel délicieux, d'un charme pénétrant, d'une candeur qui surprend, d'une confiance éperdue, dont seules les novices sont susceptibles. Qu'on imagine une peinture séraphique de Fra Angelico, le « Beato », l'artiste radieux de pureté du couvent San Marco, à Florence, dans une collection de toiles érotiques de Jules Romain, de Lemoine ou de Félicien Rops, on ne serait pas moins étonné à l'extrême que de rencontrer ici dans ces médaillons de femmes de Casanova la figure de claire innocence, pleine d'abandon, cette physionomie en blanc majeur de la petite Manon Baletti, qui aime si loyalement, si naïvement, avec tant d'heureuse inexpérience, et qui soupire sa romance câline à ce Don Juan, comme une petite souris blanche qui chanterait ses déclarations passionnées au plus félin des Raminagrobis ravisseurs.

Ces lettres de Manon sont d'indicibles appels à la tendresse de l'inconstant Giacomo. Cette enfant de 17 ans, affolée par un libertin de 33 ans qu'elle espérait, la pauvrette, épouser en justes noces, devient, pour lui écrire, une épistolière d'une délicatesse d'expression qui empoigne, d'une gentillesse primesautière de bergeronnette qui se joue inconsciente des pièges tendus. Son ami est en Hollande, où il obtient, grâce à la cabale, des succès financiers et aussi des conquêtes féminines, car son aventure avec Esther est de celles qui demeurent dans l'esprit de ses lecteurs. Manon Baletti cependant veille pour lui envoyer des billets profondément parfumés de jeunesse tout épanouie en amour : « Bonsoir, mon cher ami, il se fait tard et je me sens toute prête à dormir, mais, comme vous savez que ce n'est pas tout à fait moi qui vous écris, je dormirais tout à fait que je vous écrirais encore, car mon cœur veille toujours pour vous. »

Cette délicieuse filette ne doit pas ignorer que sa mère, la *Sylvia*, fut longtemps la maîtresse attitrée de celui qu'elle idolâtre; elle connaît la fatuité arrogante de son amant, sa duplicité, ses inconstances, mais qu'importe ! Elle oublie tout, elle excuse tout, elle pardonne tout, *elle aime le monstre.*

Il faudrait tout citer de ces jolies lettres à ce sacripant de Casanova qui fut assurément indigne de la passion d'un tel ange. Nous devons savoir un gré infini à M. Aldo Rava de nous avoir donné cet important recueil de billets de Manon Baletti, qui sont le bouquet demeuré le plus frais de ces épîtres de femmes, toutes d'un intérêt indiscutable pour les admirateurs de ce vieux marcheur à travers l'Europe, qui ne s'arrêta guère dans l'exercice de sa profession, même à l'heure de sa retraite en Bohême chez son bienfaiteur le duc de Waldstein.

Un habitant de Dux, qui nous montrait la place où fut inhumé le grand aventurier, tout près de la porte de la nécropole, nous disait qu'on avait dû faire disparaître la tombe, car elle était entourée d'un léger grillage et toutes les femmes en passant y laissaient des fragments de jupes déchirées. Jeunes ou vieilles poussaient des cris d'effroi en quittant le cimetière et juraient que l'ombre du galant Casanova les violentait au passage et s'agrippait à elles.

Les dernières années passées à Dux par le bibliothécaire du duc de Waldstein ne laissèrent point le vieux vénitien dépourvu de ces tendresses féminines au milieu desquelles il avait toujours vécu. Dans ces *Lettere di Donne*, nous voyons que nombreuses furent les vieilles amies de Casanova, qui l'entourèrent de soins et s'occupèrent de son bonheur et de sa santé jusqu'à sa dernière heure. Le châtiment de ceux qui ont aimé les femmes, a-t-on dit, est de les aimer toujours. Ce faune en bas de soie ne se lassa jamais de les adorer. Diderot affirmait que le cœur de l'homme est tour à tour un sanctuaire et un cloaque. Le sanctuaire semble avoir prédominé chez Casanova, malgré son libertinage, ses dépravations, son scepticisme, sa vanité, ses inconstances et ses folies. Il fut, à sa façon, un dévot de la femme, à la façon des Polythéistes qui multiplient les autels de leurs dévotions. Mais on peut croire qu'il fut sincère dans ses oraisons et qu'il s'offrit comme un officiant hors ligne dans l'art de servir généreusement ces Déesses.

Il est impossible aux yeux de ceux qui connaissent les délicatesses féminines d'admettre que l'auteur de ces prodigieux *Mémoires* qui ont grisé l'imagination de toutes les générations intellectuelles au siècle passé n'ait été qu'un vulgaire *homme à femmes*. Certainement, il fut mieux. Le génie qu'il déploya dans tant de formes littéraires et scientifiques, son goût pour l'occultisme, sa verve poétique, l'éclat de son esprit firent certainement de Casanova un séducteur exceptionnel, un surhomme de proie d'une essence absolument anormale. Ces *Lettres de femmes* le prouvent. Ce qui est curieux, c'est que, après avoir été nié, discuté, méconnu pendant la majeure partie du XIXe siècle, Casanova, autour de son œuvre, réunisse aujourd'hui plus de commentateurs qu'un grand écrivain classique. Les écrits qu'il a fait éclore sont déjà abondants, mais ceux qui se sont dévoués à sa mémoire sont jeunes et ardents à la servir, tel M. Aldo Rava, et les surprises ne font que commencer. Nous ignorons assurément encore en partie toutes les performances extraordinaires de ce singulier gentilhomme de

grands chemins qui parcourut l'Europe le sourire aux lèvres et « la canne la main ».

§

Voici une contribution curieuse à l'histoire des parapluies, sous forme d'une lettre qu'a reçue *l'Intermédiaire*, de la part de M. J.-A. Crémond. Il s'agit surtout de la description d'un « Musée des parapluies », qui est la possession du signataire :

Ainsi que le titre de votre estimable « Revue » l'indique, j'ai pensé bien agir en me permettant de vous intéresser à l'existence d'une collection de parapluies anciens et de documents inédits sur cet objet si utile, et sur les ombrelles dont je suis propriétaire.

Une partie de cette collection a été exposée en 1889 à l'Exposition Universelle où elle fit l'admiration des curieux s'intéressant à la « belligraphie » et avait fait des envieux : le mot « belligraphie » a été créé, je crois, par M. Ernest d'Hervilly décédé tout récemment, qui a écrit et dessiné même sur les parapluies, ombrelles et manchons, ou par M. Octave Uzanne.

Le collectionneur, M. Senaud, mon cousin, qui avait réuni 26 types de parapluies anciens et quantité de documents, avait eu l'intention de dresser une table analytique se rapportant à ses collections, mais c'était un travail si long et la maladie l'ayant terrassé, il ne put accomplir son idée. Mais, de son propre avis, ce travail n'aurait pas fait ressortir beaucoup l'importance de ses objets et recueils.

Ces collections sont le résultat de longues et patientes recherches et comprennent :

1° Une grande partie des ouvrages publiés par les auteurs ayant écrit sur le parasol et le parapluie ;

2° Des renseignements historiques puisés soit dans les archives et les bibliothèques nationales, municipales ou privées, soit dans les journaux et autres publications de toute nature ;

3° Des notes techniques très complètes et un certain nombre de statistiques ;

4° Un choix d'articles anecdotiques ou fantaisistes, de chansons, charades et pièces en vers et en prose d'un grand nombre d'auteurs connus ;

5° Un chapitre bibliographique faisant connaître la plupart des auteurs chinois, grecs, latins, français, anglais, etc., ayant consacré un livre, un chapitre ou simplement quelques lignes au parasol ou au parapluie ;

6° Un certain nombre (26) de parapluies anciens, quelques modèles excentriques, inventés dans ces derniers temps et qui ne sont point devenus articles de commerce ; des photographies de bas-reliefs orientaux, grecs ou romains représentant tantôt des fêtes publiques tantôt des cérémonies funèbres dans lesquelles le parasol jouait un rôle quelconque.

Les nombreux documents ou manuscrits contenus dans les collections n'ont pu être rassemblés qu'au moyen de longues et patientes recherches qui ont nécessité beaucoup de temps et de démarches.

Recueillis à des époques différentes et sous des formes diverses, ils composent un ensemble ne permettant pas d'en faire un classement méthodique où le premier venu puisse se reconnaître facilement. En outre, quelques-

uns d'entre eux ne sont que la reproduction d'articles publiés antérieurement.

Pour obvier à cet inconvénient, c'est-à-dire éviter la confusion et les répétitions, il a été établi un résumé reconstituant par ordre chronologique et par pays l'histoire du parasol et de son dérivé le parapluie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Ce résumé le prend à son origine en Chine, le montre dans l'Inde, le Japon, le royaume de Siam, la Birmanie, la Mongolie, la Perse, l'Arabie, l'Assyrie, la Turquie et l'Egypte. Il le retrouve chez les Grecs et les Romains et le suit dans tous les rôles qu'il a joués depuis son introduction dans les divers pays d'Europe.

Le collectionneur est un être bien curieux.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Odéon : *Les Frères Lambertier*, pièce en 3 actes, de MM. Charles Hell et Auguste Villeroy (16 décembre). — Théatre Bijane : *La Reine sans gêne*, revue en 2 actes et 12 tableaux, de MM. Rip et Jacques Bousquet (16 décembre). — Renaissance : *Pour vivre heureux*, comédie en 3 actes, de MM. Yves Mirande et André Rivoire (16 janvier). — Vaudeville : *Rue de la Paix*, comédie en 3 actes, de M. Marc de Toledo (22 janvier). — Théatre Antoine : *Les Petits*, pièce en 3 actes, de M. Lucien Népoty (23 janvier). — Memento.

Savez-vous la réflexion que j'ai faite en corrigeant les épreuves de ma dernière chronique ? C'est que le compte rendu sérieux d'une pièce est une chose assommante, illisible, et qu'il vaut mieux dire des choses à côté. Je corrigeais, et plus j'allais plus je trouvais ces pages encore plus redoutables que la pièce dont elles rendaient compte. J'en étais excédé moi-même. Que j'ai dû ennuyer mes lecteurs ! Je leur en fais toutes mes excuses.

Aujourd'hui, il me faut d'ailleurs terriblement me dépêcher. Que de pièces j'ai en retard ! Encore la faute de Mlle Lenéru. Elle m'a fait travailler ! On l'a vu : pour elle seule, près de sept pages. Ah ! les femmes, Quand on s'occupe d'elles, on peut bien dire adieu aux choses sérieuses.

D'abord l'Odéon, qui nous a donné, à une matinée inédite du samedi, une pièce de MM. Charles Hell et Auguste Villeroy : **les Frères Lambertier**. Une œuvre intéressante, fort bien jouée, et qu'on a beaucoup applaudie. Toutes les œuvres sont intéressantes, d'ailleurs. Seulement, un mois après, quelquefois même huit jours, on se dit : Baste ! après tout, ce n'était pas énorme. Il est vrai que les auteurs sont heureux, je parle des auteurs de pièces comme des auteurs de livres. Ils ont eu leur œuvre jouée, ou imprimée. Le monde, un jour, a tenu pour eux sur cette scène où des acteurs animaient les personnages de leur imagination, ou dans ce cahier de papier imprimé qui contenait telle ou telle histoire de leur invention.

Quel beau moment ce doit être ! Il faut peut-être les envier ? Je me rappelle, quand j'étais enfant, et qu'on me disait : Dimanche, tu iras là, — ou : Dimanche nous irons voir ceci. Je m'en faisais une fête à l'avance ! Mais le jour arrivé, je ne trouvais plus rien de si extraordinaire et l'on s'étonnait de mon calme. Ce n'était pas absolument que je ne fusse pas content. Seulement, dans ma petite tête, déjà, au lieu de m'emballer, j'observais, je réfléchissais. Ah ! je n'aurais pas pu faire un auteur lyrique : je ne suis pas assez bête.

Madame Réjane nous a donné sur son théâtre une revue : **La Revue sans gêne**, qui n'était pas loin d'être une merveille du genre. Il faut bien le dire : une revue, cela demande un talent spécial. On peut être un excellent écrivain et n'y pas réussir, ou y réussir incomplètement. On l'a vu avec la *Revue des X*, aux Bouffes Parisiens. Les auteurs étaient des écrivains, comment dire ? sérieux, ayant fait leurs preuves. Ils s'étaient mis, de plus, à six, — on avait d'abord dit dix, puis quatre : « quatre qui n'avaient pas de l'esprit comme quarante », disait quelqu'un. Le résultat n'était pas extraordinaire. Au contraire, MM. Rip et Bouquet, qui ne sont que des auteurs pour petits théâtres, des faiseurs de couplets, ont su grouper une série de scènes extrêmement bien venues, souvent pleines de vraie malice et toutes fort amusantes. Il est vrai qu'ils avaient une interprète qui donnerait de l'esprit aux productions de M. Paul Claudel. On imite Mme Sarah Bernhardt. On imite Mlle Brandès. On imite Mme Bartet. Nous avons, dans tel et tel théâtre, les sosies, comme débit et attitudes, de ces trois actrices. On n'imite pas Mme Réjane. Je crois qu'elle a créé un genre, le genre Réjane, et qu'il mourra avec elle. A quoi cela tient-il, de quoi est fait ce genre ? Je ne saurais trop l'expliquer. Il me semble qu'on pourrait résumer cela dans un mot : la fantaisie, ce qui ne s'acquiert pas, ce qu'on a en soi, et une fantaisie où il n'y a pas que de la légèreté et du rire, mais aussi de l'émotion. Allons ! les amateurs des grandes machines à métaphores poussées à la sixième puissance en penseront ce qu'ils voudront : Mme Réjane, au deuxième tableau de la *Revue sans gêne*, chantant d'une voix déchirée, presque éteinte, avec un geste qui n'est qu'à elle, les premiers motifs de la chanson de *l'Oseille :*

Je suis l'oseille,
Verte compagne de l'œuf dur...

c'est du grand art, cela, un je ne sais quoi qui porte une marque unique. Ce même tableau mettait en scène Mme Réjane, jouée par elle-même. Elle nous expliquait qu'on lui avait dit que sa camarade Balty faisait quelque part une imitation d'elle. Elle était allée la voir, mais n'avait pas du tout trouvé que ce fût cela. « Non, vraiment, disait-elle, comme imitation, c'était pas réussi. Ainsi, à un

moment, Balty veut imiter ma voix. (On sait que Mme Réjane parle du nez d'une façon assez prononcée.) Alors, elle dit ces mots : « N't'en vas pas, mon amour, j't'adore. » Jamais j'ai parlé ainsi. J'aurais à dire ça, voilà comment je dirais : N't'en vas pas, mon amour, j't'adore. » Et madame Réjane répétait ces mots d'une voix encore plus du nez. Savoir se moquer ainsi de soi-même, accepter de souligner ainsi soi-même un défaut qu'on a, une actrice, et une actrice célèbre ! Vous trouvez que ce n'est rien ? Moi, je trouve que c'est quelque chose. Je fais tout de suite la comparaison avec M. Nozière, qui, chansonné dans la *Revue des X*, a fait la moue, est resté gravement chez lui, préférant manquer plutôt à ses fonctions de critique dramatique que de se voir sur la scène, et s'est répandu ensuite en phrases mélancoliques sur la circonstance. Et je sais bien aussi, de l'actrice et du critique, de quel côté est l'esprit. Une autre scène extrêmement réussie, dans la *Revue sans gêne*, était le tableau intitulé *les Larbins*. Là aussi, madame Réjane s'est montrée étonnante, dans un personnage de vieille concierge cancannière, ramassant tous les potins sur ses locataires pour les donner à un journal : *l'Ordure ménagère*, tandis qu'un valet de chambre, son digne émule, travaille de son côté dans la même partie pour une autre feuille : *la Vie publique*. Quel dommage que l'ami que j'avais prié de me noter les couplets de ce tableau n'y ait plus pensé : ils étaient de la meilleure satire, et madame Réjane et M. Charles Lamy les ont tous deux chantés avec un art incomparable. D'autres tableaux étaient intitulés : *Gunsbourg*, *Henry Bataille*, *l'Enfant de l'amour*, *la Princesse* (de Saxe), etc., suivant un prologue : *l'Oiseau trop bleu*, parodie nullement dénuée de finesse de la féerie de M. Maeterlinck. Une interprétation excellente, dont je détacherai spécialement Mademoiselle Marnac, aussi jolie qu'adroite chanteuse dans les couplets de *la Cabotine*, sur l'air de *la Chanson de Colas :*

On dit que monsieur Richepin le fils
A fait hier un mot d'esprit,
Je n'sais comment ça s'fit (*bis*) ;
On dit que monsieur La Jeunesse a mis
Un faux-col propre samedi,
Je n'sais comment ça s'fit (*bis*) ;
etc., etc., etc.,

Un peu du Tout-Paris artiste et littéraire nous était ainsi rappelé d'un mot léger. C'était, je le répète, un spectacle très réussi.

A la Renaissance, une autre pièce également amusante : **Pour être heureux**, de MM. Mirande et Rivoire. Il y a d'excellentes parties, dans cette comédie un peu bouffe à certains endroits, d'excellents « mots » justement appropriés aux situations qui nous sont présentées. Je dis cela, parce que, souvent, bien des pièces dites pleines

d'esprit donnent l'impression de n'avoir été écrites que pour utiliser les « mots » patiemment réunis d'abord par l'auteur, ce qui fait que, quelquefois, il n'y a pas jointure parfaite. Ici, au contraire, on sent que les auteurs ont d'abord imaginé les situations et que ce n'est qu'après qu'ils ont trouvé les « mots » qui en découlaient tout naturellement. Un peintre, Mauclair, véritable artiste, talent sincère et désintéressé, las d'être méconnu du public, bafoué par sa femme, et de travailler à vide, prend un jour le parti de fausser compagnie aux camarades, en prenant dans la Seine une baignade définitive. Chemin faisant, il se ravise, reprend goût à la vie, et, se promenant, pousse sa promenade jusqu'à Rouen. De retour chez lui, une singulière nouvelle l'accueille, que lui donne un fidèle ami, tout de noir vêtu, et les yeux encore pleins de larmes. Les billets d'adieu que Mauclair avait laissés pour ses amis ont mis tout le monde en branle. On s'est occupé de le rechercher. La Seine a été explorée. On a retrouvé son corps. Sa femme l'a formellement reconnu. Un fourgon vient d'aller le chercher à la gare Ses obsèques auront lieu dans une heure. Et ce n'est pas tout. Depuis qu'il est mort, on ne parle que de lui. Les journaux sont pleins d'articles. Il est un très grand peintre. Tous ses tableaux sont des chefs-d'œuvre. Les prix montent chaque jour. On prépare une exposition qui sera un événement. Le sous-secrétaire d'Etat doit prendre la parole sur sa tombe. C'est la gloire. Et Mauclair peut voir, en effet, par la fenêtre, le fourgon arriver, le cercueil placé sur le corbillard, et le cortège se mettre en route, sa veuve éplorée en tête, suivie du monde le plus officiel. C'est si amusant,— et c'est si bon aussi d'en avoir fini avec la pénible vie d'autrefois,— que Mauclair continue à être mort, — mort en tant que Mauclair — et troque cette personnalité contre celle d'un M. Simpson, riche amateur américain, qui possède bientôt— et pour cause,— les plus belles œuvres du grand peintre prématurément enlevé à l'admiration des connaisseurs. On voit tout le comique de la situation. Celles qui suivent et qui terminent la pièce ont aussi le leur. Les auteurs ont mis à la scène des personnages amusants, et assez pris sur le vif : la femme de Mauclair, un ancien modèle, d'une bêtise sans borne, un marchand de tableaux, des experts, un journaliste mondain, des rapins, tous fort bien joués par les artistes de la Renaissance : MM. Tarride, Victor Boucher, Paul Plan et Bullier et Mmes Blanche Toutain et Marcelle Yrven. Maintenant, je dois dire ceci. En parlant du comique des situations de cette pièce, je me place surtout au point de vue du public. Certainement, le dialogue que les auteurs ont écrit sur ces situations et les « mots » qu'elles leur ont inspirés doivent être pour le public pleins d'inattendu. Mais est-on un peu un écrivain, a-t-on un peu le sens du comique et de l'ironie, que ce dialogue et ces « mots se devinent tout de suite, à très peu de chose près, dès qu'on

voit la scène venir. Est-ce un éloge? Est-ce une critique? Les deux à la fois, pour dire le vrai.

Supprimez du sommaire, je vous prie, *Rue de la paix* et *Les Petits*. Je suis bien fatigué. Et il faut que j'aille demain à l'Odéon entendre une tragédie. Une tragédie! J'ai besoin de toutes mes forces. Je continuerai la prochaine fois.

Memento. — Cluny : *L'Enfant de la panne*, vaudeville en 3 actes, de de MM. Guyon fils et G. Hamilton (24 janvier). — Variétés : *Le Bonheur sous la main*, comédie en 3 actes, de M. Paul Gavault (26 janvier). — Théâtre d'Astrée : *L'Amateur*, de M. Fernand Nozière. *Entre eux*, de MM. P. M. Valdour et Ch. Gallo. *Derrière la toile*, de M. A. P. Miégeville (26 janvier.) — Théâtre de l'Œuvre : *La Charité, S. V. P.* pièce en 3 actes, de M. William Spath. *Anne... ma sœur*, pièce en un acte, en vers, de M. Jean Auzanet (30 janvier). — Gymnase : *L'Assaut*, pièce en 3 actes, de M. Henry Bernstein (2 février).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Gaieté lyrique : *Les Girondins*, drame lyrique de MM. André Lénéka et Paul de Choudens, musique de M. Fernand Le Borne. — *Les Chanteurs de la Renaissance*. — Memento.

Depuis le temps que, par devoir professionnel, je fréquente avec une assiduité résignée les théâtres musicaux, je me croyais suffisamment blasé sur le contenu des livrets qu'on y rencontre pour, en le constatant, n'y pouvoir éprouver désormais quelque excès de surprise. Il y a bel âge, en ces endroits, que, ainsi que l'assurait déjà Voltaire, « ce qui est trop bête pour être dit, on le chante ». Mais vraiment le livret, qualifié « drame lyrique » et intitulé **les Girondins**, par MM. André Lénéka et Paul de Choudens, dépasse tout de même un peu trop les limites de l'ahurissement tolérable. Si son intrigue n'est pas, en somme, beaucoup plus banale et cousue de fil blanc qu'en un tas de spécimens du genre, elle a d'abord pourtant le tort malencontreux de s'enchevêtrer à des événements historiques qu'elle travestit puérilement et ridiculise. Il ne manqua sans doute pas, sous la Terreur, d'aventures analogues à celle qui nous montre un amant intrigant et dédaigné envoyer son heureux rival à la guillotine, et le sujet facile fut d'ailleurs exploité, usé jusqu'à la corde, dans le roman comme à la scène. Mais ici les héros sont des Conventionnels de marque, et il apparaît peut-être encore plus oiseux que gênant de faire dériver l'exécution des Girondins du refus de Laurence de céder aux désirs de Varlet. L'enfantillage est si grossier que tout plausible intérêt s'évanouit et on se sent d'emblée transporté à Guignol où, parmi des tableaux copiés sur des gravures célèbres, gigotent de pérorants pantins, dont les discours ne sont certes rien moins qu'idoines à con-

jurer cette irrésistible impression. Avant tout, ils chantent ces discours, et, s'il est dans l'histoire de fameux personnages qu'on imagine mal se livrant à cet exercice, même au théâtre, ce sont assurément ceux desquels il s'agit. Les auteurs, en effet, semblent en avoir eu l'obscur pressentiment, en reculant devant le choix du fausset à attribuer à Robespierre, lequel, seul entre tous, ne chante pas et profère solennellement d'assez effarantes calembredaines. On ne pourrait guère se tenir d'être plutôt interloqué en entendant Vergniaud, Boissy d'Anglas et Camille Desmoulins, sans compter Hérault de Séchelles, président de la Convention, s'exprimer par des voix de ténor ou de baryton, mais c'est bien pis quand on écoute ce qu'ils disent. Nul n'ignore que les librettistes usent commodément d'un idiome spécial et n'ont pas plus coutume de se fouler la rate à l'égard des idées, sentiments, métaphores, que de la langue qui les énonce. Je ne sais cependant si jamais aucun d'eux égala la désinvolture de MM. Lénéka et de Choudens. Il faudrait tout citer, et l'amour n'est pas plus favorisé que la politique. Qu'on en juge par ce couplet de Ducos à sa bien-aimée :

Te voilà telle je t'ai connue,
Aimante et dévouée et douce à bénir !
Ton âme divine est restée à nue (*sic*)
N'ayant à cacher aucun souvenir !
Ah ! je t'aime de tout mon être,
Je voudrais verser l'ivresse en ton cœur,
Et puisque je suis ton amant, ton maître,
Donne-moi ta lèvre au rouge vainqueur !
(Avec élan.)
Que ton corps souple et chaud se presse
En mes bras frémissants,
O mon poème, ô ma chair, ô mon sang !
O ma maîtresse !

Mais il advient aussi que les « poètes » des *Girondins* renoncent à la rime, et l'aspect de leur livret imprimé paraît trahir une vague intention de vers blancs. Voici certains de ceux qu'ils prêtent à Camille Desmoulins, d'abord, parlant au peuple et défendant Danton :

Soit ! mais alors imposez-lui d'arrêter
Tous ceux qui, après avoir été ses ennemis,
Veulent rétrograder vers la monarchie !

puis, discutant avec Artémise, « l'officieuse » de la girondine Laurence :

Prends garde toi-même, citoyenne...
Je te connais de longue date,
Et je te sais bonne patriote, bien que tête un peu folle !
Ta politique, femme, n'est que du sentiment
Et l'on verra, ce soir, aux Jacobins, la valeur qu'elle a.

Tout de même, Camille écrivait autrement à Lucile. On ne saurai nier pourtant que, même ainsi déchiquetée, la prose de MM. Lénéka et de Choudens soit infiniment plus intelligible que leur poésie. Pa ailleurs, il est incontestable qu'à l'époque révolutionnaire on décla mait volontiers avec emphase et conviction maintes billevesées gran diloquentes. Celles-ci pullulent dans *les Girondins*, et le talent sin gulier des dramaturges leur confère une saveur de charge auss implacable qu'insue, qui atteint sans effort jusqu'au plus haut comi que. En résumé, cet amalgame de phraséologie burlesque, de con versations dans la rue et de vers de mirliton est vraiment une chose étrange, dont il est matériellement impossible de prendre un instant au sérieux la plus infinitésimale parcelle. On y a l'impression d'une obstinée caricature, d'une sorte de parodie désarmante. Il serait évidemment injuste de reprocher aux interprètes de contribuer in consciemment à ce résultat déplorable par quelque exagération d'une mimique évoquant trop souvent à la fois M. Joseph Prudhomme en ribotte et le colonel Ramollot. On ne peut guère jouer ce fatras de pièce et en débiter les sornettes sans côtoyer incessamment le ridi cule et être d'avance excusé d'y tomber et d'y patauger. Enfin, s'il faut louer l'authenticité réaliste des décors et des costumes, on est un peu déconcerté par les toilettes des protagonistes, lesquels traver sent les tumultueuses péripéties d'une action qui les conduit du poussiéreux carrefour en prison, puis à la mort, avec des bottes dûment cirées ou vernies, des culottes collantes immaculées et des jabots impeccablement tuyautés. C'est peut-être, sinon l'unique, du moins le plus ennuyeux défaut d'une mise en scène dont on doit les meilleurs compliments à M. Labis. Il y a dans *les Girondins* quelques grouillements de foules et évolutions de cortèges qui sont un spec tacle amusant très réussi.

On se demande comment un semblable livret a pu tenter un mu sicien. M. Fernand Le Borne pourtant semble s'être adonné à sa com position avec un enthousiasme sans mélange et s'y être livré tout entier, joyeusement, éperdument, possédé du visible souci de donner jusqu'à l'ultime millimètre de sa mesure. La partition des *Girondins* est comme une forêt de polyphonie touffue, compacte, où les sentiers sont rares et encombrés de lianes, où l'air et la lumière pénètrent pé niblement l'ambitieux fouillis des rameaux enlacés sur le chaos de troncs massifs. Le programme nous apprenait que M. Le Borne a été successivement l'élève de M. Massenet, de Franck et de Saint-Saëns, et ces plutôt hétérogènes influences se coudoient opiniâtrement, se juxtaposent dans son œuvre, sans que sa personnalité propre y trans paraisse encore avec une évidence manifeste. De là une ostensible incohérence de style autant que d'inspiration même. D'une façon générale, l'harmonie de M. Le Borne demeure tardigrade, quoiqu'on

trouve parsemés çà et là quelques passages savoureux qui, malgré leur brièveté, paraissent autoriser certaines espérances pour l'avenir. Au surplus, en dépit des imperfections variées de son ouvrage, on doit assurément rendre hommage au probe et consciencieux effort d'un artiste aussi cruellement desservi par ses collaborateurs. Telle qu'elle est, la musique des *Girondins* s'atteste immuablement sincère, en sa forme comme en son expression, et si, grâce au calamiteux poème, celle-ci devient peut-être assez souvent déclamatoire, c'est miracle que, sans doute aidé par cette sincérité même, le compositeur ait su parfois dissimuler la niaiserie ou le grotesque du texte qui lui fut fourni. L'opéra de M. Le Borne a d'ailleurs la chance de se terminer par *la Marseillaise*, qui conserve décidément le privilège de disposer à l'indulgence en réjouissant le cœur, pour des raisons que la raison, — pas plus certes que la musique, — ne connut et ne connaîtra jamais.

§

Il ne faut pas se lasser d'attirer l'attention sur la société des **Chanteurs de la Renaissance**, fondée et dirigée par M. Henry Expert, car il est peu d'entreprises aussi précieuses pour la culture du public mélomane. Notre connaissance du passé a fait de notables progrès depuis vingt ans et c'est pas à pas que nous avons remonté dans les siècles. Aujourd'hui, Gluck est au répertoire de nos scènes lyriques et Jean-Sébastien Bach à la mode; Couperin peu à peu s'impose et éclipse déjà Rameau. La Schola nous a révélé naguère le génie de Monteverdi, tandis que les Chanteurs de Saint-Gervais se vouaient à la propagande palestrinienne. L'époque qui s'étend plus loin est expressément le domaine de M. Henry Expert. C'est lui qui en exhuma les chefs-d'œuvre de la nécropole des bibliothèques et les ressuscita de l'oubli en des éditions somptueuses et pour la première fois scrupuleusement fidèles, auxquelles il consacra sa fortune et sa vie. Jusqu'ici, avec ses *Chanteurs de la Renaissance*, il s'était surtout attaché aux musiciens français ou flamands du XVI^e^ siècle. Dans son dernier concert, il recula jusque vers la fin du XV^e^, en atteignant ainsi, sinon aux origines de la polyphonie, du moins à sa prime et tout à coup superbe floraison artistique. Au delà, ce ne sont plus à proprement parler que précurseurs, y compris Ockeghem et Hobrecht, malgré leur renommée contemporaine, et desquels il serait évidemment intéressant d'entendre exécuter quelque motet capable, en sa raideur ou gaucherie primitive, de peut-être inopinément nous charmer, mais l'audition d'une œuvre de l'ancêtre Dufay ne saurait guère avoir pour nous d'attrait que d'ordre didactique. Dans une causerie alerte et substantielle, que son amour pour ces vieux maîtres animait d'une chaude et persuasive éloquence, M. Expert

magnifia l'art de « Josquin et son école » et, pour y préparer l'auditoire, en exposa la vraie nature ; définit sa polyphonie essentiellement constituée de *monodies* indépendantes, issues de la *modalité ecclésiastique ;* en dévoila la science indépassée jamais, inouïe de souplesse et de complexité parfois vertigineuse sans détriment pour la beauté, la profondeur émue, la verve ou la fraîcheur de l'inspiration spontanée.

Il y montra l'apogée véritable de l'art polyphonique, complet en soi dans toute sa pureté modale et rayonnant de sa splendeur suprême, en remarquant fort justement combien pâtit, à la comparaison, la période de transition, sinon de décadence palestrinienne. Il est bon que de telles vérités soient proclamées *ex cathedra* et suivies de la preuve par le fait. La gloire de Palestrina et sa popularité jusqu'à nous tiennent sans doute pour beaucoup aux harmonieuses syllabes de son nom, qui séduisit unanimement les poètes ignorant fréquemment tout de la musique en général autant que de la sienne en particulier. Son art, d'une plasticité froide et superficielle, flottant entre des traditions modales déjà corrompues et les tâtonnements d'une *tonalité* en genèse, est peut-être, par son caractère de transition bâtarde, le plus funeste obstacle à l'intelligence des maîtres de la polyphonie gallo-belge. C'est de la tardive pratique de l'école palestrinienne qu'on s'autorisa pour introduire dans la musique antérieure, avec des dièzes et bémols arbitraires, les éléments d'une intermittente « sensible » inconnue à cette époque, dénaturant ainsi les anciens modes, défigurant l'inspiration affadie et l'équilibre bouleversé parfois jusqu'à l'incohérence. M. Expert se garde bien de ces errements incompréhensibles et sacrilèges. C'est dans leur authenticité native, intégrale, qu'il nous présente des chansons, motets ou fragments de messes de Josquin des Près, Pierre de la Rue, Mouton, Févin et autres, et on peut se convaincre alors, non sans quelque stupéfaction, de l'originalité savoureuse, de la verdeur et de la perfection d'un art méconnu jusqu'ici au profit de ses épigones. On pourrait mesurer son invraisemblable puissance et sa maîtrise inégalée si, au lieu de trop courtes pièces, *les Chanteurs de la Renaissance* nous offraient quelque composition de plus ample envergure, et avant tout le colossal *Miserere* de Josquin, que je ne cesserai pas de leur réclamer.

Memento. — Il vient de paraître chez l'éditeur Dorbon-aîné, 19 boulevard Haussmann, un volume intitulé *Musique d'autrefois et d'aujourd'hui*, dont je ne peux vraiment pas faire autrement que de recommander la lecture ou, pour le moins, l'acquisition, car il est signé :

JEAN MARNOLD

ART

Les Pompiers (Georges Petit). — La Quinquennale des Boursiers de voyage et Prix du salon (Grand Palais.) — Expositions Luce, T. Butler (Bernheim-Jeune). — Vallotton (Druet). — Eaux-fortes et lithographies de Franck Brangwyer (Durand-Ruel). — Les Artistes de Paris et du département de la Seine (Brumer). — Exposition E. Villon (aquarelliste), F. Bouchor, E. Chevalier (Georges Petit) — Estampes d'Outamaro et Estampages d'anciennes sculptures chinoises (Arts Décoratifs). — Les Futuristes italiens (Georges Petit).

Jadis le **Pompier**, ce fut cet homme tout nu, mais chaussé du cothurne, la dextre allongée d'un glaive ou d'un rameau d'olivier, et toujours coiffé d'un casque qu'aimèrent retracer David et ses élèves. Par extension ce furent les portraitistes de ce Romain nu et avantageux qui devinrent les Pompiers. Banville, dans un de ses merveilleux contes, décrit comment pour avoir forfait à l'art et à l'amour vrai, un peintre vit sans cesse le Pompier s'interposer entre sa toile et son regard. Le Pompier était alors une entité fantomatique qui avait emprunté sa face et ses lunettes à Joseph Prud'homme, son nu à Daumier (exactement dans la lithographie où Prud'homme, déguisé en Cupidon, emprunte à Eros son arc et son élan) et qui conservait le casque. Mais du Pompier idéal revenons aux Pompiers vivants. Parfois leurs personnages déposèrent le casque pour la bandelette, parfois ils les habillèrent du même casque, en Minerves; leur effort haineux tendit à travestir l'antiquité selon une esthétique de confident de tragédie. Ils dominèrent à l'Ecole des Beaux-Arts et, chose curieuse, à mesure que les Académiciens, les Fonctionnaires, les Surintendants affirmaient leur règne et leur puissance, les traditions se perdaient, l'enseignement périclitait; de sorte que l'on peut dater de leur triomphe absolu à l'Ecole, non point la décadence, mais l'annihilement de cette école. Heureusement pour les Pompiers, des romantiques, des réalistes, des impressionnistes, des Delacroix, des Courbet, des Manet retrouvaient les belles routes, réinventaient la couleur profonde et vivante, le dessin exact et rapide, la pénombre des choses ou la clarté du paysage ensoleillé. Les Pompiers se mirent sournoisement à l'école de leurs adversaires, et ce fut une surprise de voir un jour leur salon, celui des Artistes français, tout plein d'œuvres qui réussissaient à imiter le clair, le spacieux, le pittoresque, l'archaïque, le primitif, le clair-obscur, soit la robustesse d'un Courbet ou la pureté d'un Burnes-Jones ou le diapré d'un Monet. Car le Pompier est multiple, attentif et adaptateur. Il y a d'ailleurs pompier et pompier. Le progrès de la science et la division du travail permettent, tandis que le plein-airiste se bat devant son chevalet avec la nature, d'intéresser à un plafond historique une bonne légion de travailleurs modestes, ce qui facilite aux Pompiers les plus tardigrades les travaux de grande surface. Il y a des pompiers très peu pompiers, mais que les souvenirs de Rome et l'appât de l'Institut maintiennent dans les rangs des

grands électeurs. Le temps a aéré la moderne compagnie des Pompiers, ce qui fait que, parmi le détachement parti, le casque un peu sur l'oreille, de l'École chez Georges Petit, pour montrer un peu ce que pouvait faire une délégation de pompiers, il y a très peu de vrais pompiers ; les plus célèbres sont restés chez eux abandonnant à leur sort M. Merson et Collin, Lefebvre et Morot, Saint-Germier et Lorimer dont les œuvres ne se sont point améliorées du fait d'être accrochées rue de Sèze. Cela n'empêche point des portraits de M. Marcel Baschet d'avoir leur intérêt, une nature morte un peu lourde de M. Bompart d'offrir une vigoureuse harmonie, M. Dèchenaud d'être un portraitiste très sérieux, M. Muénier de posséder des qualités à la Corot (d'ailleurs très admis depuis vingt ans Corot, et très utilisé contre les novateurs). M. Pointelin réussit bien la mélancolie du soir aux lisières des forêts et M. Olive les étincellements âpres et minutieux des côtes de Provence aux heures de vive soleillée. Parmi les sculpteurs : la finesse et l'énergie de M. Peter s'épand en nombreuses médailles intéressantes. Un buste de M. Injalbert a de la vie. C'est encore M. Merson qui parmi les Pompiers est le plus mince, le plus tarabiscoté, le plus insuffisant, le plus pompier. N'insistons pas sur certains autres, nous les retrouverons au salon où sans doute ils nous tendront la plus légitime occasion de les négliger. D'ailleurs même à ce Salon, les Pompiers ne sont plus les maîtres. On le voit bien à l'Exposition des **Boursiers de voyage et Prix du Salon**.

§

Là il y a un peu de tout ; le hasard des jurys, les alternatives de triomphe des modérés ou des académiques exclusifs donnent un raccourci curieux du Salon, audaces et assoupissements mêlés. Un beau panneau d'Henri Martin, paysages, portraits, nu, en est le meilleur ornement, le nu surtout, sérieux, complet. Si les organisateurs du Salon des Pompiers ont choisi leur date, de façon à appuyer, pour la gloire de leur art, leur exposition sur celle des Boursiers de voyage, ils préparaient eux-mêmes un démenti à leurs assertions, car voici l'indication que le meilleur peintre qu'ait depuis longtemps fourni le Salon a puisé chez des novateurs longtemps excommuniés les principaux éléments de son art.

On verra ou l'on reverra (car cette exposition comporte de l'inédit et du déjà exposé, je ne dis pas du déjà vu, il y en a parmi l'inédit) une belle série espagnole de M. Gourdault, tauromachies, cabarets, guitaristes bien vivants et surtout bien vivantes ; des paysages aussi, assez voisins de ceux que M. Cottet peignit par là. M. Carrera a de bons portraits, vifs, violents, colorés.

Les Hauts-Fourneaux de M. Adler, grande page sombre et colorée, de même que les dessins du même peintre affirment un art souple et

consciencieux. On peut voir là, parmi les œuvres de Mlle Angèle Delassalle, un très bon portrait de femme, ému et sincère, une éclatante décoration de Mlle Dufau avec de gracieuses robustesses et des oiseaux multicolores, des paysages et des pages décoratives d'un impressionnisme violent et agréable de M. Eliot, aussi parmi les œuvres, qui sont des œuvres d'art, des pages de Bretagne de M. Lemordant, un Guignol amusant de M. Morisset, des esquisses vives et savoureuses de M. Roque, tout un beau midi sombre et tumultueux. Il y a de l'ordonnance et quelque lyrisme dans les paganismes de M. Clovis Cazes ; une vie harmonieuse et calme, de couleur très détaillée avec une impression d'opulence tranquille et de sérénité dans de grands tableaux de M. Chigot où des maisons bien construites sont ordonnées, parmi d'harmonieux feuillages. Il y a des Cottet anciens ; il y a des Friant ; les tableaux sont déclamatoires, les dessins paraissent très sérieux. Ils ont d'ailleurs une grande réputation de serré et de sérieux. Il faudrait les juxtaposer à côté de ceux d'un Legrand, d'un Lepère ou d'un Chahine, pour bien voir, par comparaison, où est le serré et le sérieux. Et encore... de bons tableaux de M. Jonas, orphéonistes, bibliophiles, grévistes, chemineaux, assez fouillés, un peu criards ; et un pauvre diable de nu de M. Cormon, des dessins secs, ingresques, méticuleux de M. Corabœuf, dont un grand paysage vide et lustré afflige par la propreté de ses mottes de terre et le poli de ses citrouilles autant que par le figé de ses ruraux... Enfin beaucoup de peintres moins intéressants prennent Saragosse ou à peu près, caracolent en Algérie, coulent *le Vengeur*, chantent la romance ou la Marseillaise, créent des figures de keepsake ou des figures de chromo, pactisent avec Carrière ou se préoccupent de Chéret, promènent parmi les Forums, les Corsos, les Bretagnes, les promenades de Paris une fantaisie modérée et une habileté moyenne.

A la gravure, de bons artistes, Gusman très érudit, et Laboureur, très varié, très curieux, âpre. A la sculpture de bons morceaux de Fix Masseau, Pourquet, Gustave Michel, Blondat, Halou, Perrault, bon animalier et bon arabophile, Larche et Laporte-Blairsy avec de la sculpture, des médailles, des modèles décoratifs d'une belle fantaisie savante et libre. A l'art décoratif une antichambre décorée par M. Henri Magne dissuaderait d'entrer dans l'appartement qu'elle doit précéder, tant elle est lourde, dense et cossue.

§

Chez Bernheim-Jeune, une exposition assez nombreuse de **Luce** dénote chez ce peintre une patiente recherche de la ligne. Après une longue recherche des harmonies colorées, Luce semble vouloir surtout synthétiser le geste des travailleurs, et obtenir le style et la noblesse

par la vérité de l'attitude. Il n'est point sans y parvenir. D'autre part il note en des toiles étroites et longues des foules, des rassemblements, des cohésions d'individus curieusement cherchées dans un bariolage de couleurs, très vif, d'un beau sens populaire. Après lui M. Butler a rempli les salles de Bernheim-Jeune des paysages d'une technique impressionniste un peu connue, de mise en page souvent un peu japonaise. De consciencieux portraits aux tons très cherchés, quelquefois bizarres, sans charme, mais de bonne tenue de modelé, peuvent intéresser.

Chez Druet, c'est **Vallotton** avec beaucoup de toiles, des paysages ternes, et des natures mortes peut-être lourdes, mais des effigies humaines bien tracées, très patiemment étudiées, font comprendre la sympathie très vive que rencontre chez les artistes nouveaux M. Vallotton. Cette peinture est souvent dépourvue de charme, mais souvent aussi elle atteint à la vie, elle y parvient avec une tranquille audace en négligeant des détails essentiels ou apparemment essentiels. Tel un nu blond et clair de Vallotton encore qu'appuyé sur un fond désagréable, encore que doté d'un regard fixe de poupée contient par l'exactitude des volumes, la patience du modelé, la justesse des reflets une personnalité consistante et certaine. Avec une technique d'un aspect rigide et une apparence de décision, M. Vallotton est peut-être parfois indécis et souvent inégal... Il a eu des pages excessives, ici il en a d'harmonieuses et de bien peintes.

Chez Durand-Ruel, par les soins de la Galerie d'Art Décoratif, ont été réunies les eaux-fortes et les lithographies de **Franck Brangwyn**. Il y avait intérêt à présenter ainsi tout l'œuvre gravé d'un artiste de premier ordre et qui émeut par la solidité et la rapidité de sa vision, par ce qu'il donne de sérieux et de grand au geste humain. Les pages les meilleures de M. Franck Brangwyn sont les plus hardies, les plus difficiles, celles qui prennent leur élément d'intérêt à la vie la plus brutale, au malheur, à l'accident. Il a tiré des effets neufs du travail architectural des grandes villes, de l'effort des bâtisseurs. Sa distribution des lumières confère une originalité romantique à ses stylisations réalistes, ce qui est d'une originalité très prenante. Si certaines de ses œuvres font penser aux dessins de Victor Hugo, d'autres éveillent le souvenir des eaux-fortes de Rembrandt. C'est un grand architecte de lignes, et dans l'eau-forte comme dans la peinture un grand coloriste. Cette exposition a donné lieu à un bel article de Roger Max dans *la Gazette des Beaux-Arts* et à un article de Verhaeren, dans *le Figaro*, très enthousiaste et très judicieux.

A la Galerie Georges Petit on a pu regarder de M. E. **Villon** une série d'aquarelles très prestes d'un métier vigoureux, très anecdotique, mais d'un ragoût assez intéressant, des pages de M. **Bou-**

chor, notamment sur la Hollande, très lustrées et trop immobiles (M. Bouchor expose aux Pompiers), des paysages consciencieux de **M. Chevalier.**

Aux **Artistes de Paris** (peintres originaires de Paris ou du département de la Seine, groupement sans doute constitué pour lutter contre les collectivités ambitieuses de commandes d'Etat de la Haute-Garonne ou autres départements), M. Roll a envoyé une belle marine très concrète, vagues et falaises boueuses, remuées par le grand vent d'orage. On y voit MM. Iwill, Pierre Laurens, Paul-Albert Laurens, Lauth, Benoît-Lévy, Walter, Weisman, Quignon. Une rétrospective de Roty apportait son attrait particulier à cette exposition.

Aux Arts décoratifs, exposition **d'art chinois et japonais.** Quatre salles d'estampes d'Outamaro, bien choisies parmi de très belles épreuves, la plupart très rares, faisant saisir toute la belle variété de l'artiste (sauf naturellement les *peintures de printemps*). Des pêcheuses, des geshas à leur toilette, des cortèges de courtisanes, des voyages de princesses, des promenades de femmes et de bébés sur les grands ponts, parmi le soir ou au beau soleil, des scènes du Quartier des Fleurs, depuis la belle parade immobile de la courtisane jusqu'à la scène du balayage de la maison des marchandes de sourires, des maternités familières, des maternités émues, des maternités cocasses où l'enfant pendant la toilette de la mère est pendu à elle comme un ornement vivant et piaillant ; des planches de la vie du petit Hercule japonais, des planches de la vie du rêve, et dans une vitrine ouverte à la première page, parmi d'autres recueils, cette merveille : le recueil : les *Souvenirs de la Marée Basse.*

Outamaro apparaît dans la grande variété de son art, animalier, paysagiste, avec cette nouveauté de style qui en faisait le fondateur de l'Ecole de la vie, de l'Ecole moderne, pas assez novateur, car ce merveilleux arrangeur n'a point assez touché à la tradition immobile de la figure de la Japonaise. Si celui qui en a si bien donné l'arrangement somptueux, le déshabillé familier, et un peu la tendresse et l'espièglerie, avait bien voulu donner toutes les expressions, en avait deschématisé la face, pour ainsi dire, quel prodigieux artiste eût-il été ! Tel qu'il est, il est très grand.

L'art chinois est représenté par des estampages rapportés par la mission Pelliot et publiés dans les beaux travaux de M. Chavannes. Un petit catalogue très bien fait résume avec netteté les sujets, les qualités et l'importance historique de ces soixante estampages très éclairants sur la sculpture des Han et la sculpture Bouddhique. On y voit de très beaux cortèges divins, d'un style pompeux et naïf, avec des dieux dont le souffle soulève le toit d'une maison, la foudre représentée par une forme qui, sous une voûte formée par un dragon à deux têtes, tue un homme au moyen d'un ciseau qu'elle lui enfonce

dans la nuque à coups de marteau. C'est d'un primitivisme charmant et d'un grand dessin. Il y a aussi des estampages de bordures ornementales très belles.

Des vitrines éparses parmi les salles renferment d'admirables objets, boîtes, peignes, etc... Mais pourquoi n'existe-il pas pour l'exposition d'Outamaro un menu catalogue? Tout le monde n'est pas japonisant et bien des gens passent devant tant d'estampes sans pouvoir en rien goûter que l'aspect ornemental.

Je n'ai point la place, en cette fin d'article, d'étudier la théorie des peintres **futuristes** italiens et d'y confronter leur peinture. Je pense au prochain article me faire l'écho des vérités qu'ils apportent et aussi leur présenter les objections qu'inspirent et leur volonté d'art et leurs réalisations. Mais il faut tout de suite dire que des œuvres telles que *la Ville qui monte* de M. Boccioni, ou *la Rafle* du même peintre, *les Funérailles de l'anarchiste Galli* de M. Carra, *le Train en vitesse* de M. Russolo, ou *la Danse à Monico* de M. Severini, sont l'œuvre d'excellents artistes, que cette exposition mérite une sérieuse attention, qu'ainsi que ce Salon d'automne avec sa salle de cubistes elle marque une date de l'histoire de l'art.

On n'avait certainement point vu de mouvement novateur aussi considérable depuis les premières expositions des pointillistes.

Les Futuristes sont très instruits des derniers efforts de la peinture contemporaine. Ils ont trouvé des guides à Paris, mais ils y ont ajouté beaucoup, qui vient d'eux-mêmes, avec beaucoup de fougue et d'éclat.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Heinrich von Roos : *Mit Napoleon in Russland*, publié par M. Paul Holzhausen : Stuttgart, Robert Lutz M. 5. — Elly Glend : *Wosu* ; Berlin, Egon Fleischel u. Cº, M. 3. — *Lyrische Flughlaetter* ; Berlin-Wilmersdorf, A. R. Meyer, à M. 0.30. — *Im Kampf um die Kunst* ; Munich, R. Piper, M. 1.80. — Ed. Fuchs : *Das bürgerliche Zeitalter*, fasc. 1. ; Munich, A. Langen, M. 1. — Mort de M. Joseph Ettlinger. — Memento.

Mit Napoleon in Russland. — M. Paul Holzhausen est certainement l'écrivain allemand qui contribua le plus à raviver dans son pays le culte du grand empereur. On lui doit d'importantes études sur *Heine et Napoléon*, sur *Napoléon, Byron et les Anglais*, que nous avons eu l'occasion d'analyser longuement ici même. Son érudition s'est plu à rechercher les pamphlets contre « l'usurpateur corse » et il a tiré de l'oubli une série de souvenirs dus à des Allemands qui visitèrent Paris sous le Consulat. Récemment M. Holzhausen fonda une « Société napoléonienne allemande », ce qui lui valut de violentes attaques de la part de certains organes pangermanistes. Mais sa nouvelle entreprise reçut généralement parmi ses

compatriotes le meilleur accueil. La figure de Napoléon est populaire en Allemagne depuis les *Deux Grenadiers* de Henri Heine. Les « rêves allemands » qui prirent forme après 1830 devaient beaucoup à la légende napoléonienne. Si l'on admire de plus en plus maintenant le grand génie conquérant, on commence aussi à tenir compte du fait que, malgré les ravages que firent en pays allemands les guerres impériales, Napoléon fut un précurseur de l'unité. En supprimant les petits Etats, en agrandissant les Etats moyens, il commença l'œuvre que Bismarck devait achever. S'il réveilla le sentiment national auquel finalement il devait succomber, il ne faut pas oublier non plus qu'il fit goûter au pays les bienfaits de l'ordre français, sans lequel ce réveil n'eût pas été possible.

Parmi d'autres travaux qui tous le ramènent à ses études favorites, M. Holzhausen a entrepris de rééditer les mémoires d'un médecin en chef de l'armée wurtembergeoise, Henri de Roos, qui en 1812 prit part à la campagne de Russie. Ce Roos, adjoint au 3e chasseurs du 2e corps, qui entra à Moscou avec Murat, fut fait prisonnier au passage de la Bérésina, entra au service de l'armée russe et finit ses jours comme médecin civil à Saint-Pétersbourg. C'est là qu'en 1832 il publia ses souvenirs rédigés en langue allemande.

Le moment était propice pour remettre sous les yeux du public ces pages que seuls connaissaient jusqu'à présent quelques historiens particulièrement versés dans les détails de l'érudition napoléonienne. Le centenaire de la malheureuse campagne qui mit un terme au rêve magnifique de Bonaparte, successeur de Charlemagne et prince de la paix européenne, va donner un regain d'actualité aux sanglantes péripéties de l'effort suprême que voulut tenter le Corse pour asseoir sa suprématie. Wilna, Smolensk, Borodino, Moskowa, ces noms évoqueront de nouveau les batailles meurtrières, où les rigueurs du froid firent plus de victimes que les armes de l'ennemi.

Le petit médecin wurtembergeois est un témoin fidèle et impartial de ces tragiques événements. Il note avec précision toutes les horreurs que ses yeux ont vues. Il faudrait traduire en entier certains récits de scènes particulièrement poignantes dont il fut le spectateur. Au point de vue de la chirurgie des Armées, les faits qu'il relate sont des documents de premier ordre. Dans la seconde partie de ses Mémoires, la plus intéressante, il s'étend longuement sur les misères et les désordres de la retraite. L'homme n'est plus un soldat discipliné et obéissant aux ordres d'un chef ; c'est une bête traquée qui n'obéit plus qu'à l'instinct de conservation. M. Holzhausen note ici que le docteur a passé sous silence les cruautés des Cosaques s'acharnant contre un ennemi en fuite et il croit que l'auteur a obéi aux convenances que lui imposait, au moment où il écrivit, sa qualité de médecin russe.

Pour cet intéresssant volume, l'historien napoléonien a écrit une longue et substantielle préface où il étudie dans tous ses détails la campagne de 1812, en même temps qu'il nous renseigne sur la personnalité du docteur de Roos.

§

Wozu. — Mme Elly Glend a recueilli une série d'impressions qui, sous la fiction de la nouvelle, nous renseignent sur l'état d'âme de quelques êtres désespérés qui ne parviennent pas à s'accommoder de la vie. Il y a quelques jolies notations très féminines dans ce petit livre dont les subtilités rappellent Peter Altenberg. Les amoureuses sont vêtues de fanfreluches et ne connaissent de la passion que les effleurement subtils. Ni les hommes ni les femmes n'ont ici le courage des actes décisifs. C'est l'éternel *A quoi bon ?*

Lyrische Flugblaetter. — L'éditeur A. R. Meyer de Wilmersdorf publie une série de minces cahiers où les écrivains d'un petit groupe encore peu connus du grand public assemblent leurs effusions lyriques. Chaque brochure liée d'une faveur d'un ton vif n'a que 8 ou 16 pages et donne chaque fois une série de poèmes dus à l'inspiration d'un seul écrivain. Le tirage est restreint, aussi l'expression a-t-elle le droit d'y paraître parfois assez osée. M. Lautensack intitule tout de go *Das Schlafgemach* (la chambre à coucher) ses poèmes où l'on se dévêt par couples. M. Frank Wedekind s'est souvenu qu'il avait sacrifié à la muse légère, alors qu'il était encore sur le banc du collège, et il permet à ses jeunes disciples de livrer au public un fragment écrit en 1881 sous le titre de *Felix et Galathée* et dont la révélation n'ajoutera rien à sa gloire. L'un des cahiers est entièrement en français et contient *Ailleurs*, vers solides d'un bon poète, Léon Deubel.

Im Kampf um die Kunst. — On se rappelle le bruit que fit en Allemagne l'apparition d'une brochure due à la plume d'un artiste obscur, M. Carl Vinnen, qui, sous le titre orgueilleux de *Protest deutscher Künstler*, s'insurgeait contre la suprématie de l'art français en Allemagne. Les prétentions ridicules de M. Vinnen, où l'on découvrit vite le dessein d'écarter une concurrence gênante, suscitèrent aussitôt de virulentes répliques dans plusieurs journaux et dans d'importantes revues. De bons artistes, des amateurs éclairés, des critiques d'art et des directeurs de musées firent la leçon au prétentieux germain. Ce sont ces différentes réponses, complétées par quelques-unes qui sont inédites, que l'on nous donne maintenant en volume. L'art français contemporain méritait cette juste revanche.

Das bürgerliche Zeitalter. — M. Edouard Fuchs achève son « Histoire des mœurs depuis le moyen âge jusqu'à nos jours ». Le troisième volume qui, comme les précédents, comprendra 20 fas-

cicules, dont le premier vient de paraître, s'intitule *l'Age bourgeois*, et débute à la Révolution. De pareils ouvrages visent surtout à éveiller la curiosité du public par des illustrations bien choisies dont les thèmes sont le plus souvent empruntés au monde de la galanterie. De nouveau, M. Fuchs a pu disposer d'une abondance considérable de documents, tableaux, gravures, estampes, dus pour la plupart à des artistes français et anglais, et que les éditeurs ont mis le plus grand soin à reproduire de la façon la plus parfaite. L'auteur étudie, avec cette érudition un peu pesante dont les *Kulturhistoriker* allemands sont coutumiers, mais qui est contrebalancée par la « légèreté » des images, les mœurs de la bourgeoisie moderne. On lira du reste sans déplaisir ces pages bourrées de faits et de citations.

§

M. Joseph Ettlinger, le fondateur du *Literarisches Echo*, vient de mourir prématurément à Francfort, à peine âgé de quarante-deux ans. Né à Carlsruhe, dans le grand-duché de Bade, il appartenait à cette génération de jeunes savants formés à l'école d'Erich Schmidt, et qui, sortis de l'université de Berlin, poursuivirent la carrière des lettres dans la vie agitée de la capitale allemande. Son goût pour la clarté et la précision du style l'avait poussé tôt vers l'étude de nos grands écrivains. On lui doit d'excellentes traductions de l'*Adolphe* de Benjamin Constant et de *Madame Bovary*.

Il fit des recherches très personnelles sur la vie et les œuvres de Constant et la monographie qu'il consacra en 1909 à l'amant désabusé de Mme de Staël est certainement le travail d'ensemble le plus complet que la critique européenne ait produit.

Une brève étude sur Théodor Fontane avait déjà montré précédemment la prédilection très marquée qu'il vouait aux personnalités littéraires qui ont laissé, sur leur œuvre, une empreinte particulièrement forte.

En créant, il y a près de quatorze ans, le *Literarisches Echo*, M. Ettlinger avait trouvé la voie où pouvaient le mieux s'affirmer ses qualités multiples. Disposant de moyens financiers assez restreints, mais doué d'un esprit d'organisation de premier ordre, il était parvenu à donner à cette entreprise, en peu d'années, une importance universelle. Par l'abondance et la variété des renseignements qui s'y accumulent, ce périodique est devenu, pour les érudits, un instrument de travail indispensable. Il y a laissé sa marque. Quand il abandonna sa tâche, l'année dernière, son œuvre avait pris son plein essor et il pouvait chercher ailleurs la satisfaction d'une activité débordante. Nommé rédacteur littéraire de la *Gazette de Francfort*, à la place qu'avait jadis occupée avec tant de distinction M. Mamroth, il ne put cependant prendre possession de ses nouvelles fonctions. Miné par

un mal qui ne pardonne pas, il y a succombé vendredi 2 février.

§

Memento. — M. Richard M.Meyer étudie dans *Zeitschrift für Bücherfreunde* (décembre) « la bibliothèque de Gœthe », non point en énumérant les livres qui se trouvaient véritablement en la possession du poète, mais en donnant quelques détails sur les raretés bibliophiliques dont celui-ci se servit pour se documenter en vue de ses ouvrages. Quelques très belles reproductions de frontispices et de pages de titres ornent cet article. — La même revue, qui contient toujours des documents bibliographiques du plus haut intérêt, poursuit son enquête sur l'ornementation graphique du livre. L'œuvre d'un dessinateur allemand très original qui a composé les pages de titres d'une série d'ouvrages récents, M. Paul Renner, est étudiée par M. Auguste Griesebach (février).

Deutsche Rundschau (février) consacre deux études au bi-centenaire de Frédéric le Grand. M. H. von Petersdorf loue les mérites de ce souverain qui, prétend-il, avait toujours en vue la grandeur de l'Allemagne, lorsqu'il s'occupait à agrandir la Prusse. « Il ne faut pas dire, tant qu'un Prussien est encore vivant, que l'Allemagne manque de défenseurs », déclarait le roi en entrant en campagne, aux débuts de la guerre de Sept Ans. Cette figure de Frédéric « patriote allemand » a été montrée ces jours-ci, outre-Rhin, sous tous ses aspects. Mme E. von Moeller nous présente Frédéric, en tant qu'historien de la *Guerre de Sept Ans*, œuvre littéraire où sa personnalité s'affirme le plus, alors que ses écrits précédents, consacrés aux hauts faits de son règne, ont été retouchés par lui avant une publication définitive. — Le centenaire de Berthold Auerbach (28 février), le romancier de la Forêt-Noire, a inspiré quelques pages enthousiastes à M. A. Bettelheim.

M. Paul Busching rend compte, dans les *Süddeutsche Monatshefte* (février), du second volume des mémoires de Mme Lily Braun qu'il appelle « le registre des réclamations d'une socialiste ». L'auteur se plaint du nombre des indiscrétions que certaines femmes, plus ou moins de lettres, livrent actuellement au public. Ce ne sont là ni des romans ni des mémoires. Elles jouent simplement la comédie.

Dans le *Literarisches Echo* (1er janvier), M. G. Ransohoff prend prétexte de la publication du volume de M. Emile Magne sur Gaultier-Garguille pour parler longuement de Molière. Une étude de M. Hubert Stegemann s'intitule « l'éthique et la littérature moderne » (15 janvier).

Die Güldenkammer, une nouvelle revue mensuelle qui se publie à Brême, se distingue par son attitude sympathique aux choses de France. Dans un article de M. Gustave Huebner sur notre prétendue « décadence », on peut lire : « La France nouvelle se dresse lumineuse devant nous, si nous cherchons à pénétrer ce qu'il y a derrière son ancien masque fatigué ». — M. Erich Lilienthal conseille, dans un autre article (janvier), au nationalisme allemand de se laisser guider par un peu plus de tact : « Pour l'Allemagne, il ne s'agit pas, en la circonstance présente, de chercher à conquérir de la sympathie à l'étranger. Tant que nous maintiendrons notre place sur le marché du monde avec l'énergie sans scrupule qui est nécessaire, nous ne l'obtiendrons pas. Il s'agit seulement d'éviter que nous provoquions une anti-

pathie qui ne se justifie pas. Mais, pour atteindre ce but, il faut avant tout une chose, c'est que nos idéologues, déguisés en *Realpolitiker*, se comportent d'une façon un peu plus *gentlemanlike*.»

Les *Blaetter des deutschen Theaters*, sous leur couverture surannée, sont une vivante petite revue qui s'occupent des pièces jouées sur la grande scène berlinoise et aussi, d'une façon générale, de questions qui intéressent le théâtre. En guise de critique de la *Cassette* de Sternheim, M. Franz Blei y fait paraître (n° 13 du 20 janvier) une scène dialoguée écrite presque entièrement en français et, ma foi, dans une langue excellente d'où l'on effacerait facilement les quelques rares germanismes.

Un article de M. Hermann Bahr dans *Pan* (1er février) s'intitule « Religion » et l'auteur y montre la survivance extraordinaire des idées religieuses à notre époque, dont le socialisme est une des manifestations les plus notoires. M. Emile Schaeffer imagine une « audience chez Gœthe ».

Die Lese (20 janvier) consacre un numéro presque tout entier à Frédéric le Grand et reproduit des conversations du grand roi avec de Catt. Des dessins de Menzel illustrent ces pages où il est à remarquer que pas une seule fois on ne mentionne que Frédéric écrivait en français.

Œstereichische Rundschau (1er février) publie un article de M. Karl Scheffler sur « les voies de l'art nouveau allemand » où il est démontré que l'Allemagne a reconquis la situation artistique qu'elle avait perdue.

Deutsche Kunst und Dekoration (janvier) révèle un intéressant impressionniste munichois, M. Albert Weisberger, dont l'œuvre est analysée par M. W. Michel.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Frank Harris : *The Women of Shakespeare*, 7 s. 6 d., Methuen. — John Masefield : *William Shakespeare*, 1 s., Williams and Norgate. — Darrell Figgis : *Shakespeare, a Study*, 5 s., Dent. — Frédéric Harrison : *Autobiographic Memoirs*, deux vol., 30 s., Macmillan. — Memento.

Dans son récent ouvrage, **The Women of Shakespeare**, Mr Frank Harris poursuit la tâche qu'il avait si remarquablement commencée dans *The Man Shakespeare*, dont nous avons parlé, il y a deux ans, et dont M. Fontainas analysa la thèse dans un article paru ici même. L'auteur part de cette idée très simple, idée que nous avons l'occasion de vérifier tous les jours, que, dans son œuvre, Shakespeare, tout comme les autres hommes, révèle son caractère, et son humeur véritables, ses préférences, ses antipathies, bref, tout lui-même. Bien mieux, argumente Mr Harris, dans les pièces de Shakespeare, venant à l'appui des sonnets, nous devons lire une histoire personnelle, nous devons retrouver les traces de quelque grand événement dans la vie du dramaturge, nous devons savoir quelles influences le formèrent et quelles furent ses joies et ses souffrances. Or, bien que les documents biographiques soient rares et assez obscurs sur Shakespeare, il en existe assez cependant pour nous permettre

de poser quelques données d'où nous pouvons déduire tout le reste. Et l'on peut se fier à Mr Harris pour pousser aux extrêmes cette déduction. Nul n'a jamais lu Shakespeare comme lui, avec une si pénétrante divination, avec une sympathie humaine aussi profonde, avec une aussi lumineuse imagination. La théorie du critique n'a d'ailleurs pas de meilleur défenseur que Shakespeare lui-même, que Mr Harris cite perpétuellement à l'appui de ce qu'il avance. Et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, l'extraordinaire, l'admirable connaissance que l'auteur possède des œuvres du dramaturge, ou l'invraisemblable ingéniosité, la surprenante subtilité, avec lesquelles il a recours à ces citations pour soutenir sa thèse. On peut dire, somme toute, que Shakespeare lui-même, avec une éloquence irrésistible et des arguments irréfutables, nous dit ce qu'il fut, ce qu'il pensa et ce qu'il sentit, et aussi qui et comment il aima. Il est difficile de séparer ces deux volumes qui forment un seul ouvrage, et qui laissent place à d'autres volumes, si Mr Harris veut poursuivre son admirable étude. Mais déjà il nous a révélé tout ce qu'il y eut d'amour et de passion dans la vie de Shakespeare, et il montre cette passion depuis son éclosion, à la rencontre de la *dark lady*, et tout ce qu'il en transperce dès lors dans *Roméo et Juliette*, et jusqu'à la fin de la vie du grand poète. Du même coup, Mr Harris absout Shakespeare des fâcheuses accusations que certains critiques avaient émises par suite d'interprétations erronées, et incidemment il retrouve les traits qu'inspirèrent au dramaturge les autres femmes qu'il approcha, qu'il connut ou qu'il eut autour de lui, dans sa propre famille. Mr Harris a inauguré un nouveau genre de critique du texte ; l'on peut affirmer qu'il n'y en eut pas encore de meilleur et souhaiter que des esprits aussi hardis, judicieux et perspicaces l'appliquent à quelques autres personnages dont de trop savants commentaires ont obscurci la personnalité véritable.

§

Shakespeare est un sujet d'inépuisables commentaires. Voici encore, entre autres, deux volumes qui lui sont exclusivement consacrés. Celui de Mr John Masefield, **William Shakespeare**, est formé de deux courts essais que suivent séparément des analyses de chaque pièce et des poèmes. Ce petit ouvrage, évidemment destiné à servir de manuel, ne révèle rien de neuf sur Shakespeare ; ce qui lui donne de l'attrait, c'est qu'il permet de connaître sur le grand Will les opinions d'un des meilleurs poètes actuels, d'un poète qui est si merveilleusement doué qu'on doit attendre de lui de grandes choses.

L'ouvrage que Mr Darrell Figgis intitule **Shakespeare, a Study**, a d'autres prétentions. Après l'introduction, chaque chapitre examine tour à tour « his life, his stage, his craft, his art, his

thought, his personality », le tout suivi de notes et d'un précieux index. Dans cet examen de la vie, du métier, de la technique, de l'art, de la pensée, de la personnalité de Shakespeare, Mr Darrell Figgis adopte en quelque manière la méthode de Mr Frank Harris et il en obtient des résultats excellents. La partie la plus captivante du travail de Mr Figgis nous semble être celle où il traite de ce qu'il appelle le *stage* et le *craft* de Shakespeare. Là réellement, ses déductions et ses hypothèses sont ingénieuses et convaincantes. Toutefois, il convient de garder une extrême circonspection lorsqu'on s'aventure à lire de semblables travaux, tout n'est pas indiscutable dans ces subtiles explications, mais il n'en reste pas moins que Mr Darrel Figgis éclaire d'un jour nouveau et peut-être définitif de nombreux point de technique dans la réalisation théâtrale des pièces de Shakespeare, et quelques problèmes intellectuels et spirituels de son œuvre.

§

Quelles que soient les difficultés qu'on rencontre en matière de dogme, je n'ai jamais vu là aucune raison de détresse. Je ne crois pas que des tourments éternels soient réservés à ceux qui cherchent une quelconque certitude. Et comme je n'ai jamais éprouvé les angoisses du scepticisme mêlé de superstition, je ne fais aucune différence entre les convictions professées sur des questions religieuses ou sur des questions politiques, sinon que les premières sont les plus importantes. Je désire voir s'éclaircir les unes et les autres, mais je ne me tourmente au sujet d'aucune. Je n'ai pas de raison de douter que le monde ne soit excellent et ne se développe en bien ; et il n'existe aucune cause d'impatience, ni de détresse. Donc, marchons, ne croyant ni à la colère de Dieu ni au désespoir de l'homme.

C'est en ces termes que M. Frederic Harrison expose sa croyance — la croyance que, vers la trentaine, il a adoptée sans heurt, sans lutte, sans déchirement, en renonçant à la foi orthodoxe dans laquelle il avait été élevé. Toute sa vie, il a retiré de cette croyance une paix et un calme admirables, comme il en témoigne dans ces deux captivants volumes d'**Autobiographic Memoirs**. Ce n'est là, du reste, qu'une sorte de morale positiviste, Mr Harrison étant, depuis cinquante ans, en Angleterre, le champion de la doctrine de Comte. Et le bien incroyable qu'il a retiré de cette doctrine morale fait souhaiter qu'il y ait beaucoup de positivistes en ce monde, quitte à le devenir nous-même. Mais tous les humains ne s'accommoderaient pas également d'une aussi simple philosophie. Mr Harrison n'a rien du mystique, de l'exalté ; il est merveilleusement équilibré, d'une santé morale, et d'une santé physique aussi, — puisqu'il a quatre-vingts ans et n'a jamais été plus actif, — dont trop peu d'hommes bénéficient ; il a eu la sagesse de conserver le contrôle de ces facultés et de ce corps si remarquablement adaptés, à en maintenir le puissant équilibre : il y a réussi. Et notez qu'il a eu tous les enthousiasmes et toutes les

ardeurs, mais sa raison ne l'a jamais trompé ; se fiant à elle, il a donné des preuves d'une perspicacité et d'une clairvoyance qui tiennent du surnaturel. Si ses compatriotes avaient voulu le suivre, il aurait été pour eux un guide qui n'eût jamais erré. La suite des choses n'a jamais infirmé un de ses jugements ; au contraire, elle a vérifié avec une étrange précision toutes ses prédictions politiques ou sociales. Il eut raison dans ses critiques de la politique anglaise aux Indes, en Irlande, en Egypte, au Transvaal ; il eut raison dans ses critiques sur les réformes sociales, sur les résistances aux grands mouvements populaires ; il eut raison encore dans ses opinions sur les écrivains et les artistes dédaignés par leurs contemporains. Depuis la guerre de Crimée, il a toujours, et trop souvent en vain, indiqué la bonne route ; et rien ne l'a désabusé, rien ne l'a aigri ; il ne croit pas à la colère de Dieu et ne désespère pas de l'homme. Il faut lire ces deux copieux volumes ; on en tirera une merveilleuse leçon d'énergie, d'optimisme et de sagesse.

Memento. — *The Edinburgh Review* donne dans son dernier numéro onze études aussi intéressantes que copieuses sur les sujets suivants : The Place of Doctrinein War ; The Elizabethan Playwright ; Chatham and the Country Life of his Day ; Auguste Rodin and his French Critics ; The Wessex Drama, à propos du volumineux travail de M. Hedgcock ; Changes of Current in Political Thought ; The Sovereignty of the Air ; William Pitt ; Russo-Japanese Relations, 1224-1912 ; Scottish Songstresses ; Great Britain and Europe.

Les articles non signés deviennent de moins en moins nombreux dans *The Quarterly Review*. Au dernier sommaire : The History of Majority Rule, par le Dr Baty ; New Light on George Sand ; Fiji as a Crown Colony, par Sir Everard Im Thurn, avec une carte ; The Elizabethan Reformation, par le prof. J.-P. Whitney ; Music and Drama par W. H. Hadow ; The Epistolæ Obscurorum Virorum, par le Dr A. W. Ward ; The Philosophy of Bergson, par Sydney Waterlow ; The United States Steel Corporation, par Edward Porritt ; Turkey under the Constitution ; Growth of Expenditure on Armaments, par Edgard Crammond ; Tripoli and Constantinople, par le Dr E. J. Dillon ; The Duke of Devonshire and the Liberal Unionists ; Home Rule Finance.

The English Review contient un nouveau poème de John Masefield : *The Widow in the Bye Street*. C'est un long récit en vers, un peu déconcertant, mais le drame est singulièrement empoignant, avec sa rapidité, la pittoresque façon de dépeindre les personnages, si vivants et si vrais, et les interpolations des réflexions personnelles du poète, qui récrit l'éternelle fable de la chute de l'homme, sous une forme brutalement et rigoureusement réaliste. Au même numéro signalons un troisième « Among my books », de Mr Frederic Harrison : The Black Godmother, de John Galsworthy ; In search of Divinity, de George Moore ; Poetry in Mexico, de Henry Baerlein : The New Sesame and Lilies, d'Austin Harrison ; Bergson and the Mystics, par Evelyn Underhill, etc. Un beau portrait de John Mase-

field, par William Strang, ajoute encore à l'intérêt de cette publication remarquable.

Dans *The Fortnightly Review*, Mr Laurence Jerrold compare les « French Patriots » aux « English Liberals » ; Mr John Galsworthy expose quelques « vague thoughts on Art », et Mr Sydney Brooks envisage les aspects de la question religieuse en Irlande.

Le Maroc et l'Irlande sont les sujets de quelques articles de *The Nineteenth Century and after*, où l'on trouve aussi quelques pages sur le centenaire de Dickens, par Mr Darrel Figgis ; A Year of Post Impressionism, par Mr D. S. Mac Coll ; Aischro-Latreia, the Cult of the Foul, par Mr Frederic Harrison ; Mrs. John Stuart Mill, a Vindication by her Granddaughter, Mary Taylor, etc.

Chaque numéro de *The World's Work* nous fait regretter de n'avoir pas en France une revue du même genre, s'attachant à donner chaque mois un aperçu de la tâche accomplie par l'activité humaine. Le sommaire est d'une variété et d'un intérêt des plus rares ; à signaler entre autres choses : How the Frenchman does business, par James H. Collins.

Parmi d'intéressants articles, nous relevons, dans *The Englishwoman*, une étude sur The Position of Women in Hindu Society, et un essai sur *The Women of George Meredith*, par Ellen Convoy.

Dans *The Cornhill Magazine :* Memories of the Tennysons at Somersby, par Mrs Rawnsley, et « O-Tsune-Chan, a Glimpse of Japanese Home Life », par Ken Hoshimo.

The Bibelot, de janvier et février, réimprime un très beau Prelude to Life, d'Arthur Symons.

Le numéro de février du *Bookman* est consacré au centenaire de Dickens et il donne sur le fameux romancier des souvenirs et des opinions par des auteurs contemporains.

On constate à l'heure actuelle, en Angleterre, l'éclosion de « jeunes revues » ou de « revues de jeunes ». Elles n'ont pas le luxe de l'ancien *Yellow Book*, mais elles n'en sont pas moins très vivantes. Elles sont combatives, aussi, ce qui est intéressant, et aucune audace ne les effraie. Voyez, par exemple, *Rhythm* « The unique magazine of Modernist Art », et vous serez édifié. Mais alors que la susdite ne paraît que tous les trois mois, *The Poetry Review* est mensuelle et la *Poetical Gazette* qu'elle s'est adjointe témoigne qu'il est de nombreux milieux où se rencontrent des admirateurs militants de la poésie et des poètes. Au dernier numéro, on trouvera de bons articles de Darrell Figgis, d'Arthur Lynch, d'Ezra Pound, etc. ; on y trouvera même des annonces, parmi lesquelles il importe de relever la suivante : « Professor Harris-Bickford, Literary critic, tutor and verse-reviser... Young writers should send stamped envelope for full Postal Tuition Prospectus ».

La Collection Tauchnitz s'est enrichie des meilleurs romans récents : la belle œuvre de Mr Henry James : *The Outcry ;* l'humoristique récit de Max Beerbohm : *Zuleika Dobson ;* le poignant conflit matrimonial que W. B. Maxwell expose dans *The Rest Cure ; Adrian Savage*, de Lucas Malet, dont nous avons parlé dans notre dernière chronique, et enfin le très original recueil d'impressions italiennes : *My Italian Year*, par Richard Bagot.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES AMÉRICAINES

James Breck Perkins : *France in the American Revolution*, 2 dollars ; Boston, Houghton Mifflin Company. — Charles Francis Adams : *Studies Military and Diplomatic*, 2 dollars 50 cents ; New York, The Macmillan Company. — Ralph Waldo Emerson : *Journals*, 1 dollar 75 cents chaque volume ; Boston, Houghton Mifflin Company. — Rufus M. Jones : *The Quakers in the American Colonies*, 3 dollars 50 cents ; New York, The Macmillan Company. — Dr. Emerson David Fite : *The Presidential Campign of 1860*, 2 dollars ; New York, The Macmillan Company. — Memento.

James Breck Perkins, qui mourut l'année dernière, était député au Parlement Fédéral, où, pendant une dizaine d'années, il fut Président du Comité des Affaires Etrangères. Etant données ses occupations publiques, il accorda un temps considérable à la littérature. Ses principaux travaux sont des études sur l'histoire de France pendant les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Il consacra à cette période une demi-douzaine de volumes et au moment de sa mort il avait terminé le manuscrit d'un livre intitulé : « **France in the American Revolution** » dans lequel, ainsi que le dit si justement M. Jusserand, ambassadeur de France aux Etats-Unis, en une introduction excellente, les causes qui amenèrent la France à une alliance avec les Colonies américaines, ne furent jamais aussi clairement expliquées au lecteur américain.

Au milieu des avis contradictoires sur le rôle joué par la France dans la guerre de l'Indépendance — depuis celui du Premier Ministre d'Espagne, Florida Blanca, qui considérait le Gouvernement Français comme inspiré de don-quichottisme, à ceux émis par Jay et Adams, commissaires américains à Paris, qui jamais ne voulurent admettre que le Roi et ses Ministres n'avaient pas de plans cachés — la postérité ratifiera certainement les conclusions de l'étude de M. Perkins, si justement exprimées dans ces mots : « L'avenir ne justifia pas des arguments sur lesquels les hommes d'Etat basèrent leurs actes, mais les instincts de la nation française étaient justes ; elle aida à la liberté d'un peuple, elle prit part à une des grandes crises du progrès moderne, elle aida le monde dans sa marche ascendante. La récompense ne peut en être trouvée dans la possession de plus de vaisseaux naviguant chargés de marchandises, mais dans la satisfaction d'un devoir accompli sans égoïsme, dans le soutien apporté à la cause de la liberté et l'amélioration du sort de quelques hommes ici-bas. »

Dans plusieurs passages, M. Perkins considère dans son volume l'importance matérielle de l'aide donnée par la France aux colons américains insurgés, et tout à la fin du livre se trouvent ces lignes : « Il est difficile de spéculer sur ce qui aurait pu être, mais il aurait été apparemment impossible de terminer la guerre victorieusement si la France n'était pas intervenue à notre profit. »

Mais M. Charles Francis Adams, dans son nouvel ouvrage, « Stu-

dies Military and Diplomatic, » ne se prononce pas aussi catégoriquement sur l'importance vitale pour l'Amérique de l'alliance avec la France en 1778. Il émet l'opinion que la longue lutte aurait exténué les Anglais et se serait terminée ainsi, et que l'intervention de la France avait plutôt eu l'effet de les exaspérer et de les encourager dans leur détermination d'arranger cette affaire domestique à leur façon.

Plus originale peut-être est la partie du livre de M. Adams dans laquelle il parle de l'influence décisive qu'eut, dans la guerre civile de 1861, *la Case de l'Oncle Tom*; ce qui est un exemple curieux du dicton qui nous dit que « la plume est plus puissante que le sabre ».

Dans la guerre de Sécession, les sudistes mettaient leur espoir de succès dans un autre dicton, que « le Coton est roi » ; c'est-à-dire qu'ils pensaient que si le Nord dérangeait les Etats producteurs de coton, les puissances manufacturières européennes interviendraient. On supposait que cela serait surtout le cas avec l'Angleterre et c'est ce qui manqua arriver. Il y eut une véritable famine de coton dans le Lancashire, et la famine s'alliait à la détresse financière. A propos de cette situation, M. Adams écrit ces lignes :

Dix ans plus tôt, Mme Beecher Stowe avait fait imprimer *la Case de l'Oncle Tom*. Traduit dans toutes les langues civilisées, ce livre appartenait à la littérature du monde entier. En Angleterre, et surtout dans le Lancashire, il portait le nouvel évangile presque dans la plus humble chaumière. Quiconque lisait dans ce temps lisait *la Case de l'Oncle Tom*. La patience des victimes de la famine de coton fut le trait remarquable dans la situation étrangère, et les agents des Etats confédérés notaient avec crainte et étonnement l'absence de démonstrations politiques pour pousser le ministère Palmerston, qui ne demandait pas mieux, à faire son devoir envers leurs sujets en détresse. Il n'y avait qu'une façon d'expliquer ceci : Oncle Tom et Legree étaient responsables. Avec Pyrrhus, ce fut une tuile jetée du haut d'un toit par une femme ; avec Lee, ce fut le livre d'une femme qui sortait de la presse. Tous deux furent également fatals.

Depuis que j'ai précédemment fait mention ici des **Journaux d'Emerson** (voir le *Mercure* du 1er juin), deux nouveaux volumes sont parus et les extraits nous mènent maintenant jusqu'à la fin de l'année 1844. Le meilleur moyen, peut-être, de donner une idée du contenu de ces livres serait d'y prendre quelques passages caractéristiques.

Dans une de ces pages, Emerson donne une liste de trente-deux auteurs qu'il « faut avoir lus », commençant par Homère et finissant par Gœthe. Entre les deux, je remarque ces noms français : Rabelais, Montaigne et Molière. Les deux premiers sont souvent cités dans ces Journaux, surtout le second, qui est, évidemment, un des auteurs favoris d'Emerson. Voici ce qu'il en dit :

« En 1825, je lus la traduction de Montaigne par Cotton. Il me sembla que j'avais écrit ce livre moi-même dans quelque vie antérieure, tant il exprimait avec sincérité ma pensée et mon expérience des choses. Aucun livre, ni précédemment, ni depuis, ne m'a jamais été aussi cher que celui-là. Par la suite, je me rendis à Paris en 1833, et au Père-Lachaise, je me trouvai par hasard près de la tombe d'Auguste Collignon, qui, d'après l'inscription gravée sur la pierre tombale, apprit à devenir vertueux grâce aux Essais de Montaigne. Un peu plus tard, John Sterling écrivit une affectueuse critique sur Montaigne, et peu après Carlyle m'envoya quelques lignes me disant que ce même admirateur de Montaigne était aussi un des miens. J'ai depuis lors fait connaître son génie à deux de mes amis qui ressentent autant d'affection pour lui que pour un frère. »

Plus loin il dit encore : « Il est certain que Montaigne est l'antagoniste du réformateur fanatique. Même entouré des conventions les plus anciennes, les plus vétustes, il prospérerait aussi bien que dans le monde le plus moderne. Son sens commun, tout en n'étant pas la science, vaut presque un septième sens. »

Il dit aussi : « Je ne connais personne, parmi mes contemporains, que Carlyle, qui écrive avec une vigueur et une vivacité pouvant le faire comparer à Plutarque et à Montaigne. »

« Rabelais ne doit pas être sauté dans l'histoire littéraire, car il est la source d'où découlent tant de proverbes, d'historiettes et de plaisanteries que l'on trouve dans les livres modernes, dans toutes les langues. Il est le Joe Miller de la littérature moderne. »

« Balzac a deux mérites : le talent et une parfaite connaissance de Paris. »

« Saint-Simon dépeint Fénelon tel qu'il le voit de l'armée ou des salons de Versailles, de sorte que Fénelon n'est qu'un Saint-Simon en surplis, et pas du tout Fénelon. »

« Je suis frappé chez George Sand de la rapidité de compréhension qui existe entre les grands esprits. »

The Quakers in the American Colonies est un essai d'étudier historiquement, et en critique avisé, le mouvement religieux inauguré par les Quakers au nouveau monde, mouvement important à deux points de vue, — pour l'histoire du développement religieux et pour l'histoire des colonies américaines. Il était nécessaire de le présenter non seulement dans ses grandes lignes, mais encore de mettre en lumière ses menées intérieures. Ce livre, un acheminement vers une histoire complète des Quakers dans les deux continents, a pour auteur le Dr Rufus M. Jones, professeur de philosophie au Collège de Haverford, institution bien connue de Pennsylvanie, dirigée par les Quakers. Son livre n'est point écrit au seul point de vue de l'érudition. Les faits historiques ont été soigneusement réunis, étu-

diés et vérifiés, et ils sont aussi exacts que le permettent les recherches les plus minutieuses ; mais le point intéressant, du commencement à la fin, a été d'établir comment un groupe d'hommes et de femmes façonnèrent la croyance de leur âme au siècle passé. L'auteur démontre qu'au début du XVIIIe siècle les chefs du parti quakériste s'attendaient à faire prévaloir leur religion sur tout le continent de l'Ouest. Tout d'abord ceci parut possible, car au milieu du XVIIIe siècle il y avait plus de Quakers dans l'hémisphère occidental que dans toute la Grande-Bretagne. Mais le réveil fut une cruelle désillusion. Ils ne voulurent pas se rendre compte de l'importance de l'éducation, et de là vint principalement leur échec à prendre la place prépondérante dans la civilisation américaine, place que le début de leur histoire leur permettait d'espérer. Ils n'eurent pas au début de collèges pour l'éducation de leurs jeunes gens et lorsque ces institutions furent fondées, il était trop tard. Harvard, Yale et d'autres écoles non quakéristes s'étaient déjà installées, de sorte qu'à l'heure actuelle le quakérisme aux Etats-Unis est ce que le Saint-Simonisme est en France : un simple souvenir.

Les campagnes présidentielles sont devenues aux Etats-Unis de véritables luttes populaires, dans lesquelles différentes sections du pays et différents partis politiques discutent de la politique nationale sur divers points de vue et quelquefois décident d'actes des plus importants. Presque invariablement ces batailles politiques avec leurs divergences d'opinions méritent une étude approfondie de la part de celui qui voudrait se documenter sérieusement sur l'histoire de la vie américaine. Il est cependant nécessaire, quoique étrange, de constater que, jusqu'ici, ce sujet, au point de vue historique, n'a tenté aucun écrivain et a été complètement négligé en Amérique, de sorte que le nouveau volume du professeur Fite, de l'Université de Yale, « **The Presidential Campaign of 1860** », est le premier ouvrage sérieux publié dans cet ordre d'idées, et pourtant, les campagnes présidentielles sont un des traits des plus caractéristiques et des plus originaux de l'activité américaine et qui pourrait bien être imité avec avantage, au moins dans quelques-uns de ses points, par les Républiques de l'Europe continentale. Voici donc la raison principale qui me fait appeler l'attention européenne sur le volume du professeur Fite, quoique ce livre possède également une valeur en lui-même, car il est une contribution sérieuse à l'histoire de cette période, dont il a été question plus haut, de la vie des Etats-Unis où le nord se souleva dans toute sa puissance pour détruire l'esclavage en même temps que l'Union elle-même faillit être anéantie.

Memento. — Il est question plus haut du livre de M. Perkins et du fait qu'il était membre du congrès. Mais il n'est pas le seul exemple d'un homme de lettres siégeant au capitole de Washington. Dans *The Bookman* a

récemment paru un article, « Men of Letters in the Sixty Second Congress », par M. George Pagne, qui donne de courtes appréciations sur une vingtaine d'écrivains et de journalistes qui sont aussi députés ou sénateurs. Les plus connus de ces politiciens-littérateurs sont M. Henry George, dont le père était le célèbre auteur sur les questions de propriété et d'impôts, et le sénateur Cabot Lodge, qui est un véritable homme de lettres. A propos du *Bookman*, on peut noter qu'avec le numéro du mois de janvier cette intéressante publication commence sa dix-septième année.

Mr Charles M. Andrews, professeur d'Histoire Américaine à l'Université de Yale, m'écrit de Londres :

« Je prépare en ce moment un Guide concernant les documents américains se trouvant dans les Archives anglaises jusqu'en 1783 ; ce Guide, en trois volumes, sera publié par l'Institut Carnegie de Washington, et sera préparatoire à la manière nouvelle de traiter notre histoire coloniale. Ce travail est pour ainsi dire terminé et deux volumes sont prêts, un est déjà imprimé, et l'autre est sous presse. »

Je puis ajouter à ma liste précédente de revues américaines le *Pathfinder*, une bonne petite publication mensuelle imprimée à Sewanee (Tennessee.) Son but et son caractère sont ainsi expliqués par M. Glen Levin Swigett, qui en est directeur :

« Un lieu de rencontre pour ceux qui aiment le beau et l'éternel en matière d'art et de littérature, où l'on peut trouver, choisi avec soin, parmi les écrits des grands esprits d'autrefois, leurs idées et leurs appréciations et où l'homme d'aujourd'hui, qu'il soit savant, poète ou artiste, puisse exposer son amour et sa foi dans ces personnalités, dans ces institutions et dans tout ce qui reflète un désir sérieux et un idéal élevé. »

Le co-directeur est M. Thomas Jones, que M. Swigett dit être « un des plus jeunes poètes de mérite et d'avenir ».

THÉODORE STANTON.

LETTRES POLONAISES

Henryk Sienkiewicz : *W pustyni i w puszczy* (*Dans le désert et dans la jungle*), Gebethner i Wolff. — Jozef Weyssenhoff : *Sobol i panna* (*La zibeline et la demoiselle*), ibid. — Ludwik Stanislaw Licinski : *Halucynacje* (*Hallucinations*), ibid. — Memento.

Les livres pour la jeunesse ont toujours été le sujet d'un souci constant pour les pédagogues et les écrivains polonais. Et pour cause. A l'école officielle le régime russificateur sévissait. Les écoles laïques libres, privées de tout droit, persécutées inlassablement, menaient surtout avant 1905 une existence précaire. Le directeur de l'enseignement au Royaume de Pologne, le fameux « curateur » Apoukhtine, qui exerçait ses fonctions destructives vers la fin du siècle passé, se vantait ouvertement qu'il forcerait, en l'espace d'une vingtaine d'années, les mères polonaises à chanter les berceuses russes au chevet de leurs enfants. Une des gloires de la science russe, M. Sonine, professeur de mathématiques à la Faculté de Varsovie, en quittant son poste, prononça, dans un discours tenu dans un ban-

quet d'adieu, les paroles suivantes : « N'oublions pas que nous tous, aussi bien professeurs d'université que modestes instituteurs de campagne, nous sommes envoyés en Pologne non seulement pour propager la lumière de la science, mais aussi pour servir fidèlement les vues politiques du gouvernement russe. » Le but véritable de cet enseignement était de fausser les esprits, de corrompre les âmes, de tuer au cœur de l'enfant tout amour de la patrie, de la langue maternelle, toute velléité d'indépendance. L'effet produit fut juste le contraire de celui que tous les Apoukhtine avaient pu espérer. Ils n'ont réussi qu'à éveiller dans l'âme de ma génération la haine la plus profonde de l'école russe et du régime bureaucratique. Et telle fut la force et la conséquence des choses que c'est précisément Apoukhtine lui-même qui a le plus contribué au réveil du sentiment patriotique et de l'esprit de révolte dans l'âme de la jeunesse polonaise vers 1890. Mais en même temps il donnait à ses élèves, aux enfants dont le gouvernement lui avait confié l'éducation, une leçon constante d'hypocrisie. Il leur enseigna l'art de cacher leurs véritables sentiments, de déjouer les actes de violence par la ruse, de voiler les regards étincelants de haine, de dissimuler les colères à peine contenues sous un faux sourire.

Force était à la nation de réagir avec persévérance contre ce régime désastreux d'éducation. A l'enfant qui rentrait de l'école meurtri, découragé, il fallait redonner la force de lutter, le courage, l'espoir. Pour l'enfant auquel l'enseignement officiel s'efforçait d'inculquer la haine de son propre pays par une histoire tronquée et faussée de la Pologne, la famille, la société avaient le devoir sacré de rétablir la vérité. Dans l'âme de l'enfant qu'on punissait sans pitié à l'école officielle pour un seul mot prononcé par hasard en polonais, il fallait enraciner profondément l'amour de la langue maternelle et de la culture nationale.

L'école polonaise privée, comme je dis plus haut, n'avait pas les moyens nécessaires pour une tâche aussi difficile. On dut recourir, malgré la menace perpétuelle des représailles, à l'enseignement clandestin. On dut recourir avant tout à la littérature. C'est à celle-ci qu'on a demandé, malgré les rigueurs de la censure farouche et tracassière, de remédier au mal causé par l'enseignement officiel. On demanda au livre pour la jeunesse non seulement d'amuser le lecteur, mais d'abord et surtout de l'instruire, de boucher dans son intelligence les trous laissés ou plutôt creusés par l'école russe, de lui enseigner les vertus individuelles et civiques, de lui apprendre l'amour du pays natal, de son histoire, de sa langue et de sa culture. Toute une série d'auteurs se sont voués avec ardeur à cette tâche. A ces spécialistes sont venus se joindre de temps en temps les plus grands écrivains, les artistes les plus purs. La noble poétesse Marya Konop-

nicka laissa quelques livres pour la jeunesse qui sont des chefs-d'œuvre du genre. Depuis quelques années Waclaw Sieroszewski publie des contes pour les enfants qui joignent une beauté impeccable de la forme à la noblesse de l'idéal. Tout récemment, c'est le maître-écrivain Henryk Sienkiewicz qui nous révélait un côté inattendu de son talent, celui d'auteur pour la jeunesse.

C'est **Dans le désert et dans la jungle** africaine que l'auteur laisse son petit héros, Stas Tarkowski, accomplir ses exploits. Si les personnages principaux de la fameuse *Trilogie* étaient de proches parents des mousquetaires d'Alexandre Dumas, tout en conservant les qualités essentielles de leur race, le petit Stas est certainement un cousin germain du *Capitaine de quinze ans* de Jules Verne. Mais issu de pères polonais, aussi bien au point de vue physiologique que spirituel, il se distingue de son parent et devancier par maints traits de caractère ; par une sensibilité plus féminine, par un sentiment d'honneur plus exagéré, par un patriotisme morbide et mystique, par son attitude toute chevaleresque envers la femme. Cette « femme », c'est la petite Nelly Rawlinson qui, avec son « protecteur », est enlevée par les partisans du terrible Mahdi et emportée au fond du pays noir. L'histoire du dur voyage des deux enfants en compagnie de brigands fanatisés, de leur fuite à travers le désert et la jungle, des merveilleux exploits du petit héros dont tous les actes sont inspirés par l'amour de la petite Nel, par les sentiments de devoir et de responsabilité et par une sorte d'honneur national, sera lue par la jeunesse avec une attention passionnée. Un souffle héroïque passe à travers les pages du livre. L'auteur montre à ses lecteurs à quel point l'amour d'un être humain ou d'une idée fait croître la force et l'énergie de celui qui aime et qui se dévoue. A ce point de vue le livre de Sienkiewicz a une valeur pédagogique indéniable. Comme œuvre d'art, il doit compter parmi les meilleurs dans la littérature pour la jeunesse. Il est seulement regrettable que l'auteur n'ait pas su s'abstenir de donner libre cours à ses sentiments cléricaux trop prononcés. Je crois que les missionnaires auxquels rêve Stas au fond du désert, sa catéchisation du petit Kali étaient au moins superflus dans un livre pédagogique moderne, et que les prières et les patenôtres des deux fugitifs ne doivent et ne peuvent que médiocrement émouvoir les jeunes lecteurs d'aujourd'hui.

§

Nous irons à la chasse, à la chasse,
Mon camarade !
A la chasse, à la chasse
Dans un bois vert,
Mon camarade.
. . . . . .

Et voici que court un lièvre, un lièvre,
Mon camarade !
Envoie les lévriers avec la laisse,
Qu'ils attrappent le lièvre,
Mon camarade !
. . . . . .

Et maintenant partageons, partageons,
Mon camarade !
A toi le lièvre et la biche,
A moi la zibeline et la demoiselle,
Mon camarade !
. . . . . .

Le dernier roman de M. Weyssenhoff : **La Zibeline et la Demoiselle**, n'est à vrai dire qu'une illustration de ce viel air de chasse polonais. Laissant cette fois de côté toute tendance, toute thèse, l'auteur s'est abandonné aux souvenirs de la jeunesse, des courses fougueuses à travers les prés et les bois lithuaniens, où errent le féroce sanglier, le loup famélique, la frêle biche et le lièvre peureux et prudent, où dans les marais grouillent les oiseaux innombrables, et où parfois — au hasard de rencontre — une nymphe svelte et fraîche sort des buissons pour ensorceler le jeune et beau chasseur. Les pages du roman ont l'odeur forte du terroir lithuanien, des herbes parfumées, du fumet de gibier, et des cheveux blonds de la nymphe. On parcourt le livre avec des yeux impatients et le sourire aux lèvres. La gaîté des jeunes chasseurs est impérieuse et prenante, et les larmes que leur fait verser parfois l'amour sèchent plus vite que les gouttes d'une pluie printanière.

Depuis *la Vie de Podfilipski*, M. Weyssenhoff n'a rien écrit qui pût égaler son dernier roman. Serait-ce un renouveau de son art et de son talent ?

§

Mort à l'âge de 34 ans, Ludwik Stanislaw Licinski n'a réussi à publier, sur son lit de mort d'ailleurs, qu'un seul livre : *les Mémoires d'un vagabond*. Cette première œuvre attira sur son auteur l'attention bienveillante de la critique autorisée. Il vient de paraître actuellement un nouveau volume de Licinski : **Les Hallucinations**, tiré par les amis du défunt de ses papiers posthumes. Dans la personne de Licinski les lettres polonaises subissent une perte véritable. Les fragments, les morceaux que la main des amis dévoués présente à l'attention des lecteurs, dénotent un talent d'une puissance rare, d'une âpreté peu commune, d'une sensibilité morbide. Ces notes hâtives jetées sur le papier d'une main fiévreuse semblent avoir dû servir aux constructions plus grandes dont la mort a empêché l'achèvement. Une évidente parenté lie l'art de Licinski avec

celui de M. Janusz Korczak. C'est aux bas-fonds de la société, dans le monde interlope des bouges faubouriens et des lupanars misérables, qu'ils cherchent tous les deux leurs héros et épient la vie. Licinski sait tout pardonner, car il sait tout comprendre. Avec une crispation de douleur, avec une rage impuissante, il assiste au spectacle navrant des êtres humains broyés par les rouages implacables de cette aveugle machine qui s'appelle la Vie. C'est pourquoi son amour de l'homme souffrant, sa pitié douloureuse ressemblent si souvent à la haine. C'est pourquoi il embrasse tendrement un criminel qu'il a voulu tuer la veille; car au fond du regard d'assassin il découvre tout à coup la douceur inconsciente d'un enfant. On ferait fausse route si l'on voulait chercher dans l'œuvre de Licinski la beauté impeccable de l'art. Mais on y trouve quelque chose de plus : une parcelle de cœur humain qui saigne et palpite.

Memento. — Volumes reçus. Kazimierz Przerwa-Tetmajer : *Le Roman de Mademoiselle Opolska avec Monsieur Glowniak*. Gebethner i Wolff. Cette « anecdote », comme l'auteur appelle son roman, n'est au fond qu'une mauvaise plaisanterie d'un grand poète lyrique qui a voulu écrire un pamphlet soi-disant politique et social. On ne peut souhaiter à ce malentendu que l'oubli le plus prompt. — Zuzanna Rabska : *Dogaressa*, ibid. — Adolf Nowaczynski : *Cyganerja Warszawska*, ibid. — Stanislaw Krzeminski : *Nowe Szkice literackie*, ibid. Ceci est un nouveau recueil d'études littéraires et politiques que l'éminent publiciste avait semées dans différentes revues polonaises entre 1878 et 1907. — Kazimierz Chledowski : *Rzym — Ludzie baroku*, H. Altenberg.

MICHEL MUTERMILCH.

LA VIE ANECDOTIQUE

M. Fernand Fleuret. — *Le Masque*. — A l'exposition des peintres futuristes. — Une histoire juive. — Chez le peintre Jean Gris.

M. Fernand Fleuret, qui vient de publier *le Carquois* du sieur Louvigné du Dézert, est aujourd'hui, où ils sont rares, un des meilleurs versificateurs français, et comme il est vraiment poète ses productions méritent de passer aux âges qui viendront...

M. Fernand Fleuret est normand. L'an dernier, au cours d'un banquet où l'on célébrait le millénaire de la Normandie, un Norvégien gigantesque, qui se trouvait près de lui, le regarda avec condescendance et déclara :

« Vous, petit Viking ; moi, grand Viking. »

Le petit Viking, d'après l'observation d'un autre poète normand, a l'air d'un archer de la tapisserie de Bayeux.

Son penchant décidé vers la mystification le poussa un jour, alors qu'il allait encore au collège, à faire croire à la cuisinière de ses parents qu'un certain fourreau qui emprunta jadis son nom à la

paisible ville de Condom était une bourse de nouvelle sorte et fort commode pour les gros sous. A la boucherie, ce fut un éclat de rire qui se propagea dans toute la ville. La cuisinière se plaignit vivement, ne cachant point le nom de celui qui l'avait trompée. Et depuis ce jour, les dévotes regardèrent M. Fernand Fleuret d'un mauvais œil.

Quand il voulut publier *le Carquois* du sieur Louvigné du Dézert, Fernand Fleuret se fit appuyer auprès d'un éditeur qui demeure à côté de l'Odéon.

L'éditeur sourit à mon Fleuret, tâte le manuscrit, l'ouvre et le premier mot qui lui tombe sous les yeux, c'est celui dont les typographes firent une si belle coquille un jour que, dans un journal, il était question des fouilles de Mme Dieulafoy.

« Fouilles, Monsieur, s'écria l'éditeur en refermant le manuscrit, fouilles, Monsieur... Sortez, Monsieur. »

§

J'ai reçu de Bruxelles la lettre suivante :

... Vous avez fait l'autre jour une excellente petite réclame au *Passant*. Ne pourriez-vous pas parler un peu du **Masque**, qui, dès sa première année, a publié vers ou prose de Gourmont, Miomandre, Régnier, Jean Dominique, Paul Drouot, Duhamel, Dumont-Wilden, Eekhoud, Fontainas, Fort, Marguerite Gillot, Albert Giraud, Lemonnier, Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Blanche Rousseau, André Salmon, Van Lerberghe (inédits), Verhaeren, etc.

Vous voyez que, pour une petite revue, c'est une petite revue assez grande...

Les collaborateurs et directeurs du *Masque* se réunissent les mercredis et samedis, en compagnie du *Passant*, dans un café des Galeries. Vous avez déjà parlé de ces réunions. Quant au *Masque*, il organise une fois par mois un dîner intime. Il est d'usage de manger dans un des restaurants qui avoisinent Sainte-Catherine, au long du Quai du Bois à Brûler, soit chez Justine, qui apprête les meilleures moules de Bruxelles et où fréquentait Demolder, soit chez Desmet, fameux pour ses poissons. Après le dîner on se répand dans les tavernes de la ville basse — les bonnes vieilles tavernes flamandes qui s'enorgueillissent de leurs bières de Diert, de Louvain, de Bornhem, d'Houthem, de leur brune *vieux système*, de leur faro, de leur Kricken lambic, et enfin de certaine bière du diable qu'on vous sert au Vieux Château d'Or. D'autres fois nous préférons les bars anglais du quartier.

Au dernier dîner étaient présents Albert Giraud, Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Dumont Wilden, Octave Maus, les peintres Georges Lemmen, Cluysenaer et Marc Stevens; le sculpteur Dubois et son inséparable Rictis, Gaspard, l'administrateur du *Masque*, Robert Sand, l'organisateur de l'exposition annuelle de *l'Estampe*, où triomphe cette année Alphonse Legros, l'aquafortiste et peintre français qui vécut et mourut à

Londres, et qui est presque inconnu en France, malgré un chef-d'œuvre visible au musée de Dijon.

(Voilà que je déraille à propos de Legros, un de mes dadas).

Vous pouvez aussi dire que *le Masque* s'oppose nettement aux tendances si ridiculement nationalistes des autres revues belges, d'où les Français sont systématiquement exclus (exception faite pour *la Société Nouvelle*). *Le Masque* recherche au contraire les collaborations françaises et reprend très nettement le rôle de l'ancienne *Wallonie* de Mockel. Si vous pouviez appuyer sur ce point, j'en serais heureux, car à l'étranger... je me sens terriblement français. Je suis même affilié aux *Amitiés Françaises*, moi qui fuis tous les groupements.

Cette lettre est signée par un grand poète. Mais je crois que *le Masque* et *le Passant* s'entendent comme larrons en foire pour se faire faire de la réclame dans *le Mercure*. Et ma foi, c'est fait...

§

Le peintre Picasso regarde une toile d'un **peintre futuriste**. Elle est fort embrouillée, des objets disparates s'y mêlent : une bouteille, un faux-col, une tête d'homme jovial, etc., ce désordre est intitulé *le Rire*.

« C'est plutôt *le Pêle-Mêle* », dit en souriant Picasso.

§

Je connais quelqu'un qui va publier un volume d'histoires juives. Il y en a beaucoup. Elles sont souvent très amusantes et lorsqu'on les raconte on a pris l'habitude de les attribuer à M. Tristan Bernard.

Voilà la dernière **histoire juive** que l'on m'ait racontée :

Abraham Lévy entre chez la mercière et demande :

« Matame, je foutrais un morceau de ruban d'une lonqueur écale à celle qui se troufe du pout de mon nez au pout de ma... »

« Très bien, Monsieur », fait la mercière, et elle commence à auner en ziz-zag : « Un mètre, deux mètres, trois mètres, quatre mètres, cinq mètres... »

Abraham Lévy l'interrompt brusquement : « Parton, Matame, fous ne m'afez pas très bien compris... »

« Parfaitement, Monsieur... le bout de votre nez : le voilà ; mais le bout de votre..., il est à la synagogue. »

§

Une dame russe, amateur de peinture moderne, visita dernièrement l'atelier du peintre cubiste espagnol **Juan Gris**.

Elle regarda longuement les toiles où le public français ne distingue pas grand'chose, puis, se dirigeant vers la porte, la belle Moscovite déclara :

« Ça n'est pas intéressant... On voit trop ce que c'est. »

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

R. de Lasteyrie : *L'Architecture religieuse en France à l'Epoque romane*; Picard. » »

Dr G.-J. Witkowski : *L'Art Chrétien ses licences*; J. Schemit. » »

Histoire

A. Artonne : *Le Mouvement de 1314 et les Chartes provinciales de 1315*; Alcan. » »

Séverin Canal : *Les Origines de l'Indépendance de Bretagne*; Champion. 5 »

Maximin Deloche : *La Maison du Cardinal de Richelieu*; Champion. 30 »

Georges Eekhoud : *Les Libertins d'Anvers. Histoire des Loïstes*; Mercure de France. 3 50

Paul Frémeaux : *Les Derniers jours de l'Empereur*; Flammarion. » 95

R. Lévy : *Le Havre entre trois Révolutions, 1789-1848*; Leroux. » »

N. Nicolaïdès : *L'Empire Ottoman; une Année de Constitution*; Bruxelles, T. Dewarichet. 3 50

N. Nicolaïdès : *Les Grecs et la Turquie*; Bruxelles, Dewarichet. 3 50

A. Pereire : *Autour de Saint-Simon*; Champion. 3 50

Pier-Desiderio Pasolini : *Catherine Sforza, 1463-1509*; texte français et introd. de Marc Hélys; Perrin. 3 50

V. Sanson : *Répertoire bibliographique pour la période* dite « Révolutionnaire » : Champion, II et III. 20 »

Eugène Welvert : *En feuilletant de vieux papiers*; Calmann-Lévy. 3 50

Littérature

A. de Bersaucourt : *Charles Guérin*; Rev. du Temps présent. 3 50

A. de Bersaucourt : *Louis Mercier*; Jouve. » »

W. Berteval : *Le Théâtre d'Ibsen*: Perrin. 3 50

Pierre de Bouchaud : *Les Poésies de Michel-Ange Buonarotti et de Vittoria Colonna*; Grasset. 3 50

Alexandre Mercereau : *La Littérature et les idées nouvelles*; Figuière. 3 50

Georges Pellissier : *Le Réalisme du Romantisme*; Hachette. » »

Sofia Ravasi : *Leopardi et Mme de Staël*; Milan, Typogr. Sociale. » »

Sainte-Beuve : *Lettres à Charles Labitte, 1835-1845*, intr. par G. Sangnier; Champion. 2 50

Musique

Sylvio Lazzari : *La Lépreuse*, poème de Henry Bataille; Max Eschig. » »

T. de Wyzewa et G. de Saint-Foix : *W.-A. Mozart, sa vie musicale et son œuvre, de l'enfance à la pleine maturité*; Perrin, 2 vol. 25 »

Philosophie

V. Brochard : *Etudes de Philosophie ancienne et de Philosophie moderne*; Alcan. 10 »

Rudolf Eucken : *Le Sens de la Valeur de la Vie*, trad. par Marie-Anne Hullet et A. Leicht; Alcan. 2 50

André Marceron : *La Morale par l'Etat*; Alcan. 5 »

W. Ostwald : *Les Grands Hommes*; trad. par le Dr Marcel Dufour; Flammarion. 3 50

Paul Sollier : *Morale et moralité*; Alcan. 2 25

Henri Urtin : *L'Action criminelle*; Alcan. 5 »

Poésie

F. Bataille : *Pages d'automne*; Lemerre. 3 50

Brégand : *La Route d'azur*; Juven. 3 50

Ch. Adolphe Cantacuzène : *Les Adorables coïncidences*; Perrin. 3 50

Jacques Cesanne : *L'Eternel poème*; La belle édition. 4 »

F. Colomb : *L'Ame éparse*; Lemerre. 3 50

Paul de Coubertin : *Des Chansons*; Charles Hirsch. 2 »

Henri Guinot : *Au Détour du Chemin*; B. Grasset. 3 50

Ernest Lourdelot : *Vers la Rive inconnue*; Grasset. 3 50

Emile Ripert : *La Terre des Lauriers*; Grasset. 3 50

F. Roger-Cornaz : *Le Trianon de Porcelaine*; Fontemoing. » »

Publications d'art

André Michel : *Histoire de l'Art, IV*; Colin. » »

Questions coloniales

Paul Tisseyre Ananké : *L'Assiette au beurre coloniale ;* Messein. 3 50

Questions militaires

Général Bruneau : *Récits de Guerre ;* Calmann-Lévy. 3 50

Commandant de Malleray : *Souviens toi !* Sansot. 3 50

Questions religieuses

. Vacandard : *Etudes de Critique et d'histoire religieuse ;* Lecoffre. » »

Vie de Mélanie, bergère de la Salette écrite par elle-même en 1900. Son enfance, 1831-1846, Intr. par Léon Bloy ; Mercure de France. 3 50

Roman

Albert Boissière : *Le Jeu de Flèches ;* Fasquelle. 3 50

Henry Bordeaux : *La Neige sur les pas ;* Plon. 3 50

Joseph Brydon : *Dans l'ombre du Cœur ;* Figuière. 3 50

Félicien Champsaur : *Poupées japonaises ;* Fasquelle. 3 50

Augusta Coupey : *Imato ;* Lemerre. 3 50

J. des Gachons : *La Maison des Dames Renoir ;* Laffitte. » 95

L. Gaubert : *Héloïse Bion ;* Grasset. 3 50

Pierre Gourdon : *Les Courtagré ;* Calmann-Lévy. 3 50

Thomas Hardy : *Deux Yeux bleus,* trad. de l'anglais par Eve-Paul Marguerite ; Plon. 3 50

E.-W. Hornung : *Raffles, cambrioleur pour le bon motif,* trad. par H. Evie ; Hachette. 1 »

Iann Karmor : *Ame de Breton ;* Sansot. 3 50

Comtesse de Massacré : *La Métairie de Las Ramadas ;* Ed. du « Temps présent ». 3 50

Louis Soulet : *Le Parfum de la Dame Noire ;* Juven. 3 50

Pierre de Trevières : *L'Amour aux bas bleus ;* Calmann-Lévy. 3 50

H.-G. Wells : *Anne Véronique,* trad. par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz ; Mercure de France. 3 50

Sociologie

H. Dagan : *L'Art de gouverner ;* Albin Michel. 5 »

Fr. Roussel Despierres : *La Hiérarchie des Principes et des Problèmes sociaux :* Alcan. 5 »

Baronne Staffe : *Facultés Morales pour Jeunes Gens et Jeunes Filles ;* Flammarion. 3 50

Voyages

J. Garin : *Histoire de Chevron ;* Champion. 6 »

J. Leclercq : *Voyage à l'Ile Majorque ;* Plon. 4 »

Ernest Lémonon : *Naples et son Golfe ;* Laurens. 4 »

Divers

Molier : *L'Equitation et le Cheval ;* Labitte. » »

Xavier Paoli : *Leurs Majestés ;* Ollendorff. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Pierre Quillard. — Mort de Hermann Bang. — A propos de la maison de Charles Lebrun, premier peintre du roi Louis XIV. — Une lettre de M. C. Bouglé. — Une lettre de M. Michel Puy. — Le Salon de la Libre Esthétique. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Mort de Pierre Quillard. — Pierre Quillard est mort le 4 février d'une crise foudroyante du cœur. Il était né à Paris le 14 juillet 1864. Il avait fait ses études au lycée Fontanes, puis il avait été élève de la Faculté des Lettres en même temps que de l'Ecole des Hautes Etudes et de l'Ecole des Chartes. En 1886, il avait fondé, avec quelques amis, *la Pléiade* : il y publia des poèmes et un mystère, *la Fille aux mains coupées,* qui, presque aussitôt, parut en plaquette, et fut représenté plus tard par le Théâtre d'Art. En 1890, Quillard donna son premier volume de vers, *la Gloire du*

Verbe. En 1897, il réimprima *la Gloire du Verbe*, avec de nouveaux poèmes, sous le titre : *la Lyre héroïque et dolente*. Depuis ce temps, il n'avait publié, à de longs intervalles, que de courts poèmes, et qui n'ont jamais été réunis en volume.

Des fortes études qu'il avait faites, Pierre Quillard avait gardé un amour profond et une science éclairée de l'hellénisme. Dès 1888, en collaboration avec son ami intime, Marcel Collière, il avait publié une étude sur la langue des *Syracusaines* de Théocrite. Plus tard, il fit de belles traductions : *l'Antre des Nymphes*, de Porphyre (1893) ; les *Lettres rustiques*, d'Elien (1895) ; *le Livre des Mystères*, de Jamblique (1895) ; *Philoktètès*, de Sophocle (représenté à l'Odéon en 1896).

En 1893, il fut appelé à Constantinople, comme professeur au collège arménien de Saint-Grégoire l'Illuminateur. Il y resta jusqu'en 1896. Il connut les premiers massacres d'Arménie, et il vit l'oppression que souffraient du gouvernement d'Abdul-Hamid les peuples soumis aux Turcs. De retour en France, il prit ardemment la défense des Arméniens et des peuples opprimés. Par des conférences, par des articles de revues et de journaux, il divulgua l'état de l'empire turc. Pendant de longues années, il dirigea un petit journal hebdomadaire, *Pro Armenia*, qui ne disparut qu'après la révolution turque.

Quand éclata l'Affaire Dreyfus, Quillard fut un des premiers à se lancer dans la lutte. Il fut mêlé, comme témoin, au procès Zola ; il prit part à de nombreux meetings en faveur de Dreyfus. L'Affaire terminée, il fut de ceux qui continuèrent à rechercher activement les abus et les injustices, à les dénoncer et à en poursuivre la réparation. Il avait été un des premiers adhérents de la Ligue des Droits de l'Homme ; depuis quelques mois, il en était devenu le secrétaire général.

Tous ceux qui ont connu Pierre Quillard l'ont aimé. Une grande partie de son œuvre a paru dans le *Mercure* ; on se rappelle les études nombreuses qu'il y donna, études si variées et toujours si solides, si sagaces ; l'on n'oubliera pas la fermeté bienveillante avec laquelle il critiquait les œuvres des poètes contemporains.

Pierre Quillard a été inhumé le 7 février dans le cimetière du Père-Lachaise : son cercueil fut transporté du corbillard au caveau par huit jeunes Arméniens, à qui on avait permis de lui rendre ce suprême hommage si mérité. Des monceaux de fleurs et de couronnes avaient été envoyées. Le nombre et la qualité des personnalités littéraires et politiques présentes témoignaient d'ailleurs que Pierre Quillard avait su garder la sympathie même de ses adversaires.

Nous avons reçu les télégrammes et lettres qui suivent :

Pera, 6, 8 h. 45.

Frappés perte inattendue Pierre Quillard, vaillant directeur *Pro Armenia*, défenseur peuples opprimés. Envoyons vives condoléances membres collaborateurs *Pro Armenia* : Pressensé, Anatole France, Clemenceau, Jaurès, Berard, Roberty, d'Estournelles, Cochin, tous ceux qui ont soutenu cause notre peuple grands jours malheureux. Sa chère mémoire vivra parmi nous dans œuvre relèvement fraternisation races orient.

DACHNAKTZOUTIUN.

6 février 1912.

Je ne connais pas la famille de sang de Pierre Quillard. Mais le *Mercure* était sa famille d'esprit, et c'est à vous que je dis tout de suite, en apprenant l'affreuse nouvelle, ma stupeur et mes regrets.

CHARLES MORICE.

Bruxelles.

Votre société perd irréparablement un homme charmant : Pierre Quillard nous quitte, peut-être absolument. Permettez-moi de pleurer avec vous sa courtoisie alerte et sa bonne figure.

CH. CANTACUZÈNE.

Toulouse, 7 février.

J'apprends la mort de Pierre Quillard. Je ne l'avais pas oublié. Si nous différions totalement d'idées, je lui gardais toute ma sympathie. Je le regrette beaucoup. Voulez-vous être auprès de sa famille et de ses amis mon interprète ?

BRUCHARD.

Draguignan, 7 février.

Félix Colomb ne veut pas laisser passer l'abominable disparition qu'il vient d'apprendre sans adresser à la rédaction du *Mercure* et à la famille de Pierre Quillard l'expression de sa douleur, et son salut à la mémoire du délicieux poète de *la Gloire du Verbe* et de l'ami de toutes les nobles causes ainsi que de toute notre magnifique antiquité grecque.

§

Mort de Hermann Bang. — Hermann Bang vient de mourir subitement au cours d'un voyage qu'il accomplissait en Californie. Si l'œuvre de cet écrivain danois était à peu près inconnue en France, sa personnalité a laissé cependant parmi nous quelques souvenirs. C'était aux tout premiers temps du Théâtre de *l'Œuvre*. Hermann Bang dirigeait les répétitions d'*Un ennemi du peuple*. Ceux qui furent alors de la « figuration » se rappellent ce grand garçon d'aspect fluet, drapé dans un vaste pardessus. Il parlait peu. Sa bouche se crispait nerveusement et ses yeux, profondément enfoncés dans l'orbite, suivaient avec attention le jeu des acteurs. D'un geste bref de sa canne, il réglait les mouvements de foule. M. Lugné-Poe, dévotieusement, écoutait ses conseils, en néophyte.

Bang aimait passionnément le théâtre. Ce fils d'un pasteur luthérien de la petite ville d'Alsen, dès son enfance, rêvait de monter sur les planches. L'inaptitude au métier de comédien et la « misère », ainsi qu'il le disait lui-même, le firent se lancer dans le journalisme. Il venait d'être expulsé de Berlin, pour avoir critiqué en termes un peu vifs la politique impériale, quand il vint à Paris vers 1895. Il était alors déjà l'auteur de ce roman ultra-pessimiste qui s'intitule *Races sans espoir* et qui, dans un milieu assez restreint, lui avait fait un nom en Danemark. Depuis quinze ans, il a énormément produit, des contes, des nouvelles, quelques romans qui, malgré leurs vastes desseins et leurs conceptions très hautes, sont plutôt des intentions de chefs-d'œuvre que des œuvres véritablement fortes. Mais partout on retrouve ce style nerveux et frémissant, cette recherche d'une psychologie compliquée qui forment les traits essentiels de son talent. Bang se plaisait à donner des interprétations lyriques aux petits faits de la vie quotidienne. Par là il se rattache à notre grande école naturaliste. Dans *Tine*, dans *la Maison grise*, dans *les Sans-Patrie*, dans *Michaël*, qui passe pour son meilleur ouvrage, dans *les Nouvelles excentriques*, l'observation passionnée se double toujours d'un singulier goût pour la déformation.

Hommes et masques est le dernier livre d'Hermann Bang. Il y trace

quelques portraits de comédiens et de comédiennes : Kainz, Réjane, la Duse, Sarah Bernhardt, Charlotte Wolter. C'est l'ultime tribut qu'il apporta à son amour pour les planches, qui fut toujours un amour malheureux. Ces dernières années, le public l'acclama comme réciteur et comme conférencier. C'est pendent une de ces tournées de conférences en Amérique qu'il est mort, à l'âge de cinquante-quatre ans. — H. A.

§

A propos de la Maison de Charles Lebrun, premier peintre du roi Louis XIV.

Cher monsieur Vallette,

Je reçois de M. L. Rollin, conseiller municipal de Paris au quartier dont dépend la maison de Charles Lebrun, la lettre suivante :

Monsieur,

Je lis dans le *Mercure de France* du 1er décembre dernier votre très intéressant article, qu'un de mes amis a bien voulu me signaler, sur « la *Maison de Charles Lebrun, premier peintre du roi Louis le Grand* ».

Cet hôtel, sis 49 rue du Cardinal-Lemoine, est une des parures du quartier que j'ai l'honneur de représenter au Conseil municipal. Aussi bien, dès mon arrivée dans cette Assemblée, préoccupé de l'état d'abandon et d'oubli où il semblait tombé, comme vous le dites justement, me suis-je efforçé d'en assurer la conservation.

Et je suis heureux de pouvoir vous informer que, sur ma proposition, après une délibération récente du Conseil municipal, la ville de Paris en est devenue aujourd'hui propriétaire.

Le vœu que vous formuliez dans votre lettre est donc maintenant réalisé, pour la beauté sans cesse accrue de Paris et pour la joie de tous les fervents de l'art français ancien.

Veuillez agréer, etc..

L. ROLLIN.
onseiller municipal.

Je m'empressai de répondre à M. L. Rollin, et de le remercier d'avoir pris le soin de m'informer de cette heureuse décision de la Ville de Paris. Je ne manquai pas non plus de le féliciter du zèle qu'il avait généreusement déployé pour assurer la conservation de l'Hôtel Lebrun. Ensuite je lui fis part de mes craintes relativement à l'affectation de cette demeure et des réparations, nettoyages et autres travaux qui pourraient en amener la défiguration. J'insistai pour que le beau lierre de deux cents ans qui couronne l'édifice soit conservé. Enfin je rappelai à M. L. Rollin la destination la plus propre à ne point défigurer la maison de Lebrun : la création d'un Musée des œuvres de ce grand peintre dans sa maison même. Musée de meubles, de tapisseries, de plans de jardins et groupes, vases dessinés par lui pour Versailles, Marly, etc... Musée de ses dessins, de ses projets, esquisses pour ses tableaux, etc... Lebrun fut en effet le créateur du grand style Louis XIV, et un musée de ce maître serait en quelque sorte une histoire de l'art, dans la vie et à la cour, au XVIIe siècle.

M. Rollin m'a répondu alors la lettre suivante :

Monsieur,

.....Il m'est difficile de vous indiquer dès maintenant quelle est la destination de l'Hôtel Lebrun, car personne ne le sait encore bien exactement.

Peut-être sera-t-on obligé d'affecter une partie des locaux à une salle de dessin, à un appartement de Directeur d'Ecole...

Toujours est-il que l'Ecole, à proprement parler, ne sera point installée dans l'Hôtel, mais construite derrière, dans les jardins qui en dépendent.

S'il ne tient qu'à moi, je ferai en sorte que la maison de Lebrun conserve dans son affectation même un caractère artistique, et c'est avec plaisir que j'y verrais installer, suivant le vœu que vous formuliez, un musée Charles Lebrun.

Veuillez agréer, etc...

L. ROLLIN.

Je remercie vivement M. L. Rollin — que je n'ai pas l'honneur de connaître — du souci qu'il prend de la maison de Charles Lebrun. J'espère qu'il arrivera à la sauver d'une affectation qui serait peut-être sa ruine définitive, du ravalement meurtrier, des retouches et grattages, pires que tout. Il y a dans l'histoire des maisons, châteaux, églises, assez de victimes. Laissons le manteau du Temps sur les édifices ; ce manteau est aussi de l'histoire, et surtout, gardons à ces édifices mêmes les destinations qui les firent élever. La maison de Lebrun doit devenir ce qu'était effectivement Lebrun : l'image de l'art au XVII^e^ siècle, c'est-à-dire un musée de ce maître. Tout autre usage serait un achèvement de sa destitution.

Veuillez agréer, cher monsieur Vallette, l'expression très cordiale de mes sentiments.

ÉMILE BERNARD.

P.-S. — Je rappelle ici la charmante lettre d'Edmond Pilon sur cette même maison de Lebrun, pleine du souvenir de Watteau ; ce qui lui donne d'autres titres au respect et à l'affection des artistes et des amateurs. E. B.

§

Une lettre de M. C. Bouglé.

Monsieur

M. Henri Mazel, dans un article publié par votre Revue le 16 janvier 1912, en prenant position entre la *Ligue pour la culture française* et ce qu'il appelle la Contre-Ligue des Sorbonicoles, s'exprime ainsi :

Cet étonnant Bouglé, qui trouve, en un style plus étonnant encore, que la Ligue de M. Jean Richepin pue à plein nez le réactionnaire, ne se doute pas que c'est lui et ses amis qui infectent nauséeusement la politiquaillerie. Le jour où tous ces relents seront dissipés, tout le monde se trouvera d'accord, etc.

Étonnant ou non, j'ai le droit d'être étonné. Car, dans la phrase que paraît me prêter M. Henri Mazel, je ne retrouve ni les expressions que j'ai employées, ni les opinions que j'ai défendues. Je suis obligé de laisser à son compte, — à son compte de styliste, — cette « politiquaillerie » qui « pue ». Je suis obligé aussi de lui rappeler que, lorsque j'ai parlé de la Ligue Richepin — dans un article de *la Dépêche* du 12 février 1911 — je n'ai nullement insisté sur les tendances politiques qui pouvaient percer dans son premier manifeste : j'ai indiqué au contraire en quel sens nous aurions été très heureux « de pouvoir collaborer avec elle ».

J'espère que votre collaborateur reconnaîtra de bonne grâce qu'il a été mal informé, et je vous prie d'agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

C. BOUGLÉ.

§

Une lettre de M. Michel Puy.

29 janvier.

Monsieur

Dans le *Mercure* du 16 janvier, M. Jean de Gourmont fait allusion à

l'opinion de M. Claudel, suivant laquelle « le latin ne sert de rien et nuit au contraire à la connaissance de la langue française ».

Il m'a semblé qu'une confusion pourrait s'établir, dans l'esprit de vos lecteurs, entre M. P.-L. Claudel, avocat, dont la Grande Revue a publié un article intitulé « le Latin contre le français », et M. Paul Claudel.

Cela serait d'autant plus regrettable que ce dernier, dans *la Phalange* du 20 septembre 1911, a exprimé sur la question du latin des idées toutes différentes de celles de son homonyme : « A un point de vue purement pédagogique, dit-il, je crois que rien ne peut remplacer le travail de la traduction. Tout l'effort de l'éducation n'est pas de meubler l'esprit de l'enfant d'un certain nombre de notions qui lui demeurent extérieures, mais de lui apprendre à *s'exprimer*... La traduction du latin classique le met en présence d'un *texte*, dans toute la force du terme, d'une pensée parvenue à l'état définitif, indestructible et en quelque sorte lapidaire, pleinement issue, pleinement articulée. Elle l'oblige à le repenser, à faire scrupuleusement attention à ce qu'il lit et à ce qu'il va écrire, à employer, pour faire tout passer du domaine du général dans celui de sa conception personnelle, les ressources et les artifices les plus délicats du vocabulaire et de la syntaxe. Il n'y a pas de meilleure école pour la formation d'un homme, et particulièrement d'un écrivain... »

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

MICHEL PUY.

§

Le Salon de « la Libre Esthétique », qui sera inauguré au début de mars dans les galeries du Musée de Peinture moderne, à Bruxelles, consacrera une salle aux tableaux, dessins et gravures de Jean-Louis Forain, un maître dont les illustrations sont universellement célèbres, mais qu'on connaît fort peu en Belgique comme peintre et comme aquafortiste.

Parmi les artistes belges, le Salon groupera entre autres d'importants ensembles des peintres Albert Baertsoen et Emile Claus, deux des plus hautes personnalités de l'Ecole Flamande. On cite aussi au nombre des invités MM. A.-J. Heymans, Marcel Jefferys, G. Lemmen, R. Picard, W. Paerels, L. Thévenet, Ch. Doudelet, G. Combaz, M.-H. Meunier, Mmes Leo Jo et G. Montald, les statuaires P. Du Bois, V. Rousseau, M. d'Haveloose, Louise Mayer-Ochsé, etc.

La section étrangère du Salon de la *Libre Esthétique* n'offrira pas moins d'attrait que la section belge. Indépendamment de l'ensemble de tableaux et de dessins de Forain, elle réunira, entre autres, des œuvres de P. Bonnard, J. Drésa, H. Lebasque, R. Piot (France) ; M. Clarenbach, Deusser, W. Kukuk, W. Ophey, S. Wolff (Allemagne) ; K. Van Dongen (Hollande) ; L. Bakst (Russie) ; Edwin Scott (États-Unis) ; ainsi qu'un choix d'estampes originales en couleurs de MM. A. R. Barker, A. Hartley, N. Dawson, W. Lee Hankey, T. Austen Brown et Miss Mabel A. Royds, membres de la nouvelle *Société anglaise des artistes graveurs-imprimeurs*.

§

Publications du « Mercure de France » :

VIE DE MÉLANIE, BERGÈRE DE LA SALETTE, écrite par elle-même. *Son Enfance, 1831-1846*. Avec une introduction par Léon Bloy. Vol. in-18, 3,50.

LES LIBERTINS D'ANVERS. *Histoire des Loistes*, par Georges Eekhoud. Vol. in-18, 3,50.

ANNE VÉRONIQUE, roman, par H.-G. Wells, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18, 3,50.

§

Le Sottisier universel.

La Lépreuse est une tragédie légendaire de M. Henry Bataille, qui avait été représentée en 1896 au théâtre de l'Œuvre, etc.,. La pièce de M. Bataille s'appelait alors *Ton sang*. — LOUIS SCHNEIDER, *le Gaulois*, 6 février.

Cette nuit, vers une heure, des torpilleurs italiens passèrent au large de Gabès ; on entendit une violente détonation, comme celle d'un canon de petit calibre. — *Journal*, 25 janvier.

Il a déclaré se nommer Oscar Wild, né le 27 décembre 1881, à Montréal, Canada, être fils de François et de Harry Wilson, etc. — *Le Matin*, 1er février.

Les yeux, il est vrai, sont encore faibles, et nous l'avons vu à la commission sénatoriale, qu'il préside, réclamer des lampes à l'huile, parce que son nerf olfactif ne pouvait s'accommoder du gaz ou de l'électricité. — *Le Gaulois*, 12 janvier.

Coquilles

M. Albert de Bersaucourt, ainsi que nous l'avons annoncé, vient de consacrer un gros volume à Charles Guérin. Il a bien fait. Charles Guérin était certainement un des trois ou quatre véritables poètes de la génération syndicaliste. — *Gil Blas*.

Nous sommes obligés de constater que les navires de la navigation n'ont pas pris, au cours de l'été dernier, toutes les précautions désirables pour remédier à de nouvelles inondations qui pourraient survenir. — *L'Eclair*, 12 janvier.

Ses premiers romans, comme *le Retour au pays*, portent cette empreinte de l'implacable destin. Dans la suite, Thomas Hardy laisse à ses personnages plus de responsabilité. — *La Revue*, 1er février.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. Roy), 7, rue Victor-Hugo.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL TOILETTE

à l'usage des dames soucieuses de leur santé.

Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris.

SIROP PHÉNIQUE VIAL

contre
TOUX, RHUMES
CATARRHES
ENROUEMENTS
GRIPPE
BRONCHITES

PARIS, 8, rue Violenne et toutes Pharmacies.

GOUTTES DES COLONIES

GUÉRISSENT INSTANTANÉMENT

Maux d'Estomac, Indigestion

Phie CHANDRON, 20, r. Châteaudun, Paris, et toutes Pharmacies

APIOLINE CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES

Dans toutes les Pharmacies.
En gros, à Paris, 8, rue Vivienne.

SANTÉ RÉGULARITÉ

Écrivez à T. LEROY,
96, Rue d'Amsterdam, Paris,
Vous recevrez Gratis et Franco
une Boîte Echantillon des

VÉRITABLES GRAINS de SANTÉ du Dr FRANCK

Le Remède Séculaire
DE LA
CONSTIPATION

Le plus efficace, le moins cher
de tous les autres produits similaires.

LA BOÎTE DE 50 GRAINS... 1'50
LA BOÎTE DE 105 GRAINS... 3 fr.
DANS TOUTES PHARMACIES.

AIX-LES-BAINS

VUE UNIQUE
PANORAMA GRANDIOSE
LA MAISON LA PLUS
MODERNE OUVERTE EN 1910

SAISON
du 15 avril à fin Septembre

La Publicité commerciale est reçue par
M. Charles GUIDETTI, 31, rue Condorcet

La Machine à Écrire

EMPIRE

est préférée dans la haute Société

Pour la simplicité

de son fonctionnement

Pour sa robustesse à toute épreuve

Pour son volume restreint

RÉFÉRENCES
DE 12 ANNÉES

CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE
à M. TRONCHET
Concessionnaire à Paris
43, Rue Vivienne, 43

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYO
ET A LA MEDITERRANEE

L'HIVER A LA COTE D'AZU

Billets d'aller et retour collectifs
2e et 3e classes.

Valables jusqu'au 15 Mai 1912.

délivrés, du 1er Octobre au 15 Novembre, aux famille
d'au moins trois personnes par les gares P.-L.-M. pos
Cassis et toutes gares P.-L.-M. situées au-delà vers Me
ton. Parcours simple minimum : 400 kilomètres. (L
coupon d'aller n'est valable que du 1er Octobre au
Novembre 1911).

PRIX : Les deux premières personnes paient le plei
tarif, la 3 personne bénéficie d'une réduction de 50
la 4 personne et chacune des suivantes d'une réduc
tion de 75 %

Arrêts facultatifs.

Demander les billets 4 jours à l'avance à la gare
départ :

Des trains rapides et de luxe composés de confort
bles voitures à bogies desservent pendant l'hiver le
stations du littoral.

Nota. — Il est également délivré, dans les même
conditions, des billets d'aller et retour de toutes gare
P.-L.-M. aux stations hivernales des chemins de fe
du Sud de la France (Le Lavandou, Cavalaire, Saint
Tropez, etc.....).

OFFICIERS MINISTERIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

MAISON à Paris **R. St-MAUR, 21 ET 23** angle pge Maurice
Cout. 1482 m. Rev. br. 20.250 fr. M. à p. : **250.000** fr.
Adj. s. 1 ench. ch. not., Paris, 26 mars 1912. S'adr.
Me A. Morel d'Arleux, not., 9, rue du Renard.

MAISON à Paris **R. DU FAUBg-POISSONNIÈRE, 20.** Angle r. d'Enghien, 51. Rev. br. : 28.750 fr.
M. à p. : **280.000** fr. Adj. s. 1 ench. ch. not.,
Paris, 5 mars 1912. S'ad. Me Marat, not., 50, r. Etienne-Marcel.

2 Immeubles de rapp[t], r. des Boulainvilliers, 19 *bis* et 21. Cce 282m chac. R. b. 14.494 et 15.237 fr.
M. à p. : **150.000** fr. chac. Propriété av. entrée
r. Villejust, 40. Cce 512m. M. à pr. : **100.000** fr.
HOTEL villa d'Eylau, 14 et 12 *bis* av. Victor Hugo,
Cce 278m30. M. à pr. : **100.000** fr.
Adjce ch. not., 12 mars. S'adr. à Me Vallée, not., 204,
boulv Voltaire.

Hôtel Bd angle **B[d] PÉREIRE,** 89, et r. Alphonse-de-Neuville, 25 (17e ar.).
Cont. : 637 m. Lib. loc. M. à pr. : **325.000** fr. Adj.
ch. not., Paris, 5 mars. Me Huguenot, not., r. La-Boétie, 50.

Propr. Paris Rue de **VAUGIRARD** 52 et 54 (6e), Cce : 1.307 m.
Rev. br. : 47.050 fr. M. à **FÉROU** 8 (6e). Cce :
pr. : **450.000** fr. Maison r. 678 m. Rev.
br. : 17.200 fr. M. à **St-CLOUD** Grande Propr.,
pr. : **150.000** fr. R. du Calvaire,
3 et 5. 2 lots. Cont. : 4.170 m., 990 m. Rev. br. : 2e
lot, 15.500 fr. M. à pr. : **150.000** fr.. **100.000** fr.
Adj. ch. not., Paris, 5 Mars. S'ad. not. Mes Amy et
Théret, 24, Boul. Saint-Denis.

MAISON Faub. St-Martin, 98, cont. : 248 m. 8
env. Rev. br. : 11.080, fr. M. à pr.
120.000 fr. Adj. ch. not., Paris, 5 Mars, Me Bachelez
n., 3, r. Turbigo.

1° HOTEL à Paris **R. COPERNIC,** 41 et 43, avec Const
de rap. Cce 2.007 m
M. à pr. : du **CHILLEAU**
1.600.000 fr. 2° **DOMAINE** à Vasles (D.-Sèvr.
Chât. 10 fermes ; 800 ha. M. à pr. : **750.000** fr. Adj
ch. not. Paris, 27 fév. S'ad. Mes Mahot de la Quérantonnais, Thion de la Chaume et Crémery, not., 17, r.
Ville-l'Evêque, dép. ench. et Boutet, not. à Ménigoutte

Maison à Paris **9, R. TURGOT.** Rev. br. : 6 374 fr. 80.
M. à pr. : **60.000** fr.
Adj. ch. not., 5 mars, Me Vallée, not., 204, boulevard
Voltaire.

On demande Directeurs-Administrateurs intéressés
pour journal hebdomadaire illustré, littéraire et artistique très connu. Mansoy, 20, rue Demarquay, Paris Xe

MAISON d'angle à Paris **66, R. LA-ROQUETTE.**
Rev. br. : 14.000 fr. M. à pr. : **155.000** fr. A adj
dimanche 18 février, 2 h., ét. Me Bachelin, not. à La
Ferté sous-Jouarre.

Maison de rapport **LEVALLOIS-PERRET,** 3, place d
l'Eglise.
Rev. br. : 7.145 fr. Cont. : 345 m. 19. Mise à prix :
75.000 fr. Consign. 10.000 fr. Adj., sur 1 ench., ét
Me Taupin, not. à Clichy, lundi 19 février 1912, à 1 h
S'adr. audit Me Taupin, et à Mes Loyseau, not., Boulogne, et Chavanne, not., Paris.

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

ie de Mélanie, Bergère de la Salette. Ecrite par elle-même en 1900. Son Enfance (1831-1846). Introduction par Léon Bloy. Vol. in-18 ..... 3 50

GEORGES EEKHOUD

es Libertins d'Anvers. Histoire des Loïstes. Vol. in-18..... 3 50

H.-G. WELLS

nne Véronique, roman. Traduit de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18 ..... 3 50

REMY DE GOURMONT

istoires magiques. Vol. in-18..... 3 50

ÉMILE MAGNE

oiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet, 1636-1648. Portraits et Documents inédits. Vol. in-18..... 3 50

JEAN MÉLIA

tendhal et ses Commentateurs. Vol. in-18. 3 50

ANDRÉ ROUVEYRE

xécution secrète d'un peinture par ses confrères. Avec la défense du Président du Salon d'Automne. Vol. in-18..... 1 »

ALBERT SAMAIN

u Jardin de l'Infante. Volume in-8 raisin sur papier vélin à la forme. Frontispice de Aug. -H. Thomas. Tirage en deux couleurs à 500 exemplaires numérotés.. 12 »
Relié plein veau raciné, tête dorée, fers spéciaux..... 25 »

H.-G. WELLS

'Histoire de M. Polly, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18..... 3 50

L'ANNUAIRE
DE LA CURIOSITÉ & DES BEAUX-ARTS
1912

QUI VIENT DE PARAITRE

CONTIENT :

1° Des renseignements pratiques touchant toutes les questions artistiques (législation, douanes, association d'artistes ; expositions 1912, France et Etranger, etc.) ;

Les événements artistiques de 1911 : Grandes ventes, monuments inaugurés ;

2° Les adresses des marchands de choses anciennes du *monde entier* (Ameublement, livres, gravures, etc.) et toutes les professions qui s'y rattachent ;

3° L'intéressante liste des Amateurs-Collectionneurs de Paris, avec des indications sur leurs collections ;

4° Les adresses des artistes peintres, graveurs, sculpteurs, habitant en France (noms, adresses, titres, récompenses aux expositions).

Cet ouvrage est indispensable à toutes les personnes qui par goût ou profession s'intéressent à l'art ancien et moderne.

Un nombre limité d'exemplaires non souscrit avant tirage est en vente

Un volume de 470 pages, relié, contenant environ 25.000 adresses, franco, contre 8 francs.

Administration, 90, rue Saint-Lazare, PARIS

Tél. : 286-80

Les personnes dont le nom aurait été omis dans l'édition actuelle sont priées de bien vouloir nous en informer avant le 1er Octobre 1912, pour l'édition 1913.

L'INSERTION EST GRATUITE

BULLETIN FINANCIER

Les incidents entre l'Italie et la France, créés par la capture du *Carthage* et du *Manouba*, sont clos. C'est la cour de La Haye qui en arbitrera les réparations et les conséquences matérielles. Il n'est pas sûr, cependant, que nos voisins d'Italie aient dépouillé leurs préventions à notre égard. Nos voisins d'Espagne, d'autre part, montrent un certain mauvais vouloir à s'entendre avec nous au sujet du Maroc. Enfin, c'est à son corps défendant, et après des débats amers, que le Sénat a voté l'accord franco-allemand.

Quoi qu'il en soit, l'atmosphère est un peu plus respirable, et peut-être tout rentrera-t-il dans le bon ordre, si le ministère Poincaré tient ses promesses de prudence et de fermeté.

Les cours des valeurs se sont un peu améliorés sur la dernière quinzaine. Notre 3 o/o s'avance à 95,35, l'Extérieure Espagnole à 95,57, le Turc Unifié à 91,97, l'Italien Crecule à 98,90, en perte de près d'un point. Les fonds russes progressent : le 5 o/o 1906 à 106,05 ; le 4 1/2 o/o 1909 à 101.

Les Chemins de fer français sont soutenus. L'Est cote 945, le Lyon 1252, le Nord 1670, l'Orléans 1307, le Midi 1090.

Les établissements financiers marquent généralement un léger recul : le Crédit Foncier s'inscrit à 791, le Crédit Lyonnais à 1532, le Comptoir d'Escompte à 938, la Société Générale à 820, la Banque de Paris à 1780, le Crédit Mobilier à 692, la Banque Française à 303.

Quant aux émissions, on en prépare un peu partout. Nous venons d'avoir celle du Crédit Foncier Cubain, patronnée par la Banque Continentale de Paris. De même le Crédit Mobilier Français vient d'offrir au public 45.000 obligations de 500 fr. 5 o/o or de la Compagnie Française du port commercial de Bahia-Blanca, au taux de 470 fr.

D'autres opérations plus importantes sont prêtes et se réaliseront à l'heure propice.

LE MASQUE D'OR.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

Viâ ROUEN,
DIEPPE et NEWHAVEN
PAR LA GARE SAINT-LAZARE

Services rapides tous les jours et toute l'année (Dimanches et Fêtes compris).

Départs de Paris-Saint-Lazare :

A 10 h. 15 matin (1re et 2e cl.) et à 9 h. soir (1re, 2e et 3e cl.).

Départ de Londres :

Victoria (Cie de Brighton) à 10 h. matin (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 soir (1re, 2 et 3e cl.).

London-Bridge à 9 h. 50 matin (9 h. 25 le dimanche) (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 soir (1re, 2e et 3e cl.).

Voie la plus pittoresque et la plus économique.

Billets simples valables 7 jours. 1re classe, 48 fr. 25. — 2e classe, 35 fr. — 3e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour valables 1 mois. 1re classe, 72 fr. 75. — 2e classe, 58 fr. 75. — 3e classe, 41 fr. 50.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours, ainsi qu'à Brighton.

Chemins de fer de
PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

HIVER 1911-1912

Relations rapides entre Paris, la Suisse et l'Italie par le Simplon

1° Express (1re et 2e classes), Paris, Lausanne, Berne, Interlaken, Milan, Gênes, à l'aller et au retour.

Aller : départ de Paris : 8 heures 20 matin (W. R. Paris-Dijon, voitures directes pour Interlaken, Milan, Venise. — 2 h. 20 soir (W. R. Dijon-Pontarlier L. S., W. L., 1re classe, Paris-Milan), 10 h. 05 soir (L. S., W. L., 1re et 2e classes. Paris-Milan, 1re et 2e classes. Calais-Milan, Dieppe-Milan, Paris-Gênes, L. S., 1re et 2e classes, Paris-Berne, et, du 15 décembre au 28 février, Paris-Interlaken).

Retour : Départ de Milan : 3 h. 25 soir (W. L. Milan-Paris, L. S., 1re et 2e classes Milan-Calais, Berne-Paris, et, du 16 décembre au 29 février, Interlaken-Paris ; 1re et 2e classes. Milan-Dieppe). 11 h. 35 soir (W. L. Milan-Paris, W. R. Pontarlier-Paris, 1re et 2e classes, Gênes-Paris et Venise-Paris). — 8 h. 05 matin (W. R. Dijon-Paris, L. S., 1re et 2e classes). Milan-Paris, 1re et 2e classes. Interlaken-Paris.

Arrivée à Paris : 7 h. matin, 2 h. 25 soir, 11 h. soir.

2° *Train de luxe quotidien* " *Simplon-Express* " entre Calais, Paris, Lausanne, Milan, Venise et Trieste.

Du 15 décembre au 28 février ce train sera prolongé sur Berne et Interlaken et prendra la dénomination de " *Simplon-Oberland-Express* ".

Départ de Paris (gare de Lyon) à 8 h. 05 du soir (W. L., W. R.).

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore . A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.